eſt certain qu'on peut, au premier jour d'une maladie aiguë, juger, par la force de l'invaſion, par la gravité des cauſes, & par des circonſtances parti-culieres, que la maladie ſera violente. Mais on ne voit que dans des cas extraordinaires & les plus funeſtes, même rarement, les ſignes qui indi-quent la fin funeſte d'une maladie aiguë.

Prendra-t-on ce que je puis avancer ici, d'après une expérience journaliere, pour un trait de médiſance, ou plutôt pour une obſervation ſuffiſante pour tranquilliſer un honnête homme qui remplit ſon devoir avec les connoiſſan-ces qu'il exige? Ne voyons-nous pas tous les jours de prétendus médecins, indignes de ce nom reſpectable, crier à haute voix dans la ſociété, que telle maladie n'eſt rien, quand ce ne ſont pas eux qui la traitent; que cette maladie peut ſe guérir par le moindre médicament, & cela, pour arracher

lement, à ce qu'elle étoit dans l'état de ſanté, ſe prépare à l'excrétion; pendant lequel temps la maladie com-mence à baiſſer. 3°. Le temps où la criſe s'exécute réellement.

C'eſt par l'obſervation exacte de toute la ſuite d'une maladie, de la diminution, de l'augmentation, de la ceſſation des ſymptômes, que les an-ciens ſe familiariſoient avec la théorie des criſes. Ils regardoient l'obſervation & le détail circonſtancié de ces ſymp-tômes comme de la derniere impor-tance, parce que c'étoient les ſignes par leſquels ils pouvoient prévoir & prédire l'avenir dans les maladies.

L'eſſentiel en cela eſt de ſavoir diſ-tinguer ces différens temps, & parti-culiérement celui où tout ſe détermine à la criſe. Les plus habiles médecins conviennent tous que ce point eſt très-difficile à ſaiſir, & qu'il y a toujours un très-grand danger à ne pas le ſavoir faire: car, les ſignes de la criſe ſe

OBSERVATIONS

SUR

LA NATURE ET LE TRAITEMENT

DE

LA PHTHISIE PULMONAIRE.

T. I.

Deux Exemplaires ont été déposés à la Bibliothèque Impériale, conformément à la Loi.

[illegible]

DE L'IMPRIMERIE DE Mᵉ Vᵉ JEUNEHOMME,
rue Hautefeuille, nº 20.

OBSERVATIONS
SUR
LA NATURE ET LE TRAITEMENT
DE
LA PHTHISIE PULMONAIRE,

PAR ANTOINE PORTAL,

Professeur de Médecine au Collége de France, d'Anatomie Humaine au Muséum d'Histoire Naturelle; Chevalier, Membre de la Légion d'Honneur, de l'Institut de France et de celui de Bologne; des Académies des Sciences de Turin, de Copenhague, de Padoue, d'Harlem et de Vilna; des Académies et Sociétés de Médecine de Paris, d'Édimbourg, de Madrid, de Gênes, de Bruxelles, d'Anvers, de Montpellier, de Toulouse, de Bordeaux, de Neufchâtel; Membre Honoraire de la Société des Naturalistes de la Vetteravie.

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR,

Avec des Observations et des Remarques par M. MURHY, Docteur en Médecine à Hanovre, etc. qui a traduit cet Ouvrage en Allemand, et avec celles de M. Gaspard FÉDÉRIGO, Médecin Praticien de Venise, etc. qui l'a traduit en Italien.

Ut in cæteris morbis, ita in hoc quoque non omnia omnibus prosunt auxilia. MORGAGNI de sed et caus. morbor., lib. II, de morb. thoracis Epist. Anat. Med. XXII, art. 13.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ LÉOPOLD COLLIN, Libr., rue Gît-le-Cœur, n° 4.

1809.

mes de la maladie, on fera exposé à Quelquefois des médecins, qui ne

AVANT-PROPOS

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Le succès de cet Ouvrage est une preuve qu'en médecine l'instruction sur un objet utile, tirée de l'observation, est celle qui se répand le plus vîte et est la plus durable. Mes observations sur la phthisie pulmonaire ont, en très-peu de temps, été traduites en plusieurs langues étrangères, en totalité, ou en de longs extraits; les journaux de France et d'autres pays les ont annoncées avec avantage : enfin, il y a peu d'ouvrages de médecine qui aient été mieux accueillis des praticiens; c'est cependant, de tous ceux que j'ai publiés, celui qui m'a coûté le moins de temps et de peine à rédiger; et à cet égard, qu'on me permette de dire comment, et en quelles

circonstances, il a été projeté et exécuté : cela ne sera peut-être pas inutile pour le mieux juger. Accablé des horreurs de la révolution qui faisoit déserter Paris par les plus grands médecins (1), ceux avec lesquels je me trouvois journellement en consultation ; l'Académie des Sciences venoit d'être supprimée ; la plupart des chaires de médecine, de chirurgie, d'anatomie, avoient changé d'objet et de professeurs ; mes leçons étoient beaucoup moins suivies, et il étoit encore dangereux d'y admettre tels ou tels auditeurs : j'avois besoin d'une distraction ; je crus devoir m'occuper d'un ouvrage utile : habitué depuis long-temps à écrire pour m'ins-

(1) MM. Geofroi, Cosnier, Fumée, anciens praticiens de Paris, généralement estimés et respectés, après une consultation dont j'étois du nombre, se communiquèrent le projet qu'ils avoient fait, de se retirer dans leurs campagnes ; deux sont morts. M. Geofroi vit près de Noyon ; il a publié dans sa retraite un ouvrage de pratique très-utile.

truire et pour enseigner les jeunes gens, je crus devoir rédiger mes observations sur une des maladies les plus dangereuses, et sur laquelle mes recherches anatomiques et mes observations cliniques m'auroient le plus instruit. La phthisie pulmonaire, dont j'avois craint pendant long-temps d'être menacé, fixa mon attention. Depuis beaucoup d'années je recueillois journellement les faits particuliers sur diverses maladies que la pratique me fournissoit; ils étoient consignés dans autant de cartes ou de papiers séparés, chacun avec indication au bout de la page de tel ou tel sujet, pour pouvoir les consulter et mieux les réunir.

Je n'eus d'abord à extraire de cette immense collection d'observations, que celles qui avoient la phthisie pulmonaire pour objet; à les diviser en articles différens, selon les espèces que je reconnus clairement exister dans cette maladie;

celle d'origine fut bientôt distinguée des phthisies accidentelles, ou de celles qui étoient survenues après d'autres maladies; celles qui avoient été traitées sans succès, de celles dont le traitement avoit été heureux. Que de faits, disons mieux, que de richesses ne trouvai-je pas en ma possession! J'avois tiré parti de l'ouverture des corps pour connoître la nature de cette maladie, et ce n'étoit pas sans quelque mérite que je m'étois livré à un pareil travail, dans un temps où l'on croyoit généralement que la phthisie pulmonaire étoit contagieuse, même après la mort : *Morgagni* lui-même étoit si peu rassuré à cet égard, qu'il n'osoit faire de pareilles ouvertures, ni même y assister. Je ne craignis donc point de consulter la mort pour apprendre à prolonger la vie; et quelles lumières ne répandent pas sur la nature de nos maux les recherches anatomiques! Combien la médecine ne

seroit-elle pas avancée, si nos anciens avoient su s'y livrer ?

Après ce travail sur les espèces si différentes de la phthisie pulmonaire, jusqu'ici presque toujours confondues, il fallut bien traiter de la phthisie en général, comme tous les auteurs l'avoient fait : je devois exposer ses vrais signes, faire connoître ses degrés, donner le diagnostic de cette maladie, quand elle commence et quand elle est confirmée, porter son prognostic en général et selon ses espèces, indiquer ses diverses causes, distinguer celles qui ont été bien reconnues de celles qu'on n'a fait que supposer ou imaginer; enfin, prescrire le traitement de la phthisie pulmonaire, ou plutôt des phthisies pulmonaires dans leurs divers états, et toujours d'après les résultats cliniques.

J'ai cru devoir placer ces généralités non à la tête du livre, comme on le fait ordinairement, mais à la fin, en forme de

récapitulation des faits bien constatés ; quelquefois dans une ou plusieurs espèces seulement et non dans toutes, comme on l'avoit généralement cru : c'est là qu'ont été heureusement recueillies des observations ou des remarques qui n'auroient pu être utilement placées dans aucun autre endroit, et surtout au commencement de l'ouvrage : il suffit de réfléchir à cette méthode pour en connoître les avantages (1) et pour former le vœu, qu'on me permette de le dire, que toutes les maladies soient un jour exposées de la sorte, et par des médecins plus habiles que moi.

Combien ne seroit-elle pas préférable cette méthode à celles qui ont été adoptées dans la plupart des livres, qui, au lieu de faits précis, bien circonstanciés, observés

---

(1) On verra plus bas qu'elle a été bien appréciée par M. *Muhry*, notre savant traducteur et commentateur allemand.

et recueillis par les vrais praticiens, ne contiennent que des idées vagues, des conjectures qui éloignent plus ou moins de la bonne pratique.

Parmi les diverses causes, qui conduisent le plus souvent à l'erreur, celle dont on se défie le moins, ou plutôt, au contraire, celle sur laquelle on compte le plus pour parvenir à la vérité, est l'application qu'on fait à la médecine pratique des connoissances acquises dans les autres sciences, même les plus exactes; non qu'elles ne puissent l'éclairer sur une infinité de points, mais parce qu'on en fait une fausse application à l'art de guérir, celui de tous qui a les règles les plus précises et les moins générales.

Pour le comprendre, il suffit de réfléchir que les phénomènes physiologiques et pathologiques, ou ceux qui concernent l'état de santé et de maladie, sont relatifs à la sensibilité et à l'irritabilité dont l'homme et les animaux

jouissent seuls, et que c'est presque sur leurs seuls résultats qu'est fondée la science du diagnostic et du pronostic des maladies, et que le vrai praticien trouve les indications de tel ou tel traitement; et quant aux remèdes qu'il doit prescrire, c'est presque toujours d'après le seul empirisme qu'il les connoît; découverts par des hasards heureux, plutôt que par des inductions théoriques, la médecine s'en est emparée après les avoir soumis à de nombreuses épreuves pour en constater les effets dans tels ou tels cas morbifiques; une fois adoptés, il n'est plus question que de savoir les prescrire à propos, sans trop s'enquérir de la manière dont ils agissent, et quel est le remède dont on connoît le mode d'opérer dans le corps humain : c'est bien ici le cas de dire, *eventa, magis quàm causas quæri oportere.*

Ne pourroit-on pas, d'après cela, assurer que le grand art du médecin, pour

traiter heureusement son malade, est de savoir le placer dans le cadre où tel ou tel autre s'est trouvé et a été guéri par tel ou tel remède? et s'il arrive, comme cela est très-fréquent, qu'il n'en connoisse pas, de cadre, qui lui convienne parfaitement; la maladie, quoique la même par le fond, étant diverse par rapport à la différence des sujets et autres causes, il doit différencier le traitement selon toutes ces circonstances, sans perdre de vue encore les résultats des observations qu'il pourra connoître pour s'en servir, comme du seul fil conducteur de sa pratique! Notre esprit, disoit Montaigne, est un outil vagabond.... Il faut lui donner les barrières les plus contraintes qu'on peut (1); et ces barrières pour les médecins consommés par l'expérience dans le traitement des maladies, sont les résultats des observations cliniques.

(1) Essais, livre second, page 409.

Combien de fois n'ai-je pas fait un sacrifice pénible des idées que la physiologie me suggéroit, pour me tenir aux seuls faits de pratique, que j'avois recueillis auprès des malades, ou des bons médecins qui me les avoient transmis!

On voit par là combien un jugement sain, sans préjugés, du moins autant que cela est possible, est nécessaire au praticien, et combien l'imagination peut lui être funeste (1). Qu'il avoit donc

---

(1) A quelles dangereuses erreurs n'ont pas donné lieu tant de systêmes sur la nature des maladies, celui de la tension, et du relâchement des solides, par *Themison*, médecin romain, réhabilité par *Baglivi* et *Pachioni*, remis encore au jour, avec quelques modifications relatives à la sensibilité et à l'irritabilité, par *Brown* et ses partisans? à quelles erreurs n'ont pas donné lieu ces idées de fermentation des humeurs répandues, par *Descartes*, *Chirac*, etc.; toutes les explications tirées de la mécanique, par *Borelli*, *Boerhaave;* enfin l'expérience ne prouve-t-elle pas que l'usage qu'on a fait jusqu'ici de la chimie, pour expliquer les phénomènes pathologiques et la manière

bien raison, ce médecin de Paris qui soutint la négative de cette thèse dans son ancienne et très-célèbre école, *fiuntne habiliores medici qui imaginatione præpollent* (1)? Selon *Haller*, ce sont les gens d'esprit, *gens ingeniosa*, comme il le dit, qui se trompent le plus souvent dans la pratique, si d'ailleurs ils n'ont un bon jugement qui les garantisse des fausses illusions de leur imagination. *Albinus*, qui en a aussi bien connu le funeste danger, croyoit que peu d'hommes avoient la force de résister à ses prestiges. *Ingeniorum flatu impelli se passi sunt homines patienturque*, disoit-il; *et ego quidem doleo cùm commenta egregiè convellantur afferri nova*

---

dont les remèdes agissent, a plutôt concouru à retarder les progrès de la bonne pratique, qu'à les favoriser ? Cependant profitons des lumières qu'elle répand sur la nature des médicamens pour pouvoir mieux les prescrire.

(1) 1736. Par J. J. Belleteste, sous la présidence de J. Isoard.

quæ convelluntur quæ deleat dies (1). La jeunesse, surtout, qui a plus d'imagination que de jugement, se laisse facilement entraîner par des systêmes, souvent les plus invraisemblables, et dont l'application à la médecine est la plus difficile, ou même la plus dangereuse; mais les professeurs, qui ne veulent que grossir le nombre de leurs auditeurs ne manquent pas de leur en donner : ce qui, comme on le juge bien, retarde de plus en plus la bonne instruction. C'est un fait constant qu'à Paris, il y a presque, tous les dix ou douze ans, un professeur nouveau qui fait déserter, plus ou moins, les leçons des autres, non par les lumières plus profondes qu'il répand dans les siennes, mais par des opinions nouvelles; ceux-ci vieillissent bientôt à leur tour, pour faire place à d'autres, et dont le succès ne sera pas plus durable. Or comment veut-on qu'avec de pareils

---

(2) Annot. Acad. lib. 1, cap. XII.

abus, la médecine pratique surtout fasse des progrès réels ? Disons plus, comment les lumières des bons observateurs ne seront-elles pas continuellement obscurcies (1) ?

Si nous nous sommes permis, à la suite de nos observations sur la phthisie pulmonaire, quelques explications, ou plutôt quelques remarques, ce n'est qu'avec la plus grande réserve, et presque toujours ont-elles été tirées de l'anatomie, ou des observations cliniques, que nous avons comparées entre elles, soit pour déterminer l'heureux effet d'un remède, soit pour en signaler l'insuffisance ou le danger. Telle est la méthode que nous avons aussi adoptée dans nos autres Ouvrages, ainsi que dans nos propres leçons.

---

(1) Les écoles cliniques, fondées depuis peu d'années dans quelques hôpitaux de France, pourront diminuer ces inconvéniens.

Pour éviter l'écueil auquel les écarts de l'imagination pouvoient donner lieu, dans la connoissance et le traitement des maladies, n'est-on pas tombé dans un autre, lorsqu'on a eu l'idée, à l'imitation des naturalistes en général, ou des botanistes en particulier, *juxta mentem botanicorum*, comme le disoit Sydenham, de former des classes, des genres, des espèces de maladies? Mais ce grand médecin n'a donné aucune suite à cette idée, puisqu'il n'a rien publié qui y ait du rapport. *Sauvages*, mon ancien professeur de médecine aux écoles de Montpellier, est un des premiers qui ait classé toutes les maladies d'après ce plan. Mais si l'on observe que les plantes offrent des caractères constans, et que les symptômes des maladies, d'après lesquels on a voulu les établir, sont variables; que certains n'existent qu'à leur commencement; et que d'autres ne surviennent que dans leur cours, avec plus ou moins d'intensité, on sera con-

vaincu que cette méthode de classer les maladies peut être aussi insuffisante que dangereuse.

Celle adoptée par les minéralogistes, de classer les minéraux selon leur principe dominant, sembleroit se rapprocher davantage de celle des pathologistes qui présenteroient les maladies selon le symptôme le plus intense ; mais comme ce symptôme n'est pas toujours le même, ni par sa nature ni par son intensité relative ou absolue, comme on l'a déjà dit, cette comparaison ne seroit pas sans inconvénient. Qui ne sait que les maladies convulsives peuvent dégénérer en de vraies paralysies, ou en des apoplexies les plus graves; que les fièvres se remplacent les unes par les autres ; que les inflammatoires peuvent se changer en fièvres hectiques ; celles-ci se terminer par le marasme, ou par les hydropisies, etc. ; que toutes ces permutations font qu'une maladie peut facilement disparoître d'une classe pour

se montrer dans une autre; vérité essentielle que le médecin ne doit jamais perdre de vue, sans négliger encore de prendre en considération les nombreuses variations, modifications, et complications des maladies, ainsi que la nature diverse des malades, par rapport à l'âge, au sexe, à leur constitution physique et aux affections morales.

Combien ces considérations ne sont-elles pas importantes? *Corpora enim à corporibus, et morbi à morbis, valdè differunt*, disoit le grand *Baillou*; et cette vérité nous est toujours présente dans le traitement de nos malades. Aussi ai-je toujours cru devoir me contenter de rapprocher dans mes leçons les maladies sous forme de séries, selon leur principal symptôme, en faisant connoître leur permutabilité, d'où résultent nécessairement de nouvelles indications pour le traitement, presque toujours le symptôme dominant devant être combattu, sans toutefois perdre

entièrement de vue les autres symptômes, quoique moins remarquables.

Le rapprochement des maladies, selon leurs siéges, adopté de tous les temps par le plus grand nombre des médecins, est sans contredit le moins arbitraire, et celui qui est le plus commode au professeur et à l'écrivain pour réunir aux descriptions anatomiques et aux résultats physiologiques les procédés curatifs des maladies; mais il n'est pas également utile au praticien, qui ne connoît les maladies que par leurs symptômes, et dont souvent le vrai siége lui est inconnu.

Enfin, nous terminerons par dire que si notre Ouvrage sur la phthisie pulmonaire a eu quelques succès, nous croyons le devoir, non seulement aux observations qu'il contient, mais encore à l'ordre naturel que nous y avons suivi pour les présenter; n'en ayant tiré que les conséquences qui nous ont paru les plus évidentes, soit relativement à la

nature, soit relativement au traitement des espèces de cette maladie.

Nous avons ajouté à cette nouvelle Édition les notes de deux médecins célèbres qui ont bien voulu les traduire en leur langue; celles de M. MUHRY, savant professeur de médecine-pratique à Hanovre, qui les a traduites en allemand en 1779, 2 vol. in-8°; et celles de M. Gaspard *Fédérigo*, très-bon médecin-praticien de Venise, qui les a traduites en italien, et les a fait imprimer à Venise en 1781, en trois vol. in-8°.

Les notes de ces deux habiles médecins ont été, à peu près littéralement, traduites en français; même celles qui sont contraires à mes opinions; elles ont été fidèlement rapportées dans l'ordre que leurs auteurs leur ont assigné dans mon Ouvrage : si je me suis permis d'en abréger quelques-unes, ce n'est que lorsque je les ai vues remplacées par d'autres notes du même traducteur, ou de son collègue.

Ces additions doivent rendre cette Édition d'autant plus intéressante, qu'elles ont pour objet les observations de deux savans médecins qui vivent dans un climat très-différent, et où la phthisie pulmonaire peut éprouver quelques variations dans ses causes et dans sa marche, qui peuvent en exiger dans son traitement; d'ailleurs il est curieux de savoir ce qu'ont pensé, sur tel ou tel point de doctrine relatif à la phthisie pulmonaire, trois médecins de trois pays différens. Quant à l'auteur, il lui doit être fort agréable d'avoir vu la plupart de ses opinions conformes à celles de ses estimables confrères; du moins pour ce qui concerne l'exposition de la maladie, d'après ses symptômes, ses causes la plupart reconnues par l'ouverture des corps, ainsi que les procédés curatifs de ses diverses espèces, malgré que M. Muhry, notre traducteur allemand, ait quelquefois, comme on le verra dans ses notes, improuvé l'usage des remèdes,

adoucissans et relâchans, que nous avons conseillés dans quelques espèces de phthisie pulmonaire avec excès d'irritation ; mais les succès de ces traitemens, reconnus par M. Muhry même, ne répondent-ils pas pour nous ? Quant aux noms de fondans, d'apéritifs, d'incisifs, que nous avons quelquefois donnés aux remèdes qui ont guéri des engorgemens, des empâtemens, des obstructions, nous ne nous en sommes servis que pour parler comme tout le monde, sans pour cela que nous fussions persuadés que ces remèdes n'agissent que sur les fluides concrétés, et non sur les solides, car nous ignorons pleinement leur manière d'agir ; mais leur action primitive, ne fût-elle de porter que sur les solides, en excitant leur sensibilité et leur irritabilité, en seroit-elle moins atténuante et moins divisante ?

Préface du Traducteur Allemand de cet Ouvrage, M. Muhry (1).

Si, comme dit l'excellent *Sprengel* dans la préface de son Manuel de la Pathologie, l'anatomie et l'observation sont les vraies sources de la théorie médicale, et que par ces raisons un ouvrage sur la médecine soit d'autant plus précieux et plus utile au praticien, que l'auteur est un bon observateur, alors le traité, dont je présente ici la traduction aux médecins allemands, mérite certainement une distinction particulière.

Portal est un des vétérans de la médecine ; il étoit un des membres de la ci-devant Académie des Sciences de Paris, et sa réputation, comme grand anatomiste et médecin praticien, est fondée depuis long-temps par plusieurs de ses ouvrages, principalement par sa coopération à *l'Historia anatomico-medica* de Lieutaud, et par ses nombreux mémoires dans les volumes de l'Académie des Sciences, qui prouvent autant ses grandes connoissances anatomiques que son génie pratique ; qualités qu'on ne peut méconnoître dans l'auteur de cet ouvrage, et j'ose soutenir que, depuis *Morton*, que Portal a principalement choisi pour

(1) Si nous nous sommes permis de rapporter les éloges que M. Muhry a bien voulu faire de nous et de notre Ouvrage, c'est parce qu'à côté de la louange, le traducteur a quelquefois placé des observations critiques, auxquelles nous répondrons quand nous les croirons peu fondées, et dont nous profiterons quand nous les croirons justes.

modèle, aucun écrivain n'a fait autant pour l'histoire de la pulmonie que notre auteur. Il n'est pas question ici d'une nouvelle théorie sur cette maladie, mais d'une excellente description des phénomènes qui se présentent, fondée sur des observations exactes et de plusieurs années. Tout médecin non prévenu reconnoîtra la route prise par Portal pour la véritable, et par laquelle on peut parvenir à des résultats certains dans le champ des observations. Il procède d'une manière analytique, commence par des faits, et les réunit à la fin par des remarques générales : par là son ouvrage devient d'un grand *prix pour le diagnostic*, ce qui est bien plus durable, et de plus de poids pour le perfectionnement de la médecine, qu'une théorie éphémère, qui, tôt ou tard, fait place à une autre.

Le premier volume contient en quatorze sections l'histoire des malades affectés de pulmonie, selon ses espèces admises par l'auteur, et plus de soixante-trois ouvertures de corps très-exactes et détaillées; il a joint à chaque section des remarques générales sur l'histoire de ces maladies. Dans le second volume, il parcourt les principaux symptômes isolés, et donne une réunion fort importante des résultats des ouvertures de corps, qui rendent ce second volume particulièrement intéressant.

On pourroit faire quelques objections sur la classification des diverses espèces de la pulmonie, et les méthodes et traitemens de guérison adoptés par Portal. Dans la division des espèces de phthisies, il a eu égard plutôt aux causes éloignées qu'aux différences essentielles; elle n'est pas exactement *nosologique;*

mais comme le but de l'auteur n'étoit pas de donner un traité systématique et complet de la maladie, les différences indiquées lui servoient plutôt de cases dans lesquelles il distribuoit ses observations; ce qui ne leur ôte en rien de leur utilité. C'est aux nosologistes plus rigoureux à les classer en un système.

Au récit des méthodes de guérison, on reconnoît tout-à-fait le *Pathologiste-Humoral*, selon l'école ancienne de Boerhaave. Les indications curatives de l'auteur se fondent généralement sur les délayans, les adoucissans et les fondans; aussi les tisanes, les décoctions d'herbes, l'antimoine et préparations de mercure sont ses principaux remèdes. On n'y parle pas de stimulans, débilitans ou calmans (1), et on n'y trouve aucune nouvelle vue théorique. Aussi est-ce la partie la plus foible du livre, sur laquelle les autres avantages déjà indiqués l'emportent cependant de beaucoup?

J'ai tâché de rendre l'original par une traduction fidèle et coulante. Le style de l'auteur est clair, et ses descriptions sont précises et sans prétention, ainsi que la matière le comporte. Je ne me suis pas permis de commenter mon auteur par des notes multipliées, encore moins de le défigurer en le refondant. Beaucoup de notes interrompent la lecture du texte d'une manière désagréable, et empêchent le lecteur de bien apprécier l'original. Ce premier volume, qui

---

(1) (*Réponse de l'Auteur.*) Ce reproche ne peut tomber que sur quelques espèces de phthisies avec excès d'irritation, que l'auteur a cependant heureusement traitées par ces remèdes.

contient principalement des observations, y étoit aussi peu propre. On y trouvera néanmoins en divers endroits des remarques, que j'ai cru devoir mettre à côté des opinions de Portal relativement aux observations nouvelles, pour rendre le lecteur attentif à la littérature étrangère, moins connue à l'auteur.

Le second volume me fournira plus d'occasions à des remarques comparatives, que je réserve cependant, par des raisons déjà citées, pour la fin du livre, principalement pour des explications plus étendues, dans lesquelles je donnerai en même temps des observations sur l'emploi dans la pulmonie de diverses espèces d'air artificiel.

J'ose ainsi me flatter de mériter, par ce travail, l'applaudissement du public; je le dépose dans les archives de la médecine pratique, avec la conviction d'avoir procuré à la littérature médicale allemande une addition très-importante à la connoissance de la pulmonie.

Hanovre, mars 1799.

INTRODUCTION.

Il n'y a pas de maladie plus dangereuse que la phthisie pulmonaire, et il en est peu d'aussi commune. Elle enlève beaucoup d'individus qui y sont destinés en naissant par la constitution vicieuse de leurs organes, et elle en fait périr encore un plus grand nombre après divers accidens, et souvent après qu'ils ont essuyé des maladies graves. La première est ordinairement connue sous le nom de phthisie d'*origine*, de famille ou de constitution; les autres sont *accidentelles*. Suivant Sydenham, que l'Europe a justement surnommé l'hippocrate anglais, la cinquième partie de l'espèce humaine périt de cette affreuse maladie (1). Ce

(1) On observera que la phthisie pulmonaire est peut-être plus commune en Angleterre, où Sydenham a exercé la médecine avec tant de gloire, qu'en aucun autre pays de l'Europe.

résultat est peut-être un peu exagéré ; mais si l'on considère les ravages immenses qu'elle fait en divers pays, et ceux qu'elle produit dans les lieux où il y a le moins de phthisiques, on ne pourra se dissimuler qu'elle ne détruise une très-grande partie de l'espèce humaine.

Les médecins, dans tous les temps, ont fait une étude particulière de cette maladie ; mais ils ne l'ont pas traitée avec un égal succès. Les anciens, sans avoir égard aux diverses causes qui en rendent les commencemens si différens, et qui exigent alors des traitemens si variés, n'en ont parlé que d'une manière générale. Leur méthode a été suivie pendant plusieurs siècles; ce qui a fait qu'au lieu de répandre de nouvelles lumières, les écrivains n'ont fait successivement qu'augmenter la confusion et l'incertitude, soit relativement à la connoissance, soit relativement au traitement de la maladie.

Les savans médecins Fernel, Sennert,

Lazare Rivière, Hoffmann, Van-Swiéten, Lieutaud, etc., etc., qui ont parlé de la phthisie pulmonaire dans leurs traités généraux de médecine, ne sont point exempts de ce reproche; les articles consacrés à cette maladie ne faisant qu'une petite partie de leurs ouvrages immenses, ne présentent sur la phthisie pulmonaire que des idées sommaires, des principes vagues, dont l'application devient nécessairement indéterminée.

C'est à Morton et aux Nosologistes modernes, à Sauvages, à Cullen qu'on doit des observations importantes sur les différences de cette maladie. Morton a, surtout, bien vu qu'on ne pouvoit s'en former une idée précise, ainsi que du traitement qui lui convient, qu'en la divisant en ses diverses espèces; mais comme à cette époque on étoit bien loin d'avoir fait des recherches exactes et suivies sur les phénomènes que présente l'ouverture des corps; et comme la chimie et l'expérience n'avoient pas encore

dessillé les yeux des bons praticiens sur le fatras des remèdes dont on fatiguoit inutilement les malades, il en est résulté que Morton n'a eu que des idées vagues, souvent erronées, sur les causes et le le siége de la maladie, ainsi que sur l'action des remèdes, qu'il a prescrits en si grand nombre. Les formules dont son ouvrage est plein, n'offrent souvent qu'une collection monstrueuse de drogues dont les effets doivent, ou se détruire mutuellement, ou donner lieu à des résultats bien différens de ceux qu'il faudroit obtenir. Elles se ressentent de la polypharmacie des Arabes, que nos médecins-praticiens ont si souvent adoptée, ce qui n'a pas peu contribué à retarder nos connoissances sur le véritable effet des remèdes (1).

---

(1) (*Note de M. Muhry, traducteur allemand*). La cause pour laquelle les ouvrages sur la phthisie pulmonaire, comparativement aux autres maladies, surtout les aiguës, sont moins importans, provient,

Morton a, d'ailleurs, suivi dans sa marche un ordre qui nous paroît bien différent de celui que prescrit la nature;

---

comme l'avouent tous les praticiens, de l'obscurité dans laquelle est encore l'étiologie de cette terrible maladie.

Portal auroit cependant pu nommer un plus grand nombre d'auteurs qui ont écrit sur la phthisie pulmonaire, s'il eût mieux connu la littérature étrangère (mais ce reproche peut être fait à tous ses compatriotes).

Indépendamment des écrivains cités par l'Auteur, les suivans méritent de l'être ici.

Simons (pratical observations on the treatment of consumption. Londres, 1780).

Mudge (A radical and expedious cure for a recent catharous cough Lond., 1780).

Reid ueber die Natur und Heilung der Lungensucht, etc. A. d. Engl. v. A. F. Adr. Diel, 2te Aufl. 1787.

Ryan (Untersuchung der Natur und Kur der Lungensucht, 1790).

V. *Grundmann* (mit Vorrede und Anmerk. von Vogel, 1784).

Marx (Ueber die Swindsucht, 1784).

Stoll (Rat. med. T. II).

Salvadori (Ueber die Swindsucht mit Zusætzen von *Leune*, 1791).

au lieu d'exposer d'abord les faits observés, et de se livrer ensuite aux réflexions auxquelles ces faits peuvent

---

Metternich (Ueber den Schaden der Brechmitel in der Lungensucht, 1792).

May (Versuch einer neuen Heilmethode der Lungensucht A. d. Engl., 1794).

Rush (medicinische Untersuchungen, und Beobactungen). Mais surtout : neue medic. Untersuchungen, von *Michaelis*, 1797).

Beddoes Medicinische Schriften, 1tes u. 2tes Bandchen. A. d. Engl., 1796). Et un grand nombre d'autres, rassemblés avec soin et ordre dans Ploucquet.

Réponse de l'Auteur. Nous voulons bien conserver la liste des Auteurs célèbres, et le titre des ouvrages sur la phthisie pulmonaire qu'ils ont publiés, dont parle M. Muhry, quoique nous n'ayions eu en aucune manière l'idée de donner une bibliographie de la phthisie pulmonaire, n'ayant cité que les médecins dont l'opinion a pu donner du poids à la nôtre, ou qui pouvoit lui être contraire ; mais puisque M. Muhry nous donne la liste de quelques auteurs allemands et anglais sur la phthisie pulmonaire, nous rappellerons ici les noms de quelques-uns de nos médecins, qui ont aussi publié sur cette maladie des ouvrages qu'on pourra lire avec avantage, comme nous l'avons fait nous-même.

donner lieu, il commence par des généralités, et donne les méthodes de traitement avant d'avoir divisé la maladie en

---

Manuel des pulmoniques, par *Rosiers de Lachassaigne.* Paris, 1770.

De la Pulmonie, par *Jeannet Deslongrois*, *in*-12. Paris, 1781.

Traité de la Phthisie Pulmonaire, par *Raulin* 1784. *in*-8°; traduit en allemand, cité par *Muhry*.

Essai sur la Nature et le Traitement de la Phthisie Pulmonaire, par *Thomas Reid*; traduit de l'Anglais, par *Dumas*, *Petit* et d'*Asaon*, médecins de Montpellier, 1792, *in*-8°, avec des notes.

Sur la Phthisie Pulmonaire, par *Baumes*. A Montpellier, an III, 2 vol. *in*-8°.

Traité de la Phthisie Pulmonaire, par *Brieude*. Paris, an XI, 2 vol. *in*-8°.

Recherches sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire, par *J. J. Busche*. Strasb., 1800.

Sur la nature et le traitementde la phthisie, par *Bonafo*, *Demalet*, *in*-12. Paris, 1804.

Nous ne ferons pas mention de diverses thèses qui ont été publiées sur la phthisie pulmonaire dans les écoles de médecine de France; la plupart n'ayant pour auteurs que des étudians peu instruits; étant d'ailleurs dénuées d'observations, et dont le fond est extrait des ouvrages particuliers. Il a aussi paru d'autres ouvrages sur la phthisie pulmonaire en Italie, en Angleterre, et

ses espèces ; mais qui ne voit pas que cette manière de procéder est d'autant plus vicieuse, qu'elle ne fixe jamais le médecin-praticien sur le choix qu'il doit faire du véritable remède, et que flottant dans l'incertitude des opinions, il s'attache à ce qui lui paroît se rapprocher le plus de sa théorie, presque toujours erronée ? Si la physique a fait de nos jours tant de progrès, n'est-ce pas parce qu'on l'a soumise à la méthode analytique et expérimentale ?

Quelques éloges qu'on doive donner à l'ouvrage immortel de Morgagni (1), sur les causes et le siége des maladies, il me paroît que ce qu'il dit de la phthi-

même en Allemagne, depuis peu d'années ; mais nous ne les connoissons pas assez pour en faire mention dans cette courte notice, qui n'est qu'une esquisse de bibliographie sur la phthisie pulmonaire, à laquelle celle de M. *Muhry* a donné lieu.

(1) *Voyez* ce que nous avons dit de cet Ouvrage dans l'histoire de l'anatomie, tom. IV, p. 375 et dans notre Préface sur l'anatomie médicale, p. 6.

sie pulmonaire pourroit être bien plus méthodique et plus instructif. Suivant, sur cet objet, la marche générale qu'il s'est prescrite, il joint à la suite de chaque observation les remarques auxquelles elles donnent lieu; de sorte que, dans un ouvrage fort volumineux, se trouvent exposés, en une multitude d'endroits différens, et très-éloignés les uns des autres, des faits particuliers sur la même matière; sur la phthisie pulmonaire, par exemple, tandis qu'ils devroient être réunis en un même article pour être entendus, de ceux surtout qui pratiquent la médecine.

C'est par une suite de ce plan que Morgagni a surtout été obligé de revenir plusieurs fois sur les mêmes idées; et que de temps en temps, entraîné par des discussions intéressantes, mais étrangères à son premier objet, il a omis celles qui eussent pu nous éclairer sur des points de doctrine relatifs à l'art de gué-

rir. Il n'a d'ailleurs rassemblé qu'un très-petit nombre d'observations sur la phthisie pulmonaire. La raison que cet homme illustre donne du vide de son grand ouvrage à cet égard, c'est que, persuadé que la phthisie pulmonaire étoit une maladie contagieuse, il a craint de la contracter en ouvrant les corps des personnes qui en étoient mortes.

C'est peut-être à ce préjugé qu'on doit rapporter le peu de progrès qu'on a fait jusqu'ici dans la connoissance de cette maladie; on peut encore assigner une autre cause non moins puissante, qui semble avoir inspiré du découragement aux médecins : c'est qu'ils ont été persuadés que la phthisie pulmonaire étoit incurable, et qu'il n'y avoit, pour ainsi dire, qu'à livrer le malade à sa malheureuse destinée; mais combien de maladies réputées autrefois mortelles ne guérit-on pas aujourd'hui?

Apprenez, disoit Capivaccio aux mé-

decins de son temps, d'autres méthodes de traiter la phthisie pulmonaire, et vous ne direz pas qu'elle est incurable. On pourroit ajouter : profitez du moment qu'il faut prendre pour la guérir, et n'attendez pas qu'elle soit parvenue à son dernier terme, car alors toutes les espèces de phthisie pulmonaire, quelques diverses qu'elles aient été d'abord, prennent une telle ressemblance par leurs symptômes, qu'on ne peut plus les différencier ; l'altération des poumons étant alors à peu près la même, est également incurable ; qu'on n'attende donc pas, pour combattre cette maladie, qu'elle soit parvenue à son demi-terme ; qu'elle ait produit une destruction totale du poumon. Eh ! quelle est la maladie qu'on guérit, quand l'organe dans lequel elle réside a souffert une désorganisation complète ?

Les espèces diverses de phthisie pulmonaire n'étant pas, dans leur commencement, accompagnées du même

danger, on peut bien des foi parvenir à arrêter leur marche avant qu'elles soient arrivées à leur dernière période? Telles sont les réflexions qu'il auroit fallu faire avant de déclarer vaguement cette maladie incurable. La circonspection qu'on doit se prescrire en général, relativement au pronostic et au traitement des maladies, devient surtout nécessaire à l'égard de cette maladie, qui offre les différences les plus frappantes, suivant ses périodes, ses diverses espèces, et plusieurs autres circonstances.

C'est dans la première période de la maladie qu'on peut parvenir à la traiter avec d'autant plus de succès, qu'alors les caractères spécifiques de ces diverses espèces étant plus prononcés, on peut mieux se diriger sur le choix des remèdes; cependant toutes les espèces de phthisie pulmonaire ne sont pas également curables à leur commencement. Celle qui vient d'origine l'est d'autant

moins, que ce n'est pas seulement de la lésion du poumon qu'elle provient, mais de celle de plusieurs autres parties, d'où résulte la disposition à la phthisie pulmonaire qu'il faut changer; ce qui est toujours très-difficile, et souvent impossible; d'autant plus que, lorsque la phthisie pulmonaire se manifeste par les symptômes qui la caractérisent, il y a déjà non seulement une grande altération dans les voies lymphatiques du poumon, mais encore dans celles de plusieurs autres parties; celles principalement qui contiennent le plus de lymphe, dont l'altération peut être regardée dans plusieurs espèces de phthisie pulmonaire; dans celles d'origine particulièrement, comme la cause première de cette maladie.

Ces considérations ne doivent pas cependant décourager ni le médecin, ni le malade, puisque, avec des lumières et de la constance, on obtient quelquefois les succès les plus inattendus; on en trou-

vera, dans cet Ouvrage, des exemples, que notre pratique nous a heureusement fournis. J'ai entendu citer des guérisons de phthisies très-avancées par des médecins habiles, qui ne craignoient pas d'avouer qu'elles avoient eu lieu à leur grand étonnement; bien différens des charlatans qui séduisent le public par des promesses spécieuces, presque toujours démenties par l'événement. C'est dans le traitement des maladies chroniques et dangereuses, dans celui de la phthisie pulmonaire principalement, qu'ils sont le plus funestes, non seulement par rapport aux mauvais remèdes qu'ils conseillent, mais encore parce qu'ils détournent les malades de faire ceux que d'habiles médecins leur prescriroient; d'où il résulte qu'ils ne guérissent pas les maux de poitrine les plus légers, et que la phthisie, qui leur succède, est bientôt incurable.

Pour tirer un avantage plus précis de

mes observations sur la nature et sur le traitement de la phthisie pulmonaire, j'ai cru devoir donner l'histoire des faits observés, avant d'en tirer aucune conséquence, soit pour la connoissance, soit pour le traitement de la maladie. On n'a que trop abusé, en médecine, des raisonnemens vagues et de vaines fictions de l'imagination. Il est temps d'y renoncer entièrement; nous ne devons jamais espérer de deviner ni de maîtriser la nature; il ne nous reste qu'à l'écouter en silence, à méditer attentivement les phénomènes que l'observation nous présente, à les discuter avec soin, et à faire ressortir de leur ensemble des vérités utiles: c'est de cette manière qu'un médecin peut parvenir à connoître la maladie qu'il traite, et qu'il peut en prescrire le traitement efficace. Toute autre méthode l'empêche de s'élever à des connoissances positives, surtout en médecine où il est si facile de s'égarer.

Comme on ne peut bien connoître les maladies organiques qu'après s'être instruit, par l'ouverture des corps, de leur siége, et souvent des causes qui les ont produites, j'ai cru ne devoir rien négliger pour compléter cette partie essentielle de cet ouvrage; j'ai fait l'ouverture du corps de plusieurs phthisiques; j'ai assisté à celles d'un plus grand nombre encore, dont j'avois suivi la maladie, lesquelles ont été faites par des chirurgiens habiles, ou par des anatomistes de profession.

Mais la difficulté étoit de présenter ces observations sous un ordre utile; j'ai cru devoir les réunir en divers tableaux (ou cases) relatifs aux différentes espèces de phthisie pulmonaire. On y trouvera des lumières tant pour le pronostic que pour le traitement de la maladie.

A ces tableaux anatomiques j'ai fait succéder un exposé fidèle des heureux résultats que j'ai obtenus dans le traite-

ment de telle ou telle espèce de phthisie pulmonaire : je les ai détaillés dans mon journal de pratique, à proportion qu'ils se sont présentés pendant une longue suite d'années.

Mais il faut avouer que, dans le traitement d'une maladie aussi grave, quelques succès ont été suivis d'une infinité de malheurs.

Je les ai rapportés avec franchise; persuadé que, pour pouvoir surmonter les obstacles qui s'opposent à sa guérison, il faut toujours commencer par les bien connoître. On sait depuis long-temps que la connoissance des erreurs a conduit plus d'une fois à la découverte de la vérité. Peut-on, en effet, donner des conseils à un malade pour lui conserver la vie, si on ignore comment il peut la perdre.

Autant que je l'ai pu, j'ai varié le traitement, selon la période et selon l'espèce de phthisie qu'il falloit combattre;

et je me suis souvent convaincu, qu'avec des remèdes, quelquefois bien foibles en apparence, on produisoit les plus salutaires effets. Combien la médecine n'est-elle pas efficace, quand elle agit d'après les indications bien prononcées!

Les remèdes simples, qu'on peut facilement se procurer partout, et dont l'effet est le mieux constaté, m'ont toujours paru préférables aux autres, surtout à ces compositions surannées qu'on trouve dans les anciennes pharmacies, ou qu'on apporte de l'Amérique, et qu'on conserve dans les familles, comme autant d'antidotes précieux, tels que divers syrops, et plusieurs baumes rancis de vétusté.

J'ai fait, dans le traitement des maladies de poitrine, un grand usage des vésicatoires, des cautères, du moxa, et j'en ai retiré un avantage d'autant plus grand, que j'ai eu soin d'y recourir promptement; mais toujours lorsque

les indications sembloient commander ces secours extérieurs ; et le grand et l'unique objet du médecin est de les bien saisir.

Il est vrai que ces succès sont moins éclatans, moins répandus dans le public; mais le médecin qui prévient les maux par un bon traitement n'est-il pas plus utile que celui qui attend pour les combattre qu'ils soient confirmés, dût-il les guérir? Ce qui est généralement incertain, surtout à l'égard de la phthisie pulmonaire, qui peut faire en peu de temps de tels progrès, qu'elle devienne absolument incurable.

Les anciens médecins se sont tantôt servi des mots *phthisie*, *marasme*, *atrophie*, pour désigner l'amaigrissement d'une ou plusieurs parties; et tantôt ils ont appelé *phthisie*, la maladie qui occasionne cet amaigrissement; espèce de fièvre, redoublant toutes les nuits, suivie de sueurs et de dévoiemens

colliquatifs ; et comme de toutes les phthisies, celle qui est l'effet des altérations des poumons est la plus commune et la mieux connue, on a si peu parlé des autres, qu'à peine en est-il fait mention dans les ouvrages des praticiens; combien cependant ne sont-elles pas fréquentes, ces diverses espèces de phthisie, surtout celles du foie, de la rate, du mésentère, du cerveau même ! Il suffiroit, pour s'en convaincre, de lire les livres de *Morgagni*, de *Lieutaud*; je ne craindrai pas de citer mon Anatomie Médicale, qui contient le résultat des observations de ces grands anatomistes et des miennes, et qui ne laissent pas que d'être nombreuses (1).

---

(1) On pourroit aussi trouver de grandes lumières sur la phthisie des diverses parties du corps dans d'autres importans ouvrages, notamment dans celui de *Zeviani Trattato delle malatie purulente*, 3 vol. *in*-8°.
Dans celui de *Salvatori della tise*, 2 vol. *in*-8°, que

Il y a des phthisies cérébrale, pulmonaire, hépatique, splénique, mésentérique, épiploïque, pancréatique, rénale, vésicale ; chez les femmes, de l'*uterus*, des ovaires.

Dans toutes ces phthisies, sans exception, il y a la fièvre continue dont on vient de parler. Dans toutes, les ouvertures des corps offrent des résultats semblables; des adhérences avec les parties voisines, des indurations inflammatoires, ou stéatomateuses, avec des suppurations plus ou moins considérables de l'organe qui est le siége de la maladie.

Les mêmes causes peuvent également

M. Fédérigo a souvent cité, avec l'éloge qu'il mérite, dans ses notes sur cet ouvrage.

Dans les *Opuscoli di medicina pratica di Targioni Tozzetti*, *in*-12. On y trouveroit des observations importantes de *Valdambrini*, sur des phthisies diverses, par métastase principalement. Et combien d'observations intéressantes de ce genre ne trouveroit-on pas dans nos recueils académiques et périodiques ?

les produire, dans quel organe qu'elles résident ; la pléthore, les maladies inflammatoires, les vices scrofuleux, vénérien, scorbutique, arthritique, rhumatismal, rachitique, les maladies éruptives, les métastases, les diverses fièvres, les maladies nerveuses, les contusions, etc.

Toutes les phthisies peuvent être héréditaires par vice scrofuleux, ou accidentelles par diverses causes.

Leur pronostic est le même ; elles sont mortelles, si elles sont parvenues à leur dernier degré ; ce n'est que lorsqu'elles commencent qu'on peut les guérir, et par des traitemens relatifs à leurs espèces, et, les mêmes dans toutes les phthisies, dans quelque organe que soit leur siége, à quelques modifications près ; encore s'il faut l'atténuer ou le rendre plus actif, c'est plutôt, par rapport à la nature différente des malades, que par rapport à la maladie elle-même.

Una donna settagenaria [illegible], fu guarita col latte [illegible], col decotto di [illegible] [illegible], [illegible] di [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] in [illegible] l'anno 1788. [illegible]

Aussi ces phthisies ont la plus grande ressemblance entre elles, et telle, que nous croyons que cet Ouvrage sur la phthisie pulmonaire pourroit servir de plan à ceux qu'on publieroit sur les phthisies des autres organes.

OBSERVATIONS
SUR LA NATURE ET SUR LE TRAITEMENT
DE
LA PHTHISIE PULMONAIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

Diverses espèces de Phthisie Pulmonaire.

ARTICLE PREMIER.

De la Phthisie Scrofuleuse.

Il y a deux espèces de phthisie scrofuleuse, l'une d'origine ou de famille, dans laquelle on comprend aussi celle contractée des nourrices, et l'autre, également scrofuleuse, peut être occasionnée, pendant le cours de la vie, par diverses causes.

De la Phthisie d'origine et de celles qui proviennent des Nourrices.

OUVERTURES DES CORPS.

OBSERVATION PREMIÈRE.

J'ai ouvert le corps de trois enfans de M. Bellenger, conseiller d'État, mort de la phthisie pulmonaire, dont l'un n'avoit point craché de sang; j'ai trouvé leurs poumons pleins de concrétions; quelques-unes étoient rouges et fongueuses; d'autres paroissoient avoir la qualité des loupes; certaines avoient la dureté des squirrhes; il y en avoit qui étoient en pleine suppuration; le pus qui s'en écouloit étoit blanchâtre et grumeleux; il y en avoit beaucoup dans le tissu du poumon: quant aux corps bronchiques, quelques-uns me parurent en bon état; et plusieurs de ceux qui étoient altérés, étoient voisins des glandes, ou des vaisseaux lymphatiques du poumon (1);

---

(1) Nous avons dit dans notre anatomie médicale que les corps bronchiques avoient une structure qui les différencioit des vraies glandes lymphatiques, mais qu'ils en contenoient dans leur tissu, ainsi que des

ce qui ne me laissa aucun doute que les voies lymphatiques ne fussent le vrai siége de la maladie ; les glandes du mésentère, et celles qui sont placées le long du cou, vers les parties latérales et supérieures des veines jugulaires , et les glandes œsophagiennes, étoient gonflées et pleines d'une matière stéatomateuse ; les gencives, ni les membranes, ni le voile du palais n'étoient point engorgés ; les dents étoient blanches et luisantes comme de la cire ; l'épine du dos d'un de ces enfans étoit gonflée, et même ramollie dans quelques vertèbres ; un autre avoit les os du genou gonflés. M. Bellenger , qui a encore perdu postérieurement , à l'époque ci-dessus, deux autres enfans de la même maladie, est mort à quatre-vingts ans d'une attaque d'apoplexie; sa femme est morte d'hydropisie.

OBSERVATION II.

M. Roquebrune , âgé d'environ trente ans , hollandais d'origine, et dont le père étoit mort

vaisseaux lymphatiques , ce qui fait que les altérations des corps bronchiques ont quelque chose de particulier et quelque chose de commun à celles des organes lymphatiques.

phthisique, étoit depuis long-temps atteint d'un engorgement des glandes maxillaires; il n'y avoit aucun gonflement dans les extrémités des os; les genoux n'étoient nullement gonflés, et il avoit les plus belles dents (1); il lui survint deux tumeurs de la grosseur d'une olive vers les parties latérales du cou; il éprouva un léger mouvement de fièvre après les repas, avec de la chaleur à la paume des mains et à la plante des pieds: insomnie; à peine put-il

---

(*Note de M. Gaspard Fédérigo, médecin de Venise, Traducteur italien.*)

(1) Les sujets disposés à la phthisie pulmonaire ont en général les dents d'un blanc éclatant; les observations en sont très-multipliées. Sans nous étendre sur ce phénomène, il suffit de savoir qu'il n'a point échappé à M. Portal. Il est bien connu qu'une poitrine étroite et comprimée; que des épaules hautes, un cou long et décharné; qu'une haute stature, une voix foible et rauque; qu'une peau brillante, d'un blanc fade; qu'un teint rose et vermeil; qu'un esprit précoce, etc., sont les principaux signes qui indiquent la disposition phthisique. Le baron de *Van-Swieten*, dans ses Commentaires sur les œuvres de Boerhaave, développe, peut-être encore mieux qu'on ne l'a encore fait, les causes des phénomènes qui accompagnent particulièrement la phthisie héréditaire.

dormir quelques heures de la matinée. Il avoit une toux sèche, surtout dans la soirée, avec peu d'expectoration, muqueuse, plutôt que purulente, sans aucune strie sanguinolente. Après trois mois, la maladie augmenta; la fièvre devint brûlante et continue; elle ne diminua que par les sueurs de la nuit: les pieds et les mains s'enflèrent; le dévoiement survint, et le malade périt après avoir éprouvé tous les symptômes de la phthisie pulmonaire.

Je fis l'ouverture de son corps le 17 janvier 1773 *à l'hôtel d'Angleterre, rue du Colombier;* je trouvai les glandes lymphatiques du cou et celles du mésentère extraordinairement gonflées, dures, inégales; celles du poumon droit étoient pour la plupart affectées; il y en avoit qui étoient en pleine suppuration; il y avoit aussi une érosion de la substance parenchymateuse du poumon; ce qui formoit plusieurs abcès, dont le foyer avoit vraisemblablement commencé dans les glandes lymphatiques. Malgré cela, ce poumon pesoit encore plus de trois livres; il étoit, en quelques endroits, comme carnifié; le poumon gauche étoit aussi engorgé, mais sans aucune trace de suppuration.

J'ai trouvé les mêmes altérations dans les

glandes lymphatiques du poumon d'une dame morte phthisique à l'âge de vingt-deux ans; sa mère étoit morte de la même maladie deux ans auparavant.

OBSERVATION III.

Madame la comtesse de Gisors, fille cadette de M. le duc de Nivernois, belle-fille du maréchal de Belle-Isle, aussi recommandable par les qualités de son esprit que par ses vertus, n'avoit eu qu'une santé foible et délicate dès l'âge le plus tendre; elle fut mariée fort jeune, et perdit bientôt un époux tendrement aimé; ses règles étoient très peu abondantes, souvent retardées, et quelquefois interrompues pendant une ou deux époques successives; elle maigrit, et sa sensibilité devint extrême, ainsi que l'irritabilité du système musculaire: elle éprouvoit des spasmes continuels (1); son

(1) *Note du Traducteur italien.* Cette sensibilité s'observe facilement dans ceux qui sont prédisposés à la phthisie. Les plus légères impressions, soit physiques ou morales, excitent leur irritabilité. Les malades se livrent à la colère, ou s'abandonnent à la plus sombre mélancolie. Quelques-uns cependant ont une certaine douceur de caractère, mais passent aisément à des accès

sommeil étoit si léger et si souvent interrompu, qu'elle dormoit à peine; elle étoit aussi souvent tourmentée par des coliques qui étoient suivies d'une légère jaunisse : à cela se joignoit un dégoût extrême pour les alimens : on ne pouvoit comprendre comment madame de Gisors pouvoit exister, tant elle prenoit peu de nourriture.

Son état fut bientôt aggravé par une toux légère, sèche et fréquente, qu'on parvint cependant à suspendre par des boissons humectantes. Cette toux revint à plusieurs reprises, et fut même accompagnée de légers crache-

---

de fureur, pour peu qu'ils reçoivent la moindre offense ou qu'ils la soupçonnent. La preuve de cette sensibilité est la facilité avec laquelle ils sont affectés par les variations de l'atmosphère. Les suppressions de transpiration, auxquelles ils sont très-sujets, leur occasionnent souvent des rhumes et des rhumatismes. Celui qui connoît les lois et les effets de l'influence physique sur le moral, conçoit aisément pourquoi les sujets disposés à la phthisie pulmonaire ont en général l'esprit plus vif et plus pénétrant et pourquoi le développement de leurs facultés intellectuelles est si précoce : développement qui est le fatal précurseur d'une maladie qui se forme insensiblement et se manifeste vivement dans une organisation molle et délicate.

mens de sang, avec des chaleurs à la gorge (1), le gonflement des amygdales, la rougeur et un état de phlogose du voile du palais ; la langue étoit d'un rouge sanguinolent, et la déglutition difficile et douloureuse ; mais l'usage des bouillons de grenouille, de poulet, de l'eau d'orge, du petit-lait, etc., dissipèrent encore ces symptômes ; il se passa un assez long espace de temps : la malade parut mieux, quoique par intervalles elle éprouvât des quintes d'une toux sèche, avec une expectoration gluante, souvent globuleuse et noirâtre. Elle

(1) J'ai vu plusieurs fois ce phénomène, surtout après le crachement de sang. Quelques hémoptysiques se plaignent d'un picotement fatigant dans la gorge. Chez eux la voix s'altère ; accident très-grave et très-alarmant. D'autres éprouvent des élancemens continuels dans la poitrine ; d'autres enfin se plaignent d'une sensation pénible, et, pour me servir de leur expression, d'un tison ardent qui brûle la gorge et la poitrine.

Elisabeth Zambelli Bosco, qui mourut à vingt-cinq ans d'une consomption résultant d'un ulcère au poumon, et que je soignai en 1795, se plaignoit beaucoup de cette sensation, surtout après quelques crachats sanguinolens.

(*Note du Traducteur italien.*)

alla prendre les eaux du Mont-d'Or, mais sans succès: la difficulté de respirer, qu'elle éprouvoit depuis long-temps, augmenta au point qu'on craignît quelquefois qu'elle ne fût suffoquée.

A son retour à Paris, je lui donnai mes soins, et je lui prescrivis le suc des plantes chicoracées avec un gros d'oximel scillitique, sur trois onces de ce suc, qu'on lui donnoit par cuillerées deux ou trois fois la journée; elle fit usage d'une boisson rafraîchissante et légèrement diurétique; la respiration devint plus facile; l'oppression diminua. Elle prit, avec un succès, à la vérité momentané, des bouillons de tortue et le lait d'ânesse que je lui conseillai avec M. de Brieude, habile médecin de Paris (1); mais dans peu il survint de nouvelles quintes de toux, avec de légers crachemens de sang; la fièvre devint continue et hectique, avec des exacerbations tous les soirs, des moiteurs et bientôt des sueurs nocturnes: les autres symptômes, de plus mauvais augure encore, se déclarèrent, comme l'en-

---

(1) M. Brieude a, depuis cette époque, publié plusieurs observations et d'heureux résultats sur la phthisie pulmonaire dans son ouvrage, cité pag. 10.

flure des pieds et des jambes, la bouffissure du visage et des mains, une difficulté extrême de respirer, la phlogose constante de l'intérieur de la bouche, la rougeur des urines (1) : on

---

(1) Le crachement de sang n'annonce pas toujours que les divers phénomènes phthisiques surviendront avec la même promptitude. J'ai vu des hémorragies pulmonaires très-abondantes qui ne produisirent les symptômes caractéristiques de la phthisie que très-long-temps après. Je connois un jeune homme foible, délicat, ayant la poitrine mal conformée, qui, deux ou trois fois l'an, crache le sang écumeux très-abondamment, et qui, depuis deux ans qu'il a cette maladie, n'est pas même maigri. Il crache le sang pendant deux ou trois jours, et il reprend ensuite son état de vitrier. J'ai trouvé d'autres sujets qui, après avoir éprouvé, pendant quelques jours, un violent crachement de sang accompagné de toux et de fièvre, ce qui est l'effet des engorgemens tuberculeux ou d'un catarrhe dans le poumon, le supportoient pendant très-long-temps sans en être affectés ; n'éprouvant que quelques quintes de toux de temps à autre, ou un peu de malaise, et chez qui tous les symptômes disparoissoient en été. J'en ai eu un exemple très-particulier dans une femme de cinquante ans, d'une complexion foible et délicate, et dont tous les parens étoient morts de la phthisie pulmonaire.

M. C. C. G, âgé de soixante dix-neuf ans, me fit appeler, il y a deux ans, pour un catarrhe aigu. Il me

distinguoit en même temps à la partie antérieure et latérale du cou une suite de corps

---

dit que, dans sa jeunesse, il avoit éprouvé une violente hémoptysie; mais que, depuis ce temps-là, il n'avoit pas ressenti la moindre affection de poitrine, qui pût me faire conjecturer des engorgemens, ou des concrétions pulmonaires. Cependant l'hémoptysie, dans les tempéramens foibles, délicats et prédisposés à la phthisie, si elle est violente, accompagnée de fièvre, de douleurs pungitives dans la poitrine, de la difficulté dans la respiration, peut être le symptôme de la phthisie la plus grave. Aussi n'est-il pas rare de voir ces hémoptysies suivies de crachats purulens; phénomène très-dangereux et regardé comme tel par Hippocrate lui-même lorsqu'il dit: « *A sanguinis sputo, puris sputum, malum* ».

Il arrive quelquefois, et je l'ai observé moi-même, que l'hémorragie pulmonaire produit une lipothymie, en comprimant parfaitement les vésicules pulmonaires, la substance cellulaire et les bronches. L'hémoptysie est beaucoup plus dangereuse et plus longue à guérir, lorsqu'elle provient d'un vice héréditaire et surtout lorsque le sang provient d'un vaisseau plus grand et d'un lieu plus profond. Les pathologistes regardent pourtant comme plus grave celle qui vient par *diabrose*. Les malades expectorent d'abord une petite quantité de sang avec saveur salée; et ils en expectorent davantage à mesure que l'ouverture du vaisseau corrodé augmente. L'hémoptysie chronique et invétérée, celle qui succède à une phthisie pulmonaire,

ronds, durs et glanduleux qui, de jour en jour, prenoient plus de volume.

---

devient incurable, comme l'observe M. Borsieri. *Inst. Méd. Prat.* vol. 7, pag. 29.

Celle qui est occasionnée par la raréfaction de l'air, par la suppression du flux menstruel ou de quelque autre excrétion, est beaucoup moins dangereuse, parce qu'elle a lieu, la plupart du temps, par anastomose ou par diapédèse. On a moins à craindre aussi celle qui survient après un exercice violent. Les exemples d'hémoptysies épidémiques sont assez fréquens. M. Vacca Berlinghieri en observa une, à Pise, en 1784, qui ne fut suivie de phthisie dans aucun sujet. Il dit même avoir vu plusieurs personnes sujètes aux hémoptysies, pendant les deux tiers de leur vie, et en avoir été exemptes dans leur vieillesse. Voyez *Saggio intorno alle principali e piu frequenti malattie del corpo umano*, tome 2, édition de Venise, 1800, pag. 90.

Il y a aussi des hémoptysies périodiques dans des sujets qui n'ont aucun signe de mauvaise conformation du thorax, et qui ne sont point prédisposés à la phthisie. J'en ai observé quelques-unes qui ont cédé à l'usage du quinquina employé comme fébrifuge. *Berlinghierri* a fait la même observation; il les attribue à un désordre du système nerveux dans le poumon. On peut voir comme M. Cullen développe ingénieusement les causes des fréquentes hémorragies pulmonaires dans le parallèle qu'il en fait avec les autres. *Elément de médecine pratique*, vol. II, ch. 3, sect. 1re.

(*Note du Traducteur italien.*)

Tandis que tous les symptômes annonçoient le plus grand dépérissement, et que les forces déclinoient de la manière la plus alarmante, il sembloit que les facultés morales de la malade se développoient encore avec un nouveau degré d'énergie; jamais on n'a vu plus de résignation et de courage : madame de Gisors parloit avec tranquillité de son état, sur lequel elle étoit loin de se faire illusion, et elle trouvoit la consolation la plus douce dans les sentimens profonds de piété dont elle étoit animée (1). Cependant tout annonçoit sa fin prochaine ; les crachats devinrent véritablement purulens; la diarrhée fut colliquative; les jambes s'enflèrent, etc. (2)

---

(1) Comme elle parloit des dogmes de notre religion avec le plus profond savoir et avec une éloquence admirable, M. *Bordeu*, qui avoit été son médecin, l'avoit surnommée la *Chrysostôme Française*.

(2) Il n'y a pas de médecin qui n'ait observé que les phthisiques meurent avec une tranquillité et une indifférence faites pour inspirer la plus grande compassion ; ils se flattent même dans les momens les plus critiques. La phthisie ne cause donc pas ces douleurs violentes, ces angoisses qu'on remarque dans d'autres maladies. Les malades croient qu'ils guériroient, si le médecin pouvoit parvenir à les débarrasser des quintes

Une circonstance bien attendrissante que je ne dois point omettre, précéda sa mort ; elle avoit lu plusieurs fois l'un des mémoires sur la

---

violentes de toux qu'ils éprouvent pendant la nuit ; et à cet effet, je leur conseille de se tenir levés hors de leur lit le plus long-temps qu'ils pourront; ce qui leur fait le plus grand plaisir, se flattant d'autant plus de guérir. Une jeune personne de dix-huit ans, qui mourut, dans le mois de juillet de cette année, d'une phthisie pulmonaire, ne fut alitée que le dernier jour et concevoit les plus grandes espérances. Le soir même qu'elle expira, elle tint à ses parens le discours le plus touchant. Trois ans avant, un de ses frères qui étoit mort de la même maladie ne garda le lit que le dernier jour, et ne donna aucun signe, de crainte d'être victime de sa maladie. Une femme de quarante-deux ans, madame G. B. N., attaquée d'une phthisie pulmonaire à la suite d'une hémoptysie, se réjouit, jusqu'au dernier moment, des crachats purulens qu'elle rendoit, disant que la nature préparoit une crise, en chassant une matière, ennemie, occulte d'un viscère affoibli. Le jour même qu'elle mourut, elle me demanda si je trouvois les crachats de mauvaise nature. Cette insensibilité dans les phthisies provient principalement de la structure de la partie affectée, dans laquelle il y a une moins grande quantité de nerfs, proportionnellement aux autres parties.

(*Note de M. G. Fédérigo, Traducteur italien.*)

phthisie pulmonaire, que j'ai consignés dans le recueil de l'académie des sciences; elle ne manquoit point de me faire voir, en confirmation de mes principes, l'engorgement des glandes du cou, qui, ajoutoit-elle, indiquoit assez l'état de ses poumons: « Vous avez cependant oublié un point dans votre mémoire, » me dit-elle un jour; vous n'avez point parlé » de la manière dont on meurt dans cette » maladie, et je veux que vous en soyiez le » témoin à mon dernier moment: j'aurai soin » de vous faire avertir, s'il m'est possible ». Elle m'envoya en effet chercher, son dernier jour, à quatre heures du matin, le 15 novembre 1780; elle me pria d'approcher de son lit, après une quinte de toux. « Voici le » moment, me dit-elle d'une voix foible » et traînante, qu'on entendoit cependant » bien »; presque aussitôt elle rendit son dernier soupir (1).

L'ouverture de son corps fut faite par

---

(1) Madame la duchesse de Nivernois, sa mère, est morte, deux ou trois ans après, de la phthisie pulmonaire la plus lente; elle en avoit ressenti des symptômes long-temps avant sa fille, et l'on avoit cru qu'elle en périroit auparavant. Nous avons recueilli

M. Dufouard l'aîné, habile chirurgien de Paris. L'estomac et le canal intestinal étoient dans l'état naturel ; les glandes du mésentère, engorgées et dures ; le foie, un peu volumineux et endurci en divers endroits, comme par des grains plâtreux ; le pancréas, gonflé et très-dur vers la portion qui est contiguë au duodenum ; la matrice et toutes les autres parties du bas-ventre étoient d'ailleurs dans l'état naturel. C'étoit dans la poitrine que se trouvoit le siége principal de la maladie ; il y avoit dans chaque cavité un peu d'eau rougeâtre épanchée ; on évalua à un demi-verre la quantité de ce fluide qui étoit dans la cavité droite du thorax, et à un grand verre celle qu'on trouvoit dans la cavité gauche. Le poumon étoit très-adhérent à la plèvre, surtout le lobe gauche qu'on ne put jamais détacher de cette membrane. Il y avoit au côté droit, entre le poumon et la plèvre, une concrétion membraneuse aussi épaisse qu'un écu de six livres, dont on détacha une partie plus large que la

---

depuis d'autres exemples de pères et mères, morts de la phthisie pulmonaire, après avoir perdu leurs enfans de la même maladie, plus ou moins de temps avant leur mort.

main ; en d'autres endroits elle étoit si épaisse et si adhérente aux deux membranes de la plèvre et du poumon, qu'on ne put jamais l'en séparer. On trouva supérieurement, près de la première côte, une congestion de substance lymphatique moins compacte, dans une espèce de tissu cellulaire, comme seroit du miel dans sa ruche. Cette substance n'avoit aucune odeur.

Le lobe droit du poumon étoit très-racorni et endurci en quelques endroits comme du cuir brûlé. Il contenoit une multitude de corps graniformes, dont les uns étoient durs et plâtreux; d'autres, plus ramollis et atteints d'une suppuration plus ou moins copieuse ; et d'autres étoient plongés dans un foyer de pus grisâtre; il y avoit dans le même lobe, vers la partie supérieure, une excavation qui auroit contenu un œuf de poule, dont les parois étoient très-durcies, calleuses, et dont on voyoit exsuder, par l'expression, une liqueur purulente. Le lobe gauche du poumon étoit presque entièrement détruit par la suppuration : sa partie supérieure ressembloit à une vessie pleine d'une bouillie grisâtre; on voyoit dans le reste de ce lobe une multitude de corps graniformes pleins d'une substance stéatoma-

teuse : on trouva la même substance dans les glandes conglobées, situées à la partie antérieure du cou. Le ventricule droit du cœur et l'oreillette qui lui correspond contenoient du sang concret, et paroissoient plus remplis et un peu plus dilatés que de coutume ; le cerveau étoit sain.

OBSERVATION IV.

Mademoiselle de Beaumont, âgée d'environ huit ans, étoit maigre, d'une constitution délicate et pleine de vivacité ; sa taille étoit bien proportionnée, quoiqu'elle eût les extrémités sternales des côtes et les genoux un peu gonflés ; elle avoit éprouvé à diverses époques des toux légères, qu'on avoit attribué à des catarrhes ; plusieurs fois aussi on avoit remarqué en elle des engorgemens des glandes du cou ; son corps prenoit du développement, et elle remplissoit toutes ses fonctions sans aucune incommodité remarquable, lorsqu'elle fut attaquée d'une toux sèche avec difficulté de respirer. Il se déclara une fièvre légère, qui ne se manifestoit que le soir, et qui disparoissoit le reste de la journée : le cinquième jour, l'oppression fut extrême ; la fièvre fut

continue et très-forte, la déglutition difficile, la respiration très-gênée, et la voix devint très-aiguë (1) ; la fièvre diminuoit dans le cours de la nuit, et, durant ces rémissions, la jeune malade éprouvoit une sueur copieuse. Tous les symptômes ayant ainsi pris de l'intensité, la malade témoignoit, par ses cris et par ses gestes, que le siége de son mal étoit dans le nœud de la gorge : la fièvre se soutenoit avec violence, et les sueurs continuoient d'être abondantes pendant la nuit ; elles cessèrent le onzième jour de la maladie, mais la fièvre se soutint sans intermission après cette époque : il survenoit par intervalles des quintes de

---

(1) Une voix rauqne, ou aiguë, ou foible, est un signe très-fâcheux dans les maladies chroniques comme dans les maladies aiguës, surtout s'il est accompagné d'un état de foiblesse. Dans les maladies de poitrine, et surtout dans les chroniques, on voit qu'il y a une grande résistance du système pulmonaire. J'ai vu des abcès occultes, des vomiques cachées qui ont occasionné la suffocation imprévue des malades, quoiqu'il n'y eût pas une gravité correspondante dans les autres phénomènes. On sait combien le père de la médecine a attaché d'importance aux variations de la voix, surtout dans les maladies aiguës.

(*Note du Traducteur italien.*)

toux les plus effrayantes ; la matière des crachats étoit puriforme avec des stries de sang ; on distinguoit aussi dans la matière expectorée quelques concrétions membraneuses. La mort termina, vers le vingt-cinquième jour, cette cruelle maladie.

Je désirai de m'assurer, par l'ouverture du corps, du vrai siége de la maladie, et je l'obtins des parens ; le cerveau, le cervelet et la moelle alongée furent trouvés dans le meilleur état ; les viscères du bas-ventre étoient sains, à cela près que les glandes du mésentère étoient un peu engorgées ; le poumon étoit plein de concrétions stéatomateuses dont plusieurs commençoient à suppurer ; on en voyoit aussi quelques-unes dans la trachée-artère, mais surtout dans le larynx, qui étoient ulcérées et fournissoient beaucoup de pus ; la membrane interne du larynx étoit couverte de vaisseaux variqueux.

OBSERVATION V.

Un enfant de treize ans, d'un esprit pénétrant, et dont la sœur et le frère étoient morts de la phthisie pulmonaire, avoit éprouvé l'année précédente une inflammation au poumon

gauche, et ne s'étoit plaint, depuis cette époque, d'aucune indisposition : il se déclara d'abord une douleur de tête que le malade rapportoit au-dessus de l'orbite et dans les yeux, et on voyoit suinter de ces organes une matière visqueuse ; le délire survint le lendemain, avec un vomissement de quelques matières gluantes, et de temps en temps avec des convulsions, qui finirent par dégénérer en une affection somnolente, durant laquelle la respiration étoit stertoreuse, et les accès convulsifs fréquens; on pense bien qu'avec des symptômes aussi graves la mort fut prompte. Voici le résultat de l'ouverture du corps:

Tous les viscères du bas-ventre furent trouvés sains; l'estomac contenoit une certaine quantité de fluide de couleur de vert-de-gris; la vessie étoit remplie d'urine, et la vésicule du fiel, de bile; le lobe droit du poumon n'étoit point adhérent à la plèvre, mais on remarquoit à sa partie supérieure, vers la clavicule, un tubercule qui étoit presque de la grosseur d'un gland de chêne; on trouva dans ce tubercule plusieurs petites cavités pleines d'une matière semblable, par sa couleur et sa consistance, à la substance médullaire du cer-

veau (1) ; c'étoit là probablement le germe de la phthisie pulmonaire qui étoit héréditaire dans la famille, et à laquelle avoient précédemment succombé le frère et la sœur ; il paroît qu'il en seroit mort lui-même, s'il avoit plus long temps vécu. Dans la cavité gauche de la poitrine, on ne reconnut aucune cause manifeste de mort ; le lobe de poumon de ce côté, qui avoit éprouvé l'année précédente l'inflammation dont j'ai déjà parlé, étoit adhérent à la partie postérieure de la plèvre (2). Le pé-

---

(1) C'étoit une substance *stéatomateuse ;* expression dont nous nous servons souvent pour désigner ces congestions lymphatiques d'un mélange blanchâtre, grisâtre, rougeâtre même, et dont plusieurs sont plus ou moins puriformes, ou contiennent un pus mal élaboré.

(2) *Note de M. Fédérigo, Traducteur italien.* Je ne suis pas éloigné de croire que cette malheureuse prédisposition héréditaire à la phthisie dont parle M. Portal (après Morgagni dans l'histoire trop succincte de ce malade), ne se fût développée avec des symptômes plus graves, puisqu'elle a occasionné la péripneumonie l'année précédente. Celle-ci pourroit-elle avoir coopéré au développement de la maladie dont il est mort, sans qu'il ait éprouvé aucune souffrance depuis cette époque ? Ne pourroit-il pas s'être fait, dans la substance du poumon déjà foible, un changement

ricarde contenoit plus de six onces de liquide, et on remarquoit, dans le ventricule droit du cœur, une petite concrétion polypeuse; mais

---

capable de produire ce tubercule dans le lobe droit dont parle M. Morgagni, et qu'il regardoit comme un germe de la phthisie pulmonaire. On peut en outre douter que la cure de la péripneumonie de l'année précédente ait été bien conduite et qu'elle n'ait pas été critique. Combien de fois n'a-t-on pas observé, dans l'ouverture des cadavres, des abcès occultes, des vomiques succéder à des maux de poitrine, qu'on croyoit bien guéris, loin de soupçonner des engorgemens ou une lésion quelconque dans la substance du poumon? Les pleurésies, les péripneumonies, les rhumes aigus, en fournissent des exemples. On ne manque pas d'observations d'inflammations de la plèvre, sans que les malades aient éprouvé de douleurs, ni aucun autre symptôme. Dans la phthisie, même dès le commencement, comme dans les autres périodes, souvent on n'en observe aucun signe, ni douleur, ni dyspnée. La sensibilité du viscère pulmonaire qui est moindre que celle de plusieurs autres; la diversité du siége de la matière morbifique; l'indolence de l'engorgement; du pus rassemblé; sa quantité plus ou moins grande, expliquent facilement ce phénomène (1).

(1) (*Réponse de l'auteur.*) Les observations du Traducteur italien nous paroissent d'autant plus justes, qu'on en trouvera de semblables dans la suite de cet ouvrage.

le sang des autres parties du corps n'avoit pris aucune consistance, quoiqu'il y eût déjà dix-sept heures que le sujet fût mort. Le crâne étant ouvert, on vit que la dure-mère étoit

---

J'ai soigné, il y a plusieurs années, M. D. S. qui avoit une complexion foible, et qui étoit attaqué d'une fièvre putride vermineuse. Dans le cours de cette maladie, dont il est parfaitement guéri, il n'éprouva jamais, ni douleur de poitrine, ni toux, ni difficulté de respirer, si ce n'est celle qui accompagne le météorisme de ventre qu'il avoit en même temps. Vingt-huit jours après la cure de la fièvre vermineuse, sans avoir commis aucune indiscrétion dans le régime, sans s'être exposé à l'air, il fut saisi d'une toux violente, et commença à expectorer une grande quantité de crachats globuleux et fétides. Il avoit toujours un mouvement fébrile, bien plus marqué le soir. Des crachemens de sang vinrent ensuite, il ne souffroit pourtant pas la plus légère douleur. L'expectoration d'une matière qui ressembloit à du pus dura deux mois, pendant lequel temps il maigrit beaucoup : cependant la maladie céda graduellement, le malade fit usage de l'oximel, de la terre foliée de tartre, du petit lait, du kermès minéral et de quelques grains de camphre, et il fut guéri. Depuis cette époque, il n'a eu ni toux, ni difficulté de respirer, ni aucun symptôme qui pût faire soupçonner un abcès occulte. Cette métastase qu'on pourroit croire s'être formée dans les bronches, ou dans une partie qui

couleur cendrée à côté du sinus longitudinal; il s'écoula un peu de sérosité sanieuse, lorsqu'on la détacha du crista galli; il sortit environ une once de sérosité limpide de dessous

---

n'affectoit point la substance même du poumon, ne fut pas précédée du plus léger symptôme: elle se manifesta tout-à-coup ; le fait peut être attesté par le célèbre Conegliano qui suivoit avec moi ce jeune homme.

En 1797, au mois de mai, Madeleine Inson, âgée de quinze ans, d'une complexion délicate, fut attaquée d'une fièvre putride maligne. Elle n'éprouvoit ni difficulté de respirer, ni toux, ni aucune douleur de poitrine. Vers le quatorzième jour, la fièvre subsistant encore avec assez d'intensité, quoique les autres symptômes fussent moindres, elle expectora, dans des quintes violentes, des crachats puriformes, striés de sang très-rouge. L'oximel, le camphre, la terre foliée de tartre, le kermés minéral et un vésicatoire sur la poitrine, à l'endroit où venoit de se manifester une douleur profonde et obtuse, ne produisirent aucun effet. Les crachats devinrent de plus en plus fétides, puis se supprimèrent tout-à-fait. Le dépérissement s'opéra rapidement, et le trentième jour d'alitement elle mourut J'ai observé d'autres fois ces espèces de métastase, que j'appellerai aiguës, dans la poitrine, survenir après d'autres maladies, sans avoir été précédées d'aucun phénomène, auquel on peut les reconnoître. C'est ainsi qu'en 1793, au mois de juillet, Julie Bonini, femme de Marco Ronchi, âgée de quarante-deux ans,

les nerfs optiques, qui en étoient soulevés: tout le cerveau étoit d'ailleurs sain, la glande pinéale avoit un très-grand volume relativement à son état naturel. (*Morgagni, de sedibus et causis morborum*. Lib. 1, epist. 1, art. 2.)

---

mourut après dix - sept jours d'alitement d'une métastase purulente au poumon, survenue après une apoplexie nerveuse. Les affections comateuses, léthargiques peuvent souvent dégénérer en métastases aiguës, puriformes ou purulentes du poumon, surtout quand il ne s'est pas fait de bonne crise.

On ne manque pas d'exemples dans Bonnet, Morgagni, Lieutaud, Haen et autres auteurs qui prouvent que des sujets que l'on croyoit phthisiques, parce qu'ils expectoroient abondamment des crachats purulens, avoient cependant les poumons fort sains. Il est certain que les jugemens que l'on porte sur les crachats sont souvent aussi faux qu'imprudens. MM. Cullen et Salvadori sont ceux qui ont le mieux indiqué les divers caractères de crachats dans les maladies de poitrine. Il faut aussi remarquer que M. Haen est peut-être le seul praticien, du moins à ma connoissance, qui ait soutenu qu'il pouvoit se former du pus dans les vaisseaux sanguins, d'où il étoit ensuite transporté dans les bronches. J'abandonne volontiers cette opinion aux savans amateurs des recherches curieuses.

OBSERVATION VI.

En 1779, je fus appelé par un de mes disciples pour assister à l'ouverture du corps d'un enfant de trois ans, que venoit de perdre le sieur Rossignol, marchand quincaillier, de la rue Saint-Honoré; il avoit eu tous les symptômes de la phthisie pulmonaire, et sa mère étoit morte de la même maladie environ un an auparavant. Je remarquai, dans le poumon de cet enfant, des tubercules, dont les uns commençoient à suppurer, et les autres étoient en pleine suppuration : il y en avoit qui étoient blancs et pleins d'une matière plâtreuse. Il y avoit de l'eau épanchée dans la poitrine : le mésentère étoit plein de concrétions stéatomateuses. Les dents de cet enfant étoient blanches et luisantes comme la cire (1): les extrémités sternales des clavicules étoient gonflées, et l'épine étoit un peu déviée; les apophyses épineuses, surtout celles des vertèbres dorsales, étoient très-grosses.

---

(1) Voyez nos remarques et la note première de M. *Fédérigo*, p. 4.

OBSERVATION VII.

Une femme, âgée de vingt-deux ans, qui étoit à son huitième mois de grossesse, éprouvoit depuis trois semaines une fièvre légère, avec une toux sèche, et un point au côté gauche : elle accoucha la semaine suivante, à compter de la première visite de M. Home, médecin à Édimbourg; le second jour après ses couches, elle éprouva une éruption militaire avec un dévoiement; après avoir pris vainement divers remèdes, elle fut attaquée, vers le douzième jour, de violens accès hystériques, avec des contractions spasmodiques des membres : elle tenoit des propos incohérens. Le dix-huitième jour, elle prit du quinquina, sans que ce remède produisît une diminution sensible de la fièvre ni de la toux, mais seulement celle des accès hystériques; la malade périt. A l'ouverture de son corps, on trouva plusieurs petits ulcères, et des tubercules dans le poumon. Cette phthisie étoit l'effet d'une disposition originaire, dit ce célèbre médecin, et il paroît que la négligence qu'on eut de saigner la personne durant sa grossesse, accéléra le cours de la maladie (*medi-*

cal facts and experim...... London 1769).

L'opinion de M. Home, sur cette phthisie survenue par la négligence d'une saignée, pourroit être confirmée par une suite d'autres faits. Combien de phthisies pulmonaires ne sont-elles pas la suite d'une inflammation sourde, lente, cachée, qui donne lieu à la formation et à l'induration de quelques congestions lymphatiques, qui terminent par la suppuration ? Et la méthode de saigner les femmes grosses, qui autrefois étoit trop fréquente, n'est-elle pas aujourd'hui trop abandonnée ? Nous en citerions beaucoup d'exemples qui le prouveroient, et qui confirmeroient celui rapporté par M. Home.

OBSERVATION VIII.

Une femme étant morte d'une phthisie héréditaire, on trouva tout l'intérieur des poumons purulent et putride, de manière que le pus sortoit en abondance par toutes les incisions qu'on y pratiquoit. Cette femme étoit réduite à un tel état de marasme, qu'elle ressembloit entièrement à un squelette (Lieutaud, *hist. anat. med.*, *lib.* 1, *obs.* 353, *pag.* 525). M. Lieutaud a dit encore (obser-

vation 753) qu'il avoit trouvé, à l'ouverture du corps d'un jeune homme mort de la phthisie, que les glandes du mésentère étoient excessivement tuméfiées, et le pancréas endurci. Les poumons étoient atteints de suppuration, et le médiastin étoit rempli par une masse graisseuse du poids de trois ou quatre livres qui comprimoit l'aorte, et l'avoit déplacée.

Il seroit inutile de rapporter un plus grand nombre d'observations prises de différens ouvrages, comme des mélanges des curieux de la nature, des écrits de *Plater*, d'*Hoffman*, de *Forestus*, etc. Elles ont une grande conformité avec celles que j'ai faites sur des phthisiques d'origine ; c'est-à-dire, qu'à l'ouverture des corps on a trouvé des tubercules de différentes grandeurs dans les poumons. Ces tubercules sont en général dans un état plus ou moins avancé vers les périodes de l'inflammation et de la suppuration ; ils viennent enfin à former des abcès et des foyers purulens ; quelquefois ces petites tumeurs participent de la nature du squirrhe, et leur existence se manifeste seulement par une toux sèche : ils finissent par dégénérer en ulcères plus ou moins grands des poumons. Forestus rap-

porte des exemples de cette nature (1) (observat., lib. XIV, XVI et LV), et il ajoute qu'un de ses malades avoit rendu, avant sa mort, des portions de la trachée-artère : mais il paroît que ce n'étoient que de fausses membranes qui résultoient de la concrétion de la lymphe, c'est du moins ce que j'ai reconnu dans plusieurs phthisiques. J'ajouterai que j'ai fréquemment trouvé dans mon amphithéâtre les glandes lymphatiques du poumon obstruées, et quelquefois en suppuration, dans des sujets qui avoient aussi des obstructions dans le mésentère, ou dans d'autres parties pourvues de glandes lymphatiques ; mais il seroit inutile de joindre ici de semblables

---

(1) Les ouvertures des corps avoient déjà appris à des médecins praticiens que j'ai connus, et qui n'ont pas écrit, que la phthisie de naissance provient des tubercules stéatomateux dans le poumon. Je ne citerai ici que M. Sonyer du Lac, médecin de Saint-Étienne-en-Forez, mon ami, qui m'a communiqué il y a long-temps diverses observations bien faites, lesquelles constatoient parfaitement ce point de doctrine intéressant. N'est-il pas bien étonnant que M. Neid en ait depuis peu nié la réalité ?

observations à celles qui ont déjà été rapportées (1).

Indépendamment de ces altérations propres aux glandes lymphatiques du poumon, dans

---

(1) Les tubercules se forment non seulement dans la trachée-artère, dans la substance du poumon, dans les bronches, par l'engorgement des follicules muqueux, des cellules, des vaisseaux lympathiques; mais même à l'extérieur des bronches, surtout si les glandes conglobées, ou bronchiques, contractent quelque vice, ou s'endurcissent, ou se remplissent d'une matière raboteuse ou sablonneuse, ou bien de concrétions osseuses, ou cartilagineuses, ou enfin se gonflent par un abcès. De là, selon *Haller*, la cause si fréquente de la phthisie. Les glandes bronchiques en suppuration peuvent fournir des crachats purulens. *Cullen* déclare formellement que les tubercules sont la cause la plus fréquente de la phthisie. Il remarque, comme les bons praticiens, que l'espèce d'acrimonie scrofuleuse, exantématique et vénérienne occasionne la phthisie tuberculeuse. Une autre cause de phthisie, analogue aux tubercules, est, selon Cullen, celle qu'on rencontre chez quelques artisans qui, par état, sont forcés de vivre dans la poussière comme les tailleurs de pierre, les plâtriers (tout cela est dit par l'autenr en d'autres endroits de cet ouvrage). Il est notoire qu'Hippocrate lui-même parle des tubercules comme d'une cause principale de la phthisie.

les phthisiques de naissance et dans les autres phthisiques scrofuleux, on trouve souvent des indurations considérables dans ce viscère; sa substance devient dure et coriace comme du

---

Les médecins plus modernes, excepté Galien et Tralles, n'en font point mention. *Morton* a été le premier, parmi les modernes, qui ait regardé les tubercules comme la principale cause de la phthisie pulmonaire. *Storck* et *Salvadori* ont le mérite d'avoir donné une description très-exacte des tubercules.

Cette maladie est très-commune à Venise, à cause surtout du genre de vie déréglé, et des fréquentes affections de poitrine, auxquelles les habitans sont sujets, par suite des rhumes qui y sont très-négligés, surtout par le peuple. J'en pourrois citer des milliers d'exemples. Combien de fois n'ai-je pas été appelé pour des malades chez qui de longs rhumes étoient dégénérés en vraie phthisie tuberculeuse, la plupart du temps fatale? Il faut pourtant convenir qu'il y a de pareils malades qui vivent nombre d'années et au-delà de toute espérance. Je connois une dame de soixante-seize ans attaquée de cette maladie depuis une époque très-éloignée. Dans l'espace de douze ans, elle a eu au moins vingt maladies aiguës de poitrine : je l'ai vue chaque fois lutter contre la mort. Elle est sèche, maigre et ressemble à un véritable squelette. Dans l'hiver ou au printemps les mêmes symptômes dangereux reparoissent régulièrement.

(*Note du Traducteur italien.*)

cuir brûlé. Je l'ai trouvée si dure trois ou quatre fois, qu'on avoit de la peine à la couper avec le scalpel. Les vaisseaux aériens, et les vaisseaux sanguins surtout, étoient tellement rétrécis, qu'on n'en pouvoit découvrir la cavité. Je n'en citerai qu'un exemple.

OBSERVATION IX.

Un homme de soixante-dix ans, qui crachoit du sang très-souvent depuis douze ou quinze ans, périt d'une hémorragie après avoir éprouvé tous les symptômes de la phthisie, à l'exception du crachement du pus qui n'eut pas lieu; j'en fis l'ouverture, et je trouvai les poumons endurcis et rétrécis comme le seroit un parchemin à demi-brulé; il n'y avoit que le lobe inférieur du poumon droit qui étoit sain; encore y avoit-il vers ses bords quelques portions endurcies; le mésentère étoit plein de concrétions stéatomateuses, et l'épiploon étoit dur et singulièrement racorni; les artères et les veines du côté droit du poumon étoient tellement oblitérées, qu'il ne fut jamais possible d'introduire dans aucune de leurs branches principales le plus petit tuyau pour les injecter; et quant à celles du pou-

mon gauche, elles étoient tellement rétrécies dans les deux lobes supérieurs, que leurs parois sembloient collées ensemble ; mais les artères qui aboutissoient au lobe inférieur du même côté, et dont la structure étoit saine, étoient singulièrement dilatées ; le sang s'y portoit sans doute avec d'autant plus d'abondance, qu'il ne pouvoit plus pénétrer celles des autres lobes. N'est-ce pas à cette cause qu'il faut attribuer les crachemens de sang auxquels étoit sujète depuis long-temps la personne qui fait l'objet de cette observation ?

OBSERVATION X.

Le poumon peut être rempli de tubercules, comme le remarque Van-Swieten, et ces tubercules peuvent contenir une matière épaisse et calcaire (phosphatique), qui ne termine que tard à la suppuration, si même elle prend cette terminaison, l'homme périt alors par l'abolition des fonctions propres au poumon, et il tombe dans le marasme, avant que l'expectoration soit purulente ; celle-ci eût peut-être pu se déclarer dans la suite, si le sujet eût pu vivre plus long-temps. Barère, dans

ses observations anatomiques, en cite des exemples; je me bornerai à un seul.

Un soldat, âgé de vingt-huit ans, très-maigre et très-foible, avoit éprouvé pendant huit mois une toux incommode; au moment où il fut porté à l'hôpital, il étoit consumé par une fièvre lente; sa toux étoit très-violente, et la matière de ses crachats étoit ténace, blanche, et jamais purulente; il ne pouvoit absolument se coucher sur le côté gauche: on tenta en vain divers remèdes; il survint des sueurs légères, un amaigrissement soudain, la difficulté de la déglutition, l'extinction de la voix et la mort. On n'avoit point observé en lui le dévoiement colliquatif. A l'ouverture du corps, on trouva les poumons adhérens de tous côtés à la plèvre, et leur tissu étoit rempli de très-petits tubercules, semblables à des grains de millet. Lorsqu'on touchoit le poumon, on sentoit d'autres tubercules très-durs et fort gros. Ayant disséqué quelques-uns de ces tubercules, ils parurent remplis d'une matière blanche, semblable à du gypse mou; on n'en trouva qu'un qui étoit rempli de pus. La partie supérieure du lobe droit étoit dure comme une pierre, et égaloit la grosseur d'un œuf de poule.

Barère remarque que, lorsque cette espèce de phthisie est très-avancée, et que le tissu du poumon est entièrement rempli de tubercules nombreux de cette nature, la maladie est incurable ; mais lorsqu'il fut assez heureux pour être appelé dans les premiers temps, il guérit, dit-il, plusieurs soldats, en les envoyant séjourner quelque temps sur les montagnes.

Quelques remarques sur la phthisie de naissance.

Ceux qui portent une disposition originaire à la phthisie, sont ordinairement (1) conformés de manière qu'on peut, presque toujours, prédire le sort malheureux qui les

---

(1) Nous disons ordinairement, car quelquefois la charpente osseuse ne paroît altérée en aucune manière, et la structure du corps est forte et vigoureuse. Nous en avons vu plusieurs exemples ; et entre autres M. *Lezai de Marnezia*, qui jouit des apparences de la plus forte constitution, dont la mère et la sœur sont mortes de la phthisie pulmonaire, et dont il a été lui-même guéri des symptômes effrayans par un heureux traitement.

attend : leur taille s'éloigne pour les proportions de ce qu'exige l'état de santé ; elle est fluette ; et souvent ces personnes sont d'une haute stature : leur poitrine est rétrécie dans toutes ses dimensions. Chez les enfans, à mesure qu'ils approchent davantage du terme de l'adolescence, le développement disproportionné de la poitrine est plus sensible ; leurs épaules restent par-là plus rapprochées et plus élevées, ce qui donne lieu à un resserrement du poumon, et occasionne, par conséquent, la gêne de la circulation du sang dans cet organe. On imagine facilement les altérations que doivent éprouver les viscères de la poitrine, lorsque les parois de cette cavité ne croissent pas en proportion des parties contenues.

Ces sujets ont aussi fréquemment, dans leur charpente osseuse, une disposition évidemment rachitique : les extrémités osseuses des os longs sont gonflées, et leur solidité est moindre que dans l'état de santé ; on remarque encore que leurs clavicules sont plus saillantes, et que le contour de la poitrine est irrégulier : bien plus, on a vu de semblables phthisiques devenir contrefaits, par un renversement de la taille, avant de

périr; et j'ai trouvé, dans plusieurs, les os spongieux, ramollis en certains endroits, comme le sont ceux des rachitiques. Ces altérations dans les os rendent leur accroissement irrégulier; il n'y a plus de proportion dans leur développement et celui des parties molles : la poitrine est rétrécie relativement au poumon, qui souffre d'autant plus de ce rétrécissement, que les humeurs y affluent davantage, et que la circulation y est plus gênée : les glandes lymphatiques en général, celles du poumon en particulier, s'engorgent : ces vices de conformation peuvent avoir des suites si promptes et si funestes, que les malheureux sujets, en qui elles ont lieu, périssent avant que le corps ait pris son entier accroissement, tandis que la phthisie secondaire survient indifféremment dans tous les âges. La phthisie pulmonaire qui tient à une conformation naturelle, peut exister même avant l'époque de la puberté, lorsque le système lymphatique est affecté, comme on vient de le voir dans des observations qui ont été déjà rapportées (1), n^os I, II, III);

---

(1) (*Note du Trad. ital.*) Il y a, dit *Cullen*, un cas très-fréquent de phthisie, dans lequel il paroît que

mais il n'en est pas moins vrai que c'est surtout après l'adolescence, c'est-à dire depuis 20 ou 25 ans jusqu'à 35, que cette maladie a coutume de se développer (nos VII et X). Stahl n'a point omis de faire cette remarque dans sa dissertation, *de morbis ætatum*, et cette observation remonte même jusqu'à Hippocrate. Quant aux signes extérieurs qui doivent augmenter les soupçons de la phthisie originaire, ou la faire craindre avant qu'elle se déclare, ce sont les engorgemens lympha-

---

l'acrimonie est de même nature que celle qu'on observe dans les scrofuleux. Il faut bien conclure qu'il y a une acrimonie de cette nature, puisqu'on voit la phthisie suivre les mêmes périodes que dans les individus nés de parens scrofuleux; c'est-à-dire, de parens affectés de cette maladie dans leur enfance. A la vérité, il arrive souvent que, lorsque la phthisie se déclare, il se manifeste en même temps des tumeurs lymphatiques aux parties externes. Cullen a souvent remarqué que la phthisie mésentérique, qui est une affection scrofuleuse, se joignoit à la phthisie pulmonaire. Il ajoute à tout cela que, quoique l'affection scrofuleuse ne précède ni n'accompagne pas toujours la phthisie pulmonaire, il n'en est pas moins vrai que les individus qui y sont les plus sujets, sont ceux dont la constitution ressemble le plus à celle des scrofuleux.

tiques des glandes du col et celles des environs de la mâchoire inférieure. etc.

En recueillant maintenant dans les faits que j'ai déjà exposés les symptômes caractéristiques de la phthisie originaire considérée dans sa première période, ne peut-on pas croire que ceux qui sont les plus constans et qui dérivent naturellement de l'état du poumon, sont une toux sèche, accompagnée d'une fièvre lente, et de plus ou moins d'oppression de la poitrine (n^{os} I, IV, X.)? Cette toux des phthisiques d'origine diffère de celle que produisent des affections catarrhales dégénérées en phthisie; dans ce dernier cas, les corps bronchiques sont affectés, comme je le démontrerai dans la suite (1); la toux est accompagnée souvent d'une expectoration muqueuse. Dans la phthisie d'origine, les glandes lymphatiques du poumon sont en-

---

(1) On peut consulter, sur la différence des glandes lymphatiques et des glandes bronchiques, un mémoire que j'ai lu à l'académie des sciences, et qui a été inséré parmi ceux de l'année 1780; et notre Anat. Médicale, t. III, à l'article *Vaisseaux Lymphatiques*; et le tome V, article *Poumons et glandes bronchiques*. M. *Blumenbachs* a aussi, dans sa Bibliothèque, fait des remarques utiles à ce sujet, etc.

gorgées (n° III) : la fièvre lente ou hectique en est une suite. Le poumon contenant des tubercules ou concrétions tuberculeuses, soit non ulcérées, soit parvenues au terme de la suppuration, la fièvre lente se déclare. Le sentiment d'oppression et la difficulté de respirer sont l'effet de ces concrétions pulmonaires (1).

La phthisie originaire est-elle contagieuse ?

On ne peut disconvenir qu'indépendamment des causes qui peuvent donner lieu à la

---

(1) (*Note du Traducteur italien.*) En général toutes les tentatives faites pour détruire la disposition phthisique ont été vaines. Les saignées, le lait, les émolliens ne réussissent que dans un petit nombre de cas, et dans tous les autres ils sont infructueux. *Salvadori* dit : voyez *del morbo tisico, pag.* 109, que ni la diète, ni la saignée, qui débilite et exténue, mais bien l'exercice du corps, est le meilleur préservatif, comme il est le meilleur curatif des tubercules et de la pituite. J'ai eu moi-même occasion d'observer des jeunes gens maigres, délicats, et prédisposés à la phthisie, qui, par de violens exercices, des voyages de mer, ont acquis une nouvelle énergie, et une force de nutrition bien différente de celle qu'ils avoient auparavant. Les exercices gymnastiques ont été regardés comme les plus avantageux des remèdes dans la cure de la phthisie, par les médecins les plus célèbres.

phthisie pulmonaire, pendant le cours de la vie, il n'y en ait une que nous apportons en naissant, et qui est en quelque manière la suite de notre organisation. Hippocrate, en parlant de certains phthisiques, dit : *Qui secundùm naturam ad tabem dispositi sunt.*

Les médecins grecs ont porté de nouvelles lumières sur cette doctrine ; ils ont compté parmi les causes de cette maladie, l'origine des parens phthisiques. Fernel, ce célèbre médecin de la faculté de Paris, est de ce dernier avis ; il dit avoir vu des familles entières ravagées par la phthisie : *Qui tabidâ stirpe sati sunt*, dit-il, *quasi hæreditario jure omnes, necessario, tabe marcescunt, hocque malum sæpè vidimus, in omnes ejusdem familiæ grassari* (1). Les médecins les plus célèbres ont rempli leurs ouvrages de pareils exemples, et ils ont admis une phthisie de naissance héréditaire, parce qu'ils ont cru que les pères pouvoient la transmettre à leurs enfans en leur donnant le jour. Ils ont fondé leur opinion sur une suite de faits qui prouvent que les enfans nés de parens phthisiques sont les victi-

(1) *De tabe pulmonis, aut exulceratione pathol., lib. V, cap. X, p.* 458, *col.* 11.

mes de cette cruelle maladie. D'autres médecins, qui ne veulent admettre aucune espèce de maladie héréditaire, ont cru trouver dans la seule contagion la cause de la succession de la phthisie dans les familles; persuadés que cette maladie peut se communiquer par le contact du malade, médiatement ou immédiatement, ils ont dit qu'une fois introduite dans une famille, elle pouvoit se transmettre aux divers individus qui habitoient ensemble, comme elle pouvoit se transmettre à ceux qui donnoient leurs soins, ou même à ceux qui avoient manié, même après leur mort, leurs habits, leur linge ou autres objets à leur usage; mais ils ont nié que la phthisie peut venir de naissance, comme d'autres médecins l'entendoient. Enfin, il y a des médecins, et c'est le plus grand nombre, qui admettent la phthisie de naissance, et qui croient qu'elle peut aussi se communiquer par le contact.

Cette diversité d'opinions a fixé mon attention depuis long-temps. J'ai vu, dans ma patrie, brûler soigneusement les hardes de ceux qui étoient morts de la phthisie pulmonaire : c'est un usage constant dans le Languedoc; en Espagne, en Portugal, c'est la loi du

prince qui y force. Les médecins qui traitent des phthisiques, sont obligés de faire leur déclaration devant le magistrat, dès que leur malade est parvenu au troisième degré de la phthisie ; ils seroient repréhensibles s'ils y manquoient. En Italie, on brûle aussi les lits et les hardes qui ont servi à l'usage des phthisiques, mais sans qu'il y ait de loi qui l'ordonne (1), et les médecins du premier ordre de ce pays ont regardé la phthisie comme

---

(1) (*Note du Traducteur allemand.*) Le conseil de Santé de Florence faisoit publier des avertissemens et des règles préservatives contre cette contagion. *Voyez* Magazino Toscano, t. 1, 2, p. 468, fol. 9. Se trouve aussi traduit *in Bertrandi Abhandl. V. D. Geschwüren*, 1790.

(*Réponse de l'Auteur.*) M. *Muhry* eût pu citer d'autres ouvrages en faveur de la contagion de la phthisie pulmonaire, et quelques dissertations ; mais les raisons sur lesquelles leurs auteurs fondent leur opinion, ne nous paroissent nullement détruire la conséquence que nous tirons de nos observations et remarques contre la contagion. L. F. *Castellani, in*-12, Mantoue, 1777 ; *Ant. Cocchi ; M. Baume,* dans son ouvrage sur la phthisie pulmonaire, et M. *Salmade* dans une dissertation *in*-4°, 1805, etc., ont prouvé la non-contagion par le résultat de nombreuses observations, etc., etc.

contagieuse. Valsalva, et Morgagni son illustre disciple, ont craint par cette raison d'ouvrir les corps des phthisiques (1), ce qui nous a vraisemblablement privés d'une suite d'observations précieuses dont ils n'auroient pas manqué d'enrichir la médecine-pratique.

Imbu dès mon enfance de cette opinion, j'ai hésité long-temps d'ouvrir de semblables cadavres : excité cependant par l'exemple de quelques médecins, moins craintifs, et bien convaincu d'ailleurs qu'un pareil travail étoit utile, j'ai surmonté ma répugnance naturelle, j'ai ouvert divers sujets morts phthisiques ; les étudians qui ont suivi mes cours d'anatomie on fait aussi tous les ans de pareilles ouvertures et en grand nombre ; elles ont été faites quelquefois pendant les plus fortes chaleurs de l'été, soit à Paris, soit à Montpellier, et il ne m'est survenu aucun accident, ni à ceux qui m'ont aidé dans ce genre d'opérations.

Mais si l'on ne contracte point la phthisie en ouvrant le corps de ceux qui en sont morts,

---

(1) *Illa fugi (cadavera) de industriâ adolescens, et fugio vel senex, tunc ut mihi, nunc ut studiosœ, quœ mei circumstat, juventuti, prospiciam, cautius fortassè quàm opus sit ; at tutius.* Ep. Anat. Med. XXII n° 3.

ne peut-on pas la contracter en touchant les personnes qui en sont attaquées, en maniant les hardes et les linges qui ont servi à leur usage, et surtout en habitant avec elles ? Cette opinion est généralement reçue, et l'on ne manque pas, pour la faire valoir, de rapporter diverses observations. Des familles entières ont été détruites par la phthisie ; des personnes qui ont porté, ou touché des hardes des phthisiques, sont mortes quelque temps après de cette maladie. Ces faits sont sans doute incontestables ; mais la conséquence que l'on en tire n'est-elle point hasardée ? N'est-ce pas plutôt par une certaine disposition organique, que la phthisie se propage dans certaines familles ? Quelquefois cette maladie semble attendre pour se développer dans une famille, que tous les sujets soient parvenus à un âge déterminé. J'ai vu, à Gaillac, en Albigeois, une famille composée de cinq enfans, deux garçons et trois filles, qui fut détruite par la phthisie : ils parvinrent tous jusqu'à l'âge de vingt-huit à trente ans avec la meilleure santé, et ils périrent tous phthisiques avant d'avoir atteint celui de trente-deux ans. Les trois premiers moururent dans l'espace de deux ans, et les deux autres en-

viron dix années après, à six mois de distance l'un de l'autre.

Si c'est par la contagion que la phthisie s'est transmise dans cette famille, on peut dire qu'elle a bien tardé à se développer dans les derniers enfans; c'est par une disposition vicieuse dans l'organisation qu'ils ont péri, et non par la contagion : d'ailleurs ne voit-on pas encore tous les jours des personnes qui meurent de la phthisie dans un âge très-avancé, et qui ont perdu leurs parens de la même maladie dans leur plus tendre jeunesse? Ce n'est donc pas par la contagion qu'on peut raisonnablement expliquer de pareils faits. Si la phthisie étoit contagieuse, comme on le croit, les médecins et les garde-malades ne la contracteroient-ils pas fréquemment? Mais n'observe-t-on pas le contraire tous les jours; ou pour mieux dire, a-t-on quelque exemple que la phthisie ait été communiquée de cette manière? J'ai vu, au contraire, des garde-malades exprimer avec leurs mains des chemises, que des phthisiques avoient mouillées de leur sueur, sans qu'aucune d'elles ait eu cette maladie; cependant, si quelques-unes eussent eu la phthisie de naissance, ou par tout

autre accident, l'on n'auroit pas manqué de citer cet exemple pour preuve de la contagion, sans rechercher davantage d'où elle pouvoit provenir.

On a rapporté dans le Journal de Paris, année 1780, qu'un jeune homme de vingt ans avoit contracté la phthisie en se servant des hardes et surtout d'un witchoura de son père qui étoit mort phthisique. N'est-il pas, au contraire, plus naturel de penser que cet enfant avoit hérité de la maladie dont son père est mort, maladie qui avoit aussi enlevé quatre de ses oncles, et qu'il est mort de la phthisie héréditaire ? Cependant cette observation, qui prouve si peu que la phthisie est contagieuse, a été citée en faveur de cette opinion, et notamment dans un ouvrage sur la pulmonie, qui a paru en 1781. On réduiroit sans doute plusieurs observations de cette nature à leur juste valeur, si on les soumettoit à un examen réfléchi et impartial (1).

(1) (*Note du Traducteur italien.*) Quelques personnes se sont imaginé que la phthisie étoit une maladie contagieuse, quoique des milliers d'observations faites par les médecins les plus impartiaux et les plus scrupuleux dans leur manière d'observer n'en aient

On a dit aussi que si l'une des deux personnes mariées est attaquée de la phthisie pulmonaire, l'autre peut la contracter ; et l'on rapporte, en preuve de cette opinion, que, de deux époux l'un étant mort de la phthisie, on a vu quelquefois l'autre périr de la même maladie ; mais combien d'exceptions n'a-t-on point du contraire ? Elles sont si nombreuses, qu'on ne pourroit les compter.

---

pas rencontré une seule qui pût faire naître le soupçon que la phthisie se propogeât par la contagion. Bosquillon dit, dans des notes ajoutées aux élémens de médecine pratique de Cullen, qu'on n'a jamais déterminé de quelle manière cette prétendue contagion pouvoit se propager. Les faits, ajoute-t-il, à l'appui de cette assertion, sont très-mal observés et encore plus mal interprétés. On a toujours rapporté à l'action de la contagion, tout ce qu'il falloit rapporter à l'influence d'une toute autre cause. Bosquillon a recueilli pendant vingt ans toutes les observations possibles sur cette question. Il a soigné les pauvres de plusieurs paroisses de Paris, il a traité plus de mille phthisiques, et malgré toutes ses recherches, il n'a jamais pu se convaincre que cette maladie ait jamais été communiquée par contagion, quoique beaucoup de ces phthisiques habitassent, dormissent avec des gens sains dans des lieux resserrés, peu aérés et sales ; circonstances qui pourtant attirent la contagion. Outre que les médecins anciens ne regardent pas la phthisie comme contagieuse, c'est que le

J'ai vu un mari qui a perdu deux femmes phthisiques, et qui est mort quinze ans après d'une hydropisie du bas-ventre; un autre mari qui en a perdu trois, et qui jouit de la plus forte santé, etc. On pourroit citer beaucoup d'autres exemples de cette nature, si on se donnoit la peine de les recueillir: on verroit qu'on a conclu, pour le général, d'après quelques cas particuliers, lesquels

---

passage de Galien cité pour en prouver la contagion, n'y a aucun rapport. Parmi cent chirurgiens qui font les ouvertures, pourquoi n'y en a-t-il point d'attaqués? Pourquoi les prêtres qui assistent les malades ne sont-ils point atteints? Qu'on réfléchisse comme je l'ai fait moi-même que, dans les familles où il y a plusieurs enfans, s'il en meurt deux ou trois de la phthisie pulmonaire, c'est qu'ils y étoient disposés: ce qu'on reconnoît à la longueur du col, à la dépression du thorax, à l'élévation des épaules, etc. J'ai observé plusieurs fois dans la même famille, des enfans foibles et délicats, chez qui les rhumes sont opiniâtres, et dégénèrent facilement en phthisie, tandis que ceux d'une complexion forte, quoique attaqués de rhumes même aigus, n'ont jamais à craindre de suites fâcheuses. La disposition est donc ce qui influe, plus qu'on ne pense, à la communication. Même en Italie, il y a des médecins recommandables qui nient la contagion de la phthisie. *Antonio Cocchi* surtout, et les médecins du collége Étrusque, sont de cette opinion. *Castellani,* illustre praticien

bien examinés ne prouveroient pas encore la contagion, parce qu'il resteroit à prouver que celui des deux époux qui meurt le dernier de la phthisie, n'en avoit pas la disposition d'origine, ou qu'il ne l'avoit pas contractée par toute autre cause que celle à laquelle on l'impute. En effet, la phthisie étant une maladie très-commune, puisqu'au

---

de Mantoue, en est aussi. *Antonio Lizzari*, médecin vénitien, qui jouit d'une grande réputation, publia, en 1774, une lettre sur la phthisie, dans laquelle il fait voir, entr'autres choses, que cette maladie n'est ni contagieuse ni communiquable : il prétend que tout au plus les prédisposés pourroient, en vivant habituellement et de très-près avec des phthsiques au dernier degré, recevoir des molécules qui activeroient les principes de cette prédisposition. Il témoigne ensuite son étonnement qu'un médecin, cru par ses disciples et par des lecteurs de bonne foi et timides, se soient permis de raconter de prétendus faits absurdes pour prouver la contagion de la phthisie ; entr'autres celui de Panaroli, qui prétend que le pus des phthisiques est si putride, que les mouches en l'effleurant tombent mortes ; celui de cet homme qui, pour avoir mis le pied sur le crachat d'un phthisique, est tombé mort ; et enfin celui d'un autre homme qui, pour avoir respiré l'exhalaison de la matière expectorée qui brûloit sur des charbons, est devenu phthisique pulmonaire.

rapport de Sydenham elle fait les deux tiers des maladies chroniques, les deux époux n'en peuvent-ils pas périr, sans l'avoir contractée l'un de l'autre ? Tout prouve qu'il est des hommes qui portent en eux cette disposition à la phthisie ; que cette maladie peut se développer, sans qu'ils approchent d'autres phthisiques ; et que, s'ils ne l'ont pas, ils ne la contracteront pas en habitant avec les personnes qui en sont atteintes.

Je ne dois point dissimuler que Riviere (cent. 1, obs. 99) rapporte l'exemple d'une fille de service, qui contracta la phthisie pour avoir donné des soins assidus à une personne atteinte de cette maladie au dernier degré. Schenkius va même plus loin : il prétend que les crachats des phthisiques sont si contagieux, que le médecin en peut contracter la phthisie par le seul odorat. Mais que peuvent contre l'universalité des exemples contraires, quelques faits isolés et peu concluans, d'autant plus qu'on laisse ignorer des particularités de famille propres aux personnes qu'on prétend avoir gagné la phthisie par contagion? On voit en effet tous les jours la phthisie se propager dans les mêmes familles, et en détruire les

divers individus (1); et comme ces accidens sont très-communs, j'en ai vu un très-grand nombre. J'ai questionné la plupart des phthisiques, pour savoir s'ils n'avoient pas eu de pareils malades dans leur famille; et je puis assurer que plus des deux tiers avoient eu leur père ou leur mère phthisique; et parmi

---

(1) Suivant M. Reid, page 5, *Traité de la Phthisie Pulmonaire*, cette maladie peut être héréditaire, mais elle ne l'est pas d'une manière aussi rigoureuse que la goutte, la lèpre. Nous ne sommes pas de cet avis: elle est très-fréquente dans les familles; étant de sa nature scrofuleuse, elle s'y propage facilement; et y a-t-il de virus qui se transmette davantage dans les familles, que le virus scrofuleux? Nous ne croyons pas que le mariage d'un phthisique avec une personne qui ne l'est pas, suffise pour détruire cette malheureuse contagion. Nous ne nions cependant pas non plus qu'après plusieurs générations, et par les mariages avec des personnes bien saines, la phthisie pulmonaire ne puisse enfin être détruite. Mais ne vaudroit-il pas mieux la prévenir, en s'opposant aux mariages des personnes qui sont de leur nature évidemment disposées à devenir phthisiques, que de la prolonger plusieurs générations? *Voyez* nos considérations sur les maladies héréditaires, Mém. de l'Institut, 1808; ou le troisième volume de mes Mémoires.

ceux que j'avois cru atteints de phthisie par accident, et qui lors de leur mort avoient leur père et leur mère en bonne santé, j'en ai vu, dis-je, dont le père ou la mère sont morts long-temps après de la même maladie, ce qui augmente de plus en plus le nombre des phthisies de naissance (1).

---

(1) (*Réponse de M. Muhry, Trad. allemand.*) La question (la phthisie est-elle une maladie contagieuse ou non?) pourroit n'être pas encore entièrement résolue par ce que Portal vient de dire et ce qu'il a dit encore dans son mémoire imprimé dans l'Histoire de l'Académie des Sciences de Paris, 1787, et traduit dans les Mémoires choisis, d. p., X vol., p. 682.

Le raisonnement théorique équivaut ici beaucoup moins que l'expérience, qui fait fortement prépondérer l'assertion qui est en faveur de la contagion de la phthisie.

Il est très-connu que la plupart des praticiens soutiennent la réalité de cette contagion, et parmi eux se trouvent les autorités de *Galien* (de febrib., lib. 1, cap. 3).

Morton (Phthisiologie, p. 70).

Van der Bosch (Hist. Constit. Verminos., p. 225).

Sennert (Opp. omnia, tom. III, lib. I, part. II, cap. 34).

Van-Swieten (Comment. t. IV, p. 64, § 1206).

Sacone (Von den Pocken, ubers. v. *Lentin*).

Ce qu'il y a de remarquable dans cette maladie, c'est qu'elle se développe dans certains individus des mêmes familles plutôt que

---

Morgagni und Valsalva, que Portal cite lui-même.

Wichmann (Kleine Medicinische Schriften, 1799).

Frank (Med. Polizei, 1. b., s. 328).

Frize (Med. Annalen, 1 b.)

Maret (Esprit des Journ., 1779, mars). Ce dernier cite jusqu'à trois exemples dans lesquels cette maladie doit s'être communiquée par la réunion intime. Stoll même, qui n'ajoutoit pas foi à la nature contagieuse de cette maladie (Prelect. in diversis Morb. chronic. ed. Eyerel., vol. II, 1789, p. 128), avance cependant que les exhalaisons d'une telle maladie étoient nuisibles; et quand même quelques-uns de ces auteurs auroient poussé trop loin leurs assertions, on ne peut point nier la communication de cette maladie dans son dernier degré, et dans le cas d'une étroite liaison; et, comme la prudence est la mère de la sûreté, les avertissemens et règles de réserve, donnés par les médecins de Florence, surtout par *Wichmann*, méritent non seulement d'être approuvés, mais encore d'être suivis, et d'autant plus rigoureusement, qu'il existe une prédisposition héréditaire à cette maladie. ... *Voyez F. C. Evers*; diss. in contagium phthisicum inquirens. Gott., 1782.

La persévérance de la faculté contagieuse après la mort paroît plutôt douteuse, et devient même invraisemblable, d'après les expériences nombreuses de Por-

dans d'autres; j'ai vu des cadets périr avant leurs aînés, quelques-uns au berceau, d'autres vers l'âge de quinze, vingt, trente, quarante

---

tal; il faudroit pour cela qu'une lésion externe favorisât le contact du pus délétère avec les vaisseaux lymphatiques, afin d'être résorbé par eux, et apporté dans la masse des humeurs, où il peut produire, sinon la phthisie, au moins d'autres affections mortelles, comme l'ont appris plusieurs exemples fâcheux.

La transmission héréditaire de la phthisie, ou plutôt la prédisposition physique à cette maladie, communiquée par les parens, ne souffre plus aucun doute, et n'est révoquée que par un raisonnement sophistique. Voyez entre autres *Henr. Chavet, de Phthisi Pulmonali hœreditaria. Monast.*, 1787.

(*Réponse de l'Auteur.*) Nous ne croyons qu'à la transmission de la phthisie pulmonaire par origine et par les nourrices; quant à la communication de cette maladie par le contact médiat ou immédiat, nous continuons de croire qu'une multitude innombrable de faits prouve le contraire, et que ceux d'après lesquels on prétend démontrer la communication, ne sont pas concluans; qu'ils sont même pour la plupart insignifians; la phthisie étant une maladie si commune, qu'elle peut bien enlever deux individus qui se seroient fréquentés, sans se l'être communiquée. Peut-être que ceux qui en ont la disposition, peuvent ainsi en mourir, surtout dans les pays chauds; mais tout cela n'est pas encore prouvé; quant aux précautions, elles ne peuvent être que superflues.

ans, et au-delà. D'autres fois cette maladie reste dans quelques familles, sans se développer, jusqu'à un âge presque déterminé de la vie ; j'en ai déjà cité un exemple bien frappant que j'ai vu ; et j'en rapporterois d'autres, si on n'étoit pas dans le cas d'en voir tous les jours de semblables (1).

TRAITEMENS HEUREUX.

OBSERVATION (A).

En 1776, je fus consulté par madame Dubois, âgée d'environ vingt-quatre ans, mère de deux enfans maigres, délicats, et d'une constitution sanguine : elle avoit considérablement maigri depuis sa dernière couche, qui avoit d'ailleurs été exempte de tout accident notable. Il étoit survenu une toux sèche et fréquente ; les règles étoient peu abondantes et difficiles : on remarquoit encore un gonflement considérable dans le cou, à la région de la glande thyroïde : ce gonflement

---

(1) M. Salmade a donné sur cette question une thèse très-intéressante, dans laquelle il rapporte aussi plusieurs faits qui prouvent que la phthisie pulmonaire n'est pas contagieuse. Paris, 1805.

avoit été attribué aux efforts de sa deuxième couche ; mais comme la malade avoit eu dans sa jeunesse les glandes du cou et des aisselles engorgées, et que sa mère étoit morte ensuite de la phthisie pulmonaire, on ne peut douter qu'il n'y eût en elle une disposition à l'engorgement des glandes lymphatiques.

Ce fut dans ces circonstances que je fus appelé en consultation avec M. Guindant, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris. L'état de la malade méritoit la plus grande considération, puisqu'on ne pouvoit point se dissimuler que sa maigreur et sa toux étoient des symptômes avant-coureurs d'une phthisie pulmonaire : cette opinion étoit d'autant plus fondée, que la malade avoit une poitrine resserrée, que sa taille étoit élancée et fluette, qu'elle avoit des couleurs vives aux joues, qu'elle avoit éprouvé dans sa jeunesse des gonflemens glanduleux, et que de plus il n'étoit pas démontré qu'il n'y eût en elle un reste de lait de sa dernière couche ; l'engorgement du cou pouvant être un indice de celui des glandes du poumon, pouvoit encore donner lieu à des inductions nouvelles.

Je crus donc qu'il falloit d'abord s'occuper soigneusement de l'état des règles ; je conseil-

lai à la malade de faire un grand usage des bains de pieds, et même des demi-bains. Il fut ajouté encore que, s'il survenoit de la diminution dans la quantité du sang menstruel, ou un retard, il falloit mettre des sang-sues à l'anus, au périnée, et même à la vulve, pour extraire par ce moyen environ deux palettes de sang : cette espèce de saignée est plus locale que celle qu'on feroit pratiquer au pied, et n'affoiblit pas autant les malades, toutes choses égales d'ailleurs (1). Nous recomman-

---

(1) (*Note du Traducteur italien.*) Dans ces cas, j'ai généralement obtenu de meilleurs effets des sangsues que de la saignée du pied. Comme la suppression partielle ou totale des menstrues dans les jeunes personnes prédisposées à la phthisie, semble dépendre de l'atonie universelle du systême qui empêche le sang de se porter à l'utérus, parce que la résistance des extrémités vasculaires l'emporte, il résulte qu'il est très-nécessaire d'équilibrer l'énergie de tout le systême par l'exercice des muscles : c'est pourquoi l'usage des martiaux est très-bien indiqué : j'ai observé plusieurs fois que la saignée même sur des sujets pléthoriques, ne réussissoit pas bien. L'action des vaisseaux utérins peut se rétablir en faisant affluer le sang avec plus d'impétuosité le long de l'aorte descendante. La promenade, les frictions, les bains des

dâmes aussi à la malade de faire ouvrir un cautère au bras, et d'entretenir, par ce moyen, une légère suppuration, afin de la délivrer, par un égoût, de l'humeur étrangère qui vi-

---

extrémités sont très-utiles; les purgatifs même sagement administrés, et surtout la rhubarbe qui, irritant singulièrement le *rectum*, stimule aussi les vaisseaux qui lui sont contigus. *Cullen* déclare qu'il n'a retiré aucun succès de tous les grands remèdes connus sous le nom d'*Emmengogues ;* le trop de sommeil dans les cas de diminution ou de suppression des menstrues et très-nuisible, surtout dans les jeunes personnes sujettes aux phthisies. J'ai vu des médecins se moquer des préparations martiales employées dans les hémoptysies occasionnées par la suppression des règles, et s'étonner beaucoup de ce qu'on n'avait pas pratiqué la saignée ; mais beaucoup de jeunes personnes maigres, délicates, prédisposées à la phthisie et guéries par ce traitement, devroient bien les détromper. Je crois qu'on ne sauroit trop examiner les causes des hémoptysies avant d'adopter aucun genre de traitement. *Salvadori* dit qu'une jeune personne sujette par l'absence des règles depuis deux ans à des hémoptysies qui avoient résisté à tous les remèdes, fut guérie par la limaille de fer qui, dans d'autres circonstances, seroit dangereuse; il y a déjà vingt ans de cette cure, et la malade se porte très-bien encore. *Voyez* del Morbo Tisico, pag. 85, lib. 11.

cioit la lymphe. Les autres remèdes que nous lui prescrivîmes furent ceux qu'on comprend ordinairement dans la classe des fondans apéritifs et dépuratifs, que quelques médecins veulent considérer comme des toniques, tantôt sous forme de pillules, tantôt sous celle des sucs de plantes : notre avis fut aussi qu'elle se rendît plusieurs années de suite aux eaux minérales de Cauterêts, ou à celles de Bonnes.

Voici la recette des pillules dont la malade a fait usage, au nombre de quatre, tous les matins, et pendant long-temps.

Extrait de pissenlit (1), de saponaire, un gros de chacun ; borax bien choisi, assa fœtida, demi-gros de chacun ; mercure doux, vingt grains. Suffisante quantité de syrop de lierre terrestre pour incorporer le tout, et en former des pillules de trois grains, qu'il faut argenter (2).

---

(1) (*Note du Traducteur italien.*) Elle est appelée *dens leonis latiore folio, par C. B.; leontodon taraxacum, par Linn.*

(2) (*Note du Traducteur italien.*) Dans ce cas, j'ai obtenu de bons effets de l'éthiops martial combiné avec la rhubarbe en poudre. L'assa fœtida s'emploie

Par-dessus ces quatre pillules, prises en deux fois, la malade buvoit une tasse d'une infusion légère de feuilles de scolopendre.

Le 15 ou 20 de mars de chaque année, elle commençoit l'usage des sucs d'herbes suivans, et elle les continuoit un mois et demi ou deux mois :

Feuilles de pissenlit, de cerfeuil, de cresson de fontaine, de bourrache, parties égales et suffisante quantité pour en extraire trois onces de suc par expression et sans feu : on aura soin de bien dépurer ce suc et d'y ajouter une once de syrop de fumeterre (1).

Si la purgation devenoit nécessaire pendant l'usage de ces remèdes, la malade

---

aussi avec succès dans la suppression des règles; il est regardé même comme un excellent remède dans les maladies nerveuses, dans l'athsme, dans les obstructions du ventre, dans les maladies vermineuses. Voy. Murray, *Appar. medicam.*, etc., vol., pag. 130 et suivantes.

(1) (*Note du Traducteur italien.*) Le beccabunga, le cochlearia, qui ont une saveur piquante, sont aussi très-utiles. L'action du feu volatilisant les principes actifs de ces végétaux, je préfere toujours le suc filtré à l'infusion. Ce suc exprimé et filtré peut, comme on sait, se couper avec le petit-lait de vache.

devroit y avoir recours, mais avec les purgatifs les plus doux, et le plus rarement possible.

Après l'usage des remèdes ci-dessus, je fus d'avis que la malade se rendît à Bagnères de Bigorre, pour y prendre les bains, et pour y boire les eaux de Bonnes qu'on y porte tous les jours; les alimens incrassans et même les laitages devoient être évités. Elle fit ensuite deux ou trois voyages aux îles d'Hyeres et à Nice pendant l'hiver, d'où elle revint à Paris passer les étés.

Tel est le plan du traitement qui a été suivi avec exactitude, et avec un heureux succès, puisque madame Dubois a joui ensuite d'une bonne santé.

OBSERVATION (B).

Madame de Villeneuve, d'un tempérament très-irritable et d'une sensibilité extrême, a eu dans sa famille plusieurs personnes qui ont été affectées de la poitrine. Elle avoit éprouvé plusieurs fois des crachemens de sang, et elle étoit très-sujette à des toux sèches et à un changement dans la voix, qui en rendoient le son plus ou moins dur ou rauque; son pouls

étoit naturellement serré, vif, fréquent; et il lui survenoit, par intervalles, à la paume des mains et à la plante des pieds, des chaleurs très-vives, principalement à l'approche des règles. Ces symptômes diminuoient par l'évacuation périodique.

On voit, par cet exposé, combien il importoit à madame de Villeneuve d'empêcher que son état n'empirât; et je fus d'autant plus porté à croire qu'elle y parviendroit, qu'elle avoit éprouvé le plus heureux succès d'un traitement que je lui avois prescrit auparavant. En effet, elle avoit déjà eu tous les symptômes qui caractérisent le second degré de la phthisie pulmonaire : la fièvre hectique s'étoit déjà déclarée, et la malade avoit une toux constante, des crachemens de sang abondans, des maux de gorge inflammatoires, un resserrement extrême de poitrine par une excessive contraction du diaphragme, des crachemens puriformes et des chaleurs brûlantes continuelles, qui augmentoient encore après le repas et pendant la nuit, lesquelles se terminoient le matin par une transpiration abondante. J'opposai à cet état 1° les boissons humectantes et légèrement rafraîchissantes; 2° les saignées, qui ont diminué prompte-

ment la chaleur et l'engorgement des vaisseaux pulmonaires; 3° les bains, dont la malade faisoit un fréquent usage. Je conseillai d'éviter tous les échauffans et incrassans, tant pour les remèdes que pour les alimens.

C'est par ce traitement, soutenu pendant l'espace de plus d'un mois, que les symptômes inflammatoires furent dissipés; que la toux devint infiniment plus rare; que les crachemens de sang disparurent; enfin, que la malade fut rétablie dans son état naturel. Le calme ainsi obtenu, elle a fait usage des sucs des plantes les plus doux, des chicoracées, qu'on a coupés tantôt avec le petit-lait, tantôt avec le lait d'ânesse. L'objet du traitement étoit d'atténuer l'humeur lymphatique épaissie dans les glandes du poumon, et d'en faciliter la circulation; car j'étois persuadé que c'étoit dans ces parties que la phthisie pulmonaire avoit son siége, et qu'il importoit d'avoir recours à des moyens propres à les dégorger et à prévenir leur inflammation, et enfin la suppuration, qui en eût été la suite. Mais la difficulté fut de mettre la malade en état de faire usage des remèdes connus sous le nom de fondans; car comme ils sont plus ou moins irritans, on ne peut les faire pren-

dre que lorsque la malade est dans le plus grand calme; état dans lequel je n'avois pas encore vu cette dame (c'étoit en 1782). Il seroit donc à souhaiter, disois-je alors dans une consultation, qu'après l'usage des remèdes déjà indiqués, la malade pût passer à l'usage des antimoniaux, comme seroient les tablettes de Kunkel: mais il faut observer que, dans ces sortes de cas, on pourroit facilement augmenter l'irritation et l'engorgement du poumon.

C'est d'après la persuasion où j'étois que le système lymphatique de ce viscère étoit obstrué, que je ne conseillai point les laitages et autres alimens, ou remèdes incrassans; et que, lorsqu'elle prenoit le lait d'ânesse, on le coupoit avec le suc des plantes plus ou moins antiscorbutiques, ou avec l'eau de Barèges (1). On a rempli une autre indication dans le traitement par le moyen d'un cautère pratiqué

---

(1) Les eaux de Barèges sont sulfureuses, exhalant une odeur fétide, semblable à celle des œufs pourris, d'une saveur nauséabonde; leur température est de vingt-cinq à trente degrés du thermomètre de Réaumur; elles contiennent selon M. *Borgella*, médecin de ces eaux, cité par M. *Alibert* dans ses nouveaux élémens de Thérapeutique Médicale, une petite quantité de sulfate, de carbonate, de muriate de soude,

au bras, celle de détourner une partie de l'humeur délétère vers l'extérieur. J'eus aussi l'attention de faire entretenir ce cautère de manière qu'il ne fût pas trop irritant pour exciter de la douleur, mais qu'il le fût assez pour fournir une suppuration abondante.

Tel est le précis du traitement que la malade suivit à Paris. Voici ce que je lui conseillai de faire dès qu'elle seroit arrivée en Languedoc. Qu'elle prît des bains domestiques; mais qu'avant de les commencer, elle se fît saigner du bras, sur tout si elle sentoit de l'oppression à la poitrine, et si son pouls étoit plein et plus fréquent que de coutume; de joindre à l'usage des bains celui du petit-lait émulsionné, c'est-à-dire, qu'on pileroit demi-once de semences froides dans un mortier de marbre, et qu'on y verseroit peu à peu une pinte de petit-lait; qu'on passeroit le tout en y ajoutant une once de syrop de mauve, ou de nymphéa.

---

d'une terre en partie soluble dans les acides d'une substance grasse en état savoneux. Ces principes ne sont pas en égale quantité dans toutes les eaux, dont les unes sont chaudes, d'autres tiédes, et d'autres tempérées; toutes contiennent plus ou moins de gaz hydrogène sulfuré. Barèges est situé dans le département des Hautes-Pyrénées à deux cent dix lieues de Paris.

Qu'elle profitât ensuite de la saison de l'automne pour prendre le lait d'ânesse : d'abord à la dose d'un petit verre, avec addition d'un tiers de suc de bourrache, de chicorée sauvage et de cresson de fontaine. Qu'après quinze jours d'un tel mélange, elle prît, pendant autant de temps au moins, le lait d'ânesse seul, le matin à jeun; et s'il lui réussissoit bien, qu'elle en prît autant le soir en se couchant, sans aucune addition (1).

---

(1) (*Note du Traducteur italien.*) Les plus grands praticiens, dans la cure de la phthisie pulmonaire, recommandent les setons, les cautères, les épispastiques, les bains, les diurétiques, les sudorifiques, les huileux, les nutritifs doux et délayans, et les eaux thermales acidules dans le cours de la maladie. D'autres conseillent les absorbans, les balsamiques, l'air sec et pur, l'eau de chaux simple et composée, les plantes vulnéraires, comme la mille-feuille, le lierre terrestre, la véronique, l'hypéricum, etc. Il y a un célèbre auteur qui rapporte que la phthisie et les fièvres lentes se guérissent en Espagne par la méthode d'*Avenzoar*, c'est-à-dire, par l'usage de la conserve de roses rouges, la diète lactée et l'*hydrogala*. Bennet, Willis, Niccolo Pisone regardent les fumigations comme très-utiles. Quelques-uns recommandent le beaume de tolu, l'eau de goudron, et le lichen d'Islande dont M. Schoenheybero fait tant d'éloges. Je n'ai retiré

On purge ordinairement avant et après l'usage du lait; mais je jugeai convenable de ne conseiller le purgatif qu'autant qu'il se présenteroit des circonstances qui parussent le rendre utile, et alors même de n'employer que les plus doux laxatifs, comme demi-once de crême de tartre soluble dans de l'eau de veau, pendant un ou deux jours, ou bien deux onces de manne et deux gros de cristal minéral

---

aucun succès de ce remède en vogue chez les Ultramontains. D'autres prescrivent les bouillons de vipère, surtout quand la phthisie est occasionnée par la répercussion d'un vice cutané. D'autres, et ce sont les Anglais, approuvent les petites saignées répétées. La poligala a aussi ses partisans ainsi que le quinquina en décoction coupé avec le lait. Les vapeurs sulfureuses des lieux souterrains ont été aussi regardées comme très-utiles; le cheval, le mouvement, la navigation, les saponacées, les viandes salées et rôties et les vins généreux, remèdes qui, selon moi, sont plus appropriés à la phthisie scrofuleuse et tuberculeuse, ont été recommandés par de célèbres médecins, parmi lesquels on doit citer *Salvadori*. Le lait est pourtant un remède qui, depuis Hippocrate, jouit d'une grande réputation. Les plus grands médecins en ont toujours fait l'éloge. Dans la suite de l'ouvrage de M. Portal, j'aurai occasion de faire des remarques sur les remèdes ci-dessus cités.

dans une chopine de petit-lait; et en ce cas, je demandai que l'on continuât d'user de ces purgatifs pendant plusieurs jours, s'ils ne produisoient pas, en un seul, un effet suffisant. J'ai toujours préféré de purger doucement, à plusieurs reprises, que de purger fortement à la fois. J'ordonnai que, pendant l'hiver, la malade prît tous les matins un verre de lait coupé avec moitié d'eau de Barèges, en divisant cette boisson en deux prises à demi-heure de distance l'une de l'autre; et qu'elle reprît au printemps le suc d'herbes légèrement anti-scorbutiques, pour la disposer au voyage des eaux de Barèges, ce qu'elle réitéreroit plusieurs années s'il étoit nécessaire, en continuant le régime dont elle avoit fait un usage heureux à Paris, et se ressouvenant toujours que rien ne pouvoit lui être plus funeste que de s'échauffer par des veilles, par des contentions d'esprit, par de mauvaises nourritures. Tel fut le traitement que je conseillai à madame de Villeneuve, à son départ pour le Languedoc, en septembre 1782. Elle l'a suivi; elle prit, plusieurs années de suite, les eaux de Barèges; et elle s'est ainsi soustraite à une phthisie d'origine, dont elle avoit ressenti les symp-

tômes bien caractéristiques. Madame de Villeneuve jouit aujourd'hui de la meilleure santé, plus de vingt-cinq ans après mes consultations.

OBSERVATION (C).

On a confié à mes soins, il y a environ huit ans (1), une jeune demoiselle dont le père et la mère étoient morts de la phthisie pulmonaire; le premier, d'une phthisie glanduleuse (ou scrofuleuse); et l'autre, à la suite des couches. Cette demoiselle a été jusqu'à l'âge de dix ans extrêmement maigre, délicate, et souvent atteinte de toux cruelles, quelquefois avec une expectoration sanguinolente : on remarquoit aussi presque toujours en elle des engorgemens dans les glandes du cou, avec des couleurs très-vives aux joues : elle avoit d'ailleurs d'autres défauts de conformation, comme une taille très-fluette, la poitrine aplatie; les extrémités des os, surtout celles des clavicules et des côtes, très-gonflées : les glandes du mésentère paroissoient au tact

(1) Cette date est celle de notre première édition. Il y a seize ans.

singulièrement engorgées; ce qui suppose la jeune personne d'une maigreur extrême, et les glandes mésentériques très-gonflées. On doit juger, d'après le tableau raccourci de cette disposition, combien il étoit à craindre que cette demoiselle ne fût bientôt atteinte d'une phthisie pulmonaire. Elle avoit été confiée, dans sa jeunesse, aux soins de M. Lorry, et je n'ai commencé à la voir qu'après la mort de ce célèbre médecin. Elle étoit alors âgée de quinze ans. Je crus d'abord devoir lui faire mettre un cautère au bras; je lui fis faire un fréquent usage de demi-bains tièdes, et quelquefois de bains entiers; elle usa aussi presque continuellement de légers apéritifs et des anti-scorbutiques, dont on suspendoit l'usage lorsqu'il survenoit la moindre disposition à la fièvre, pour les remplacer par des boissons humectantes et délayantes; lorsqu'elle fut plus éloignée de cette disposition fébrile, je lui fis prendre le syrop de Belet, conjointement avec les anti-scorbutiques, soit sous la forme de syrop, soit en me bornant à prescrire les sucs simples des plantes de cette nature; toute espèce de laitage et d'alimens incrassans lui étoit interdit. C'est en suivant avec constance cette méthode pendant plusieurs années, que

cette jeune malade a acquis une très-bonne santé. Ses règles étoient quelquefois très-difficiles et en petite quantité; sa poitrine s'échauffoit; elle toussoit et crachoit même alors un peu de sang; mais, par le moyen des sangsues appliquées aux jambes, ou à la vulve, on diminuoit la pléthore, et on parvenoit à diminuer l'effervescence du sang par l'usage des boissons adoucissantes et légèrement rafraîchissantes. Ce traitement a eu le plus heureux effet; les symptômes inquiétans de la phthisie qui existoient, ont été dissipés, et la jeune malade a acquis une bien meilleure santé. Elle est aujourd'hui mariée, et une des grandes dames de Paris, généralement aimée et estimée.

Depuis la publication de cet ouvrage, cette dame est devenue veuve par les horreurs de la révolution, et en a été très-maltraitée elle-même; elle s'est remariée depuis, et quoiqu'elle parût jouir de la meilleure santé par son embonpoint, ses règles, qui n'avoient jamais été bien établies, se sont encore plus dérangées, paroissant à peine, et manquant quelques mois, enfin, n'ayant plus lieu depuis quelques années. Elle n'a point eu d'enfans, ce que j'ai cru pouvoir attribuer à des embarras

abdominaux dans les régions iliaques, dans lesquelles les ovaires m'ont paru compris. En général, cette dame a toujours paru disposée aux empâtemens lymphatiques; aussi a-t-elle fait usage des anti-scorbutiques, des mercuriaux et des amers pendant une très-longue suite d'années; mais si par leur usage, un cautère au bras, et aussi par des voyages aux eaux de Barèges, et de Forges ensuite, on a pu garantir la poitrine, on n'a pas pu absolument détruire le vice stéatomateux qui règne en elle; des sang-sues aux parties de la génération ont été souvent nécessaires pour diminuer la pléthore avec de grands maux de tête qui survenoient lorsque les règles n'avoient pas lieu, ou n'étoient pas assez abondantes. Ainsi cette respectable dame a suivi pendant plus de vingt ans, sous mes yeux, le traitement anti-stéatomateux avec un grand succès; mais pas aussi complet qu'il l'eût fallu pour lui donner une bonne santé.

OBSERVATION (D).

M. Dupeyron, fils d'un négociant de Marseille, étudiant à Paris au collége Mazarin, fut conduit chez moi, pour me consulter, dans le commencement de l'hiver de 1773:

il étoit âgé de quinze ans ; il éprouvoit une telle oppression, qu'il ne pouvoit monter un escalier qu'avec une peine extrême ; malgré cela il avoit l'habitude de chanter presque continuellement, s'occupant beaucoup de musique vocale. Il étoit tourmenté par une toux sèche, et presque continuelle, tous les soirs et pendant la nuit ; mais cette toux diminuoit le matin. Sa mère étoit morte de la phthisie pulmonaire il y avoit trois ans ; il avoit craché du sang, et il en crachoit encore quelquefois, lorsqu'il éprouvoit des quintes de toux un peu fortes.

Son pouls étoit serré, paroissoit redoubler dans quelques - unes de ses pulsations, sans cependant que ce fût aussi constant que dans le pouls pectoral admis par M. Bordeu. Le cœur battoit avec une telle violence, qu'en portant la main sur les fausses côtes gauches, on sentoit qu'elles en étoient soulevées. Je crus devoir examiner, au tact, les viscères du bas-ventre ; je reconnus qu'ils étoient engorgés : la région du foie étoit un peu plus élevée qu'à l'ordinaire, et le mésentère paroissoit gonflé. Il y avoit au cou plusieurs nœuds glanduleux ; la glande thyroïde avoit augmenté de volume ; le bas du visage et les paupières

n'étoient pas exempts d'une certaine tuméfaction. Ce jeune homme, qui avoit été jusqu'à cette époque parfaitement bien fait, commençoit à éprouver une déviation sensible de la taille : il avoit l'épaule gauche plus élevée que la droite, et les extrémités des côtes étoient un peu gonflées. Les os du carpe avoient aussi plus de grosseur qu'ils n'en ont ordinairement; les extrémités osseuses du fémur et du tibia, qui forment les genoux, éprouvoient un gonflement très-marqué.

Mon avis fut d'abord d'établir un cautère au bras, de faire au jeune malade deux ou trois petites saignées à une quinzaine de jours de distance l'une de l'autre ; de lui faire boire quelque infusion d'une plante nitreuse, telle que la pariétaire, avec trois ou quatre cuillerées de suc de chiendent bien dépuré dans chaque tasse de boisson; de lui faire cesser l'usage de la musique vocale ; et bien plus, de lui recommander le silence le plus qu'il lui seroit possible; de prendre dans la suite les sucs dépurés des plantes chicoracées, avec le cresson de fontaine, et deux ou trois fois la semaine des demi - bains dont l'eau seroit seulement dégourdie.

Mon avis fut aussi de lui faire prendre tous les jours trois ou quatre grains de panacée mercurielle dans deux ou trois pillules, dont l'excipient seroit un extrait amer; je conseillai surtout l'exercice au grand air de la campagne, avec recommandation au père de lui faire suspendre ses études; et quand l'enfant seroit mieux, de lui faire faire sur mer un voyage de long cours, d'après les conseils de M. Gilleschrist, célèbre médecin d'Écosse: ce qui étoit d'autant plus facile, que son père avoit plusieurs vaisseaux pour son commerce.

J'interdis surtout l'usage des alimens incrassans, tel que le laitage, et je conseillai ceux auxquels on a attribué des qualités apéritives, comme divers végétaux, des fruits rouges, du raisin. Ce traitement fut suivi très-exactement, et couronné d'un tel succès, que le malade recouvra la meilleure santé; mais ce qui me parut le plus remarquable, c'est que, malgré tous mes conseils réitérés, il ne put jamais s'abstenir de chanter et de parler à haute voix; et on n'observa pas qu'il en fût plus incommodé, ni que ses crachemens fussent plus fréquens. Cet enfant s'est parfaitement rétabli; je l'ai vu encore dans un

voyage qu'il fit à Paris, en 1782; il jouissoit d'une santé ferme et fleurie (1).

Peut-on empêcher la phthisie pulmonaire de se déclarer dans les enfans des pères et

---

(1) (*Note du Traducteur italien.*) On ne peut pas nier que la cure faite par M. Portal ne soit très-heureuse; d'autant que le malade avoit négligé les précautions si nécessaires surtout dans le crachement de sang. En effet, l'expérience journalière nous fait voir combien il est important que les hémoptysiques évitent les efforts de voix. C'est pourquoi ceux qui jouent des instrumens à vent, ou qui chantent habituellement, sont sujets à de fréquentes récidives, s'ils ne renoncent pas à leur art. J'ai vu un jeune homme, de vingt-quatre ans environ, d'une forte complexion, qui avoit négligé un rhume pendant quelque temps; il faisoit son plaisir de jouer d'un instrument à vent malgré qu'il crachât souvent le sang. Ma première ordonnance fut de lui interdire cet amusement. Il fit usage de *l'hydrogala*, de l'oximel simple avec la terre folliée de tartre, de l'eau de rose, et ne cracha plus de sang. Le rhume se dissipa peu à peu, et l'air de la campagne acheva de le remettre en plein état de nutrition. Il garda pendant quelque temps une fièvre lente qui s'élevoit le soir et étoit accompagnée de toux; mais elle céda aussi au traitement. M. Salvadori dit bien dans l'endroit où il parle du cra-

mères phthisiques, et dans ceux dont les nourrices sont mortes de cette maladie ?

Depuis quinze ans que la première édition de cet ouvrage a été publiée, j'ai recueilli

---

chement de sang accidentel, que l'hémoptysique doit rester dans un parfait repos de corps et d'esprit ; qu'il ne doit faire aucun mouvement ni rire, ni parler, et doit, d'après l'avis de *Van-Swieten*, avoir une sonnette à son côté pour appeler; mais ni *Salvadori*, ni *Dupré* (de l'Isle), ni bien d'autres ne recommandent pas la saignée dans le commencement de l'hémoptysie : cependant je l'ai pratiquée avec succès toutes les fois que, dans un tampérament pléthorique, le pouls étant dur et fort, il y avoit oppression, difficulté de respirer et douleur fixe dans la poitrine. *Borsieri*, praticien très-recommandable, se déterminoit à la saignée dans les mêmes circonstances. *Cohausenio* a publié une très-belle dissertation, dans laquelle il distingue exactement les circonstances et les causes qui doivent faire admettre ou rejeter la saignée dans les crachemens de sang. Hé ! que dira-t-on des astringens que quelques médecins emploient avec tant de confiance, comme s'ils avoient une action directe sur le poumon? Le bol d'Arménie, le sang de dragon causant la constipation, sont non seulement inutiles, mais même dangereux, comme l'observe Salvadori. *Quarin* est du même avis. Borsieri dit qu'ils ne peuvent pas pénétrer facilement par la circulation dans les vaisseaux altérés; et que, s'ils y pénétroient, ils affecteroient la

un très-grand nombre de nouveaux faits dont il paroît résulter qu'on peut empêcher la phthisie pulmonaire d'origine, ainsi que celle contractée par les nourrices, de se développer,

---

texture délicate des vaisseaux foibles et irritables, et que ceux-ci se contractant par une espèce de spasme, s'opposeroient à la libre circulation. Il pense en outre que l'emploi imprudent des astringens peut, dans ce cas, donner naissance aux congestions, aux tubercules, aux vomiques, et à la phthisie pulmonaire. L'usage de l'eau très-froide, employée avec succès par les anciens et par Dupré, Martino *Ghisi*, Gervasio di *Montefalliso*, Salvadori, Borsieri, m'a réussi plusieurs fois. Mais pour qu'elle réussisse, il faut, comme le remarque Borsieri, qu'il n'y ait point d'inflammation et que l'hémoptysie ne soit point compliquée avec des engorgemens chroniques ou d'autres affections du poumon. On peut alors commencer par l'eau froide; et graduellement passer à l'eau glacée; la conserve de rose fondue dans l'eau, le nitre, des boissons mucilagineuses et les opiates sont des remèdes appropriés à la cure du crachement de sang. Je ne sais pas quel avantage on peut retirer du suc d'ortie recommandé par quelques auteurs estimables. Si le crachement de sang est abondant et opiniâtre, les décoctions de quinquina avec le laudanum liquide, peuvent convenir pour arrêter l'hémorragie, parce que sa continuité ocasionnant une atonie pernicieuse, il

et avec d'autant plus de certitude de succès, qu'on soumet plus promptement au traitement ceux qui en sont menacés.

La phthisie pulmonaire d'origine m'ayant paru de nature scrofuleuse, comme l'est le

---

faut des moyens très-actifs pour la combattre. Quarin a employé le quinquina avec succès; mais il observe qu'avant de l'administrer, il faut réfléchir sur les forces, l'état du pouls et la quantité du sang perdu. On sait que *Berlinghieri* guérit une hémoptysie périodique par le quinquina, continué à forte dose. Il me semble que Cullen prononce trop généralement, lorsqu'il dit que le quinquina est un remède très-dangereux, soit pour arrêter, soit pour prévenir l'hémoptysie. Il auroit mieux valu, au lieu du ton absolu et laconique qu'il prend beaucoup trop fréquemment dans les jugemens qu'il porte, qu'il eût indiqué, par des distinctions critiques, mais sages, les circonstances dans lesquelles il peut être avantageux, ou nuisible. Il propose le vésicatoire le long du thorax ou du dos, ensuite le cautère à la même place du vésicatoire, et cela pour prévenir le retour du crachement de sang. Les cautères ont été aussi conseillés depuis quelques temps par plusieurs praticiens, mais je ne sais à quel dessein; quant au vésicatoire, je ne puis pas être convaincu de son utilité, n'ayant encore que deux observations de cas semblables.

rachitisme aussi d'origine, je ne balançai pas, ayant retiré de si grands succès dans le traitement de cette maladie des mercuriaux réunis aux anti-scorbutiques et aux amers, d'en faire l'application aux phthisies de naissance, mais avec des modifications relatives à la nature des malades, et à celle plus ou moins intense, ou plus ou moins avancée de la maladie ; et les nombreux succès que j'en ai obtenus, ne sont pas équivoques ; et sont même connus (1). De quelle importance n'est pas une pareille observation ?

OBSERVATION (E).

Mademoiselle du Cl**, âgée de treize ans, d'une constitution délicate, qui étoit depuis

---

(1) Indépendamment de ceux publiés dans la première Édition de cet ouvrage, *voyez* les observations sur la lymphe par M. Salmade, docteur en médecine, *in*-12, 17 , et les considérations sur la nature et le traitement des maladies héréditaires ou de famille, que j'ai lues à l'Institut, le 25 janvier 1808, et qui sont imprimées dans le volume de cette année, qui ont aussi été publiées séparément par Crochart, qui sont contenues dans notre recueil des Mémoires sur plusieurs malades, 3 volumes *in*-8°, 1808, chez Durand. Réimprimées en italien avec des notes du Dr. *Muzzoni* ; Florence, 1809, *in*-4°.

quelque temps sujète à des gonflemens dans les glandes maxillaires ; dont le bas-ventre étoit tuméfié et un peu plus dur et renittent qu'il n'est naturellement, éprouva, l'hiver de l'an 1799, un rhume des plus opiniâtres, avec quintes de toux, corysa, éternuemens fréquens, fébricule le soir, moiteur copieuse, de la sueur même dans la matinée ; rhume qu'on crut être catarrhal. Cependant la jeune malade maigrit de plus en plus ; son visage se bouffit ; les extrémités inférieures se tuméfièrent ; les selles devinrent séreuses, fréquentes, avec quelques tranchées. Je fus appelé en consultation avec MM. *Desessarts*, *Jeanroi Neveu*, *Beauchesne*, *Coad*; je ne balançai pas à prononcer que la jeune malade étoit parvenue au dernier degré de la phthisie pulmonaire ; les symptômes qu'elle en éprouvoit ne me parurent pas équivoques ; et j'avois d'ailleurs traité la mère de cette jeune demoiselle d'une maladie de poitrine, qui paroissoit être un vrai précurseur de la phthisie pulmonaire ; le succès de ce traitement avoit même été connu à Paris ; mais par une variation de confiance, dont souvent le malade, ni le médecin ne connoissent pas la cause, je ne traitois plus ni la mère ni les enfans. Celle

dont je viens de parler, ne tarda pas à mourir, ayant éprouvé tous les signes de la phthisie pulmonaire.

Je désirai que l'ouverture du corps en fût faite ; d'autant plus qu'il restoit une sœur d'environ huit ans, très-délicate, et grandement menacée de la phthisie pulmonaire, dont je pouvois, peut-être, conserver la santé avec d'autant moins d'incertitude, qu'on connoîtroit la cause de la mort dont sa sœur venoit de périr. Cette ouverture fut faite ; et voici le résultat du procès-verbal.

Nous soussignés avons assisté et procédé à l'ouverture du corps de mademoiselle Anne Marie du Cl**, et avons trouvé ce qui suit :

1° Le cerveau, le cervelet et la moëlle alongée en bon état ;

2° La poitrine nous a paru un peu rétrécie et aplatie antérieurement et inférieurement, par la dépression du sternum ;

3° Les poumons étoient adhérens dans toute leur surface avec la plèvre et le médiastin ;

4° Leur substance, surtout celle du poumon droit, étoit durcie, épaissie, et comme carnifiée dans toute son étendue ; on y voyoit divers corps blancs et durs, qui étoient pleins d'une substance pareille à du suif concret,

comme celle qu'on trouve dans les tumeurs scrofuleuses ;

5° Il y avoit dans l'intérieur des poumons des simus et clapiers pleins d'un pus blanchâtre et grumeleux;

6° Les glandes du mésentère étoient aussi remplies d'une substance stéatomateuse ;

7° Le foie paroissoit un peu plus gros que dans l'état naturel, et descendoit un peu plus bas dans le bas-ventre ; ce que nous avons aussi attribué à l'excès de volume du poumon droit qui refouloit le diaphragme dans la cavité abdominale;

8° Les autres viscères étoient sains ;

9° La matrice étoit tuméfiée et rougeâtre, comme cela arrive au commencement de l'âge de puberté. 13 ventose an 9. PORTAL, COAD.

La jeune sœur de la malade, dont on vient de donner la triste histoire, fut confiée à mes soins. Je lui fis établir un cautère au bras ; elle a pris, par mon conseil, pendant trois ou quatre années, presque tous les jours, une cuillerée à bouche de syrop anti-scorbutique mercuriel dans une infusion de feuilles de saponaire et de houblon ; elle a fait un grand usage des bains d'eau, seulement dégourdie. L'usage du syrop étoit suspendu pendant les

grandes chaleurs de l'éte, et lorsque la jeune malade paroissoit éprouver quelque incommodité; elle en prenoit quelquefois deux cuillerées, l'une le matin, et l'autre le soir. Ce traitement a été suivi d'un développement de la taille, de la poitrine; la santé a été bonne; les règles se sont établies; enfin la santé s'est fortifiée. Cette demoiselle est actuellement âgée de dix-sept à dix-huit ans, n'étant, en aucune manière, menacée de la phthisie pulmonaire. Cette observation, réunie à beaucoup d'autres dont les individus qui en ont fait l'objet, sont beaucoup plus âgés, n'est-elle pas d'une grande conséquence? C'est le temps seul qui pourra donner de la certitude au succès d'un traitement qui n'est encore que vraisemblablement efficace.

OBSERVATION (F).

M. de Léz. de M***, dont la mère est morte de la phthisie pulmonaire, malgré les soins les plus assidus que j'ai pu lui donner, dont la sœur encore, madame de Bauh.***, est aussi morte de la même maladie, est parvenu jusqu'à l'âge de puberté, sans avoir éprouvé aucun symptôme de cette maladie, si l'on

excepte quelques gonflemens des glandes du cou, assez fréquens, mais qui n'avoient pas de suites.

M. de Léz. de M*** est parvenu au dernier degré d'accroissement ayant la taille haute et une poitrine très-ample; cependant vers l'âge de ving-trois à vingt-quatre ans, il éprouva de fréquens rhumes de cerveau, comme on le disoit, toussant souvent et long-temps pendant les hivers; il y eut quelquefois des stries de sang dans ses crachats, ce qui engagea le malade de me faire appeler; ces crachats devinrent gluans, visqueux, globuleux, grisâtres et très-abondans. Le malade maigrit; une fébricule qui redoubloit le soir survint; il y eut le matin quelques légères sueurs, et le malade dépérissoit considérablement relativement à lui-même; car ceux qui ne l'avoient pas connu, n'auroient pas été frappés de la diminution de son embonpoint; en ayant encore un suffisant relativement à toute autre personne; mais sa graisse étoit plus ferme; sa peau plus blanchâtre, qu'elle ne l'est naturellement, ayant quelque chose de scrofuleux. Le malade pouvoit bien craindre la phthisie pulmonaire d'après le sort de ses parens? Je le rassurai cependant et ce ne fut pas inutilement.

Un cautère établi au bras et bien entretenu, un usage de plusieurs mois du syrop anti-scorbutique-mercuriel, réuni aux amers; un voyage aux eaux sulfureuses des Pyrénées; un bon régime de vie; de l'ordre dans ses exercices et dans ses repas et un meilleur choix d'alimens calmèrent d'abord les symptômes de la maladie, et le malade termina par jouir d'une bonne santé, n'éprouvant plus de toux, ni gêne dans sa poitrine, ni mauvaises expectorations; avec l'air d'une santé robuste qu'il doit aussi à sa forte charpente osseuse. M. de M*** a depuis rempli, et avec distinction, diverses commissions honorables du gouvernement, et dans des climats froids et humides, qui ne sont pas cependant les plus favorables pour lui.

OBSERVATION (G).

Madame la marquise de L** M***, qui paroissoit jouir de la meilleure santé, bien conformée, du moins en apparence, soit dans la charpente osseuse, soit dans les parties molles, mais d'une extrême sensibilité; ayant des couleurs vives dans la région des pommettes; vivant beaucoup dans le monde, et n'obser-

vant aucun régime, soit dans le manger, soit dans les exercices et dans les veilles : il lui survint quelques boutons au visage, autour des lèvres principalement; je prescrivis divers remèdes, presque tous tirés du régime humectant et adoucissant, des bains, les bouillons de tortues, le lait d'ânesse, un vésicatoire au bras; mais ce dernier remède ne fut fait que long-temps après que je l'eus conseillé. La malade se rendit d'elle-même à Plombières, sans mon conseil; de retour des eaux, elle était extrêmement maigre, avec une toux fréquente, des crachats suspects; la fièvre s'alluma; elle devint continue, redoublant tous les jours, avec des sueurs dans la matinée; enfin la malade éprouva tous les symptômes de la phthisie pulmonaire, dont elle périt. Madame sa mère étoit morte de la même maladie.

M. son frère, qui n'étoit pas d'une constitution bien forte; plutôt maigre que gras, vif, et menant comme sa sœur une vie peu réglée, éprouva des symptômes d'une affection pulmonaire bien marquée; de la toux, de la difficulté de respirer, avec amaigrissement, crachement de sang fréquent. Confié à mes soins, le traitement adoucissant, relâchant, légèrement calmant, fut d'abord adopté, et

je conseillai aussi quelques sang-sues au fondement, pour faire de légères saignées, selon les forces du malade, et selon qu'il éprouveroit des crachemens de sang; qu'on le croiroit en disposition d'en cracher, ou qu'on trouveroit en lui des signes de pléthore générale, ou simplement pulmonaire; des boissons de petit-lait, des bouillons de grenouilles, des bains d'eau tiéde jusqu'à la ceinture, ou des bains de jambe avec de l'eau un peu plus chaude; un cautère; le lait d'ânesse au printemps et à l'automne; l'usage des eaux de Bonnes, de Cauterêts à Paris, et un voyage à celles de Bonnes, l'usage des doux anti-scorbutiques réunis aux mercuriaux et aux amers; un régime convenable; des doux exercices; l'équitation principalement; enfin, après un traitement de quelques années le malade ayant éprouvé plusieurs orages du côté de la poitrine, sa santé se fortifia et se rétablit. M. de V. a aujourd'hui passé sa quarantième année, jouissant d'une assez bonne santé, et n'ayant enfin aucun des signes qui annoncent la maladie de poitrine, qui avoit été d'abord si prononcée, à moins qu'il ne se livre à des excès de régime, d'exercice, de veilles; car alors sa poitrine paroît souffrir. Son fils a eu, vers

l'âge de sept à huit ans, des signes avant-coureurs de la maladie de poitrine de famille ; il étoit très-sujet à un rhume, souvent avec le corysa ; gonflement dans les glandes du cou, et une intumescence considérable et dure du bas-ventre, dans la région occupée principalement par le mésentère ; il étoit de courte stature, tête grosse, membres gros et courts ; enfin, un aspect scrofuleux. Confié à mes soins et à ceux de mon estimable confrère M. *Coad*, un cautère au bras a été établi ; les anti-scorbutiques réunis aux mercuriaux et aux amers ont été prescrits. Pris pendant long-temps, suspendus pendant les chaleurs de l'été, et repris ensuite, le malade étoit baigné assez fréquemment dans de l'eau tiéde ; purgé quelquefois ; il a fait un voyage aux eaux de Bonnes ; tous les alimens incrassans, laitages, vermichelli, macaroni, sévèrement interdits. L'enfant a vécu de potages au gras, et même aux herbes et aux racines, des viandes bouillies et rôties, de racines et herbages cuits, de fruits cruds bien choisis ; il buvoit habituellement une tisane de houblon et de saponaire avec du vin rouge, et tous les jours on lui faisoit des frictions avec des flanelles sèches sur l'habitude externe

du corps ; un doux exercice à pied et à cheval, n'était pas négligé ; c'est par un pareil traitement que non seulement l'enfant n'a pas péri de la phthisie pulmonaire dont il étoit menacé, mais encore que la disposition à la phthisie paroît détruite ou au moins bien atténuée.

OBSERVATION (H).

J'ai fait l'ouverture du corps du jeune P***, il y a environ vingt-cinq ans, rue Saint-Dominique près l'hôtel de Luynes, sous les yeux de M. Bordeu, qui lui avoit donné les soins continuels dans une phthisie pulmonaire, qui tourna en une hydropisie ascite : on reconnut par l'ouverture du corps des engorgemens scrofuleux dans le mésentère et dans les poumons dans lesquels il y avoit aussi de la suppuration ; son frère et sa sœur ont été dans la suite confiés à mes soins ; ils ont été soumis au traitement anti scorbutique et mercuriel, et tous deux jouissent aujourd'hui d'une bonne santé ; le frère surtout, âgé d'environ trente ans, a éprouvé dans sa jeunesse tous les symptômes d'une phthisie imminente. Le traitement anti-scorbutique mercuriel lui a été prescrit, et sa santé s'est si bien réparée,

qu'il jouit de la plus brillante santé ; certainement rien n'annonce en lui une disposition d'origine à la phthsie pulmonaire.

OBSERVATION (I).

En 1772, j'ai été consulté pour deux demoiselles de Rouen ; deux sœurs qui en avoient perdu deux autres de la phthisie pulmonaire, et dont la mère, âgée de trente-six ans, paroissoit être grandement menacée de cette maladie. L'une de ces deux malades pour laquelle j'étois consulté, avoit douze ans, et l'autre en avoit quatorze ; toutes les deux avoient des gonflemens avec dureté des glandes lymphatiques du cou, leur poitrine étoit très-étroite ; et l'aînée de plus avoit un commencement de déviation dans l'épine, et des éruptions dartreuses sur les bras ; elle commençoit à être réglée ; cependant ces deux sœurs n'étoient pas trop maigres et avoient un teint naturel. Je répondis que l'une et l'autre me paroissoient menacées de la phthisie pulmonaire scrofuleuse ; et que l'expérience sembloit m'apprendre que le traitement le mieux éprouvé pour le prévenir, étoit 1° d'établir un cautère au bras ;

2° De faire prendre tous les matins environ une cuillerée à bouche de syrop anti-scorbutique; une cuillerée à café de syrop de bellet mercuriel, autant de syrop de gentiane; dans une tasse de tisane de racine de garence; des feuilles de houblon et de sommités de scabieuse des bois;

3° Qu'après avoir ainsi pris ce remède, une seule fois le matin à jeun, on en pourroit prescrire une seconde dose dans la soirée et pendant long-temps;

4° Que même on pourroit dans quelques mois faire prendre aux jeunes malades, avant la boisson du matin, deux des pillules suivantes:

Extrait de ciguë un gros; de gentiane, de digitale, demi-gros de chacun; éthiops minéral, vingt grains; opium gommeux, dix grains: mêlez, et formez des pillules de trois grains chacune;

5° Que dans l'été les malades feroient usage des eaux sulfureuses en boisson et en bain, et qu'un voyage, à cet effet, aux eaux d'Aix-la-Chapelle, ou à Barèges, pourroit leur être fort utile;

6° Qu'elles devoient éviter les alimens appelés incrassans, tels que les laitages et les

farineux, et user principalement des viandes bouillies et rôties, des racines et herbages cuits, de bons fruits mûrs, etc.

J'ai appris environ quinze ans après la consultation, que la mère de ces demoiselles étoit morte de la phthisie pulmonaire, et que ces deux dernières filles, celles qui avoient suivi le traitement dont je viens de parler, jouissoient d'une bonne santé ; l'aînée étant cependant devenue très-bossue, et la cadette s'étant mariée, et ayant deux enfans en bon état.

On pourroit citer d'autres exemples qui prouveroient que le vice scrofuleux s'est détourné des poumons pour se porter sur les os des vertèbres, et donner lieu à la déviation de l'épine, ou sur les os des membres, et produire la claudication, quelquefois avec courbure des os de la jambe, ou avec renversemens des pieds, les *valgi*, les *vari*, les *compernés* ou les *caigneux*, etc. ; car le vice scrofuleux peut être la suite d'une infinité de maux dans la conformation des parties osseuses et des parties molles, et d'ailleurs quelquefois la santé se conservant encore.

A ces observations, je pourrois en joindre d'autres, dont le résultat seroit le même.

MM. *Dulac*, de Saint-Étienne-en-Forez; *Chibourg* et *Bonté*, de Normandie; *Caze*, de Bordeaux; d'*Astarac*, de Toulouse; *Pujol*, de Castres; *Carrère*, de Vicq-en-Bigorre; *Woitiers*, de Troyes; tous praticiens distingués, et autres que je pourrois nommer encore, m'ont adressé diverses consultations, relatives à des enfans dont les pères, frères ou sœurs sont morts de la phthisie pulmonaire, et qu'on vouloit soustraire à cette affreuse maladie; ma réponse a été conforme à la méthode de prévenir cette maladie que je viens d'exposer, et je puis assurer qu'un très-grand nombre de ces enfans, au lieu de dépérir davantage, s'est rétabli; et que peu ont inutilement suivi le traitement prescrit; encore de ceux-là quelques-uns ne l'ont fait que très-imparfaitement, l'ont commencé trop tard, ou l'ont trop tôt suspendu. Enfin, sans donner une garantie complète de la méthode que je propose, je crois pouvoir assurer qu'elle me paroît la plus sûre. Le temps pourra lui donner une nouvelle sanction, ou y apporter quelques modifications ou changemens utiles.

Je vais parler à présent de la phthisie scrofuleuse qui peut ne pas être de naissance.

De la Phthisie Scrofuleuse.

OUVERTURES DES CORPS.

OBSERVATION PREMIÈRE.

Parmi le grand nombre d'exemples que je pourrois rapporter de phthisies scrofuleuses accidentelles, quelques-unes ont paru tenir également à la nature de la phthisie originaire, et ont été exposées dans le chapitre précédent ; je ne choisirai parmi les autres, que celles qui sont le mieux caracterisées, et qui peuvent donner lieu à des remarques particulières.

Plusieurs malades qui avoient été affectés de tumeurs externes plus ou moins considérables à la gorge, avec des douleurs plus ou moins vives à la poitrine, tombèrent dans le marasme et périrent phthisiques. A l'ouverture de l'un d'eux, on trouva au-dessous de la tumeur un abcès assez considérable qui pénétroit dans la cavité de la poitrine, et qui contenoit une grande quantité de matière très-fétide : les côtes et le sternum étoient cariés dans les parties contiguës de l'abcès.

M. Monro, qui rapporte ces observations; fait remarquer que plusieurs malades dont les glandes du cou avoient suppuré, furent délivrés de la phthisie. (*Monro, Médecine d'armée, page 45.*) On pourroit rapporter d'autres exemples du même genre cités par les auteurs, entre autres par *Haën : ratio medendi, pars secunda.*

Quelquefois la phthisie pulmonaire qui attaque les écrouelleux, est la suite de l'application imprudente des topiques astringens sur les glandes du cou. Je puis en citer un cruel exemple.

Une demoiselle, âgée d'environ dix-huit ans, et dont l'écoulement périodique n'avoit éprouvé aucun dérangement, avoit eu les glandes du cou engorgées à diverses reprises, et surtout pendant les hivers des quatre ou cinq années précédentes. Ses parens eurent plus d'égard à la difformité que causoient ces tumeurs, qu'au danger qu'il y auroit pour la jeune personne de les faire disparoître; ils lui firent appliquer divers topiques astringens, entr'autres de l'éponge brûlée, et imbibée de vinaigre le plus fort, de sel marin sec, de l'alun calciné, etc., et on négligea l'usage des remèdes intérieurs. Le volume des

glandes du cou diminua ; mais dans peu la jeune demoiselle commença à maigrir, la toux se déclara, la respiration devint laborieuse, la fièvre lente survint; enfin, la malade éprouva tous les symptômes de la phthisie pulmonaire, qui se termina d'une manière funeste. Peu avant sa mort, les glandes du cou s'enflèrent de nouveau, sans aucune diminution de la maladie. L'ouverture du corps ne fut point faite, mais la nature des symptômes indique assez les altérations que le poumon dût éprouver (1).

OBSERVATION II.

Madame d'Et.***, ambassadrice de France, à Berlin, âgée d'environ trente-cinq ans, d'une constitution très-délicate, d'une extrême maigreur, et d'une très-grande sensi-

---

(1) Ne pourroit-on pas, en réfléchissant sur cette observation, croire que la jeune personne qui en a fait le sujet, avoit déjà en elle la disposition à la phthisie pulmonaire par l'engorgement des glandes lymphatiques du poumon? Cet engorgement n'est-il pas souvent réuni à celui de la glande thyroïde? Nous en avons déjà noté plusieurs exemples.

bilité, étoit très-sujette à contracter des rhumes : elle se plaignoit fréquemment de maux d'estomac qui troubloient sa digestion et lui occasionnoient des vents et des coliques: ses règles étoient peu abondantes, et à leur approche, elle souffroit des douleurs, et même souvent elle éprouvoit une fièvre de deux ou trois jours : sa maigreur habituelle augmenta; elle eut de fréquentes insomnies qui devinrent enfin continuelles; on remarqua au col, et sous la mâchoire inférieure, un gonflement de glandes maxillaires; les glandes auxiliaires se gonflèrent aussi.

Souvent elle eut des aphtes dans la bouche qui parurent se prolonger vers l'œsophage et vers la trachée artère; la toux étoit extrême, et plusieurs fois elle fut accompagnée de nausées et même de vomissemens; la fièvre devint continue; la déglutition, qui depuis long-temps étoit difficile, fut douloureuse, souvent impossible; la malade éprouvoit aussi de la douleur vers le larinx; enfin la diarrhée colliquative succéda à tous ces symptômes.

Voici le résultat de ce qu'on trouva à l'ouverture du corps, qui fut faite par M. Leblanc, habile chirurgien, le 3 novembre 1783, et à laquelle j'assistai avec MM. Desessarts

et Millin, docteurs-régens de la Faculté de Paris.

1° A l'ouverture du bas-ventre, nous reconnûmes que les intestins grêles étoient plus rouges qu'ils ne le sont dans l'état naturel; qu'ils étoient même phlogosés; que les gros intestins, le colon principalement, étoient singulièrement rétrécis et contenoient des matières fécales très-dures : l'estomac étoit sain.

2° Les glandes du mésentère étoient plus grosses et plus dures qu'on ne les trouve ordinairement.

3° Le foie étoit dans son état naturel pour sa texture; mais sa figure étoit changée par la pression, sans doute qu'il avoit éprouvée de la part des fausses côtes. La vésicule du fiel étoit gorgée de bile.

4° Tous les autres viscères du bas-ventre étoient en bon état.

5° En considérant la charpente osseuse de la poitrine, nous avons trouvé la courbure des côtes irrégulière, et la poitrine singulièrement déprimée et rétrécie.

6° Les poumons étoient adhérens dans toute leur étendue avec la plève, et l'on a eu beaucoup de peine à les détacher; leur face extérieure, d'un rouge très-foncé, étoit cou-

verte de tubercules plus ou moins durs; quelques-uns étoient pleins d'une substance pareille à celle du suif épaissi; les autres laissoient suinter une liqueur ichoreuse.

En examinant l'intérieur de la substance de ce viscère, nous nous sommes convaincus qu'il étoit plein des mêmes corps tuberculeux que ceux que nous avons observés à sa face externe.

Nous avons découvert à la partie supérieure du poumon gauche, deux érosions peu profondes, d'où découloit de la sanie : le reste des poumons étoit beaucoup plus dense, plus compacte qu'on ne le trouve ordinairement, sans cependant avoir perdu de sa substance, excepté dans l'endroit des deux petites érosions.

7° Le cœur étoit dans le meilleur état.

8° La face interne de la trachée artère étoit parsemée de petits tubercules durs, et la membrane interne du larynx étoit phlogosée, et, en quelques endroits, ulcérée; il y avoit entre le larynx et l'extrémité supérieure de l'œsophage, une collection de pus d'environ deux cuillerées (1). Cette malade étoit issue de fa-

---

(1) (*Note du Traducteur italien.*) L'histoire rapportée par M. Portal, seroit importante, s'il eût in-

mille phthisique, et elle a transmis la maladie qu'elle en avoit reçue dans ses descendans.

OBSERVATION III.

Madame la comtesse de Neüperg, d'une complexion très-délicate, âgée d'environ trente ans, qui avoit eu deux enfans, et dont les grossesses et les couches avoient été très-pénibles, vint à Paris en 1782; elle y éprouva plusieurs maladies, et toutes du genre de celles qu'on appelle nerveuses : hocquets fréquens, éternuemens involontaires, des quintes de toux, des crampes, des mouvemens convulsifs dans les muscles du tronc et des extrémités, difficulté d'avaler par la contraction convulsive des muscles du pharinx; elle passa dix ou douze jours sans aller à la garderobe, avec des coliques fréquentes; elle étoit su-

---

diqué les remèdes qu'il employa dans cette maladie. Il n'est pas présumable qu'il en ait observé le cours, sans avoir tenté aucun moyen.

(*Réponse de l'auteur.*) Je n'ai point vu madame d'Ét.*** pendant sa maladie, j'ai seulement été appelé à l'ouverture du corps.

jette à de longues insomnies; enfin elle éprouvoit souvent des accidens nerveux qui exigèrent un usage suivi et varié des délayans, des rafraîchissans et des relâchans, seul traitement qui pouvoit lui réussir; les opiatiques terminoient par augmenter son irritation, ce qui m'obligea de les éviter, même les plus légers (1). La santé de madame de Neüperg paroissoit se rétablir, lorsqu'elle devint grosse; alors, nouveaux accidens: elle éprouvoit de fréquentes oppressions de poitrine; la difficulté de respirer augmentoit, surtout lorsqu'elle montoit un escalier. Tous les mois, vers le temps qu'elle approchoit du temps de ses époques, il lui survenoit de la fièvre; son pouls étoit fréquent, serré, petit, avec une toux sèche, presque continue, surtout pendant la nuit.

Elle fit un grand usage des humectans et des rafraîchissans, soit en boisson, soit sous

(1) J'ai souvent remarqué que les préparations d'*opium*, au lieu de calmer les malades, les irritoient encore davantage. J'en ai vu auxquels la plus petite d'ose d'opium occasionnoit des nausées, des vomissemens, des rougeurs à la peau, des démangeaisons insupportables.

la forme de bains; des saignées petites, mais réitérées trois ou quatre fois dans sa grossesse, devinrent absolument nécessaires. Vers le septième mois de cette grossesse, des malheurs surviennent à son mari; elle les partage d'une manière touchante; son ame en est navrée; elle perd entièrement le sommeil; la toux devint cruelle; il lui survint de la chaleur, de la douleur, enfin l'inflammation à la gorge. Les glandes maxillaires se gonflent et se durcissent; on distingue aussi plusieurs gonflemens glanduleux à la partie antérieure du cou, à côté du larynx. C'est dans cet état qu'elle accouche d'un enfant vivant, très-petit, mais assez bien disposé d'ailleurs, pour qu'on ait pu espérer de le conserver: les suites de la couche furent funestes; ses vidanges étoient à peine rouges et en petite quantité; elle éprouva, quinze ou vingt jours après l'accouchement, une hémorragie utérine considérable; la toux étoit devenue très-opiniâtre, mais sans expectoration; la gorge étoit ulcérée; il y avoit une fièvre continue, avec des redoublemens, des sueurs nocturnes copieuses, des coliques, le dévoiement, et enfin l'enflure des jambes. Mad. de Neüperg eut sa tête libre jusqu'au dernier moment, comme cela arrive

ordinairement dans cette sorte de maladie. Voici ce qu'on trouva à l'ouverture du corps.

1° Le cerveau parfaitement sain dans sa substance, sans engorgement des sinus et autres vaisseaux sanguins.

2° La trachée artère, dont nous avons attentivement examiné la face interne, n'étoit nullement enflammée; le larynx étoit également sain, le pharynx et l'œsophage libres, sans aucune obstruction des corps glanduleux de la menbrane interne. Les poumons étoient infiltrés d'une humeur rougeâtre et comme sanguinolente; on a trouvé, dans son tissu, diverses concrétions blanchâtres, dont les unes étoient plus solides que les autres; plusieurs étoient dans une vraie suppuration, et il y avoit, en plusieurs endroits du poumon, des abcès, dont les uns étoient isolés, et les autres communiquoient ensemble. Le plus considérable de ces abcès étoit placé à la sommité du poumon gauche, proche l'œsophage auquel il adhéroit par un tissu cellulaire très-ferme. Du reste, les poumons étoient très-adhérens à la plèvre et au diaphragme.

3° Le cœur étoit dans son état naturel.

4° Les viscères du bas-ventre n'étoient nullement altérés, à l'exception du pancréas,

dont les corps glanduleux étoient durs et plus gros qu'ils ne devoient être.

5° Le cerveau, le cervelet et la moëlle alongée, paroissoient dans l'état le plus naturel.

6° Le voile du palais étoit très-rouge, ainsi que la partie supérieure du pharinx qui étoit couverte de vaisseaux pleins de sang.

Il y avoit, sur les parties latérales du cou, diverses glandes lymphatiques, dont deux étoient de la grosseur d'une petite noisette; elles étoient dures et pleines de concrétions stéatomateuses; parmi plusieurs petits foyers purulens; il y avoit, dans la cavité droite de la poitrine, un épanchement assez abondant de sérosité sanieuse, dont pareille matière découloit des poumons.

Cette ouverture de corps a été faite à l'hôtel de Louis-le-Grand, rue de Richelieu, par M. Sabathier; j'y ai assisté avec MM. Seguy, Vermont et Baudelocque.

OBSERVATION IV.

Il n'est pas douteux qu'on ne doive rapporter à la phthisie scrofuleuse celle qui survient

à la suite des dépôts qui se forment autour ou dans la cavité cotyloïde de quelques jeunes sujets. Ces dépôts ont leur siége dans les glandes synoviales, et dans les glandes lymphatiques de l'articulation, qui s'engorgent, grossissent, s'enflamment et suppurent comme celles du poumon. Ce sont plusieurs abcès disséminés autour ou au dedans de l'articulation, dont les foyers sont quelquefois isolés, et d'autres fois communiquent ensemble, mais qui fournissent tous un pus mal digéré, blanchâtre et filamenteux. Ces dépôts sont ordinairement mortels, non seulement parce qu'ils occasionnent de grandes suppurations des chairs, et la carie des os de l'articulation, mais encore parce qu'il se forme souvent dans l'intérieur des mêmes individus, surtout dans les poumons, des congestions qui suppurent en même temps.

OBSERVATION V.

Le neveu de M. Cousin, mon confrère à l'académie des sciences, éprouva ce qu'on appelle une luxation spontanée du fémur ; il devint boîteux, sa cuisse s'alongea, et il lui survint de vives douleurs dans l'articula-

tion. Ce gonflement se termina par un dépôt qui fut ouvert en ma présence par M. Moreau, chirurgien célèbre de l'Hôtel-Dieu ; le pus qui s'en écoula étoit blanchâtre et granuleux ; de nouveaux abscès se formèrent encore ; et l'enfant, qui jusque-là ne s'étoit nullement plaint de la poitrine, commença à éprouver une toux incommode, qui devint cruelle de plus en plus. Les sueurs nocturnes se déclarèrent, les crachats devinrent entièrement purulens, il eut un dévoiement colliquatif ; et enfin le jeune malade mourut dans le marasme.

J'ai ouvert le corps de deux enfans, morts aussi avec tous les symptômes de la phthisie le mieux caractérisée, provenue à la suite d'une claudication occasionnée par un engorgement, suivi d'un dépôt dans la cavité cotyloïde. J'ai trouvé leurs poumons pleins de concrétions, dont les unes étoient plus ou moins compactes, blanches, et les autres étoient dans une suppuration plus on moins avancée (1). Un fils de M. Fuentes Pignetelli

---

(1) (*Note du Traducteur italien.*) Dans la luxation du fémur surtout, il se forme des congestions lentes, séreuses, lymphatiques, purulentes et sanguinolentes.

est mort de la phthisie pulmonaire à la suite d'une maladie de l'articulation du fémur dans la cavité cotyloïde, pour laquelle je fus d'avis, ainsi que plusieurs autres médecins, de l'envoyer aux eaux de Barèges ; mais ce remède et plusieurs autres ne purent le guérir du mal articulaire, ni l'empêcher de mourir phthisique ; heureusement que toutes les congestions dans et autour de la cavité cotyloïde, n'ont pas toujours une suite aussi fâcheuse (1). Nous avons deux exemples de clau-

---

Il y a des cas où il survient inflammation, engorgement et suppuration : comme après de coups sur le trochanter, lorsque les cartilages, les glandes synoviales et les ligamens internes de l'articulation, ont éprouvé une forte contusion. Il n'est pas rare non plus de reconnoître des métastases purulentes dans le poumon, produites par l'absorption des vaisseaux lymphatiques qui, d'après les expériences modernes, sont doués d'une très-grande irritabilité. Très-souvent ces métastases se forment sans aucun signe apparent, sans toux, sans douleur et sans difficulté de respirer. Le lumbago rhumatismal et schiatique, s'ils ne sont pas traités avec beaucoup de sagesse, occasionnent souvent des métastases dans le poumon accompagnées de tous les phénomènes qui caractérisent une phthisie purulente.

(1) Un de ses frères est mort il y a peu de temps de la phthisie pulmonaire.

dication avec alongement de l'extrémité inférieure, et engorgement des glandes du cou, qui a été guéri par l'usage des mercuriaux sans aucune suite, avec même résolution des glandes du cou qui étoient déjà engorgées. Je sais bien que, dans ces derniers temps, on a formellement nié que la luxation de la cuisse peut être occasionnée par le gonflement des glandes lymphatiques par vice scrofuleux; mais c'est nier ce que les ouvertures des corps m'ont bien confirmé (1).

OBSERVATION VI.

Une fille, à la suite d'une frayeur, tombe dans une fièvre lente avec douleur à la poitrine; les parotides, et presque toutes les glandes du cou étoient engorgées. Elle mourut. Le ventre contenoit quelque peu d'une eau limpide, l'épiploon étoit lié au mésentère et au péritoine par de petits ligamens. Ces trois parties, ainsi que la surface des intestins, de l'utérus, de la vésicule du fiel et de la vessie, étoient recouvertes en divers endroits de plu-

---

(1) *Voyez* nos observations sur le rachitisme, page 323 et suiv.

sieurs tubercules différens en figure et en grosseur : ces tubercules, fort rapprochés l'un de l'autre, étoient plus petits dans la partie supérieure de l'épiploon, et beaucoup plus grands dans sa partie inférieure ; le poumon gauche contenoit un ulcère plein d'une matière ichoreuse et sanieuse ; on voyoit sur sa face externe également des tubercules, tels qu'on en avoit remarqué dans le mésentère et les autres parties du ventre ; quelques-uns d'eux contenoient du pus ; d'autres une matière semblable à de la bouillie ; d'autres plus solides ressembloient à des glandes conglobées.

Morgagni, *lib.* 11, *epistola XXII, de sputo sanguinis et pur., pars* 1, n° 18.

OBSERVATION VII.

Un enfant de dix ans, qui avoit le cou et les aisselles remplis de tumeurs, tomba dans la cachexie, et périt avec divers symptômes de la phthisie pulmonaire. A l'ouverture du corps, on trouva le mésentère considérablement engorgé, et on y voyoit diverses tumeurs, dont quelques-unes étoient fort grosses; elles contenoient une matière blanche, ou grise, unie, égale, plus solide, plus molle

que du lard, et semblable, vers le milieu de la tumeur, à de la bouillie. Dans les autres, la matière étoit fort blanche et plus dure dans le milieu; dans quelques-unes, elle étoit également dure partout: il y en avoit qui, sans avoir aucune aspérité extérieure, contenoient une matière semblable à de la chaux éteinte; on en remarquoit enfin deux qui étoient remplies d'une matière calcaire, dure, rude au toucher et de la consistance d'une pierre fongueuse. Quelques-unes de ces tumeurs avoient leur siége vers les vaisseaux iliaques, d'autres dans les aisselles, au-dessus de la trachée artère, et dans diverses parties de la poitrine (1): il y avoit beaucoup d'eau épanchée dans cette cavité et dans celle du bas-ventre (2).

De Haën, *ratio med.*, *pars* 2^a, *cap. XI.*

---

(1) Les deux dernières observations de Morgagni, et celles de de Haën, ne sont rapportées que pour exemple des congestions scrofuleuses dans les poumons. Nous eussions pu en extraire d'autres des auteurs, toutes aussi authentiques et aussi constatées, si nous n'avions mieux aimé rapporter les nôtres, bien suffisantes pour prouver la réalité de cette espèce de phthisie pulmonaire.

(2) (*Note du Traducteur italien.*) Bonnet et Lieutaut fournissent une infinité d'exemples de mésentères

ÉVÉNEMENS ET TRAITEMENS HEUREUX.

OBSERVATION (A).

Le sieur Philippot, homme d'affaires de l'hôtel de Chaulnes, avoit un fils, âgé d'environ vingt ans, qui maigrissoit de jour en jour : la toux étoit continuelle, et la matière des crachats puriforme : il se joignoit à cela des sueurs nocturnes; les jambes s'enflèrent;

---

squirrheux et stéatomateux dans des maladies où il n'y avoit pas même apparence de phthisie. Morgagni en a trouvé de complétement ossifiés. On a trouvé aussi des steatômes dans la cavité du thorax. *Voyez l'Histoire de l'Académie de Berlin*, 1759. Dans l'observation rare et curieuse, publiée par M. Francesco Bernardi, médecin et chirurgien vénitien, on verra un exemple de corps pierreux, de volume considérable, occupant un grand espace dans les intestins, dont ils avoient changé jusqu'à la situation.

M. Cullen dit, à la suite de quelques observations, que la phthisie peut être produite par une matière calcaire; en cela, il est d'accord avec beaucoup d'autres auteurs; et que les malades peuvent en expectorer le plus souvent avec du sang, et quelquefois seulement avec du mucus ou du mucus et du pus.

je fus consulté. Je le jugeai phthisique; et l'ayant revu quelque temps après, il me fit part d'un accident qui lui étoit survenu et qu'il regardoit comme extraordinaire. Il avoit le bras droit dans un tel état de stupeur, qu'il pouvoit à peine le remuer, et qu'il ne sentoit pas les irritations qu'on eût voulu lui faire éprouver. La main du même côté, étoit un peu gonflée. Je présumai que l'engorgement du poumon pouvoit donner lieu à ces symptômes, et la suite de la maladie prouva que ma conjecture étoit bien fondée. Il se déclara bientôt dans les glandes maxillaires, du même côté, un engorgement sur lequel furent appliqués divers cataplasmes maturatifs; peu à peu la tumeur se ramollit, et il se forma à la peau divers petits trous, comme fistuleux, par lesquels on vit suinter une humeur blanchâtre et granuleuse; ce qui me détermina à faire appliquer sur la tumeur de l'onguent de la mère (1), mêlé avec le styrax, après avoir

(1) (*Note du Traducteur italien.*) Cet onguent est composé de graisse, de beurre frais, de cire, de suif de bélier, de litharge préparée et d'huile d'olive. Dans beaucoup de cas, cet onguent est préférable à tous les autres suppuratifs. *Unguentum fuscum.* Voyez les dispens.

agrandi avec la pierre à cautère les ouvertures que le pus s'étoit pratiquées : la tumeur se dégorgea bientôt, et l'on vit en peu de temps les symptômes de la maladie diminuer ; la respiration devint plus aisée ; la main droite et les jambes se désenflèrent, les digestions furent plus régulières, et un vésicatoire que je fis mettre sur le bras malade, rappela le mouvement et la sensibilité. Le malade fit usage des remèdes altérans et discussifs, dont il a été parlé dans l'article précédent de la phthisie originaire. On insista principalement sur les préparations mercurielles et antimoniales, tantôt combinées ensemble, et tantôt séparément; les sucs anti-scorbutiques furent aussi longtemps prescrits. Le lait d'ânesse termina la cure : je ne dois point omettre qu'un vésicatoire au bras, conservé plus d'un an, fut un des moyens qui contribuèrent leplus à le faire jouir dans la suite de la meilleure santé.

C'est à l'abcès survenu à l'aisselle que le sieur Philippot a sans doute dû l'heureuse terminaison de sa maladie de poitrine. La nature paroît s'être débarrassée par une métastase des humeurs qui surchargeoient le poumon, et les secours de l'art ont sans doute aidé ses efforts critiques.

On voit, par cet exemple, avec quel soin un médecin doit suivre les indications de la nature, et comment il peut la seconder lorsqu'elle cherche à chasser au dehors la matière morbifique : c'est dans cette vue qu'il aura recours aux vésicatoires appliqués sur la partie (1) où la congestion extérieure s'est

---

(1) (*Note du Trad. italien.*) Il y a d'autres exemples d'abcès et de tumeurs extérieures qui, survenus par un effort de la nature, ont guéri des phthisies. On peut citer entre autres le suivant décrit dans une lettre d'Antonio Lizzari sur la phthisie, *pag.* 58.

Alberto Valsecchi, marinier, étoit sujet à des rhumes par congestion. Il avoit la voix enrouée, la poitrine plate et comprimée. A l'âge de quarante ans, il fut attaqué d'une pulmonie lymphatique crue et aiguë qui se termina par une suppuration à la superficie du poumon droit. Cette suppuration se répandit dans la cavité du thorax ; elle avoit été précédée d'une fièvre considérable, avec frisson ; de sueurs abondantes, d'un point de côté, d'une toux sèche, d'une diminution d'urine, d'anxiété, de délire, d'œdimatie dans les parties inférieures, de paleur et de consomption cachétique. Il se manifesta une tumeur à la mamelle droite qui s'ouvrit spontanément, et fournit un torrent de pus. La toux, de sèche qu'elle étoit auparavant, devint onctueuse, et l'expectoration donnoit une

formée (1), et qu'il fera administrer des remèdes internes, tels que les mercuriaux combinés avec les eaux de Barèges, qui produisent, dans cette espèce de phthisie, des effets merveilleux. On peut donner aussi, avec succès, les sucs des plantes anti-scorbutiques. J'ai fait l'usage le plus heureux d'un syrop mercuriel sur un enfant de douze ans, qui n'avoit éprouvé aucun effet des anti-scorbutiques, et qui paroissoit dans un état de phthisie confirmée. Ces phthisies scrofuleuses dépendent souvent d'un principe vénérien,

---

matière semblable à celle de la plaie. Celle-ci donnoit issue a de l'air, au lieu de pus, tant que duroient les quintes de toux; les remèdes introduits dans le thorax, occasionnant une toux violente, sortoient en partie par la bouche, sans altération ni d'odeur, ni de couleur, ni de saveur. Le malade tomba dans un marasme parfait avec une fièvre hectique constante et un pouls dur; chaque jour on remarquoit de nouveaux symptômes de mort. Cependant, dit Lazzari, en neuf mois le malade fut entièrement guéri.

(1) Voyez notre mémoire à l'académie des sciences, année 1790, sur la correspondance du poumon avec les extrémités supérieures, *imprimé à la suite de cet ouvrage.*

et alors il n'est pas douteux que les mercuriaux ne conviennent parfaitement (1).

Dans l'administration de tous ces remèdes, il faut singulièrement observer l'état du pouls, celui de l'irritation fébrile du malade; car on doit toujours craindre que la suppuration des glandes du poumon ne soit accélérée, si on ne procède avec la plus grande circonspection. Si le pouls s'élève et s'il paroît trop plein, il faut prescrire au malade quelques saignées peu copieuses, mais réitérées; l'usage des bains, ou au moins des demi-bains, ne peut que lui être avantageux : on lui fera user aussi en boisson des humectans et de légers rafraîchissans, et on parviendra, par degrés, à l'usage des remèdes apéritifs, fondans et résolutifs dont j'ai parlé ci-dessus.

La diète presque végétale, en pareil cas, est très-appropriée; mais rien n'est plus pernicieux que les laitages dont on a si long-temps abusé dans cette espèce de phthisie. Il est vrai que d'autres médecins sont tombés dans un excès opposé, et qu'ils en ont blâmé en général l'usage dans le traitement de toute

---

(1) Voyez nos considérations sur les maladies héréditaires. *Mém. de l'Institut*, 1808, et nos Mém., t. 3.

phthisie (1), ce qui est une proscription trop vague, puisqu'il y a des espèces de phthisie, comme, par exemple, celles qui surviennent à la suite de la rougeole, ou à d'autres affections éruptives, dans lesquelles le lait est le principal remède, comme je le ferai voir dans la suite de cet ouvrage (2).

---

(1) (*Note du Traducteur allemand.*) Pour ce qui regarde le traitement de la phthisie scrofuleuse par le lait, voyez le Traité de Raulin (von der Lungensucht uebers, von *Grundmann*, und mit Anmerk. von *Vogel*, 2er th. 1782, und Ryan).

(2) (*Note du Traducteur italien.*) Surtout dans la phthisie tuberculeuse, le lait est un remède suspect, et même nuisible. On peut s'en convaincre en consultant les observations de Salvadori dans l'ouvrage cité, *pag.* 13 et suivantes. Les plus sages médecins, et particulièrement Morton, Bonnet et Tissot, le rejettent absolument. Il faut pourtant convenir que Salvadori et d'autres praticiens célèbres à juste titre montrent une trop grande partialité dans leur opinion, en attaquant un remède qui, s'il ne convient pas ou s'il est même nuisible dans la phthisie tuberculeuse, est reconnu très-salutaire dans toutes les autres phthisies par des médecins non moins célèbres, à la tête desquels est Hippocrate; en effet, dans la phthisie avec ulcères, dans la phthisie dorsale, dans celle produite par des maladies de peau, le lait d'ânesse, de chèvre ou de femme, est un très-bon remède. Pour s'en assurer,

Qu'on ne croie pas que lorsque nous conseillons l'usage des humectans et des adoucissans, la diète végétale, nous proscrivions pour cela les remèdes amers, les ferrugineux; car nous sommes au contraire bien persuadés que quelquefois leur réunion, ou leur usage consécutif peut être d'autant plus utile, que si les uns agissent sur les humeurs viciées, en diminuant leur viscosité, leur ténacité, leur acrimonie, les autres emportant leur action sur les parties sensibles, déterminent, celles qui sont irritables, à des contractions favorables à la circulation de ces mêmes humeurs. Ainsi le praticien peut quelquefois, selon nous, retirer de l'avantage du système des humoristes, et de celui des solidistes.

---

il ne faut qu'ouvrir les ouvrages des Hoffman, Rhedi, Papa, Galien, Cyrillo et Bechari. Van-Swieten, après avoir décrit brièvement les effets de ce remède, dit que l'assentiment universel des bons praticiens, l'a déterminé à le conseiller hardiment aux phthisiques, que le lait de femme comme plus analogue doit être préféré à tous les autres; que celui d'ânesse peut lui être substitué à cause de sa douceur et de sa légèreté, et qu'au défaut de celle-ci, on peut prescrire celui de chèvre et de brebis. Voyez Aph. *de cognos. et cur. morb. Boerhaavii*, tom. VI, pag. 82.

OBSERVATION (B).

Pour mieux particulariser les règles du traitement de la phthisie scrofuleuse, je vais donner ici l'extrait d'une consultation envoyée en Irlande, que j'ai faite de concert avec M. *Cosnier* et M. *Thiery de Bussy* (1787), et qui a eu le succès le plus heureux. La malade qui en fit le sujet avoit été atteinte d'une affection scrofuleuse, caractérisée par l'engorgement des glandes lymphatiques, et principalement de celles du cou, qui étoient énormément gonflées. Les glandes lymphatiques du poumon étoient aussi sans doute affectées, puisque la malade toussoit et crachoit des matières puriformes et sanguinolentes. Il n'étoit pas douteux non plus que les glandes du mésentère ne fussent obstruées, la malade qui étoit réduite à une maigreur extrême, ayant le ventre gonflé et renitent.

Parmi les remèdes internes, nous crûmes devoir prescrire, 1° ceux qui paroissent le plus propres à diviser et à atténuer les concrétions lymphatiques, sans exciter trop d'irritation et de trouble. Tels sont les sucs des plantes suivantes :

Feuilles de pissenlit, de cerfeuil, de cresson de fontaine, de bourrache, de trèfle d'eau : parties égales et suffisante quantité, pour en extraire, sans feu et par expression, quatre onces de suc, qu'on passera sur cent cloportes écrasés en vie. On dépurera et on divisera en deux doses, dont l'une sera prise le matin, et l'autre dans la soirée.

2° Il fut ajouté qu'on pourroit associer aux sucs ci-dessus l'usage de quelque syrop mercuriel : celui, par exemple, de M. Bélet, médecin français, nous parut très-approprié (1). Le syrop mercuriel se combine très-bien avec celui des sucs des plantes apéritives et antiscorbutiques, ainsi qu'avec les syrops composés des mêmes plantes.

3° L'usage des demi-bains fut regardé comme étant très-utile à la malade, et comme propre à relâcher et à procurer le retour des règles : ils tempèrent d'ailleurs la chaleur fébrile, et ils disposent au sommeil. On conseilla aussi de recourir à l'application des sang-sues aux lèvres de la vulve, si les forces

---

(1) Nous avons depuis employé plus fréquemment la solution du sublimé corrosif, ou muriate mercuriel corrosif, mais à une dose extrêmement petite, dont l'usage étoit très-prolongé.

étoient un peu revenues, et s'il y avoit des signes de pléthore ; ce moyen étant quelquefois très-puissant pour rétablir le flux menstruel, étoit d'autant mieux indiqué dans ce cas, que la suppression de cette évacuation pouvoit être regardée comme une des principales causes du reflux qui s'étoit fait vers les parties supérieures. On ajoutoit qu'on ne manqueroit pas de faire prendre en boisson les eaux de Barèges à la malade, après lui avoir administré les remèdes dont on vient de parler.

4° Quant aux remèdes externes, on fut d'avis qu'il falloit recouvrir le cou d'un emplâtre de savon (1), dont on peut voir la formule dans le Codex de Paris. Cet emplâtre est propre à favoriser la résolution ou la fonte des tumeurs scrofuleuses, sans exciter les érysipèles qu'occasionnent ordinairement à la peau les autres emplâtres ou les corps gras. Il parut encore convenable de pratiquer une dérivation et une issue aux humeurs par le moyen d'un vésicatoire, ap-

(1) J'ai souvent réuni à l'emplâtre de savon celui de ciguë de *mercurio cum gummis*, et l'extrait gommeux d'opium.

pliqué à la nuque, dont la suppuration pouvoit être entretenue par un onguent exutoire.

Le régime fut d'ailleurs laissé à la prudence et aux lumières des médecins ordinaires.

Ce traitement fut suivi ; la malade fit un voyage à Barèges, où elle prit les eaux en même temps qu'elle prenoit le syrop mercuriel de Bélet. Son engorgement scrofuleux diminua, les accidens qui faisoient craindre pour la poitrine, cessèrent, et un cautère qu'on mit au bras entretint la jeune malade dans le meilleur état.

Je crois ne point devoir terminer ce chapitre sans parler d'un remède qui a été très-vanté en Angleterre et en Allemagne contre les affections scrofuleuses, et dont on pourroit, par conséquent, faire un essai contre l'espèce de phthisie qui dépend de cette cause ; je parle de la digitale (*digitalis purpurea*).

M. Murray rapporte, dans sa Matière médicale, plusieurs exemples pris de divers auteurs qui constatent la guérison des écrouelles par l'usage de cette plante. On peut citer, entre autres cas, celui d'un homme qui avoit plusieurs ulcères scrofuleux dans diverses parties du corps, et surtout à la jambe droite,

dont on croyoit déjà l'amputation indispensable. Il prit, pendant quatorze jours, deux fois par jour, une cuillerée de suc de digitale dans une demi-pinte de bière chaude, et on lui appliquoit, sur les ulcères, le résidu de cette herbe, après l'expression : ce remède seul suffit pour le guérir (1). M. *Quarin*, célèbre médecin de Vienne (2), a employé avec un grand succès, contre les tumeurs scrofuleuses, le suc récent de digitale appliqué à l'extérieur, et l'extrait de la même plante pris à l'intérieur, en commençant par un grain, et en s'élevant jusqu'à vingt ou vingt-

(1) (*Note du Traducteur italien.*) La digitale pourprée, appelée par Linnée *digitatis purpurea lalycinis, foliis ovalis acutis, corollis obtusis, labio superiore integro*, a une saveur âcre et amère. Ses feuilles mises dans la bouche provoquent une salivation abondante. M. Murray ; *appar. medicam, vol.* 1[er], rapporte que la décoction de ses feuilles prise en certaine quantité, occasionne de violentes douleurs, des cardialgies, des vomissemens et des hoquets. Cependant le suc de digitale a été employé dans l'épilepsie ; mais rien n'annonce qu'il ait procuré les effets qu'on en attendoit. L'onguent de cette plante, s'emploie dans les scrofules avec plus de succès que le suc. Il se prépare avec la fleur de ladite plante et la graisse de porc ; mais je ne crois pas qu'il soit fort en usage.

(2) *Animad. prælect. in diver. morb.*, 1786.

deux. Les mêmes essais viennent d'être répétés dans l'hôpital de Gottingue (1), comme

(1) (*Note du Traducteur allemand.*) Non seulement celui-ci, mais encore d'autres remèdes employés efficacement contre les scrofules, auroient pu être cités par l'auteur, et même administrés en partie chez ses malades, s'il eût mieux connu les expériences faites dans les pays étrangers, et s'il ne tenoit pas si fortement aux délayans, adoucissans et fondans.

Je n'ai pas besoin de citer ni de recommander aux lecteurs allemands les ouvrages de *Weber* et *Kortum*, surtout les excellens écrits de *Hufeland* (sur le vice scrofuleux), qui renferment une énumération et estimation précise des remèdes anti-scrofuleux, dont la plupart peuvent même être et ont été employés dans la phthisie scrofuleuse.

La digitale pourprée a aussi été employée avec succès, dans la phthisie pulmonaire, par *Withering* (on the Foxglove. Bermingh., 1785); ainsi que par *Darwin* (Artzneikund Abhandl., Lond. III, B. S. 194. Hufeland recommande particulièrement, comme fondant, dans le cas de tubercules pulmonaires, la barithe, *terra ponderosa ;* voyez dess. ausfurliche Darstellung der Kräfte und des Gebrauchs der *salzsauen Swererde*); et Herz constate la vertu de ce remède, dans le journal der prakt. Heilkunde, II b., s. 163, de Hufeland, par l'exemple d'une guérison complète de la phthisie scrofuleuse obtenue par son usage.

(*Rép. de l'Auteur.*) Nous n'avons presque parlé que des remèdes dont nous avons fait usage, soit pour les

je l'apprends dans une Dissertation sur la digitale, dont M. *Pinel* (1), bien connu par ses jugemens sur les écrits des médecins, a fait une mention honorable dans la Gazette de santé (2).

---

conseiller quand ils ont réussi, soit pour en blâmer l'usage quand ils ont eu des effets contraires. Quant aux reproches réitérés que M. Muhry nous fait d'avoir trop souvent employé les termes de fondant, atténuant, nous y avons déjà répondu dans l'avant-propos de cette édition, page xix.

(1) M. Pinel s'est, depuis cette époque, illustré par divers ouvrages de pathologie, par ses cours publics et par sa clinique. L'usage le la digitale n'a pas répondu aux espérances que l'on nous en avoit données, et nous en avons vu plusieurs mauvais effets, quelquefois aussi, parce qu'on l'avoit mal administrée dans des cas contraires.

(2) (*Note du Traducteur italien.*) Les scrofules dépendent en général d'un vice héréditaire, c'est-à-dire, de parens scrofuleux eux-mêmes, ou attaqués d'un vice vénérien, ou d'une maladie arthritique quelconque; elles proviennent encore d'un long séjour dans des pays marécageux, de l'habitation dans des lieux humides et non aérés, de la mauvaise nourriture, d'une vie trop sédentaire, de la malpropreté, et enfin de toutes les causes éloignées qui produisens le rachitis. L'application extérieure des résolutifs connus, par exemple, de la ciguë, de la pommade de

Il est dangereux d'appliquer des topiques répercussifs sur les glandes du cou engorgées par un vice scrofuleux ; il est, au contraire, utile qu'elles se gonflent et qu'elles viennent à suppurer, lorsque la poitrine des écrouëlleux est prise, et qu'ils éprouvent des symptômes de phthisie. Haën en rapporte un exemple bien remarquable. Un homme éprouvoit une toux cruelle, et dépérissoit visiblement ; il lui survint un engorgement au cou par le gonflement des glandes, qui finirent par suppurer ; quelques-unes s'ouvrirent d'elles-mêmes, d'autres furent ouvertes par l'incision : il s'écoula une quantité de pus à plusieurs reprises, et pendant

---

rotario, peuvent occasionner les plus grands désordres, en déterminant une métastase sur les poumons ou sur d'autres organes. Les scrofules ne sont pas incurables, comme on le croit généralement. Si l'on voit tant de cures s'opérer par la seule force de la nature, pourquoi ne rien attendre de l'art dont les secours bien dirigés l'aident dans ses efforts ? Si les médecins étoient aussi obstinés à traiter leurs malades, que les maladies sont rebelles, on verroit un plus grand nombre de guérisons. Louis, *Diction. de chirurgie*, t. 4, p. 157.

(*Note de l'auteur.*) Les résolutifs extérieurs peuvent être utiles dans quelques cas, mais les répercussifs sont toujours dangereux.

plusieurs mois. Dès que cet écoulement eut été établi, la toux diminua par degrés, et le malade finit par être entièrement guéri. De Haën dit avoir vu plusieurs exemples de ce genre. (*Ut pluribus exemplis horum similibus didici.*) Des malades que j'ai traités m'ont offert les mêmes résultats; mais un de ceux qui m'a paru le plus frappant, est celui d'un jeune chirurgien atteint des symptômes de la phthisie le mieux décidée, qui fut guéri par un abcès survenu aux glandes axillaires: il avoit éprouvé une toux opiniâtre, des sueurs nocturnes, et il étoit réduit à une maigreur extrême, lorsque le cou, venant à s'enfler, il se sentit singulièrement soulagé. Enfin, ces glandes suppurèrent, et la guérison s'opéra, par la cessation des sueurs, et par le rétablissement des forces et de l'embonpoint. Le pus qui s'écouloit de ces glandes étoit blanchâtre et granuleux comme du lait coagulé; il avait, en un mot, tous les caractères du pus scrofuleux.

OBSERVATION (C).

M. Dremond, âgé de quarante-deux ans, né en Amérique, étoit d'un tempérament

pituiteux. Il étoit sujet à des douleurs passagères de rhumatisme, depuis l'âge de dix-neuf ans ; et depuis environ trois ans, ses glandes du cou, du côté gauche, s'étoient engorgées et ont fini par abscéder, au lieu que l'engorgement de quelques-unes des glandes axillaires s'est dissipé. Au mois de mai de l'année 1781, ses glandes du cou étant encore en suppuration, le malade éprouva un mal de gorge subit, avec un accès de fièvre ; la toux se déclara, et quelques jours après, elle fut suivie d'une expectoration très-abondante, qui dura pendant deux mois, sans fièvre, sans le moindre dérangement dans les fonctions de l'estomac.

Vers le 15 de juillet de la même année, la toux ayant diminué, mais l'expectoration étant encore assez abondante, il y eut du sang mêlé dans les crachats, qui ont été ensuite comme purulens et ont annoncé qu'il y avoit un extrême engorgement des poumons. Le malade avoit une passion outrée pour la musique vocale, et malgré tout ce que je lui disois, il continuoit de chanter ou de parler à très-haute voix ; il ne pouvoit croire que cet exercice de la voix lui fût funeste,

n'en ayant jamais éprouvé d'incommodité (1). Le malade fit avec exactitude les autres remèdes que je lui prescrivis. Il usa successivement des bouillons incisifs, des pillules de Morton (2), d'une infusion de guimauve avec du syrop d'althæa, du petit-lait coupé, avec les eaux de Bonnes ; mais tous ces remèdes n'ont aucunement changé la mau-

---

(1) Dans les phthisies avec pléthore des poumons, et encore plus avec disposition inflammatoire, le silence est un grand remède ; par conséquent on doit recommander aux malades de ne pas trop parler, encore moins de crier et de chanter ; les exercices vocaux sont moins fâcheux dans les phthisies seulement catharrales et scorbutiques ; il est même des cas où la déclamation pourroit être utile.

(2) *Rép. de l'Auteur.* Ces observations sont importantes, nous les avions faites nous-mêmes.

Le Traducteur italien rapporte ici la formule des pillules de *Morton*. Nous la remplacerons par celle du *Codex* de Paris, à peu près la même, mais qui est plus suivie parmi nous.

P. poudre de cloportes préparés, six gros. Gomme ammoniac bien choisie, trois gros. Fleurs de benjoin, deux gros. Safran ; beaume du Pérou sec, un scrupule de chacun. Beaume de souffre anisé qt. ste. pour former une masse, (dont on fera des pillules de quelques grains).

vaise qualité de la matière expectorée. Le malade éprouva, surtout vers la mi-août de la même année, une douleur au côté droit qui se faisoit ressentir plus vivement de temps en temps, et qui se portoit quelquefois jusque dans le dos : il faut aussi remarquer qu'on avoit employé *les fondans*, quelque temps avant cette dernière époque, pour dissiper l'engorgement qui étoit survenu aux glandes du cou du côté droit.

Vers la fin de septembre de la même année 1787, le malade ressentoit quelquefois de la chaleur à la paume des mains; dans la soirée, il étoit absolument privé de sommeil; mais il étoit assez régulièrement sans chaleur et sans fièvre le reste du temps; il éprouvoit depuis huit ou dix jours une petite sueur tous les matins; son appétit étoit très-dérangé; d'ailleurs, il étoit très-exact à observer le régime qui lui avoit été prescrit; il mangeoit très-peu de viande; sa nourriture consistoit principalement en légumes, plantes potagères, riz et poissons; il faisoit autant d'exercice à pied que le temps et ses forces pouvoient le permettre. On lui prescrivit l'usage du lait d'ânesse; et comme il passoit fort bien, il s'étoit déterminé à en prendre deux fois par jour; les

glandes qui avoient abscédé au cou s'étoient cicatrisées, et celles qui n'avoient éprouvé qu'un simple engorgement, avoient diminué de volume ; le lait d'ânesse parut réussir, la rougeur circonscrite des joues étoit moins vive. Le malade faisoit usage du baume de la Mecque par gouttes sur du sucre, une fois par jour, et il continuoit de boire une infusion de guimauve avec du syrop d'althæa. Le médecin ordinaire étoit d'avis de lui appliquer le sain-bois après l'usage du lait d'ânesse ; à cette époque, vers la fin de septembre 1787, que je fus consulté, je conseillai qu'on mît un vésicatoire entre les épaules, et qu'on pratiquât un cautère au bras ; le vésicatoire suppura bien pendant six semaines, et après lesquelles on le laissa sécher ; mais le cautère a été entretenu soigneusement. Le malade a fait, d'après mon conseil, un voyage à Nice, où il a passé les hivers de 1781 et de 1782 : il y a pris très-long-temps, tous les matins, une once de syrop anti-scorbutique, et demi-once de syrop mercuriel de Cuisinier, dans six onces d'eau. Au printemps il a fait usage des sucs des plantes chicoracées altérantes. Il est revenu dans le meilleur état ; il continua de-

puis ce temps-là de prendre le suc des plantes amères borraginées anti-scorbutiques deux fois par an, et il a fait un usage fréquent de l'équitation (1). J'ai appris plusieurs années après qu'il jouissoit de la meilleure santé.

On doit remarquer que c'est dans cette

---

(1) (*Note du Traducteur italien.*) Sydenham avoit remarqué, d'après une infinité d'observations très-exactes, que les moyens pharmaceutiques, chirurgicaux et diétiques étoient inutiles dans la phthisie ; mais il avoit observé que la gymnastique étoit très-salutaire, surtout l'exercice habituel du cheval. Il en étoit si convaincu, qu'il disoit que les promenades à cheval étoient le spécifique de la phthisie, comme le quinquina l'étoit des fièvres intermittentes et le mercure de la maladie vénérienne. Il ajoute qu'il n'a jamais été trompé dans son attente, toutes les fois que le malade s'est ponctuellement conformé aux conditions suivantes :

1° De monter à cheval pendant des années, et de faire une trentaine de milles par jour, surtout s'il est dans la force de l'âge, ou qu'il vienne de la passe ;

2° D'abandonner tous les remèdes, tout régime de vivre comme un homme en santé qui voyage, et que la saison ni le temps ne soit jamais un prétexte pour interrompre l'exercice du cheval ;

3° D'être toujours bien couvert, et que le linge de

espèce de phthisie scrofuleuse que les voyages réussissent le mieux, surtout quand la maladie n'a point fait de trop grands progrès; car dans les derniers temps, les voyages sont plus propres à les accélérer qu'à les retarder.

OBSERVATION (D).

Mademoiselle R**, fille du trésorier de la ville de Paris, née de parens parfaitement sains, étoit âgée de dix ans, lorsque je lui donnai mes soins pour la première fois; elle étoit d'une maigreur extrême avec un léger mouvement de fièvre, presque continuel, qui augmentoit de temps en temps de la manière la plus irrégulière : il lui étoit survenu sous les angles de la mâchoire inférieure des en-

---

lit et de corps soit toujours bien sec, afin de favoriser la transpiration sur laquelle il comptoit beaucoup dans cette maladie. On sait aussi combien les voyages de mer sont recommandés par les plus célèbres médecins.

Rép. de l'Aut. (La note du Traducteur italien, n'est à peu près qu'une répétition de ce que nous avons dit nous-mêmes en quelques endroits de cet ouvrage.)

gorgemens glanduleux, qui augmentoient par degrés insensibles : on en découvroit d'autres au tact le long du cou, aux aisselles, et même au mésentère. Son visage étoit gonflé, ses yeux par fois rouges et ses paupières étoient tuméfiées. Cette disposition aux engorgemens glanduleux augmenta successivement pendant plus de quatre ans : la fièvre cessoit et revenoit en certains temps sans aucun ordre, malgré l'usage continuel des humectans, soit en boisson, soit en bains; malgré celui des bouillons altérans, des doux purgatifs et d'un bon régime. Vers l'âge de quatorze ans, il y eut des crachemens de sang, la toux devint fréquente, sèche, et souvent continue; les agmidales, les glandes du voile du palais éprouvoient un engorgement marqué; la membrane de l'arrière-bouche étoit rouge et gonflée : on ne pouvoit aussi s'empêcher de reconnoître la tuméfaction du tissu des gencives et l'épaississement considérable de celui des joues. Les os de l'épine étoient inégalement gonflés, les extrémités des clavicules, surtout les antérieures, avoient acquis un volume contre nature : comme la toux augmentoit à mesure que les autres symptômes prenoient de l'in-

tensité, que l'étouffement étoit plus considérable, que la jeune malade maigrissoit, et qu'il y avoit de la bouffissure au visage, aux mains et aux pieds, on avoit tout à craindre, et mademoiselle R** paroissoit atteinte d'une phthisie incurable. Je crus indispensable l'application d'un cautère au bras; je lui conseillai de faire usage des sucs anti-scorbutiques, deux fois l'année pendant un ou deux mois, de prendre en même temps des pillules composées des extraits amers; et l'æthiops minéral. Au lieu de ces pillules, elle a souvent pris les tablettes antimoniales de Kunckel, et je lui ai aussi fait faire un long usage du syrop mercuriel de Bélet. Ce traitement a été secondé par les eaux de Barèges, où la jeune malade a été conduite trois années de suite par madame sa mère, dont les soins tendres et assidus pour sa fille méritent d'être cités pour exemple. Mademoiselle R** a terminé par jouir d'une bonne santé; à peine existoit-il en elle quelque trace de son engorgement glanduleux primitif. Sa taille n'a éprouvé aucune déviation ultérieure; elle a été vue aussi pendant sa maladie par M. Geoffroy, docteur-régent de la faculté de Paris, et par

M. Dufouard, chirurgien des gardes-françaises, qui m'ont éclairé de leurs conseils (1).

OBSERVATION (E).

Madame *Béhot*, dame aussi estimable par son esprit que par ses vertus, qui a supporté avec un

---

(1) (*Note du Traducteur italien.*) Les décoctions sudorifiques, l'exercice soutenu, l'usage du mercure, une nourriture ordinaire, en évitant le grand usage des herbacés, des pâtes, sont les moyens les plus efficaces contre les scrofules. *Salvadori* assure avoir guéri quinze scrofuleux par cette seule méthode. *Mead* lui-même recommande ces remèdes comme les plus grands résolutifs. Stoll, *prælectiones in diversos morbos chronicos*, page 31, conseille un régime fortifiant, et l'abstinence des corps gras et des farineux. Ce même auteur se servoit avec succès de la racine de pissenlit, de l'extrait de laitue vireuse, d'une décoction très-chargée de cette même plante, de l'extrait d'aconit, de ciguë, de l'extrait liquide du sainbois, des conserves de trèfle d'eau, de cochléaria, de cresson de fontaine. Les eaux minérales et thermales réussissent aussi, de même que l'antimoine et l'éthiops antimonial. J'ai obtenu de bons effets de l'éthiops minéral particulièrement sur les enfans : j'en ai obtenu de même de l'eau de mer, en la commençant à petite dose. M. *Cullen*, montrant peu de con-

vrai courage les grands revers de la fortune par suite de notre funeste révolution; naturellement maigre, irritable, très-sensible, éprouvoit depuis quelque temps des rhumes opiniâtres, avec une expectoration muqueuse, et par fois mêlée de stries de sang; des maux de gorge avec de la rougeur dans le fond du gosier,

---

fiance dans les remèdes regardés comme très-efficaces par les plus célèbres médecins, recommande le suc des feuilles de tussilage recueillies au printemps. Cet auteur, qui est un cruel pyronien en fait de remèdes, semble avoir donné un peu trop de confiance à une pareille plante, dont l'analyse chimique et l'expérience journalière n'ont pas encore reconnu l'utilité.

On parle avantageusement du mercure, à l'article *écrouelles* de l'Encyclopédie méthodique, chirurgie, tome premier, seconde partie, page 441.

On sait que White regarde le mercure comme un grand spécifique du vice srofuleux. On ne doit cependant l'administrer qu'avec la plus grande précaution, pour ne pas irriter les glandes salivaires; et dans ce cas, il faut le suspendre pendant quelque temps. Dans le même article de l'Encyclopédie, ainsi que dans le dictionnaire de chirurgie de Louis, on trouvera d'excellens avis sur la cure des scrofules suppurantes et sur les moyens d'en provoquer la suppuration.

Rép. de l'Auteur. (Répétition à quelques égards de notre propre ouvrage.)

une chaleur âcre de la peau, une légère difficulté d'avaler les alimens, avec des gonflemens dans les glandes du cou, du sein, qui demontroient bien l'altération de la lymphe; sa maigreur étoit extrême, et le pouls qui étoit naturellement plein, fréquent, très-dur, l'étoit encore plus dans la soirée; ce qui établissoit une espèce de redoublement qui terminoit dans la matinée par une abondante moiteur. Les phthisies pulmonaire, stéatomateuse, si l'on en juge par le gonflement des glandes; et la spasmodique, si l'on considère l'extrême irritabilité de la malade, paroissoient réunies; mais celle-ci n'étoit-elle pas l'effet de l'autre?

Le traitement consista dans un long usage des boissons humectantes et adoucissantes, de demi-bains, un cautère; l'usage long-temps soutenu des anti-scorbutiques, et de quelques doux mercuriaux, aux amers, des sang-sues au fondement, lorsque les signes de pléthore existoient, et surtout lorsque les règles étoient retardées, ce qui a eu lieu plusieurs fois.

Le traitement parut ralentir la marche de la maladie, mais ne la guérissoit pas. De nouvelles quintes de toux, de mauvais crachats avoient lieu, quelquefois quand on croyoit la

malade en meilleur état ; cependant elle maigrissoit ou plutôt se desséchoit comme une momie. L'usage du lait d'ânesse parut nécessaire pour la réparer ; et s'étant un peu démaigrie, je crus devoir lui conseiller d'aller à Bonnes en Bigorre pour y boire les eaux sulphureuses, mais en petite quantité au commencement surtout, et sous les yeux d'un habile médecin. Elle supporta heureusement le voyage, et prit ces eaux avec beaucoup de circonspection. Madame *Béhot* retourna à Paris en un état infiniment meilleur qu'elle n'en étoit partie ; la santé s'est depuis maintenue, mais cependant sans des soins non interrompus, pour le régime et pour ses exercices ; les moindres écarts lui étant funestes. Elle est parvenue à l'âge d'environ cinquante ans sans aucune affection qui puisse annoncer la phthisie pulmonaire, de sorte que si elle n'est parfaitement préservée de cette maladie, elle a été du moins si long-temps retardée, qu'elle peut bien ne plus l'éprouver.

Aux observations que j'ai rapportées, et dont le nombre seroit bien plus grand, si j'avois détaillé toutes celles que la pratique m'a fournies, j'en joindrai quelques-unes, extraites de l'ouvrage de M. Salmade, sur les

maladies de la lymphe ; leur traitement ayant été dirigé d'après celui que j'ai adopté, et dont M. Salmade a vu lui-même plusieurs fois les heureux résultats, elles trouveront ici une place convenable.

OBSERVATION (F) (1).

Mademoiselle H*** eut la rougeole à l'âge de cinq ans. Comme il lui étoit resté une petite toux sèche, on lui fit prendre le lait d'ânesse et divers adoucissans qui parvinrent à la dissiper. Un an après, elle devint mélancolique; son visage étoit pâle, ses yeux abattus, sa lèvre supérieure épaisse et gercée, et les chairs molles. Elle maigrissoit sensiblement, s'affoiblissoit, et éprouvoit de nouveau cette petite toux sans expectorations, avec des chaleurs dans les paumes des mains. Sa respiration étoit courte; et elle ressentoit de petits mouvemens fébriles, qui augmentoient tous les soirs. Gonflement de ventre, foiblesse des membres, sommeil interrompu, et troublé dans la dentition; tels étoient encore les symptômes auxquels on reconnoissoit une disposition scrofuleuse. Nous lui ordonnâmes, avec

(1) Salmade, Obs. sur les mal. de la lymphe, p. 52.

M. Portal, un long usage des anti-scorbutiques combinés avec les mercuriaux, dont elle retira les plus grands avantages.

Elle étoit purgée avec la terre magnésienne édulcorée avec le syrop de guimauve. Pour terminer cette guérison, nous l'envoyâmes aux eaux de Plombières, où elle prit aussi les eaux de Bonnes sous la direction de M. Kenins. Le laitage lui étoit interdit ; et elle n'étoit nourrie qu'avec des viandes blanches, bouillies et rôties, des poissons, des végétaux et des fruits bien mûrs. C'est par tous ces moyens, par l'usage des tablettes antimoniales de Kunkel et du syrop de quinquina, qu'on est parvenu à détruire chez elle les mouvemens fébriles et le principe du vice scrofuleux qui l'auroit insensiblement conduite à sa perte.

OBSERVATION (G) (1).

« Mademoiselle A***, âgée de douze ans, étoit déjà d'une stature haute, mais avoit le corps fluet, les épaules saillantes, le cou long, la poitrine étroite, aplatie, la substance des muscles molle et lâche, la peau blanche et le

---

(1) Salmade, *ibid.* p. 54.

teint coloré. Elle éprouvoit aussi une petite toux sèche et fréquente ; elle avoit les soirs des mouvemens de fièvre. Sa respiration étoit assez libre ; mais elle étoit sujette à contracter des rhumes suivis d'une expectoration gluante et salée, et accompagnée de douleurs au dos. On avoit employé les boissons humectantes, les infusions théiformes de fleurs pectorales et les bouillons de grenouilles.

» En examinant la malade, je trouvai au tact, sur les parties latérales du cou, des glandes de la grosseur d'une noisette, divers engorgemens glanduleux au mésentère, et une tuméfaction aux extrémités sternales des clavicules. Comme les congestions des glandes du cou annoncent toujours une altération des voies lymphatiques du poumon, je craignis pour elle la phthisie scrofuleuse ; et j'étois d'autant plus fondé à le craindre, qu'elle venoit de perdre sa sœur de la même maladie.

» Je conseillai de lui faire prendre, le matin à jeun, des sucs de plantes chicoracées et anti-scorbutiques, que l'on coupait avec le lait d'ânesse. Dans la journée, la jeune malade faisoit usage de quelques pastilles antimoniales ; et le soir, en se couchant, elle buvoit une tasse du même lait non coupé. Elle étoit

purgée à de longs intervalles avec la magnésie, et on lui pratiqua un cautère au bras.

» Elle a continué long-temps l'usage des anti-scorbutiques unis aux mercuriaux, celui des amers, surtout du quinquina et de l'aconit napel. Elle s'est rendue aussi aux eaux de Barèges, et a fait divers voyages dans les départemens méridionaux. Tout a contribué à lui procurer une entière guérison. Plus de toux, plus d'engorgemens glanduleux ; ses règles se sont parfaitement établies ; et elle est maintenant aussi grasse et aussi fraîche que si sa santé n'eût jamais été altérée.

OBSERVATION (H).

» L'enfant du général ****, âgé de cinq ans, d'une constitution flegmatique, souffroit depuis long-temps d'une affection catarrhale, suivie d'une petite toux sèche et assez fréquente. Sa respiration étoit courte ; sa voix étoit un peu forte et rauque ; sa face bouffie. Inertie dans toute l'habitude du corps, mauvaise conformation du thorax produite par le vice rachitique, expectoration visqueuse avec un goût salé, de couleur blanchâtre et

opaque ; tuméfaction des extrémités inférieures du radius et du cubitus; tels étoient les symptômes maladifs qu'offrait cet enfant, lorsque je le vis. Les infusions de fleurs de violette, de mauve et de tussilage édulcorées avec le syrop d'*érisimum*, furent mises en usage. Un exutoire avoit été ouvert au bras. Il fut purgé plusieurs fois avec la teinture de rhubarbe. La toux se calma ; on passa ensuite aux syrops anti-scorbutique et mercuriel combinés avec les amers.

» L'on s'aperçut bientôt des effets salutaires que ces moyens produisoient. La cavité torachique s'agrandit ; les os de l'avant-bras diminuèrent de volume ; la respiration devint plus libre ; la foiblesse et l'inertie des solides firent place aux forces vitales, qui favorisèrent le développement, et rétablirent le ton de toutes les parties. L'enfant reprit l'embonpoint ; et, depuis ce moment, sa santé s'est améliorée de plus en plus. Ses digestions, qui étoient laborieuses, se sont bien faites ; et tous les accidens morbifiques ont disparu. En général, on s'est moins attaché à prescrire beaucoup de remèdes, qu'à lui faire suivre un bon régime ; qu'à lui faire respirer un air

pur et salubre, et à le mettre à l'abri de l'humidité dans une habitation sèche et favorablement exposée.

OBSERVATION (I).

» La jeune personne qui fait le sujet de cette observation, étoit âgée d'environ dix à douze ans, d'une taille fluette, d'une constitution très-délicate, et avoit le cou long, et la cavité torachique étroite et resserrée. Elle étoit affectée d'un vice scrofuleux et rachitique. Ses effets s'étoient portés sur les glandes occipitales, sur la colonne vertébrale et sur la tête, où il y avoit une croûte jaunâtre de la grandeur d'un écu de six livres, et qui duroit depuis long-temps : ce fut pour cette affection cutanée de la tête qu'on m'envoya chercher.

» Je prescrivis à la jeune personne une infusion de saponaire, dans laquelle on ajoutoit une cuillerée à bouche d'une mixture faite avec un demi-gros d'ipécacuanha concassé, autant de carbonate de potasse, et une once de mercure doux, qu'on enferme dans un nouet, et qu'on fait bouillir dans seize onces d'eau, jusqu'à réduction de huit. On lavoit la croûte avec une légère eau de savon ; on

l'enduisoit d'une pommade faite avec de l'axonge, des baies de genièvre, et de l'huile de laurier. Un exutoire fut appliqué au bras. Ce traitement étoit suivi avec la plus grande exactitude, et dirigé par la plus tendre des mères.

» Elle s'aperçut que les extrémités sternales des clavicules acquéroient un volume contre nature, et que la taille de sa fille s'inclinoit davantage. Je mis alors la malade à l'usage du syrop anti-scorbutique et mercuriel. Je prescrivis des bains et des purgations de temps en temps répétées ; enfin les exercices convenables à son sexe, et surtout celui de la danse.

» Mais il lui survint une petite toux sèche, et sa respiration étoit laborieuse. La toux devint habituelle, et fut accompagnée de nausées et de vomissemens.

» Il se manifesta une légère fièvre qui étoit continue. Après l'usage des humectans et d'un léger vomitif d'ipécacuanha, l'expectoration fut très-abondante et mêlée de quelques filets de sang. La fièvre s'arrêta : la jeune malade maigrissoit ; l'usage du lait d'ânesse et le syrop de quinquina firent disparoître la toux et l'oppression, et contribuèrent à ramener l'embonpoint. Elle a continué de

prendre le syrop anti-scorbutique-mercuriel avec les amers ; elle n'a vécu que de viandes blanches, bouillies et rôties, et de plantes potagères, et elle est insensiblement revenue dans le meilleur état. Sa taille est une des plus régulières qu'on puisse voir : elle est aujourd'hui âgée de seize ans, parfaitement réglée, et rien n'indique que sa santé ait subi la moindre altération, et qu'elle ait été menacée de phthisie scrofuleuse. »

OBSERVATION (K).

En 1772, je fus consulté à l'hôtel de Nivernois, pour voir un enfant de M. Baron ; il étoit âgé d'environ sept ans, et réduit au dernier degré de marasme ; il avoit une fièvre continue, qui redoubloit tous les soirs ; ce redoublement se terminoit par des sueurs considérables : la respiration étoit courte et embarrassée ; il avoit des quintes de toux très-fréquentes : son visage étoit un peu bouffi, surtout le matin, et il y avoit le soir un peu d'enflure au coude-pied : les urines étoient peu copieuses et briquetées, et le bas-ventre étoit très-gonflé, surtout la région du foie : mais ce qui démontroit encore le vice scrofuleux dont ce jeune malade

étoit affecté, c'étoient les glandes du cou et celles des aisselles qui étoient très-tuméfiées. Tel étoit l'état de cet enfant, lorsque je le vis pour la première fois; il avoit déjà été entre les mains de M. Bordeu, célèbre médecin des facultés de médecine de Paris et Montpellier, et de M. Dupuy, docteur-régent de Paris, qui lui avoient prescrit pendant quelques temps divers remèdes, et particulièrement l'*anti-hectique de Potérius* ou de *Lapoterie*, jusqu'à quatre ou cinq grains par jour (1) : je le crus perdu sans ressource, et j'en tirai le plus fâcheux pronostic; cependant je me déterminai à tenter le traitement suivant: je lui prescrivis trois onces de suc de cerfeuil avec demi-once de syrop anti-scor-

---

(1) Ce remède a été long-temps prescrit comme altérant, et l'on en a obtenu de bons effets, quoiqu'il faille toujours l'administrer avec réserve, pouvant être funeste à haute dose. La préparation de l'*antihèctique de Potérius*, se trouve dans la plupart des dispensaires, et dans le Codex de Paris, page 277. Elle consiste en une once de régule d'antimoine martial, autant d'étain d'Angleterre qu'on fait fondre dans un creuset ; on laisse refroidir. On pulvérise, on mêle cette poudre avec six onces de nitre bien pur, et on fait détonner le tout peu à peu dans un creuset pour

butique, et deux gros d'oxymel scillitique; sa boisson ordinaire étoit de l'eau un peu nitrée : les urines devinrent plus abondantes, l'enflure du visage et du pied diminua et disparut; il y eut moins d'oppression et de toux, et on fut encouragé à augmenter les sucs d'herbes d'une nouvelle dose qui fut donnée le soir.

Ce traitement fut continué environ un mois; l'enfant fut ensuite purgé avec deux onces de manne; il commença le lendemain l'usage des tablettes antimoniales de Kunckel, à la dose d'un gros par jour, incorporées dans un gros d'extrait de fumeterre, et autant d'extrait de pissenlit, dont on avoit formé une douzaine de pillules, qui étoient distribuées et administrées pendant le cours de la journée.

---

le calciner, ainsi que l'antimoine diaphorétique : on jette cette poudre plusieurs fois dans de l'eau chaude, jusqu'à ce qu'elle soit insipide au goût. C'est cette poudre qu'on a prescrite contre les obstructions lymphatiques et autres; dont on dit avoir retiré de grands effets, et dont quelques-uns me sont connus; mais bien moins assurés que ceux qu'on obtient par les anti-scorbutiques réunis aux mercuriaux et aux amers, variés ou modifiés; il est vrai, selon quelques circonstances.

Après un mois de ce traitement, les glandes du cou se désenflèrent ; le bas-ventre parut aussi moins enflé et moins dur; le jeune malade n'éprouvoit presque plus de toux ni d'oppression : l'enfant prit un léger minoratif à diverses fois et à de longs intervalles; peu à peu les obstructions se dissipèrent, et ce traitement continué avec constance et soutenu d'un régime presque tout végétal (1), sans aucun usage des incrassans, fut suivi du plus heureux succès : l'enfant se rétablit entièrement, et continua de jouir de la meilleure santé.

Remarques.

J'ai employé le même traitement pour d'autres enfans atteints d'engorgemens glanduleux, avec une respiration difficile, une toux incommode, et il m'a toujours parfai-

(1) Depuis quelque temps, on préfère de nourrir les enfans avec des substances animales, des viandes de boeuf, de mouton, ou des gelées de ces substances ; et on leur défend l'usage des végétaux. Je ne crois cependant pas cette nourriture préférable, surtout lorsqu'il s'agit des enfans qui ont des engorgemens lymphatiques.

tement réussi : je pourrois en citer plus de vingt très-connus qui ont été dans l'état du petit Baron, dont je viens de donner l'histoire. Leur exemple prouveroit de plus en plus combien il est avantageux, pour détruire les engorgemens glanduleux et les maladies qui en sont la suite, même la phthisie pulmonaire, par cette cause, de recourir aux anti-scorbutiques combinés avec les antimoniaux. J'ai cependant depuis plus souvent recouru aux mercuriaux, comme par exemple, au syrop de Bélet, dont j'ai retiré un avantage manifeste, en le donnant à très-petites doses, et pendant long-temps. Il m'a surtout parfaitement réussi à l'égard des enfans qui commençoient à éprouver une légère déviation de l'épine, même avec des gonflemens dans les extrémités osseuses. Je viens d'en rapporter d'heureux exemples. J'ai eu soin de joindre, dans ces derniers cas, à ce traitement interne, l'usage des bains presque froids pendant l'hiver, et froids pendant l'été.

Il n'est pas nécessaire de multiplier davantage les exemples de phthisie pulmonaire scrofuleuse : on voit assez par ce qui a été dit, que, soit qu'on considère les résultats que donnent les ouvertures du corps de ceux qui

en ont été les victimes et qu'on les compare avec ceux qui ont été soumis au traitement de la phthisie pulmonaire de naissance, soit qu'on réfléchisse sur les méthodes du traitement qui ont eu le plus de succès, dans l'un et l'autre cas; on ne peut nier la ressemblance singulière qu'il y a entre la phthisie pulmonaire de naissance et la phthisie scrofuleuse (1); aussi ne peut-on s'empêcher de

---

(1) (*Note du Traducteur allemand.*) Nous sommes particulièrement redevables aux Anglais des observations sur la phthisie scrofuleuse, dont Portal fait ici mention d'une manière vague; la raison en est peut-être qu'en Angleterre, la plupart des phthisies tirent leur origine du vice scrofuleux. *Sydenham* a dit : *phthisis est scrophula pulmonum.* Les ouvrages de Simons, Reid, Rhyan, May et autres, méritent d'être consultés à cet égard.

(*Réponse de l'auteur.*) Je sais que le vice scrofuleux est très-commun en Angleterre, mais je ne connois aucun auteur qui ait démontré par diverses ouvertures des corps que la phthisie des familles étoit de cette nature. Je n'ai pas parlé de la phthisie scrofuleuse d'une manière vague comme le dit M. Muhry, mais d'une manière très-positive, et d'après de nombreuses observations que j'ai publiées ainsi que leur résultat. La lecture de cet ouvrage en donnera la preuve.

croire que c'est au vice scrofuleux qu'il faut rapporter la propagation de la phthisie pulmonaire, qui a lieu dans diverses familles (1); et

(1) (*Note du Traducteur italien.*) La méthode de Salvadori, pour guérir la phthisie, est aujourd'hui bien connue. Cependant cet auteur avoue lui-même qu'elle n'est ni neuve ni extraordinaire, qu'elle est analogue à celle d'Hippocrate, de Sydenham et de Bennet; mais il a le mérite de l'avoir confirmée par des observations neuves et très-exactes, et en cela il a bien mérité de l'humanité. Les alimens salés, les vins généreux, le cheval, le mouvement, l'exercice, la sueur provoquée avec art, étoient les moyens ordinairement employés par Salvadori. Il n'y a rien d'étonnant que quelques phthisiques ayent usé des stimulans avec avantage, il est même à croire que c'est à la propriété stimulante des aromatiques et des balsamiques qu'il faut rapporter les merveilles qu'il raconte de ces substances, ainsi que des huîtres conseillées par *Tulpius*, de la fumée d'orpiment par *Rivière*, du régime et du mouvement en voiture de *Van-Swieten*, du gayac d'*Ingrassias*, de beaume d'*Arcéus*, de l'*Arée*, de *Marcel Donatus*, de l'anti-hectique de *Potérius*, et des autres stimulans analogues aux moyens prescrits par Hippocrate, Sydenham et Bennet. Quoique je respecte beaucoup les motifs et les observations très-exactes de Salvadori, j'ose pourtant dire que sa méthode convient mieux à la cure de la phthisie scrofuleuse, tuberculeuse, qu'à toute autre espèce. Les viandes salées, l'équitation, les aromates, l'exercice,

quant aux autres phthisies scrofuleuses survenues des individus dont les pères sont morts, d'autres maladies, et leur nombre ne reste pas que d'être très-considérable.

Je crois même que, plusieurs ont été attribuées à d'autres causes accidentelles qui étoient cependant scrofuleuses.

---

les vins généreux, peuvent combattre victorieusement l'état morbifique du poumon, état qui accompagne presque toujours la phthisie tuberculeuse et scrofuleuse. Les stimulans conviennent donc aux individus cachectiques, foibles, languissans, sujets aux fluxions et aux enflures. Ils conviennent aussi pour les suppressions des menstrues et des autres excrétions, occasionnées par la vie sédentaire; dans les cas d'abus des farineux, des eaux chaudes, et de tout ce qui énerve la fibre. Comme dans cette espèce de phthisie, l'inflammation n'existe que passagèrement, le régime stimulant peut être employé avec plus de confiance. Je conviens pourtant que ce traitement a opéré des cures de phthisies qui n'étoient ni scrofuleuses ni tuberculeuses. J'en ai moi-même fait une sur un charbonnier : la phthisie avoit été précédée d'un crachement de sang considérable. Je publierai l'histoire de cette cure avec l'ingénuité qui tient à mon caractère, et je me garderai bien, à l'exemple de quelques écrivains, de la surcharger de symptômes de circonstances imaginaires et merveilleuses. Quant aux observations sur la phthisie scrofuleuse et tuberculeuse,

Ce vice ne peut-il pas en effet se développer à tous les âges, et par une diversité de causes? Il est certain que lorsqu'on a considéré la nature des altérations qu'on trouve dans les poumons des phthisiques, et qu'on les a comparées à celles que l'on a reconnues dans les vraies phthisies scrofuleuses, on y a trouvé

---

rapportées par M. Portal, il me semble qu'il auroit été assez heureux dans ses traitemens si, renonçant à une certaine confiance dans des remèdes peu efficaces, il eût employé dès le principe, des fondans plus actifs et plus résolutifs.

Réponse de l'auteur. Comment M. *Fédérigo* peut-il m'accuser de donner des remèdes insignifians contre la phthisie scrofuleuse, quand je conseille l'usage des préparations mercurielles, les anti-scorbutiques, les amers, les apéritifs et toujours puissans, tels que le polygula, la digitale, etc.; les vésicatoires, les cautères, les eaux minérales sulfureuses?

Mais toujours à l'égard de ces remèdes comme à l'égard de tous les autres; selon l'espèce, les circonstances de la maladie et la disposition du malade, ce que les auteurs célébrés par mes commentateurs, n'ont pas toujours observé. Quant à la monotonie, ou à la ressemblance qu'on me reproche dans mes traitemens, elle ne peut concerner que ceux pour la même espèce de mal; or alors, je varie le moins que je puis les remèdes, pour m'en tenir strictement à ceux qui m'ont réussi. J'ai passé une très-grande partie de ma vie à recueillir les remèdes annoncés de toutes parts, une autre à les éprouver; et en dernier résultat, j'ai cru

de grandes ressemblances, du moins en une multitude de cas, ce qu'il est essentiel de remarquer pour les vues du traitement. D'après cela, on peut établir trois sortes de phthisies pulmonaires scrofuleuses : 1° celle de famille, qui est toujours scrofuleuse; 2° celle par des scrofules qui se sont développées après la naissance à un âge plus ou moins avancé, non seulement dans les poumons, mais encore dans d'autres parties internes et externes; 3° et celle encore par le vice scrofuleux développé à la suite des maladies aiguës, ce qui rend les phthisies scrofuleuses extrêmement nombreuses; plus, peut-être, que toutes les autres ensemble.

---

qu'il falloit m'en tenir à ceux dont les effets m'étoient bien connus par l'expérience; et tous les praticiens ne font-ils pas, et ne doivent-ils pas faire comme moi, surtout dans un temps où les têtes fermentent pour trouver de nouveaux remèdes à des maux qu'on ne guérit très-souvent point, non parce que nous en manquons, de remèdes, mais parce qu'on ne sait pas les bien administrer? Aussi, suis-je persuadé qu'une académie qui auroit pour objet de les conserver, et de nous apprendre à les administrer, ou à nous en abstenir quand il faut, seroit extrêmement utile; au milieu de tant d'autres qui couronnent de remèdes à peine éprouvés, et font tomber en désuétude, ou dans l'oubli, ceux dont la bonne pratique a retiré et retireroit encore les plus salutaires effets.

ARTICLE II.

Phthisie Pléthorique.

Quelques ouvertures de personnes mortes d'une phthisie qu'on croit avoir commencé par la pléthore.

OBSERVATION PREMIÈRE.

M. PHILIBERT, âgé d'environ trente-six ans, enseignoit à jouer de la flûte, et se livroit à divers excès de table, buvant surtout beaucoup de liqueurs spiritueuses. Il alloit, immédiatement après ses copieux repas, jouer de la flûte dans des concerts, ou pour donner des leçons à ses écoliers. Il cracha du sang en petite quantité, ne fit point de remèdes, et n'apporta aucun changement dans son régime, continuant toujours l'exercice de sa profession. La toux survint, d'abord sèche, et le soir seulement; bientôt elle fut continue: la respiration devint difficile.

Il étoit dans cet état, lorsqu'il vint me consulter. Je lui trouvai le pouls très-plein et

embarrassé. Je le fis saigner deux fois du bras, et je lui conseillai un régime adoucissant et légèrement rafraîchissant : je lui prescrivis surtout de ne plus jouer de la flûte ; ce qu'il fit, mais sans succès. La toux et la fièvre continuèrent ; la respiration devint très-difficile, laborieuse ; il y eut de fréquens crachemens de sang, qui furent bientôt mêlés avec du pus. Le malade tomba dans le marasme, le dévoiement survint, le visage se bouffit, les extrémités inférieures s'enflèrent, et le malade périt.

A l'ouverture du corps, on trouva le poumon droit très-endurci, mais sans suppuration. Le poumon gauche, surtout le lobe supérieur, étoit très-dur dans toute son étendue, excepté vers le milieu où il y avoit une ulcération bien marquée ; les bronches étoient rongées, et il y avoit du vrai pus dans les voies aériennes ; le lobe inférieur, ou le demi-lobe du même côté, étoit dur comme un cartilage. L'artère pulmonaire étoit très-dilatée ; le ventricule droit du cœur étoit considérablement grand, ses parois amincies et sa substance très-ramollie (1) : enfin, l'oreil-

(1) On verra dans la récapitulation des altérations reconnues par l'ouverture des corps des phthisiques, que

lette droite étoit aussi très-dilatée, ses cavités étoient pleines d'un sang noir et concret. L'ouverture du corps a été faite en ma présence par M. le Duc, alors mon prevôt (1).

OBSERVATION II.

J'ai assisté en 1767 avec M. Brinchman,

---

rien n'est plus fréquent que de trouver en eux l'oreillette droite et le ventricule droit du cœur dilatés et amincis, quelquefois cependant les parois de ces cavités dilatées, sont plus épaisses; il n'est pas étonnant d'après cela que les phthisiques soient aussi fréquemment atteints des palpitations de cœur.

(1) (*Note du Traducteur italien.*) *Boheraave* lui-même avoit reconnu que de grands efforts de voix, par conséquent le chant et les instrumens à vent, pouvoient occasionner des hémoptysies : j'en ai vu plusieurs exemples. Le célèbre *Van-Swieten*, dans ses commentaires sur Boheraave, en parlant de la péripneumonie, développe parfaitement bien les phénomènes dépendant de cette cause. Il dit aussi, dans le commentaire de l'aphorisme 1201, tome 6 : *Dolui toties periisse plures, quos servari posse sperabam dum cantum et imprimis tubarum inflatione, vel victam sibi, et suis quærere debebant, vel impense delectabantur.*

médecin, à l'ouverture d'un homme mort, rue de la Harpe, à l'âge d'environ trente-cinq ans, d'une phthisie pulmonaire. Cet homme étoit fort habitué à donner du cor de chasse. Un jour qu'il s'étoit livré à cet exercice plus long-temps qu'à l'ordinaire, et après un repas copieux, il cracha du sang en petite quantité et n'y fit aucune attention; il continua même l'exercice violent de son instrument à vent. Peu de jours après, le crachement de sang fut plus abondant : on le saigna plusieurs fois. Le crachement de sang cessa ; le malade paroissoit rétabli, lorsqu'il crut pouvoir reprendre l'usage de son instrument favori; mais de nouveaux crachemens de sang étant survenus, il en éprouva toutes les suites ordinaires : de la difficulté de respirer, de la bouffissure aux pieds et au visage, une toux très-fréquente, le marasme, le dévoiement colliquatif et la mort.

A l'ouverture du corps on trouva les poumons ulcérés en divers endroits, et très-endurcis en d'autres. Le lobe supérieur gauche étoit plein de foyers de suppuration ; il y en avoit aussi quelques-uns, mais plus remarquables, dans le lobe moyen droit : les bords

du lobe inférieur du même côté étoient durcis comme du cuir et singulièrement dentelés, les vaisseaux sanguins du reste du poumon étoient très-dilatés ; nous n'avons pu distinguer si la dilatation avoit seulement lieu dans les artères, ou dans les veines, ou dans ces deux vaisseaux à la fois. Le tronc de l'artère pulmonaire étoit extraordinairement dilaté, comme anévrismal ; les cavités droites du cœur, l'oreillette et le ventricule étoient aussi très-amples, et leur substance étoit très-ramollie. Il y avoit dans le péricarde beaucoup d'eau : la poitrine, surtout du côté droit, en contenoit aussi à peu près la quantité d'une chopine ; les autres viscères du corps étoient sains.

OBSERVATION III.

M. d'Ossun, ministre d'État, de la constitution la plus vigoureuse, musculeux, et ayant la poitrine très-ample, étoit parvenu jusqu'à l'âge d'environ soixante seize ans, sans éprouver aucun dérangement notable dans sa santé. Il étoit sujet à des hémorroïdes, qui fluoient de temps en temps copieusement, surtout pendant son séjour en Espagne en

qualité d'ambassadeur de France, qui fut d'environ vingt ans (1). De retour à Paris, il n'éprouva plus le flux hémorroïdal, et il n'y fit d'abord aucune attention. Cependant, environ un an après la cessation de cette évacuation salutaire, il eut de la difficulté de respirer, de l'oppression à la poitrine, surtout en montant les escaliers. Il avoit de la peine à parler, lorsqu'il lui survint un crachement de sang énorme, après avoir assisté au conseil du roi. On vint me chercher à Paris. Je le fis saigner du bras deux fois, et ensuite je lui fis mettre des sang-sues à l'anus. L'accident cessa. M. d'Ossun suppléoit à l'ancien flux hémorroïdal moyennant des sang-sues appliquées à l'anus tous les deux ou trois mois. Il vécut ainsi environ deux ans; mais, par des conseils étrangers, il ne voulut plus recourir à ces saignées préservatives : on lui disoit qu'il étoit trop vieux et qu'il n'avoit

(1) Les hémorroïdes surviennent fréquemment vers l'âge de quarante-cinq ans jusqu'à soixante aux personnes pléthoriques; et si elles leur sont favorables, elles le sont particulièrement à ceux qui éprouvent des crachemens de sang. Les hémorroïdes sont endémiques en quelques endroits d'Espagne.

pas de sang ; de nouveaux crachats survinrent avec une toux continuelle et une expectoration puriforme; la fièvre s'alluma, devint continue, avec des symptômes de putridité. M. Barthès fut appelé; et malgré l'usage du quinquina et des boissons acidulées que nous lui prescrivîmes, M. d'Ossun mourut, vers le trentième jour, de cette espèce de fièvre continue. A l'ouverture du corps, qui fut faite par M. Rouland, habile chirurgien de Paris, on trouva les poumons en suppuration, et l'artère pulmonaire et le cœur extrêmement dilatés ; le foie étoit fort gonflé (1).

(1) (*Note du Traduct. ital.*) La suppression des évacuations sanguines peut, comme on le voit journellement, occasionner des hémoptysies. J'ai vu, dit *Van-Swieten*, un homme de 50 ans, d'une bonne santé, chez qui l'on avoit supprimé un flux hémorroïdal, auquel il étoit sujet deux fois l'année. Il s'aperçut d'abord que ses artères battaient d'une manière étrange. Bientôt après, il éprouva une grande tension dans l'hypocondre gauche qui monta jusqu'au cœur, et ensuite une hémoptysie. Quelque chose qu'on fît, on ne put jamais rétablir le flux hémorroïdal ; au contraire, l'hémoptysie s'aggravoit par les remèdes. Il mourut phthisique et enflé par tout le corps. *Voyez* aph. de *Boheraave*. *Hippocrate* lui-

OBSERVATION IV.

M. l'abbé de Puységur étoit d'une bonne constitution, plutôt gras que maigre; il avoit joui de la meilleure santé dans sa jeunesse, et il étoit parvenu jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, sans qu'on eût pu soupçonner en lui aucun vice dans le poumon. On avoit seulement remarqué un peu plus de rougeur à la face, sur les os de la pomette, qu'il n'y en a ordinairement. M. l'abbé de Puységur avoit aussi depuis quelque temps, des saignemens de nez fréquens et abondans. Un jour, qu'il faisoit une chaleur extrême, il alla à la chasse, il s'y fatigua beaucoup. Le soir, il éprouva une chaleur excessive dans tout le corps. On vit sur

---

même avoit dit *diuturnas hœmorrhloides curanti, nisi una servetur, periculum est, hydropem succedere, vel phthisim.* Il ne suffit pas d'appliquer les sang-sues, il faut encore défendre au malade tout ce qui peut ou supprimer, ou irriter, ou augmenter immodérément le flux hemorroïdal. On sait avec quelle précaution on doit user des alimens de haut goût, crûs ou fermentés, des liqueurs spiritueuses, des exercices de corps, des purgatifs, surtout aloétiques, des lavemens, des astringens, etc.

la peau diverses taches rougeâtres ; c'étaient autant d'échymoses. Au lieu de lui prescrire la saignée et les rafraîchissans, on lui ordonna divers remèdes échauffans. On termina par l'envoyer aux eaux de Forges qui sont, comme on le sait, très-ferrugineuses. A peine M. l'abbé de Puységur en eut-il fait usage pendant quelques jours, qu'il éprouva une lassitude extrême. Il se plaignit d'une chaleur qui le consumoit. La fièvre devint continue avec des redoublemens, elle ne se relâchoit que pendant la nuit, et le malade éprouvoit après de copieuses sueurs. Il étoit dans cet état lorsqu'il fut transporté à Paris. Cependant il ne toussoit pas ou presque pas ; ses crachats étoient peu abondans, et on ne put y découvrir aucune marque de pus ni de sang ; mais son pouls étoit si fréquent, qu'on ne pouvoit point distinguer l'intervalle des pulsations. Il étoit tel que l'artère paroissoit se dilater de nouveau avant qu'elle se fût entièrement vidée, caractère funeste et qui m'a toujours paru indiquer la lésion du poumon. Je portai aussi le pronostic le plus fâcheux de cette maladie, et il fut malheureusement justifié par l'événement. Le régime et les remèdes humectans et adoucissans, les sang-sues

appliquées à l'anus, le vésicatoire du bras, etc., n'empêchèrent pas la maladie de faire des progrès ultérieurs. Le dévoiement survint, avec des douleurs très-vives vers la région de l'estomac, et dans celle des lombes; l'insomnie fut continuelle. Il y eut un peu d'enrouement, mais point de douleur à la poitrine; ce ne fut que vers les trois ou quatre derniers jours de la maladie que les crachats furent purulens ; son cours a été très-rapide : à peine y a-t-il eu deux mois d'intervalle entre les premiers accidens et la mort.

Voici le résultat de l'ouverture du corps.

Nous soussignés, docteurs en médecine et chirurgiens de Paris, avons assisté et procédé à l'ouverture du corps de M. l'abbé de Puységur, et avons trouvé ce qui suit :

1° Le corps réduit au dernier degré d'émaciation, la poitrine nous a paru rétrécie, tant par la dépression des côtes, que par l'aplatissement du sternum.

2° Le cerveau, le cervelet et la moëlle alongée étoient dans le meilleur état.

3° Nous avons attentivement considéré les viscères contenus dans la poitrine, dans laquelle il n'y avoit aucun épanchement.

Les poumons étoient altérés, de manière

que les lobes du poumon droit étoient remplis d'une substance pareille à celle qu'on trouve dans les loupes, tantôt blanchâtre et dure comme du blanc d'œuf, tantôt jaunâtre et molle comme du miel. Il y avoit aussi divers foyers de suppuration, dont les uns communiquoient avec les autres; quelques foyers étoient isolés; le pus qu'ils contenoient étoit épais, grumeleux comme une espèce de bouillie; ils n'avoient pas de communication apparente avec les bronches. Le poumon gauche n'avoit pas la moitié de son volume ordinaire, son demi-lobe inférieur étoit entièrement détruit. Le moyen lobe étoit plein d'une suppuration ichoreuse dans toute sa substance, en divers endroits épaisse et grumeleuse par les concrétions stéatomateuses. Le lobe supérieur du même poumon gauche étoit plein de concrétions plus dures, et qui n'avoient pas encore suppuré.

4° Nous avons examiné les viscères du basventre, et nous les avons trouvés dans l'état suivant. Le foie étoit plus gros qu'il ne l'est ordinairement, mais il étoit sain dans toute sa substance. La rate, les reins et la vessie étoient dans l'état naturel.

Le mésentère étoit rempli de concrétions

formées par une substance blanchâtre, analogue à celle dont les poumons étoient obstrués.

L'estomac étoit sain et les intestins grêles, et gros à peu près dans le même état.

A Paris, rue de Bourbon, près celle de Belle-Chasse, le 8 octobre 1784.

Signé Thiéry, Portal, Martin, Anquetil.

OBSERVATION V.

J'ai ouvert, en 1773, 19 juin, à l'hôtel de Flandres, rue Dauphine, une jeune dame morte phthisique, à laquelle M. Bordeu avoit donné des soins. Cette dame, fort sujette à des maux de nerfs, prenoit habituellement des bains presque froids. Elle voulut un jour en prendre un avec de la glace, ayant encore sur la tête une vessie qui en étoit pleine. Environ un quart-d'heure après qu'elle y fut plongée, elle éprouva un mal de tête très-violent; elle rendit du sang par les narines et par la bouche. Sortie de l'eau, elle continua de cracher du sang et d'étouffer. Dans peu de jours la fièvre s'alluma, devint continue et redoubla tous les jours. La respiration étoit courte. Les jambes s'enflèrent, le dévoiement survint, et la malade périt sans avoir craché du pus.

A l'ouverture du corps, on trouva tous les viscères sains, à l'exception des poumons qui étoient durs comme du cuir brûlé. Le lobe moyen droit contenoit plusieurs foyers pleins de pus.

L'artère pulmonaire et les cavités droites du cœur étoient très-dilatées, et pleines d'un sang concret.

OBSERVATION VI.

M. l'abbé de la Motte, licencié en théologie, avoit joui jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans d'une excellente santé. Il étoit musculeux, d'une charpente forte, ayant une ample poitrine, bien conformée, issu de parens forts, robustes, et nullement de race phthisique.

Il suivoit sa licence de théologie avec zèle et avec distinction. Il soutint surtout avec beaucoup de feu cet exercice qui commençoit vers les six heures du matin, et qui ne finissoit que vers les six heures du soir, au milieu duquel intervalle il y avoit cependant un bon repas dont le candidat faisoit les honneurs.

M. l'abbé de la Motte s'acquitta de tous ces devoirs à merveille, parla beaucoup, et il mangea et but autant. Le soir il eut un peu de

fièvre, et ne dormit pas de la nuit. Il eut, le lendemain matin, un léger saignement de nez, sa tête étoit pesante, son visage étoit rouge, ses yeux gonflés. Des quintes de toux lui survinrent, et furent suivies d'un crachement de sang très-abondant. Appelé auprès de lui avec M. Belletête, je le fis saigner une fois du pied, et deux autres fois du bras. Je lui prescrivis une diète bien sévère, et l'usage des boissons adoucissantes et légèrement rafraîchissantes. M. l'abbé de la Motte paroissoit rétabli, et dans son premier état : mais des nouvelles quintes de toux survinrent avec quelques légers crachemens de sang. Le malade maigrit. Sa respiration étoit courte. Il avoit un peu d'enflure aux jambes, des douleurs assez vives à la poitrine revinrent, la tête se prit. Le malade eut un dévoiement, qui dura peu de jours, avec des sueurs très-abondantes, et mourut.

Le corps fut ouvert, et voici ce que l'on trouva.

1° Les ventricules du cerveau pleins d'une eau sanguinolente. Il y avoit aussi beaucoup d'eau rougeâtre épanchée dans la cavité du crâne.

2° Les poumons étoient adhérens à la plèvre

sous les côtes supérieures, et principalement du côté gauche où les adhérences étoient fort lâches, et formoient un tissu spongieux, plein d'une substance gélatineuse rougeâtre. Les poumons étoient aussi pleins de duretés, comme squirrheuses, et dont plusieurs étoient ouvertes extérieurement et suintoient une humeur rougeâtre, ichoreuse. Elles étoint nombreuses du côté droit. La cavité de la poitrine de ce côté contenoit une grande quantité de cette humeur épanchée, laquelle refouloit le diaphragme et le foie subjacent; le poumon gauche, le lobe supérieur, surtout, étoit creusé de clapiers pleins de pus.

3° Il y avoit beaucoup d'eau dans le péricarde. Le tissu du cœur étoit relâché; ses cavités du côté droit, ainsi que l'artère pulmonaire, paroissoient plus amples.

4° Les autres viscères du bas-ventre étoient sains.

TRAITEMENS HEUREUX.

OBSERVATION (A).

Milady Musgrave éprouva à la fin de l'hiver de 1787, une hémoptysie des plus considé-

rables, qui fut bientôt suivie de la fièvre : pendant long-temps ; cette fièvre fut continue avec des redoublemens quelquefois irréguliers, mais qui avoient cependant coutume de revenir le soir. Les quintes de toux avoient lieu en tout temps ; mais elles étoient surtout opiniâtres et violentes pendant les redoublemens qui amenoient souvent des crachemens de sang. Mylady Musgrave, qui étoit alors âgée de 20 ans, éprouvoit depuis quelque temps un dérangement du flux périodique ; il faut remarquer aussi qu'elle avoit mené une vie très-agitée, qu'elle avoit été passionnée pour la danse, et qu'elle avoit souvent passé dans ce divertissement les journées entières, et même quelquefois les nuits. Ses urines étoient très-rouges et rares ; elle avoit le visage bouffi, ses mains et ses pieds étoient enflés. Elle éprouvoit une oppression de poitrine avec des battemens de cœur extrêmes, sa langue étoit très-rouge, son pouls serré, inégal, et parfois intermittent : tel étoit l'état de cette malade, lorsque je fus appelé pour la première fois. Elle étoit alors à l'abbaye aux Bois.

L'épuisement qui avoit succédé à des évacuations énormes de sang, m'empêcha de la

faire saigner à mon arrivée; d'ailleurs le crachement de sang étoit alors bien diminué. Je crus devoir lui prescrire des boissons rafraîchissantes, relâchantes et légèrement diurétiques, comme du petit-lait émulsionné et légèrement nitré, de l'eau légère, d'orge mêlée avec un peu d'eau de groseilles; et comme elle éprouvoit des contractions spasmodiques des membres, et que les urines étoient rares, je lui conseillai un demi-gros d'éther nitreux dans trois onces de look blanc à prendre par petites cuillerées de temps en temps. Je crus devoir ainsi remédier à l'état de constipation, et prescrivis dans cette vue des lavemens avec de l'eau de veau émulsionnée. Ce traitement produisit de jour en jour d'heureux effets; les urines devinrent plus abondantes et moins rouges, l'enflure du visage et des extrémités diminua, et on observa un amendement marqué dans tous les autres symptômes; mais, comme la malade ne dormait pas, on lui fit prendre le soir un julep fait avec demi-once de syrop de diacode dans six onces d'eau distillée de lys, de pourprier et de laitue, ou cinq à six gouttes de teinture gommeuse d'opium, appelée de Rousseau, dans pareille quantité de ces eaux distillées.

La malade ne prenoit, depuis plusieurs jours, aucune nourriture que les boissons susdites, et son état s'amélioroit de jour en jour. Mais il survint inopinément une nouvelle hémoptysie; milady rendit au moins une grande palette de sang, plutôt par le vomissement que par l'expectoration. Je la fis saigner du pied par le moyen des sang-sues, n'ayant pas voulu qu'elles lui fussent mises à la vulve; l'application aux malléoles en fut même répétée une seconde fois. Le crachement de sang diminua, on continua l'usage des boissons émollientes, adoucissantes et légèrement diurétiques; et comme la malade éprouvoit une agitation singulière, avec des insomnies opiniâtres, je lui fis faire usage des calmans dans les véhicules les plus adoucissans et légèrement rafraîchissans, en les variant. Elle prit une ou deux pillules de cynoglosse, d'un grain chacune, toutes les six à huit heures, et par-dessus cinq à six onces d'eau de laitue: le plus grand silence fut ordonné. La malade vécut long-temps de bouillons de grenouilles, d'émulsions, d'eau de riz; cependant, lorsqu'elle paroissoit dans un état plus avantageux, il lui survint une éruption sur le visage, qui me détermina à lui faire mettre un exu-

toire au bras, lequel fut entretenu pendant long-temps, le plus doucement possible. La toux et les crachemens de sang diminuèrent. Il n'y avoit plus de suffocation. Je crus devoir conseiller l'usage des demi-bains tièdes qui réussit parfaitement. Milady dormit mieux. Elle éprouva moins de chaleur et moins de rougeur au visage. Sa peau fut moins brûlante, la paume des mains fut moins sèche; enfin, elle éprouvoit des chaleurs moins vives.

Cependant quelquefois, après avoir un peu parlé, elle toussoit, et son expectoration étoit rouillée.

On joignit aux bouillons de grenouilles, tant comme remède, que comme très-légère nourriture, l'usage de la décoction blanche, foiblement aromatisée avec l'eau de fleur d'orange, ne pouvant lui passer autrement; elle prit en assez grande quantité de l'extrait de kinorhodon. On lui permit ensuite quelques cuillerées de gelée d'orange avec la corne de cerf. Enfin, elle prit le lait d'ânesse, d'abord une fois le jour, puis deux fois. Le reste de la journée elle prenoit deux ou trois bouillons de grenouilles. On y joignit des pillules de trois grains de camphre avec deux grains de nitre, quelques crêmes de riz claires et

autres farineux ; usant toujours, dans la journée et dans la nuit, de légères émulsions. Par le traitement dont j'offre l'esquisse, lady Musgrave revint de l'état presque désespéré que je viens de dépeindre. Cependant l'hiver suivant, s'étant encore livrée avec excès à la danse, elle eut quelques légers crachemens de sang; mais elle en fut bientôt guérie par un traitement analogue à celui qu'elle avoit déjà suivi avec tant de succès. Elle a fait encore un séjour de quelques années à Paris, et en est partie en bonne santé.

OBSERVATION (B).

La petite-fille de madame la maréchale de N***, âgée de seize à dix-sept ans, mariée depuis peu, très-grande et fluette, éprouva, durant l'hiver de 1787, un dérangement dans le flux périodique : il se déclara d'abord une toux légère qui augmenta peu à peu, au point qu'elle devint presque continue jour et nuit. L'oppression fut extrême, le visage se bouffit, les jambes s'enflèrent, les digestions furent entièrement dérangées, et il survint un dévoiement considérable. La fièvre fut continue, avec des redoublemens toutes les nuits. Il fal-

loit soulever la tête de la jeune malade avec plusieurs oreillers pour faciliter sa respiration.

Après avoir examiné attentivement l'état de madame de Carvoisin, je crus devoir l'attribuer à une congestion de sang dans les vaisseaux pulmonaires, et je pensai que la saignée devoit être le premier remède. Je préférai celle du pied qui fut faite, par les sang-sues, avec succès. Le pouls devint plus souple, moins inégal, et la respiration moins gênée. Mais la toux étoit toujours très-opiniâtre; il y avoit de la suffocation; le visage étoit bouffi, les extrémités un peu enflées, les urines peu abondantes et rouges. L'usage des boissons délayantes, rafraîchissantes et légèrement diurétiques, parut donc indiqué, et il réussit en en effet. La fièvre diminua, les urines augmentèrent et devinrent moins rouges, le sommeil fut un peu rétabli au moyen des émulsions et de l'administration d'un ou de deux grains de pillules de cynoglose tous les soirs.

Cependant la poitrine continuait de rester engorgée. Je fis appliquer un vésicatoire au bras droit et un autre à la jambe gauche, et je fis soutenir long-temps la suppuration avec un onguent exutoire qui contenoit peu de cantharides. On appliqua aussi, à quelques

reprises, des ventouses en divers endroits de la poitrine, sur ceux auxquels la malade rapportoit ses douleurs variables. Ce traitement, continué pendant long-temps, eut tout le succès que je pouvois désirer, sans être obligé de recourir aux emménagogues, dont je pouvois craindre les effets. La toux diminua; la respiration devint plus libre; le flux périodique se rétablit, et la malade recouvra la santé. L'usage des bouillons de grenouilles, et ensuite celui du lait d'ânesse, qu'elle prit long-temps, l'ont parfaitement rétablie (1).

Je ne multiplierai pas davantage les exemple des traitemens de la phthisie pléthorique, heureusement traitée en divers quartiers de Paris, ou par des consultations en divers lieux, et je m'abstiendrai de rappeler ceux qu'on trouve dans les auteurs, qui sont très-nombreux. Il est bon, cependant, de dire un mot d'une observation que Hoffman a consacrée dans ses écrits, et qui offre l'exemple le plus frappant de l'heureux traitement d'une phthisie pléthorique. Le sujet de cette obser-

---

(1) Cette dame est depuis accouchée de plusieurs enfans, et elle jouit d'une bonne santé, quoiqu'elle n'ait pas eu un grand soin de la conserver.

vation étoit un homme de quarante ans, d'un tempérament sanguin, qui avoit mené précédemment une vie très-agitée et très-désordonnée. A cette époque, il se réduisit à vivre dans l'inaction ; il négligea de se faire pratiquer une saignée dont il avoit contracté l'habitude les années précédentes.

La nature parut diriger ses efforts vers les vaisseaux hémorroïdaux, qui devinrent très-gonflés et douloureux, et qui, par un traitement mal entendu, produisirent un ulcère fistuleux, dont on parvint, bientôt après, à opérer la guérison ; mais, un mois après, il se déclara une toux qui devint de plus en plus violente, avec expectoration d'une manière visqueuse et purulente. Le malade tomba dans le dépérissement ; il éprouva une espèce de diarrhée colliquative et d'autres symptômes du plus mauvais présage. Hoffman prescrivit l'usage des émulsions, fit mettre un cautère à l'un et à l'autre bras, et ne négligea pas de pratiquer une saignée de pied. La guérison suivit de près le traitement méthodique de ce médecin habile (1).

(1) C'est ainsi qu'en suivant les indications dans la prescription des remèdes, on obtient des succès ; que, non seulement on n'obtient pas, mais on opère des

OBSERVATION (C).

Madame la comtesse d'Aranda, ambassadrice d'Espagne, vint en France en 1785, immédiatement après son mariage. A peine âgée de dix-huit ans, elle avoit été dans sa première jeunesse très-délicate, quoique bien conformée, et n'avoit jamais eu de grandes maladies. Ce ne fut que vers l'âge de seize ou dix-sept ans qu'elle a éprouvé des irruptions fréquentes et érysipélateuses sur le visage. Ces éruptions ont été précédées d'une toux longue et incommode, qui diminuoit

---

effets fâcheux, ou du moins bien hasardés, lorsque les traitemens sont prescrits d'après de vaines théories. Je ne purge pas, disoit *Bordeu*, parce que je m'imagine que les premières voies sont pleines de saburre; mais parce que je vois que la langue est chargée; que le malade éprouve de dégoûts pour les alimens, ou n'en perçoit pas le vrai goût; qu'il a des vents, des borborigmes; qu'il ressent un peu de gonflement, du poids dans la région épigastrique; alors je prescris la purgation, parce que l'expérience a prouvé qu'elle réussissoit, si toutefois encore il n'y a pas de contre-indications majeures; car alors, je m'abstiens de tout purgatif. Et n'est-ce pas d'une manière semblable qu'il faut agir pour prescrire tous les autres remèdes?

lorsque l'éruption commençoit à paroître à la peau, et qui finissoit, peu de temps après, plus ou moins vite, suivant qu'elle étoit complète.

Dans une pareille circonstance, elle a été saignée en Espagne quatre fois en peu de temps; il est vrai qu'elle eut un érysipèle si vif sur le visage, que s'étant prolongé sous les cheveux, elle en perdit une partie. Il n'y avoit pas long-temps que cet accident étoit survenu à madame l'ambassadrice, lorsqu'elle s'est mariée; il n'y avoit pas long-temps aussi qu'elle étoit réglée. Arrivée en France au mois de mai, elle y a joui d'une bonne santé les trois ou quatre premiers mois; ses règles venoient assez régulièrement, quoiqu'elles ne fussent pas bien abondantes; et à l'exception d'une certaine délicatesse de constitution qui faisoit paroître la malade plus jeune encore qu'elle n'étoit, elle remplissoit fort bien ses fonctions.

Ce fut vers la fin du mois d'août qu'elle éprouva une légère toux, qui finit, en peu de jours, par une éruption érysipélateuse au visage; vers le commencement d'octobre, autre éruption du même genre; mais celle-ci fut précédée d'une toux plus vive et plus opiniâtre, qui dura une quinzaine de jours. Le pouls

étoit plein et fébrile. Je fus obligé de faire saigner madame l'ambassadrice du pied. Je lui prescrivis d'abord des boissons humectantes, telles que l'eau d'orge, l'eau de veau, de poulet, les infusions théiformes de fleurs de tilleul, de violettes, de mauve, des bouillons de grenouilles ; pour la nuit, quelque potion légèrement calmante ; et enfin, lorsque l'érysipèle paroissoit, et que le pouls étoit moins fréquent et plus détendu, je lui prescrivois des boissons légèrement diaphorétiques, de l'eau de tilleul, de bourrache, de sureau, de coquelicot. Ce fut aussi à cette époque que je jugeai nécessaire de faire appliquer un vésicatoire à la malade. Il fut mis au bras gauche, dont on entretint long-temps la suppuration avec un onguent exutoire très-léger (1).

---

(1) (*Note du Traducteur italien.*) Dans beaucoup de cas semblables j'ai eu plus de succès du vésicatoire appliqué sur la poitrine, que de celui appliqué à toute autre partie. Les meilleurs praticiens ont adopté cette méthode. D'après plusieurs observations, je puis assurer fermement que les vésicatoires sont plus utiles pour opérer une révulsion par la suppuration qu'ils excitent, que comme stimulans.

(*Réponse de l'auteur.*) Les vésicatoires peuvent être

On essaya aussi de lui faire prendre le lait d'ânesse, qui ne réussit pas merveilleusement; cependant la santé parut se rétablir; la malade sortoit, et recevoit la société. Ses règles ne varièrent presque point, soit par rapport à leur quantité, soit relativement à l'époque de leur apparition. Dans le mois de décembre 1786, autre invasion de l'humeur érysipélateuse. Elle fut précédée d'une toux cruelle, avec chaleur à la peau, irritation dans le pouls, insomnie. La saignée parut encore nécessaire pour prévenir l'engorgement ultérieur des vaisseaux du poumon, et l'on suivit du reste le traitement exposé ci-dessus. On ajouta seulement trois ou quatre onces de chair de tortue aux bouillons de grenouille.

Cependant madame étant sortie avant que l'érysipèle fut peut-être entièrement dissipé, il survint un autre orage. La toux fut plus forte, et l'irritation extrême; même traitement, mais sans nouvelle saignée; ce n'est qu'après un mois

---

doublement utiles, et par la douleur qu'ils causent dans une partie éloignée du siège de la maladie, où la douleur est sans danger; et aussi par la suppuration qu'ils y attirent, ou forment. Quelquefois c'est par la seule douleur qu'ils sont efficaces; c'est surtout au commencement de certaines maladies.

d'une opiniâtre continuité, que l'accident cessa par l'apparition de l'humeur érysipélateuse. Sans doute que cette éruption ne fut pas encore complète, ou qu'il devoit bientôt en survenir une nouvelle, car la malade étant sortie pour aller dans le monde, elle retomba dans tous les accidens ordinaires. Cette fois, j'eusse voulu éviter la saignée, la malade ayant déjà éprouvé une grande diminution dans l'évacuation périodique ; mais son pouls étoit très-vif, sa toux sèche et continuelle; il y avoit beaucoup de chaleur à la peau ; la malade n'avoit pas dormi malgré son calmant. Il falloit éviter quelque irruption vers la poitrine, la rupture, même l'engorgement des vaisseaux du poumon ; je prescrivis la saignée du pied, à laquelle la malade préféra l'application des sang-sues aux jambes, ce qui lui fut accordé; le reste du traitement fut continué, l'érysipèle parut, la toux se dissipa; on employa cette fois-ci des diaphorétiques plus puissans; on ajouta des fleurs de bourrache et de sureau, un grain de kermès minéral à l'infusion de coquelicot. La malade en a pris un grain chaque matin pendant quelques jours. On en a discontinué l'usage, les règles étant revenues, au temps précis de leur épo-

que ordinaire, en quantité et qualité convenables, lorsque la toux et l'érysipèle ont cessé; on a depuis appliqué un second vésicatoire à la jambe droite, d'où est résultée une suppuration copieuse et de bonne qualité.

Madame l'ambassadrice d'Espagne a fait le voyage de Bagnères de Bigorre et de Bagnères de-Luchon, où elle a pris les eaux sans succès. Elle revint à Paris, à peu près dans le même état, d'où elle est partie l'année suivante pour l'Espagne, après avoir long-temps pris les sucs d'herbes chicoracées, les bouillons de tortue, le lait d'ânesse, etc. Arrivée en Espagne, elle a été soignée par les plus habiles médecins; ses accidens ont long-temps continué, et souvent avec les mêmes violences. Ses règles supprimées ont donné lieu à des fausses idées de grossesse. Madame la comtesse d'Aranda est ainsi parvenue vers l'âge de vingt-quatre ans, et dans une telle disposition : gagner quelques années, c'est souvent gagner de la santé (1).

---

(1) J'ai appris depuis la première édition de cet ouvrage, que madame la comtesse d'Aranda avoit été forcée de se faire saigner très-souvent, pour suppléer aux époques, et que sa santé s'étoit affermie en acquérant des années.

Il y a apparence qu'elle seroit déjà morte phthisique, sans le traitement méthodique que nous lui avons administré, et sans celui qu'on lui a fait depuis en Espagne. Cette observation nous a paru assez intéressante pour être rapportée, d'autant plus qu'elle me fournit l'occasion de dire que j'ai vu plusieurs autres cas semblables; les jeunes femmes qui en étoient l'objet, n'ont été préservées de la phthisie que par des saignées réitérées de temps en temps, pour suppléer aux règles, et par quelques autres remèdes analogues à ceux qui ont été prescrits dans cette circonstance.

OBSERVATION (D).

J'ai vu, en 1782, dans le mois de février, la fille d'un menuisier, cour du Commerce, qui avoit un crachement de sang considérable; elle étoit âgée de seize ans et trois mois; elle n'avoit pas encore eu ses règles: ses jambes étoient enflées; elle avoit une toux continuelle, et ne pouvoit rester dans son lit qu'avec un ou deux oreillers: son pouls étoit plein, entrecoupé; cependant son visage pâle, ainsi que ses gencives. Je m'assurai par le tact, que la région hypograstique étoit un peu tuméfiée;

ses urines étoient très-rouges et en petite quantité.

Elle n'avoit point eu de crachement de sang considérable jusqu'ici; elle en avoit seulement rendu quelques filets, et depuis long-temps sa voix étoit affoiblie, rauque; elle avoit de la peine à parler, à marcher, et surtout à monter le plus doux escalier. Un médecin lui avoit conseillé l'usage des boissons incrassantes, telles que l'eau de riz avec la racine de grande consoude, des bouillons avec des grenouilles, du mou de veau, des tisanes avec des jujubes, des dattes, etc., des laitages enfin; mais ce traitement, bien loin de lui être utile, paroissoit au contraire lui nuire davantage.

Je crus que le défaut des règles étoit le premier objet à considérer. Je prescrivis l'application des sang-sues au périnée et autour de l'anus, ce qui fut fait avec un tel succès, que la malade ne toussa presque plus le lendemain; sa respiration étoit plus facile et sa voix bien plus forte. L'application des sang-sues eut encore lieu quatre jours après. La jeune malade but long-temps des eaux de Passy (1)

---

(1) Les eaux ferrugineuses de Passy sont souvent prescrites en France dans quelques maladies de lan-

non épurées à ses repas avec un peu de vin. Elle prit le matin à jeun deux ou trois tasses d'une infusion légère de mélisse de tilleul et des feuilles d'oranger édulcorée avec le syrop de cerfeuil.

Deux ou trois fois la semaine, elle mettoit les pieds dans l'eau, ou elle prenoit un demi-bain tiéde; elle s'abstint rigoureusement de laitage, et vécut d'alimens un peu choisis, faisant tous les jours un tour de promenade: enfin, en moins d'un mois, elle parut dans le meilleur état. Cependant, environ deux mois après, l'oppression et la difficulté de respirer revinrent avec de la toux, et avec un crachement de sang assez considérable:

---

gueur; les eaux de Spa peuvent par conséquent avoir le même succès. Nos eaux de *Ricovaro,* devenues célèbres dans toute l'Europe, ressemblent beaucoup aux eaux de Spa. Je les ai conseillées avec succès, coupées avec le lait d'ânesse, ou de chèvre, dans la phthisie dorsale et nerveuse, dans les maladies chroniques du poumon; toutes les fois qu'elles n'étoient point compliquées d'engorgemens musqueux, purulens ou tuberculeux. J'ai aussi obtenu de bons effets de l'eau acidule froide de *Cilla.* L'eau de *Brandola* qui contient un peu moins de muriate calcaire, ne m'a pas aussi bien réussi. (*Note du Traducteur italien.*)

la malade paroissoit retomber dans le premier état, lorsqu'un chirurgien lui fit réitérer le traitement que je lui avois prescrit, et dont elle avoit retiré un si grand avantage. Les accidens cessèrent : on me conduisit ensuite la jeune malade; je recommandai de ne plus attendre, pour recourir au traitement, que les accidens revinssent, que le sang fût dévié et ramassé dans la poitrine. La malade étant pléthorique, je conseillai, 1° de mettre tous les mois, pendant plus ou moins de temps, les sang-sues à l'anus et à la vulve; 2° que la malade continuât l'usage des bains de pied et des demi-bains ; 3° qu'elle prît un mois de suite, tous les matins à jeun, quatre des pillules suivantes. *Prenez* savon médicinal, un gros; gomme ammoniaque, extrait de pissenlit, demi-gros de chacun; élixir de propriété, quantité suffisante pour incorporer et former des pillules de trois grains qu'il faut argenter. 4° Qu'elle bût immédiatement, sur ces quatre pillules, un verre d'eau de Passy non épurée; 5° qu'elle prît le matin, de temps en temps, et vers ses époques, à la place des eaux de Passy, une légère infusion de safran oriental; 6° qu'elle suivît d'ailleurs un bon régime.

Ce traitement eut lieu pendant long-temps et à diverses reprises : on recourut à l'application des sang-sues plusieurs mois de suite ; la jeune personne alla de mieux en mieux. On s'abstint quelquefois de la saignée artificielle ; mais lorsqu'on retardoit trop de temps, les accidens revenoient : enfin, après plus de deux ans et demi d'un pareil traitement, les règles parurent ; la malade avoit alors dix-neuf ans et trois mois ; elles furent peu abondantes les premiers mois, mais peu à peu elles le devinrent davantage ; les forces augmentèrent, la poitrine ne fut plus malade. La jeune personne s'est mariée, a eu des enfans, et a continué de jouir de la meilleure santé. Combien d'autres faits de ce genre ne pourrions-nous pas rapporter que notre clinique nous a fournis, et combien par conséquent de phthisies, prévenues ou plutôt guéries à leur invasion, dont l'auteur a été méconnu ?

Quelques remarques sur les observations précédentes.

Rien n'est plus commun, sans doute, que de voir la phthisie survenir à ceux qui ont craché du sang ; et c'est d'après cela qu'on a pensé que cette maladie étoit produite par un

reste de sang corrompu, qui se changeoit en pus, lequel ensuite ulcéroit le poumon de plus en plus, et donnoit lieu à une phthisie incurable. On peut voir sur cet objet ce que les anciens ont écrit, et ce que Van-Swieten en a dit, d'après eux, dans ses commentaires sur Boheraave (1) ; mais comme on a si souvent observé, que cette sorte d'hémorragie n'étoit pas accompagnée de suites fâcheuses, et que bien plus elle pouvoit être critique, ou avantageuse, on a cru que cette différence de terminaison pouvoit dépendre de la nature du sang ou de la différence du lieu d'où il provenoit. Est-ce du nez, du voile du palais, de la luette ou des amigdales que l'hémorragie tire sa source? N'est-ce pas du pharinx, de l'œsophage ou même de l'estomac que le sang provient? On n'a rien oublié pour distinguer cette sorte d'hémorragie de celles du poumon; celles-ci sont fréquemment suivies

(1) *Si jam contingeret, ruptis his vasculis, sanguinem effundi in cellulosa hanc membrana, cruor extravasatus, corruptus morâ et acrior redditus, suppurationem et ulcus pulmonare producere poterit.... Ille vero, qui in membrana cellulosa colligitur, per hanc viam exire nequit, nisi erosis jam tracheis vicinis, exitum invenerit. Tom. IV, de phthisi pulmonari, aphor.* 1198.

de phthisie, et on les connoît, dit-on, par la toux qui précède, qui accompagne ou qui suit la sortie du sang; on la connoît par le sang qui est écumeux (1), et plus ou moins mêlé avec la salive. Or, comme ce sang peut provenir, ou de la rupture, ou de l'érosion des vaisseaux sanguins, artériels et veineux du poumon, séparément ou à la fois; qu'il peut s'écouler, des extrémités de ses vaisseaux, dans le tissu du poumon et dans les bronches; qu'il peut enfin, ajoute-t-on, sortir de ses vaisseaux par une espèce de transudation, les Grecs ont établi quatre espèces d'hémorragie, qu'ils ont désignées par des noms particuliers (2); ils n'ont pas manqué de rechercher quelles pouvoient être les causes de chacune d'elles, et à quels signes on pouvoit les distinguer.

Ces observations peuvent, en effet, être importantes; mais qu'il nous suffise de faire remarquer ici que ces hémorragies ne sont pas toutes également suivies de la phthisie, et que très-souvent elles en sont plutôt l'effet que la cause.

---

(1) *Qui sanguinem spumosum expuunt his ex pulmone talis ejectio fit. Hipp., aphor. V., art. III.*

(2) *Hemorragia per rixin, per diabrosin, per anastomosin, et per diapedesin.*

C'est depuis l'âge de dix-huit, trente, trente-cinq ans, que les personnes qui éprouvent des crachemens de sang sont le plus exposées à devenir phthisiques (1) ; mais les hémorragies ne sont pas aussi communes, et les suites n'en sont pas aussi fâcheuses après cette époque de la vie. *Juvenes autem*, disoit Arétée, *usque ad consistentem ætatem, post sanguinis sputum phthisici fiunt* (2).

On a remarqué que ces hémorragies n'avoient pas de suites aussi fâcheuses, relativement à la phthisie, lorsqu'elles venoient tout d'un coup dans des sujets qui n'avoient eu ni toux, ni difficulté de respirer, que dans ceux qui avoient éprouvé ces accidens : bien plus, on a remarqué qu'elles étoient surtout fâcheuses, suivies de suppuration, dans ceux qui avoient déjà maigri, ce qui nous porte à croire qu'elles sont fréquemment, si elles ne

---

(1) *Tabes maxime fit ætatibus ab anno octavo decimo usque ad quintum trigesimum.* Hipp., aphor. sect. V, n° 9. Mais sans doute qu'Hippocrate n'a entendu parler que des phthisies d'origine ou de constitution ; car les phthisies accidentelles, qui succèdent à des maladies diverses, peuvent survenir à tous les âges.

(2) *De causis et signis morborum diuturn., lib. I, cap. 8.*

le sont pas toujours, l'effet de l'altération du sang lui-même, comme Galien l'a autrefois observé (1).

En effet, s'il ne falloit, pour donner lieu à la phthisie, que le concours de quelque cause particulière, indépendante du crachement de sang, combien de personnes qui en ont craché et qui partoit réellement du poumon, ne seroient point mortes phthisiques, lesquelles cependant n'ont ressenti aucun des symptômes de cette maladie? Combien de personnes ont été dangereusement blessées ou frappées à la poitrine, et ont craché du sang sans

---

(1) *Non omne sanguinis sputum sequentem habet puris expuitionem, sed tantum illud quod mali moris est.* Galien, *de method. medend.*, *lib. V*. Cela nous explique pourquoi plusieurs de nos malades, après avoir éprouvé des hémoptysies énormes et réitérées, suivies des expectorations muqueuses, jaunâtres plus ou moins, quelquefois un peu verdâtres avec des quintes de toux, de la fièvre même, ne sont cependant pas morts de la phthisie pulmonaire, malgré toutes les apparences qui avoient eu lieu, et qui pouvoient justement faire craindre cette maladie ; nous aurions plusieurs faits de cette nature, que nous pourrions rapporter, si nous ne craignions de donner enfin trop d'étendue à cet ouvrage ; d'ailleurs quelques-uns seront exposés à l'article *phthisie catarrhale*.

devenir phthisiques ? Cependant il s'est fait en eux des extravasions de sang dans le tissu du poumon qui ont heureusement terminé (1); on peut même dire que ces accidens ont été souvent moins fâcheux, parce que l'hémorragie a eu lieu (2).

---

(1) (*Note du Traduct. ital.*) Les faits remarquables d'heureuses guérisons de lésions des poumons par cause extérieure, que l'on trouve si multipliés dans les Œuvres chirurgicales, sont très-importans pour l'explication pathologique des affections du poumon. L'on a vu se guérir sans accidens consécutifs, et pourvu que les malades ne fussent point prédisposés à la phthisie, les plus grandes plaies du poumon, accompagnées de pertes de sang considérables et d'inflammations intenses, ainsi que d'abondantes suppurations. Au contraire, l'inflammation la plus légère du poumon devient, chez un sujet disposé à la phthisie, très-dangereuse et dégénère progressivement en phthisie pulmonaire, ce qui prouve l'influence qu'a sur les affections, soit locales, soit universelles des poumons, une prédisposition générale. Et sous ce point de vue devient très-important ce que M. *Portal* avance ici, que le crachement de sang est dans beaucoup de cas bien moins la cause que le commencement de la phthisie qui est ensuite suivie de ses autres symptômes, d'autant plus fréquemment et constamment, qu'il existoit déjà une prédisposition plus grande à cette maladie.

(2) Voyez l'article dernier de la phthisie par les contusions et par les plaies à la poitrine.

Nous pouvons croire, avec assez de vraisemblance, que ce qui se passe dans les autres parties du corps, doit avoir lieu dans le poumon. Les échymoses les plus considérables ne se dissipent-elles pas ordinairement sans suppuration ? Les épanchemens même de sang dans les cavités intérieures du corps en sont rarement suivies ; et si elle a lieu après cet accident, c'est qu'elle dépend de quelqu'autre cause particulière qui l'a produite ou disposée ; mais enfin, quand bien même ce sang épanché dans la poitrine pourroit donner lieu à quelques abcès dans les poumons, est-ce qu'il seroit capable de détruire leur substance aussi complétement qu'on l'a observé ? on a injecté du pus des vieux ulcères dans les cavités de quelques animaux vivans, sans qu'il leur soit survenu aucun accident. Dans les vomiques, l'abcès, qui est le produit des parties détruites du parenchyme du poumon, peut se frayer une route par les bronches ; la cicatrice du poumon, dont la substance est saine, se fait, et le malade guérit souvent parfaitement.

Mais dans les personnes qui sont disposées à la phthisie, par la mauvaise affection du poumon, une partie de ce viscère suppure

long-temps avant que la suppuration se forme dans une autre; et ce qui prouve que ce n'est pas par l'action des premiers foyers purulens que ces suppurations ultérieures ont lieu, c'est que les abcès se forment en des parties souvent très-éloignées les unes des autres. C'est donc par sa mauvaise disposition, et non par l'érosion, occasionnée par le pus, que ce viscère est détruit.

On voit par-là combien on doit être réservé dans les conséquences que l'on tire; car non seulement il n'est pas prouvé que les crachemens de sang puissent donner lieu à un abcès du poumon, mais même il n'est pas prouvé, que quand cet abcès auroit lieu, le reste de la substance du poumon dût en être affecté et détruit, comme cela arrive dans ceux qui périssent de la phthisie. Les crachemens de sang sont ordinairement l'effet des altérations du poumon. Ce viscère vient-il à s'endurcir, à s'obstruer, à se racornir, alors une partie de ses vaisseaux s'oblitèrent, le sang qui les pénétroit reflue dans les autres. Ils sont dilatés, distendus, déchirés, ce qui donne lieu à des hémorragies plus ou moins considérables et plus ou moins rapprochées.

Elles peuvent encore être occasionnées par

la pression que le poumon éprouve des parties voisines, soit que la cavité de la poitrine soit rétrécie par la mauvaise disposition de la charpente osseuse, comme cela arrive dans les rachitiques, soit que cette pression des poumons dépende du diaphragme, que le foie, trop volumineux, ou que quelqu'autre tumeur du bas-ventre, le refoule dans la poitrine (1). La grossesse peut quelquefois pro-

---

(1) (*Note du Traducteur italien.*) Il est évident, qu'indépendamment des causes extérieures et accidentelles, la disposition et la conformation des organes pulmonaires ont la plus grande influence sur le crachement de sang. Les vaisseaux résistent aux liquides qui y circulent; mais si leur énergie diminue, c'est alors qu'on peut craindre un déchirement, surtout si l'impétuosité du sang est plus grande, et si la structure du thorax est telle, qu'il soit trop rétréci; par conséquent sa cavité trop petite; les poumons se dilatant avec moins d'amplitude, les fluides circuleront avec moins de rapidité, d'autant plus que les parois des vaisseaux seront plus déprimées. La difficulté de la circulation du sang dans les poumons est favorisée chez les phthisiques et les hémoptysiques par l'aplatissement des épaules et l'extrême longueur du cou. On voit par-là combien les bandages sont pernicieux pour les enfans et les corps pour les adules, tendant à diminuer la cavité du thorax, par la compression des

duire le même effet, surtout chez des femmes maigres, fluettes, dont les poumons sont quelquefois déjà surchargés de sang.

Cette hémorragie est souvent le seul accident que le malade éprouve, avant que les autres symptômes de la phthisie se déclarent; et comme ceux-ci ne surviennent quelquefois que long-temps après, on a cru qu'ils en étoient l'effet. Mais il paroît que bien loin que les crachemens de sang soient là cause de la phthisie pulmonaire, ils en sont ordinairement les premiers symptômes (1). Il existe alors une pléthore générale dans les vaisseaux

---

côtes et du ventre, qui est aussi comprimé; ce qui gêne le mouvement du diaphragme. *Spigel* ne se trompe donc point quand il leur attribue la fréquence des phthisies en Angleterre. J'ai vu des jeunes personnes délicates qui, à la vérité, n'étoient pas heureusement conformées, chez lesquelles l'usage des corps a accéléré les effets de la mauvaise disposition naturelle. Cet usage, fondé sur le préjugé le plus insensé, commence pourtant à se perdre. On doit ce perfectionnement, dans l'éducation physique, aux célèbres écrivains qui n'ont pas cessé de le combattre.

Réponse de l'Auteur. Montaigne, Rousseau, etc.; et avant eux Charles Étienne et Riolan, etc. Voyez nos observ. sur le rachitisme, et le 1[er] vol. de nos Mém., p. 119.

(1) Un jeune homme, d'environ vingt-cinq ans, sujet depuis près de trois ans à de grandes hémor-

sanguins, et particulièrement dans ceux du poumon (1), ce qui établit une disposition inflammatoire et un développement plus ou moins rapide des symptômes de la phthisie, de sorte que ce n'est pas seulement le sang épanché à la suite des hémorragies dans le tissu du poumon, qui donne lieu à tous les accidens, mais le sang dont les vaisseaux pulmonaires sont engorgés.

On peut croire qu'alors cette échymose ne peut plus se résoudre ; car le sang qui la forme, non seulement ne peut être absorbé

---

ragies par le nez, par la bouche, provenant du poumon, par l'anus, ou par des hémorroïdes, et même par la verge, fut saisi d'une fièvre violente avec difficulté de respirer et de grandes anxiétés ; il survint un délire à diverses reprises, des convulsions et enfin la mort.

A l'ouverture du corps, on trouva le mésentère squirrheux, les intestins pleins d'air, le rein gauche étoit en putréfaction et gorgé de sang, la vessie étoit atteinte de sphacèle, le poumon droit contenoit divers tubercules qui paroissoient à sa surface; il y avoit dans son intérieur une vomique pleine de pus, le poumon gauche étoit aussi en putréfaction. Lieutaud, Histor. anat. medic., tome I, pag. 320.

(1) On peut consulter sur la force vitale des artères et sur celle du poumon en particulier, la dissertation de M. Krams, *de vi vitali arteriarum*, ect., Argentor. 1769.

par les vaisseaux du poumon toujours pleins, mais qu'elle est continuellement augmentée, par une ultérieure transudation de ce liquide hors de ses vaisseaux naturels (1).

---

(1) (*Note du Trad. ital.*) Les effets du sang extravasé dans les poumons sont, comme on le sait, relatifs à la cause qui les a produits et à la lésion particulière des vaisseaux pulmonaires, qui arrive ou par *rixin* ou par *diabrosin*, ou par *anastomosin*. (M. *Fédérigo* ne parle pas de l'hémorragie par *diapédesin*, ou par transudation du sang, à travers les parois des vaisseaux; et en effet, cette hémorragie a-t-elle jamais lieu? celle par *diabrosin*, n'est peut-être pas réelle.) Cette distinction a été jugée nécessaire, tant pour le traitement que pour le pronostic, par les médecins anciens, et surtout par *Hippocrate* et *Arétée*. L'hémorragie qui arrive par anastomose est la plus facile à guérir, et n'occasionne que rarement des ulcères. On n'en peut pas dire autant des autres. Celui qui connoît l'organisation du poumon peut se rendre facilement raison des effets funestes occasionnés par la rupture des vaisseaux et par le séjour de la matière sanguine dans le tissu cellulaire de ce viscère; le sang s'y corrompt, décompose la substance molle en y occasionnant des ulcères, et ne peut se faire jour à travers le tissu cellulaire, qu'en corrodant les parois de la trachée; au lieu que si l'épanchement s'est fait dans les vaisseaux aériens, il peut être aisément expectoré par la toux.

La partie rouge du sang, que quelques-uns ont cru être la matière du pus, n'est pas la seule qui s'extravase dans le tissu cellulaire du poumon; les humeurs lymphatiques, gélatineuses et muqueuses s'y épanchent avec elle, s'y altèrent, et souvent s'y épaississent au point qu'il en résulte des indurations incroyables. C'est de cette manière que le cerveau, le foie, et autres viscères parenchymateux s'endurcissent à la suite des inflammations. On a un exemple encore de ces indurations dans les inflammations du sac herniaire et dans celle des membranes en général, des vaisseaux sanguins même et du cœur, qu'on trouve quelquefois aussi dures que de la corne, et d'une épaisseur extrême.

Dans les pneumonies, les effets de l'inflammation sont rapides et violens; ici ils sont obscurs et plus ou moins lents; mais il en résulte alors un état inflammatoire qu'il est essentiel de détruire dès son origine; ce qui est cependant d'autant plus difficile qu'il n'y a, quelquefois alors, ni douleur à la poitrine, ni difficulté de respirer, ni crachement de sang, ni fièvre; symptômes qui ont lieu pour la plupart dans la pneumonie, et qui déterminent à un traitement rigoureux,

souvent par des saignées répetées, qui emportent jusqu'à la cause du mal.

Il en résulte de là que, quoique les pneumonies, vulgairement appelées fluxions de poitrine, soient l'effet d'une cause qui a plus d'intensité, elles sont souvent moins fâcheuses, parce qu'on les traite convenablement et tout de suite, au lieu qu'on traite les phthisiques trop tard, et souvent pas avec assez de vigueur. Il est des phthisies pléthoriques qui ont une marche beaucoup plus rapide que les autres, et que l'on pourroit appeler *aiguës.* J'ai vu plusieurs malades qui en ont péri dans l'espace de moins de deux mois, sans avoir eu précédemment aucun signe qui pût annoncer en eux la disposition à la phthisie (1). Voyez l'observation de M. l'abbé de Puységur, que nous avons rapportée ci-dessus, n° IV; voyez celle de madame de Piennes plus bas, article sur la durée de la phthisie pulmonaire. Nous nous abstenons de citer d'autres exemples de phthisie aiguë de cette espèce, que nous avons recueillis dans notre pratique.

C'est à la pléthore en général, et à celle des

(1) J'ai souvent observé cette espèce de phthisie, produite par une métastase, à la suite d'une maladie aiguë qui ne s'étoit pas terminée par une crise heureuse.

vaisseaux du poumon en particulier, qu'on peut rapporter les phthisies qui surviennent aux jeunes personnes qui ont éprouvé des saignemens de nez considérables pendant long-temps; viennent-ils à se supprimer, les vaisseaux du poumon s'engorgent et reprennent une disposition inflammatoire qui les détermine à l'ulcération ou à la phthisie.

Cette espèce de phthisie par pléthore est très-commune (1); elle a lieu chez les filles qui doivent être réglées et auxquelles la nature refuse cette salutaire excrétion. Il y a en elle en ce moment un excès de sang qui doit sortir par la menstruation (2). Leur pouls est plein, gêné, rebondissant; leur respiration est courte, embarrassée : elles ont peine à monter un escalier sans éprouver de grands étouffemens; les battemens du cœur sont précipités, et souvent elles ont de vraies palpitations de cet organe. Si on considère l'habi-

(1) Voyez les Obs. I, III, IV et VI.

(2) Souvent aussi le sang ne s'y porte pas convenablement pour la menstruation, parce que la matrice n'a pas encore acquis le développement nécessaire à cette fonction; il n'est pas douteux que cela n'arrive quelquefois dans des filles, même dont tous les autres organes ont acquis leur volume le plus complet. Il y a des filles chez lesquelles la matrice ne prend

tude extérieure de leur corps, elles ont souvent alors le visage bouffi, les paupières noires, comme si elles étoient couvertes d'une échymose; leurs mains et leurs pieds ont un commencement d'enflure ; accidens qui sont produits par la surabondance du sang, et dont elles seroient délivrées si les règles leur survenoient ; mais si elles tardent à paroître, l'engorgement augmente; et comme le poumon reçoit du cœur, lui seul, à peu près autant de sang que tout le reste du corps, par une grosse artère qui aboutit à une multitude d'autres divisées à l'infini, qui serpentent dans ce viscère, d'une texture lâche, et qu'il est toujours en mouvement, il en résulte enfin une telle pléthore, que le sang s'extravase dans son tissu; de nouvelles échymoses succèdent aux premières, le poumon est dans un état de phlogose, et la phthisie

---

point le développement naturel, et qui ne sont jamais réglées ; l'anatomie m'en a démontré des exemples. J'ai reconnu cette cause dans des femmes mariées sans avoir leurs règles, et qui n'ont pas eu d'enfans ; mais d'autres sans être réglées ont cependant eu des enfans, et n'est-ce pas qu'alors le défaut de règles ne provenoit pas du défaut de développement de la matrice ? Voyez notre *Anat. Méd.*, t. 5, p. 537.

se déclare, ordinairement par des crachemens de sang (1).

Sans doute que cette maladie survient plutôt aux personnes qui ont quelque mauvaise disposition au poumon qu'aux autres; mais on conçoit que la pléthore seule peut la produire; et combien d'observations n'a-t-on pas qui le prouvent !

La phthisie peut survenir aux femmes dans un âge plus avancé; viennent-elles à éprouver quelque diminution dans leurs règles, les poumons s'engorgent. Même résultat après des couches fâcheuses, soit que les lochies n'aient pas été assez abondantes (2), soit qu'elles aient été supprimées; bien plus, à la congestion du sang dans le poumon se joint alors celle de la matière laiteuse, et les symptômes de la phthisie qui en provient, se développent avec une rapidité plus prompte. Quel est le médecin qui n'a point vu de ces malheureux accidens? Quelquefois il arrive

---

(1) Voyez plusieurs observations de ce genre dans le *sepulchretium* de Bonnet, et l'observ. I ci-dessus.

(2) Voyez les observations sur la mort de madame de Baschy, et de madame de Neuperg, rapportées ci-dessus.

que la phthisie ne survient que long-temps après une couche fâcheuse. La malade paroît se relever en bon état; mais ses règles ne reviennent point à l'époque convenable : on croit qu'elles ne sont que différées : plusieurs mois s'écoulent sans que cette excrétion ait lieu ; la toux survient, avec ou sans crachement de sang, la malade éprouve de la difficulté de respirer; des enflures en quelques endroits du corps, ordinairement des pieds. Cependant elle maigrit, et elle tombe enfin dans une phthisie désespérée. On voit bien que chez elles cette maladie est l'effet de la pléthore du poumon, et que, si on eût pu la prévenir, on aurait évité cette terminaison fâcheuse (1).

---

(1) (*Note du trad. ital.*) Il me semble que M. *Portal* se montre trop partisan de cette pléthore pulmonaire. Je conviens avec lui qu'après un accouchement difficile, qu'après une suppression de lochies, il peut se faire une pléthore partielle dans ce viscère, et que les saignées abondantes et répétées doivent être prescrites avec succès ; mais il est également vrai qu'il faut distinguer les cas et les circonstances, puisque la suppression das lochies, après un accouchement laborieux, n'est pas toujours suivie d'inflammation, même partielle. On observe au contraire,

A l'ouverture du corps de telles personnes on trouve les glandes lymphatiques du poumon gonflées, des foyers de suppuration plus ou moins nombreux, des engorgemens considérables en divers endroits du parenchyme de ce viscère.

Si on ne trouve point, à l'ouverture des

---

très-souvent les phénomènes d'une très-grande atonie dans les systêmes nerveux et musculaire, un pouls foible et petit, une pâleur et les soubresauts des tendons. Dans les femmes maigres et délicates sujettes à des affections morales, à des irritations nerveuses, à des pertes après l'accouchement, il n'est pas aisé qu'il se forme de pléthore. Dans les jeunes chorotiques, il n'est pas toujours vrai que la saignée soit un moyen sûr; souvent elle est inutile et même nuisible. Je crois qu'on doit distinguer la pléthore récente de celle qui ne l'est pas. Alors les ferrugineux, le mouvement, l'exercice, l'usage des alimens de haut goût, une vive passion amoureuse satisfaite sont les meilleurs emménagogues que l'art médical puisse fournir.

(*Réponse.*) M. *Fédérigo* se seroit dispensé de faire cette observation, s'il avoit considéré que l'auteur ne propose de saigner après la suppression des règles ou des lochies, que lorsque le pouls est plein, dur, fort, rebondissant; et que la respiration est courte, gênée, qu'il y a de la toux, avec ou sans crachement de sang.

corps, de sang dans les vaisseaux du poumon, et souvent dans le cœur même, comme cela arrive quelquefois, on ne doit pas conclure que la phthisie n'est point provenue de pléthore, car il arrive que ce liquide, très-abondant au commencement de la maladie, termine par se consumer entièrement (1).

Les femmes qui approchent du temps où elles doivent cesser d'avoir leurs règles, celles qui y sont parvenues, ou qui même viennent de le passer, sont souvent phthisiques par pléthore (2).

---

(1) Voyez plus bas nos observations sur la nature et la qualité de sang des phthisiques.

(2) (*Note du Traducteur italien.*) On doit savoir qu'il y a toujours une mauvaise disposition dans le viscère pulmonaire, lorsque, dans ce cas, il survient une pléthore ou une hémoptysie qui occasionne ensuite la phthisie. On a remarqué généralement que, chez la plupart des femmes, une suppression ou une simple diminution du flux périodique occasionnoit des maux de tête opiniâtres, un flux hémorroïdal, des maladies exenthématiques, ou des vapeurs histériques, et quelquefois des fleurs blanches.

(*Réponse de l'auteur.*) La seule pléthore sanguine de poumons pourroit, sans disposition antécédente, occasionner la phthisie, et une saignée de pied pourroit la prévenir, ou en détruire les premiers symptômes.

C'est par les règles qu'elles sont délivrées, tous les mois, d'un sang surabondant pendant une trentaine d'années; et la diminution et la privation de cette excrétion peut occasionner la pléthore qui peut donner lieu à une congestion de sang dans le poumon, d'où résultent souvent la toux, la douleur à la poitrine, avec de la difficulté de respirer, et enfin une véritable phthisie pulmonaire (1).

J'ai vu plusieurs femmes réduites au dernier degré de marasme, avec une toux affreuse, une fièvre continue, des redoublemens le soir, et des sueurs pendant la nuit; en un mot, dans un degré de phthisie si avancé, qu'on les auroit crues incurables, en toute autre circonstance; mais les saignées et les remèdes rafraîchissans et adoucissans, secondés d'un régime convenable, ont suffi pour empêcher les derniers progrès du mal: le temps critique s'est écoulé, et elles sont ensuite revenues à une santé meilleure que celle dont

(1) M. *Réid* a parlé d'une manière trop vague, quand il a dit que les personnes du sexe féminin étoient plus souvent affligées de cette maladie que les hommes; M. *Dumas*, qui a traduit et commenté son ouvrage, fait à ce sujet des observations intéressantes, pag. 371, note 111.

elles n'avoient jamais joui. C'est un point bien essentiel pour cette sorte de malades d'avoir passé le temps critique, sans qu'il soit survenu d'ulcération dans le poumon ; car alors l'orgasme de la matrice fini, le calme revient dans l'économie animale, et par un mécanisme qui nous est inconnu, il se forme moins de sang dans cette femme qui n'a plus ses règles, que dans celle qui les a tous les mois, ce qui occasionne un changement heureux dans son état, et rend les maladies dépendantes de la pléthore bien plus rares qu'on ne croit lorsque le temps critique est passé. De là vient, sans doute, qu'on voit quelquefois des femmes atteintes de cette espèce de phthisie, revenir d'un état qu'on croyoit désespéré ; les médecins en ont tant vu d'exemples, qu'il est inutile d'en citer d'autres.

Les hommes sont aussi sujets à une surabondance de sang dont la nature les délivre par les hémorroïdes ; on peut même regarder cet état comme le plus naturel ; et ceux qui ne l'éprouvent point dans l'âge de vigueur, sont fréquemment exposés à des maladies par pléthore (1). La phthisie pulmonaire par cause

---

(1) Voyez ci-dessus l'observation 111.

de pléthore est plus commune depuis l'âge de trente-deux à trente-trois ans, jusqu'à l'âge de cinquante-cinq, à soixante ans; par la disposition, sans doute, du poumon, dans lequel le sang est surabondant, et où il se ramasse plus facilement que dans tout autre partie.

On voit par là combien la nature est prévoyante : dans la jeunesse, elle nous délivre de l'excès de sang par des saignemens de nez (1);

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) Notre organisation se développe avec d'autant plus de rapidité, qu'elle est plus près de sa formation. L'embryon se forme d'une très-petite molécule; se développe dans l'utérus, et forme le fœtus dans l'espace de neuf mois. L'enfant continue de croître, mais la célérité du développement diminue à mesure que l'âge augmente, et cesse lorsque l'individu est devenu adulte. Alors les parties solides, ayant pris toute leur consistance, ne peuvent plus être ni dilatées, ni alongées par l'effort des fluides poussés à travers les vaisseaux convergens. De là, il semble qu'on peut couclure que l'accroissement dépend de la flexibilité des vaisseaux et de l'alongement qu'ils sont susceptibles de prendre en raison de cette flexibilité, puisque c'est à l'époque où les vaisseaux sont très-flexibles, où l'impulsion du cœur est plus active et la circulation plus rapide, que le développement est plus prompt. On déduit de là la cause de la crue subite et considérable dans les

dans un âge plus avancé, l'homme prend-il de la corpulence, livré à des travaux pénibles, ses excrétions sont généralement plus abondantes ; il éprouve une augmentation de sécrétion et d'excrétion de liqueur prolifique,

---

jeunes gens après une maladie aiguë, dans laquelle le mouvement du sang a été accéléré. Ce phénomène est journalier.

Lorsqu'ensuite l'homme approche de l'époque à laquelle les vaisseaux, ne cédant plus à la force des fluides qui y circulent, se distendent avec effort, les vaisseaux sont plus irrités, plus comprimés, et il en résulte les hémorragies du nez, si fréquentes chez les jeunes gens, soit par anastomose si les extrémités vasculaires se sont trop dilatées, soit par une rupture, si l'impétuosité du sang a été prodigieusement augmentée; le jeune homme robuste et agile qui, à l'époque de la puberté, où les affections de l'ame commencent à se faire sentir, s'abandonne sans réserve au vin, à la table, aux exercices de corps, enfin à tous les plaisirs du jeune âge, doit craindre que les humeurs plus abondantes, dont la circulation est aussi accélérée, ne produisent des lésions dans le système vasculaire, et surtout dans le poumon, où le sang est porté avec force du tronc de l'artère pulmonaire, jusque dans les plus petites ramifications artérielles. Aussi est-ce à cette époque que la nature bienfaisante cherche à éloigner les pléthores et les hémorragies pulmonaires par les fréquens saignemens de nez. *Galien* et *Hippocrate* comptoient beaucoup sur ces

ce qui diminue, pour ainsi dire, cette surabondance humorale qui ne pourroit manquer de survenir; mais dès que l'accroissement est ralenti, ou borné, et que de plus les excrétions sont diminuées, alors les hémorroïdes lui sur-

---

excrétions salutaires, propres surtout à prévenir l'hémoptysie, ou du moins les funestes conséquences qui en résultent. Le célèbre *Bennet*, qui a fait un si beau traité sur la phthisie, regarde le saignement de nez comme très-utile pour prévenir ou retarder le développement des dispositions phthisiques. Quoique l'hémoptysie puisse avoir lieu à tout âge, il est néanmoins certain qu'elle se manifeste plus fréquemment entre l'adolescence et la virilité. Après trente-cinq ans, comme l'observe *Van-Swieten*, cette maladie est moins à craindre, parce que les vaisseaux sont devenus plus forts, parce que la première effervescence du sang est ralentie, et parce que les affections de l'ame sont moins vives. Dans l'âge viril, dit-il, l'homme est plus prudent, ses diverses occupations l'empêchent de s'abandonner aux différentes jouissances avec les transports qui n'appartiennent qu'à la jeunesse. L'assertion de ce célèbre médecin est généralement vraie. Quelques exceptions d'individus qui, parvenus à l'âge viril, et même à la vieillesse, meurent victimes de leurs passions désordonnées, ne peuvent pas la détruire. L'âge viril peut en outre être regardé comme le terme intermédiaire entre la mollesse de l'enfance, et la dureté des parties de la vieillesse.

viennent (1) : nouvel égoût par lequel il se délivre de l'excès de sang qui pourroit lui

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) Si les hémorroïdes sont provoquées par la nature, qui fait des efforts pour détruire efficacement une diathèse pléthorique nuisible aux fonctions d'un viscère quelconque de l'économie animale, elles doivent être regardées dans ce cas comme critiques ; mais sont-elles au contraire excitées par l'abus des liqueurs spiritueuses, par une nourriture échauffante, par une vie trop sédentaire, par une constipation rebelle, par l'abus des purgatifs, des lavemens, de l'équitation, par des calculs dans la vessie, par les applications réitérées des sang-sues aux vaisseaux hémorroïdaux, ou par d'autres causes bien connues, alors je ne vois pas que le flux hémorroïdal, dans un âge avancé, puisse être regardé comme une sécrétion salutaire. Les résultats pernicieux de ce flux sont assez connus. J'en ai vu beaucoup à Venise, où l'on peut dire que les hémorroïdes sont vraiment endémiques. Il me semble que *Portal* est trop partisan du systême de *Stahl*, comme l'annonce son assertion générale : que la suppression de cette évacuation *salutaire* rend l'homme sujet à toutes les maladies dépendantes de la pléthore, et particulièrement à la phthisie.

(*Rép. de l'auteur.*) Je n'ai point dit qu'il fallût rétablir le flux hémorroïdal indistinctement, mais seulement celui qui étoit *salutaire ;* ainsi une grande partie de la note, d'ailleurs intéressante, de M. *Fédérigo*, est superflue.

nuire (1). Mais si la nature lui refuse cette heureuse évacuation, il peut éprouver toutes les maladies par pléthore, et la phthisie pulmonaire particulièrement.

Il est aussi des phthisies qui proviennent de pléthore vraie ou fausse, sans aucune apparence d'excrétion retenue, parce que naturellement la personne a trop de sang ; car on ne peut pas se dissimuler qu'il n'y en ait chez lesquelles la quantité de ce liquide est supérieure à la capacité des vaisseaux ; et il n'est pas plus aisé, je crois, d'expliquer cette surabondance, que son défaut (2).

D'autre fois, cette pléthore genérale et

---

(1) Voyez dans les aménités académiques de Linnæus, une dissertation qui a pour titre, *Métamorphosis humana*. Voyez aussi une dissertation très-intéressante de Stahl, *de Morbis œtatum*, où vous trouverez diverses observations précieuses sur des changemens que l'âge produit dans le corps, et dont l'irrégularité peut occasionner des maladies, la phthisie surtout.

(2) N'en est-il pas du sang comme des autres humeurs qui sont plus ou moins abondantes ? Combien de personnes vivent avec des excrétions plus abondantes que dans l'état naturel de transpiration, de bille, de salive, d'urine, de matières fécales même, et qui seroient malades, si ces excrétions étoient arrêtées ? Com-

particulière au poumon, vraie ou fausse, provient d'un excès dans le régime trop nourrissant ou trop échauffant, des efforts violens, et du défaut d'exercice, surtout d'avoir trop long-temps chanté, parlé. On en trouve un exemple dans l'observation dont M. l'abbé Lamotte fait le sujet (Obs. VI). Nous pourrions en rapporter bien d'autres qui nous sont connus, et surtout celui d'un frère tendrement chéri, Vincent Portal, chanoine de la cathédrale de La Rochelle, et dont le souvenir nous fait verser des larmes. Il périt, ainsi que M. l'abbé Lamotte, de la phthisie pulmonaire, après avoir éprouvé, le lendemain d'une thèse soutenue en Sorbonne, une hémoptysie, qui termina par la phthisie pulmonaire peu de mois après.

---

bien de personnes ne doivent-elles pas leur conservation à des hémorragies ou à de fréquentes saignées? Nous avons déjà dit que madame la comtesse d'Aranda étoit saignée presque tous les mois à l'époque de ses règles pour éviter des hémoptysies. J'ajouterai ici que madame de Bourbonne, dont je suis le médecin depuis plus de trente ans, aujourd'hui âgée de soixante-dix ans, est forcée de se faire saigner et assez copieusement; au moins tous les trois mois, et qu'il est même rare qu'elle puisse mettre un si long retard à la saignée.

Parler trop long-temps, et surtout manger et boire dans les intervalles des vins et des liqueurs, ce doit être bien propre à déterminer le sang à se porter dans le poumon. L'abus des instrumens à vent peut aussi, par la même raison, causer la phthisie pulmonaire (*Voyez les obs.* I *et* II). Sans doute qu'alors le sang se porte, en trop grande quantité, dans les vaisseaux du poumon, et qu'il les engorge, ce qui donne lieu à une pléthore funeste. Le reflux du sang de l'extérieur du corps dans les poumons, occasionné, par exemple, par un bain à la glace, pourroit déterminer un engorgement du poumon qui termineroit par la phthisie pulmonaire (1). Il est prouvé que les trop fortes compressions par les corps à baleines, par exemple, peuvent produire d'aussi malheureux effets (2).

---

(1) Voyez l'observation V.

(2) (*Note du traduct. ital.*) Un des plus grands inconvéniens de l'éducation physique des enfans, c'est l'usage adopté en France de les emprisonner dans des baleines. Il en résulte que les parties dures et les molles contractent des plis, des déformations, et quelquefois des déplacemens, auxquels le temps et l'art remédieroient très-difficilement. Les plus célèbres médecins ont écrit contre cet usage de martyriser les enfans, et

Comme la toux précède ordinairement cet état fâcheux, ou, pour mieux dire, qu'elle est souvent le symptôme précurseur de tous les autres, on s'est imaginé, et je ne sais sur quel fondement, qu'il ne falloit pas saigner alors. Mais combien cette erreur est funeste!

---

de défigurer la taille, sous prétexte d'obtenir des proportions géométriques inconnues à la nature. *Vinslow*, surtout, observe que les enfans et les femmes qui ont porté des corps ont les côtes inférieures plus abaissées et plus courbées que les hommes. M. *Macquart* a vu, dans l'amphithéâtre de *Petit*, célèbre professeur d'anatomie, des squelettes de femmes dont les côtes au lieu de former, comme dans l'état naturel, de très-grands angles, étoient entrelacées les unes avec les autres, et produisoient un resserrement considérable dans le thorax, où les viscères doivent avoir le jeu nécessaire à leurs mouvemens et à leurs fonctions. De semblables conformations contre nature peuvent être occasionnées par l'usage des corps baleinés, qu'on emploie dans le dessein de faire ce qu'on appelle une belle taille, laquelle ne seroit pourtant point prise pour modèle, ni par le peintre, ni par le sculpteur qui voudroit imiter l'art et le goût d'Apelle de Fidias.

Pour se convaincre des inconvéniens et des mauvais effets des corps baleinés, il suffit de considérer la forme et les parties tant internes qu'externes de la poitrine et du bas-ventre, qui se trouvent alors com-

La toux n'étant produite que par l'engorgement des vaisseaux sanguins, le détruire par la saignée, c'est ôter la toux et prévenir ses suites funestes. S'il est des circonstances où il faut multiplier les saignées, c'est dans l'état de pléthore en général, et dans celle du poumon encore plus.

---

primées les unes par les autres, et dont la situation change bientôt si l'on continue quelque temps l'usage de ces corps. Il est certain que toute la circonférence du bas-ventre qui correspond aux côtes fausses et aux cuisses, est resserrée de manière que, très-souvent, il se forme vers les cuisses de gros pelotons charnus. Les côtes fausses elles-mêmes se déforment et se rapprochent. Les intestins, le mésentère, les glandes, les vaisseaux, les nerfs des intestins et les reins sont comprimés. Dans cet état de compression, ils font remonter l'arc du colon, et refoulent les autres parties inférieures du bas-ventre. Le foie, la rate, l'estomac, le pancréas, l'épiploon, sont aussi fortement comprimés par la réaction des autres parties souffrantes; le diaphragme lui-même se trouve relevé par cette compression générale. Par la construction mécanique de ces corps, les muscles pectoraux et les grands dorsaux sont comme étranglés par une corde. L'épine du dos devient si roide, qu'elle semble faite d'une seule pièce : les extrémités voisines des clavicules sont si abaissées et si reculées, que les autres extrémités de cet os sont portées au dehors et très-

Il est superflu de citer des exemples heureux de cette méthode ; j'en pourrois rapporter dix ou douze bien frappans, que j'ai recueillis dans mes notes, si tous les médecins praticiens n'en avoient tant observés et rapportés dans leurs ouvrages. Il n'y a que ceux

---

alongées. La partie supérieure des omoplates est aussi très-éloignée et très-abaissée, tandis que les angles inférieurs de ces deux os sont aplatis, et tellement comprimés, que la peau devient très-rouge. Les côtes supérieures sont poussées en avant avec le sternum, une partie duquel fait une saillie, plus ou moins grande; sans obstacle, à cause de l'évasion de la partie supérieure du corps; tandis que la partie de cet os reste fixe par sa connexion avec les clavicules; et sa partie inférieure, unie à la pointe xiphoïde, est déprimée par l'action du corps baleiné. Dans la respiration il ne peut y avoir que la seconde, la troisième et la quatrième côtes de chaque côté qui aient un mouvement libre : puisque la première est presqu'immobile, et que celles au-dessous de la quatrième sont gênées par le corps. La partie inférieure de la poitrine et du poumon étant plus comprimée, les mouvemens doivent en être plus difficiles, le sang doit y circuler irrégulièrement, et il est à craindre que la circulation n'éprouve des résistances, qui peu à peu troublent la plus importante des fonctions. On sait combien de maladies sont la suite de cet usage pernicieux. Des maux d'estomac, des nausées, des vomissemens, de

dont les yeux sont offusqués par les erreurs funestes du préjugé populaire, qui s'élèvent contre les saignées en pareil cas. Il nous paroît probable qu'on n'eût empêché de mourir phthisiques plusieurs des personnes qui ont fait l'objet des observations rapportées à la tête de cet article (1), si on les avoit d'abord

---

mauvaises digestions, un défaut d'équilibre dans les fonctions, des engorgemens, des squirrhes, des tumeurs, des palpitations, des syncopes : les maladies chroniques et lentes de la poitrine en sont généralement les conséquences. Quelques personnes ont cru que les corps baleinés employés dans le premier âge, donnoient aux enfans une stature droite qui se consolidoit en grandissant; mais si l'on considère que les habitans des campagnes, que des nations entières, à qui cet usage est inconnu, élèvent des enfans forts et vigoureux, et qui, exempts des maladies qu'on vient de décrire, parviennent à une grande vieillesse, conservant les plus belles proportions, on verra que celles si vantées parmi nous, sont artificielles et ne sont dues qu'aux effets pernicieux du préjugé le plus absurde et le plus préjudiciable à la santé des enfans.

(*Réponse de l'auteur.*) Les remarques de M. Fédérigo sont très-importantes; elles ont fait l'un des principaux objets de nos Observations sur le rachitisme; Paris, 1797, *in*-8°.

(1) Voyez observ. I, II, III, IV, etc. Voyez les observ. A, B, C, D.

copieusement saignées, et si on les avoit ensuite soumises à un traitement et à un régime adoucissant et légèrement rafraîchissant.

Il faut mettre quelque choix dans l'espèce de saignée. On doit, par exemple, préférer celle du pied à celle du bras, pour les jeunes personnes du sexe qui sont parvenues à l'âge de la menstruation, et pour les femmes qui éprouvent des irrégularités ou une suppression de cette évacuation périodique; car souvent il suffit de la rappeler pour les rétablir dans le meilleur état de santé. L'application des sang-sues à l'anus est préférable, lorsqu'il s'agit d'un homme dont le flux hémorroïdal a été diminué ou supprimé; ou même encore si, sans jamais l'avoir éprouvé, il a la moindre disposition à l'engorgement des viscères du bas-ventre, et en particulier à celui du foie. Ces saignées ont alors un succès d'autant plus décidé, qu'on les pratique promptement; car si on attend pour y recourir que la phthisie ait fait quelque progrès, elles seront alors inutiles; on doit même les regarder comme funestes dans les derniers temps (1). Il ne sera

(1) (*Note du traducteur italien.*) Qu'on voye l'article sur le sang des phthisiques.

Le sang craché par les phthisiques dans l'état de

point inutile de prescrire au malade de garder le silence le plus qu'il pourra, ou du moins de s'abstenir des grands efforts de la voix, et d'autant plus qu'ils seront pléthoriques, car dans ceux dont les poumons sont chargés d'une humeur visqueuse, pituiteuse, il paroît que les exercices de la voix ne sont pas aussi funestes (1). Nous n'oserons cependant pas dire, avec Sanctorius, qu'ils leur

---

maladie confirmée, est souvent mêlé à du vrai pus. On peut donc dire que, dans ce cas, l'inflammation, soit lente, soit aiguë, dépend d'une diathèse atonique déjà évidente par les autres phénomènes qui l'accompagnent. Cela est si vrai que, comme je l'ai observé plusieurs fois, les phthisiques crachent beaucoup de sang pur, et écumeux même dans l'état de grande foiblesse, lorsque la voix est rauque et foible, lorsque le pouls est petit, languissant et irrégulier. Les crachats sanguinolens reparoissent même au dernier degré de consomption. Dans ces circonstances, j'ai vu des médecins pratiquer une ou plusieurs saignées d'après le principe vulgaire que le sang veut du sang, et accélérer ainsi la mort des malades.

Réponse de l'auteur. Ces observations de M. Fédérigo viennent à l'appui des nôtres; mais au lieu de diathèse atonique, n'eût-on pas pu dire, sans dire plus mal, et selon l'ancien langage, diathèse maligne, putride, septique?

(1) Voyez article phthisie, n° IV, article phthisie scrofuleuse, n° II.

sont alors favorables, ni avec Buckner, qu'il est des circonstances où on peut les conseiller comme remède; on n'en peut jamais assez calculer les effets (1) sur le poumon. Mais dans les

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) Il me semble qu'à cet égard M. *Portal* est trop rigoureux et trop pusillanime, en craignant que les exercices ne soient préjudiciables au poumon, dans le cas où il seroit affecté par une grande quantité de matière tenace, visqueuse et catarrhale. L'expérience journalière et l'observation des plus célèbres praticiens ne confirment-elles pas assez la supériorité des stimulans, des fortifians, des fondans et des apéritifs, sur les adoucissans, les rafraîchissans et la diète rigoureuse? Les saponacées, la gomme ammoniaque, le campêche, le kermès minéral, les antimoniaux, les infusions de sassafras, du gayac, ne conviennent-ils pas dans ces circonstances? Les vésicatoires appliqués sur la poitrine, en augmentant l'action musculaire, devenue trop foible, n'aident-ils pas à faire expectorer l'humeur visqueuse et lymphatique qui engorge le poumon? Ce viscère n'a-t-il pas besoin d'un stimulant efficace pour se débarrasser d'une résistance que les simples rafraîchissans et délayans ne peuvent pas détruire? J'ai vu plusieurs fois des rhumes compliqués de catarrhe, lymphatiques et devenus chroniques, se guérir radicalement par les remèdes ci-dessus rapportés, et d'autres se guérir par les seuls exercices du corps, sans que les malades se soient jamais abstenus de leurs

phthisies pléthoriques, dans la jeunesse surtout, il faut défendre l'exercice du chant et de la déclamation. C'est peut-être en s'abstenant de parler au barreau pendant quelque temps, que Cicéron parvint à se rétablir, et qu'il ne fut plus incommodé de la poitrine.

Mais si, au lieu d'un pareil traitement, on conseille les remèdes chauds, les alimens incrassans, les eaux ferrugineuses, etc., on augmente la cause du mal au lieu de la diminuer : c'est ce qui est arrivé à M. l'abbé de Puységur (Observation IV) (1).

---

occupations ordinaires. L'exercice, quand cependant il n'est pas immodéré, est capable d'augmenter la force du système vasculaire lymphatique et cutané, en excitant la plus salutaire transpiration.

Réponse. M. Fédérigo n'a pas fait attention que dans cet article il est question de la phthisie pléthorique, bien différente de celle qui n'est que catarrhale ; or alors ses remèdes sont très-bons, et les mêmes que ceux que nous avons conseillés à l'article *phthisie catarrhale.*

(1) Mais si, au lieu d'un pareil traitement, on conseille des remèdes chauds, les alimens incrassans, les eaux ferrugineuses, etc., on augmente la cause du mal au lieu de la diminuer, c'est ce qui est arrivé à l'abbé de *Puységur* (Obs. 4.)

(*Note du trad. allemand.*) Les remarques de l'auteur expérimenté, renfermées dans cette section, sont par-

Le traitement qui convient à l'origine de la maladie ne convient plus lorsqu'elle est avancée : il est même contraire. Les saignées

---

faites ; comme il est humoraliste, nous le trouvons entièrement dans sa carrière, et il prouve dans la prescription et exécution de la méthode anti-phlogistique, la plus grande capacité. Il n'est guère possible que les assertions nouvelles et opposées de *Salvadori*, *May* et *Rush*, qui regardent la phthisie comme une affection de foiblesse, et sous laquelle ils proposent un traitement fortifiant et irritant, ne s'offrent ici à l'imagination; peut-être en est-il de la dispute sur la méthode rafraîchissante et débilitante dans la phthisie, comme de celle sur l'antigastrique dans d'autres maladies. L'abus de cette méthode produisoit des effets diamétralement opposés, dans des sujets divers. Il est indubitable que la plupart des médecins étendoient trop leur méthode anti-phlogistique, dans le traitement de la phthisie. Les saignées, les rafraîchissans mucilagineux, le lait et le petit-lait, les bouillons de vipère, les tisanes, les sucs d'herbes, étoient les moyens les plus ordinaires, surtout dans la pratique des médecins français et allemands. Il résulte de-là que les assertions paradoxales de *Salvadori* pouvoient d'autant moins être admises, qu'elles étoient très-opposées aux opinions qui prédominoient jusqu'ici, et qui donnoient souvent prise sur lui-même. *May*, qui veut obtenir la guérison par des remèdes fortifians, établit ses opinions sur de meilleures bases;

seroient mortelles dans les derniers temps de la phthisie, quelque crachement de sang qui survînt.

Nous n'avons retiré, dans les hémorragies du poumon, aucun avantage de l'eau seconde de chaux dans laquelle on avoit fait macérer des plantes astringentes, malgré les éloges qu'on a faits de ce remède dans le *Theatrum tabidor* de Bonnet. Le quinquina peut alors quelquefois trouver sa place, et même les légers calmans, comme le syrop de karabé, les pillules de cynoglosse (1), le syrop de dia-

---

mais, comme *Salvadori*, il va trop loin en fixant comme cause générale de la phthisie, une cause coïncidente de cette maladie.

L'excellent traité de *Rush* (dans son neue Abhandl. untersuchung. und beobachtung. 1797), mérite notre attention à quelques particularités près, surtout par la manière ingénieuse dont il cherche à faire aller de pair l'expérience avec le principe de *Bronn*.

(*Réponse de l'auteur.*) Toutes ces discussions sont bien étrangères à notre ouvrage qui n'a que les résultats de l'observation pour base, et qui a été uniquement composé pour les praticiens d'après notre propre pratique, surtout pour établir les diverses espèces de phthisies, connoissance qu'aucune théorie générale ne peut remplacer.

(1) (*Note du traducteur italien.*) J'ai employé utilement dans ces cas la préparation d'opium par

code, de pavot blanc, mais toujours avec grande réserve; car si ces remèdes adoucissent les douleurs, s'ils calment, ils suspendent aussi l'expectoration, et souvent plus qu'il ne faut (1).

Beaumé; l'auteur prétend que l'opium est alors dépouillé de sa qualité narcotique.

Réponse de l'auteur. Je ne connois de ce chimiste, ni de Boulduc, de l'abbé Rousseau, de Lassonne, de Cornette, de Josse, etc., que des préparations liquides, ou sous forme d'extrait, dans lesquelles la partie gommeuse de l'opium, la calmante, la narcotique est plus ou moins dépouillée de la partie résineuse, que tous les médecins regardent comme irritante. La première versée sur le corps d'une grenouille vivante, en détruit l'irritabilité, l'autre l'excite, etc., etc.

(1) (*Note du trad. ital.*) J'ai conseillé plusieurs fois les remèdes opiatiques, et je n'ai jamais observé comme M. *Portal* qu'ils supprimassent l'expectoration; et je puis dire, au contraire, que j'ai suivi des phthisiques qui expectoroient avec plus de facilité toutes fois qu'ils en faisoient usage. Cette observation a été faite aussi par le célèbre praticien Dominique *Santorini*, comme on peut s'en convaincre en lisant son excellent traité sur les fièvres. Je ne suis pas pleinement persuadé que l'opium soit toujours un stimulant, comme le pensent M. *Brown* et ses sectateurs; mais je crois, d'après les nombreuses observations faites par les plus célèbres écrivains, que généralement c'est un bon cordial, un excellent tonique qui, loin d'arrêter les sécrétions,

La phthisie quelquefois, d'aiguë qu'elle est, se prolonge et devient chronique ; alors il faut augmenter la nourriture d'autant plus que les phthisiques ont quelquefois, dans le premier état surtout, un appétit dévorant (1);

---

les facilite et les rend plus abondantes. Je crois inutile de rapporter les diverses opinions des écrivains modernes les plus célèbres, tels que *Cullen* et *Brown*, sur l'action de ce médicament, sur les systêmes musculaire, nerveux et cutané. Les érudits pourront satisfaire leur curiosité en confrontant les observations et les raisonnemens ingénieux des partisans de *Brown* et de ses antagonistes.

(*Réponse.*) Certainement il est des circonstances où l'opium peut faciliter les sécrétions, mais il en est d'autres et nombreuses où il les arrêteroit ; nous avons bien prouvé dans notre anatomie médicale que les sécrétions tenoient à un certain degré de sensibilité et d'irritabilité des organes sécrétoires et excrétoires ; qu'elles étoient augmentées ou diminuées, soit parce que cette sensibilité et irritabilité étoient trop fortes, soit parce qu'elles étoient trop foibles ; et de là des traitemens divers.... C'est un fait éprouvé, que l'opium suspend souvent, guérit même des dévoiemens, suspend l'expectoration, et ne suspend pas également les sueurs ; qu'il les provoque au contraire.

(1) (*Note du Traducteur italien.*) Non seulement dans les commencemens de la phthisie, mais même dans ses progrès, et jusqu'à la dernière période, on

mais il ne leur faut donner que des alimens fort légers, peu de viande, des végétaux rafraîchissans, des boissons même acidules, si la toux ne s'y oppose pas.

Qu'on s'abstienne surtout contre les crachemens de sang de ces prétendus styptiques qui portent leur action sur les premières voies, et non sur les vaisseaux sanguins du poumon, ce qui fait que non seulement ils ne remplissent pas, comme on le croit, l'objet qu'on en attend, mais qu'ils donnent lieu à des accidens auxquels on ne peut souvent obvier. J'ai connu un médecin qui donnoit à très-haute dose l'acide vitriolique (M. Barthès) dans toutes les boissons à un phthisique qui crachoit du sang (1). Ce remède fut continué long-temps

---

observe un appétit vorace. Il faut croire que comme la masse des humeurs dégénère dans cette maladie, et prend une acrimonie particulière (qu'on me pardonne cette expression, mal vue par quelques médecins, je ne sais pourquoi), les sucs gastriques ayant aussi perdu leur propriété naturelle, deviennent très acides, et par cette raison occasionnent cet appétit vorace qui ne peut suffire à la nutrition de la machine devenue trop débile, ni à l'exercice des fonctions d'assimilation.

(1) On a fait en France un grand usage, ou plutôt un grand abus d'une eau acidulée, par l'acide sul-

sans produire l'effet qu'on en attendoit; il excita enfin des vomissemens et des douleurs continuelles dans la région épigastrique qui tourmentèrent le malade jusqu'à sa mort d'une manière cruelle. J'en fis l'ouverture, et indépendamment des diverses altérations dans la poitrine qui avoient donné lieu à la maladie dont il avoit péri, je trouvai son estomac singulièrement racorni; ses parois étoient beaucoup plus épaisses qu'elles ne le sont ordinairement, et sa surface interne étoit inégale et couverte de vaisseaux variqueux (1).

---

furique, ou acide vitriolique, dans la phthisie pulmonaire; et comme on la prescrivoit dans quelques fièvres putrides, elle avoit été appelée eau anti-putride, par *Beaufort*, médecin; lequel étoit parvenu à en vendre au Gouvernement des tonneaux, qu'on envoyoit dans les Colonies. Quel mal n'a-t-on pas fait avec cette boisson dans la phthisie pulmonaire?

(1) L'ouverture du corps de madame la comtesse Charlotte de Lorraine, par M. Michel Martin, à laquelle j'ai assisté avec M. Sabatier, a offert des résultats à-peu-près semblables. La maladie avoit pris depuis long-emps l'acide vitriolique dulcifié par le conseil de M. *Barthès*, mais non pas assez sans doute, puisqu'il a produit de si funestes effets.

J'ai vu M. Barthès prescrire l'eau fortement acidulée

L'usage des acides continué long-temps est toujours dangereux (1), surtout celui des acides minéraux. Il est encore plus fâcheux dans les phthisiques qui sont d'une sensibilité incroyable; et quand même ils ne produiroient pas de si fâcheux effets, ils seroient encore dangereux s'ils pouvoient arrêter le sang,

---

avec l'acide sulfurique à des phthisiques éthiques et très-irritables, et à leur plus grand détriment.

(1) Une jeune demoiselle fort riche jouissoit, il y a peu d'années, d'une parfaite santé : elle étoit fort grasse, et cet embonpoint lui devint suspect. Elle craignit de devenir comme sa mère, qui étoit d'une taille extrêmement épaisse. Uue femme qu'elle consulta à ce sujet, lui conseilla de boire tous les jours un petit verre de vinaigre. La jeune demoiselle se conforma à cet avis et en continua l'usage pendant plus d'un mois; cependant elle eut une petite toux, d'abord sèche; on la néglige, elle devient humide. La fièvre lente survient, la jeune malade éprouve de la difficulté de respirer: la maigreur augmente : les sueurs nocturnes, l'enflure des pieds et des jambes succèdent, et le cours du ventre termine cette maladie.

Le quinquina, le petit-lait d'ânesse, les bouillons d'écrevisses, auxquels on ajoutoit les plantes béchiques, furent prescrits sans aucun succès. A l'ouverture du cadavre on trouva les poumons pleins de tubercules. Dessault., Dissert. sur la phthisie. Andry, Orthopedie.

comme on se le propose en les prescrivant (1).

Ce n'est que dans le cas de grandes hémorragies du poumon qu'il est permis de s'occuper de les arrêter ; mais ce n'est pas par

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) L'élixir vitriolique a été très-recommandé, surtout par les Anglais, dans les dispnées et dans les suppurations du poumon. On trouve, dans la pharmacopée de Londres, la formule d'une teinture aromatique combinée avec l'acide vitriolique. Cette teinture, qui pourroit être trop forte, est affoiblie par l'acide vitriolique, et la propriété irritante de celui-ci est aussi corrigée, et en quelque sorte mitigée par l'alkool aromatisé. *Pate*, très-habile chimiste anglais, en fut un des plus grands partisans. On prescrit ce remède depuis douze à quinze gouttes, et même plus, une, deux et trois fois par jour, dans une certaine quantité d'eau qui a un goût acidule. Aux enfans, on le prescrit à une moindre dose, et uni à l'hydromel. *Haen* assure avoir obtenu de bons effets de l'élixir vitriolique sur plusieurs phthisiques, surtout dans les cas d'amas de matières inflammatoires et purulentes dans les poumons ; mais comment pourroit-on hasarder ce remède lorsque les poumons sont dans un état habituel d'inflammation ? *Quarin* dit avoir administré les acides minéraux avec le diacode ; avec les adoucissans, et en avoir obtenu des succès. Je ne puis offrir aucune observation qui me soit propre, n'en ayant jamais conseillé l'usage dans les phthisies.

des acides qu'on y parviendroit, à moins qu'ils ne fussent singulièrement affoiblis par une grande quantité d'eau; on y joint alors avec succès quelque léger calmant et des mucilagineux. Il est inutile de dire qu'il faut préférer les saignées aux autres remèdes, lorsque les forces du malade le permettent, et que la maladie est peu avancée; mais si les hémorragies survenoient après que le malade auroit eu craché du pus, ou qu'il auroit eu la fièvre lente, pendant long-temps, on auroit tout à craindre que cette hémorragie ne fût l'effet de l'ouverture de quelque grand vaisseau du poumon, et alors les saignées seroient plus dangereuses qu'utiles (1).

---

(1) (*Note du traducteur allemand.*) Notre auteur auroit bien fait de faire suivre immédiatement ce second article du cinquième, qui traite de la phthisie qui survient après des maladies inflammatoires de poitrine; ces deux articles contenant des matières très-analogues.

(*Réponse de l'auteur.*) La remarque de M. *Murhy* nous paroît juste; nous en avons profité dans cette édition; nous nous sommes d'ailleurs conformés à cet ordre dans nos leçons, et dans l'exposition d'autres maladies que nous avons publiée.

ARTICLE III.

De la Phthisie qui survient après des maladies inflammatoires des poumons.

OUVERTURES DES CORPS.

OBSERVATION PREMIÈRE.

J'AI été appelé en 1777, avec M. Borie, célèbre médecin de Paris, pour voir un marchand de volaille, logé sur le quai des Augustins : il étoit dans le marasme le plus complet, et il éprouvoit les derniers symptômes de la phthisie pulmonaire. Il nous apprit que trois mois auparavant il avoit eu une violente fluxion de poitrine, avec crachement de sang et une extrême oppression. Un jeune médecin, auquel il s'étoit confié, avoit non seulement cru inutile de le saigner, mais même s'étoit élevé contre la proposition de la saignée (1), qui

(1) Les phthisies pulmonaires par défaut de saignée dans la pneumonie inflammatoire, sont bien plus fréquentes encore aujourd'hui par l'opiniâtreté où l'on

avoit été faite par un chirurgien, accoutumé à traiter des maladies internes.

Il prit diverses boissons légèrement diaphorétiques, des potions huileuses, avec du kermès minéral, des sucs dépurés des plantes chicoracées : on lui avoit appliqué un grand vésicatoire sur la poitrine, qui avoit fourni une copieuse suppuration. C'est par ce traitement qu'il parut guéri; il sortit même hors de chez lui, mais éprouvant toujours une légère toux et un peu de difficulté de respirer, avec douleur au côté gauche, ce qu'on attribuoit à quelques adhérences du poumon avec la plèvre. Il ne pouvoit plus se coucher sur ce côté ; la toux augmenta en peu de temps; il y eut de nouveaux crachemens de sang. Le malade maigrit extraordinairement; il éprouva un mal de gorge violent, le visage se bouffit, les extrémités s'enflèrent, surtout les pieds ; les urines devinrent rouges et peu abondantes; il rendit du pus, et copieusement, par l'expectoration ; le

---

est de s'en abstenir, et de prendre des remèdes échauffans ou toniques. Je ferois un long martyrologe si je rapportois toutes les erreurs funestes que j'ai recueillies à ce sujet.

pouls étoit fréquent; il y eut une augmentation de fièvre tous les soirs, des sueurs nocturnes, enfin le dévoiement colliquatif, dont le malade mourut bientôt.

Le poumon droit étoit dur et comme squirrheux en divers endroits, surtout le lobe inférieur, qui étoit très-adhérent à la plèvre sur le diaphragme; et il y avoit un épanchement considérable d'une eau rougeâtre dans cette cavité droite. Le même poumon droit contenoit plusieurs foyers pleins d'un pus grisâtre; il étoit aussi très-adhérent à la plèvre; le poumon gauche contenoit quelques concrétions d'une substance grisâtre; il n'étoit point adhérent à la plèvre. Les autres viscères étoient sains.

OBSERVATION II.

Un pauvre homme éprouva une maladie inflammatoire, aiguë, de la poitrine, qui ne fut point traitée convenablement. Il continua d'avoir de la toux, de la difficulté de respirer, et il tomba dans la cachexie; c'est dans un tel état qu'il se rendit à l'hôpital, où ses maux augmentèrent de plus en plus. Il y mourut phthisique trois mois après.

Son corps fut ouvert, et voici ce que l'on trouva. Le poumon droit étoit adhérent à la plèvre, qui étoit très-épaisse; le poumon étoit en cet endroit détruit, et à peine restoit-il, à l'exception de ses vaisseaux, quelques filamens de son parenchyme; toute la cavité de la poitrine étoit pleine de sanie, pareille à celle que le malade avoit expectorée quelques semaines auparavant : le poumon gauche étoit aussi atteint de suppuration; il étoit infiltré d'eau, et contenoit plusieurs vomiques; le cœur étoit vide de sang, et adhérent fortement au péricarde en divers endroits; il ne contenoit aucune sérosité.

Les autres viscères étoient flasques, pâles, et vides de sang; l'épiploon étoit détruit, et le corps étoit réduit à un tel degré de marasme, qu'il ressembloit à un véritable squelette. Heurnius, *hist.* XXVI *Observat. adjectæ ad calcem operis fernelii. in-fol.* 1679.

OBSERVATION III.

Un jeune homme de dix-huit ans paroissoit guéri, par un bon traitement, d'une inflammation au poumon droit, lorsque la fièvre s'allume de rechef, avec de la toux, des cra-

chemens purulens et de la soif ; le malade ne peut plus se tenir couché que sur le côté droit ; le ventre se tuméfie, et il meurt deux mois après.

Le bas-ventre contenoit une sérosité abondante ; cependant on ne remarqua aucune altération dans les viscères de cette région.

La cavité droite de la poitrine étoit entièrement pleine de pus, et le poumon étoit si rapetissé, qu'on eût dit d'abord qu'il manquoit. Comme en agitant le cadavre il étoit sorti du pus par la trachée-artère, on chercha à découvrir si la matière purulente n'avoit pas, peut-être, transudé à travers les pores de la membrane pulmonaire, ou si elle ne s'étoit pas formé une issue, en corrodant cette membrane ; mais toutes les recherches furent inutiles. En disséquant la substance contractée du poumon, on découvrit intérieurement un ulcère fort étendu ; quelques petits tubercules, dans quelques endroits seulement, rendoient un peu de pus. Au reste, la plèvre étoit saine, le péricarde étoit plein d'eau. Morgagni, *de sed. et causis morbor. epist. XXII, de sputo, sang. et puris, T. II, p. 180.*

OBSERVATION IV.

Un homme tomba dans la phthisie pulmonaire, à la suite d'une pneumonie très-grave. Il éprouvoit une douleur profonde au côté droit; et rendoit des crachats sordides et extrêmement fétides; ensuite il eut une diarrhée colliquative, accompagnée de nausées; enfin, trois mois après il survint une fièvre lente, le marasme et la mort.

Le poumon droit étoit adhérent à la plèvre et au diaphragme, lequel étoit rongé par un ulcère, et c'étoit par cette ouverture que la matière purulente, provenant d'un abcès au foie, s'étoit frayé une route dans la poitrine; il y avoit dans le foie une excavation d'environ trois pouces. Actes d'Edimbourg. Lieutaud, *Hist. anat. med. t. II, obs.* 780, *pag.* 97.

Ne doit-on pas croire, d'après le résultat de l'ouverture du corps, que nous venons de rapporter, que le malade, qu'on croyoit seulement avoir éprouvé une fluxion de poitrine ou inflammation du poumon, avoit eu en même temps une inflammation du foie? Et combien de fois, dans la pratique, n'a-

t-on pas confondu le siége de ces maladies inflammatoires, quoique peut-être avec un scrupuleux examen des symptômes communs et de ceux qui ne le sont pas, on eût pu les bien distinguer (1)! Mais combien ces avertissemens sont faciles à donner, et combien n'est-il pas difficile d'en profiter dans la pratique! La maladie n'a-t-elle pas quelquefois aussi plusieurs siéges, ou un siége qui occupe plusieurs organes? L'observation précédente et

---

(1) On peut se tromper, et confondre l'inflammation du foie avec une maladie aiguë de la poitrine, lorsqu'on ne réfléchit point sur la nature des vrais symptômes par lesquels on peut les distinguer. Il est vrai que dans l'hépatite, par les rapports de proximité et de connexion du foie avec le diaphragme, la respiration est lésée, et que les malades ont une toux sèche, fréquente, courte et accompagnée de douleurs; mais on doit réfléchir qu'ils se plaignent d'une grande anxiété aux hypocondres; que le pouls est foible; qu'ordinairement il y a une teinte jaunâtre à la peau, et un peu de gonflement vers la région du foie et le cartilage xiphoïde. On observe encore souvent une soif pénible et une douleur à l'épaule droite: phénomène que j'ai aussi observé, il n'y a pas long-temps, chez MM. M. O. et A. Z., et chez M. G. C. M., affectés d'une hépatite lente. On ne peut nier que les maladies aiguës et

celle que nous allons rapporter dans tous ses détails, telle que nous l'avons lue à l'Institut en 1808, fera connoître l'embarras où nous nous sommes trouvés pour les bien distinguer.

OBSERVATION V.

M. *Laurent*, âgé d'environ quarante-cinq ans, d'une constitution forte, mais d'un tempérament très-irritable, avoit fait plusieurs voyages à Saint-Domingue et à l'Ile-de-

---

chroniques du foie ne puissent être compliquées de pleurésie ou de péripneumonie, comme le remarque *Borsieri.* L'an passé et il y a quatre ans, j'en eus un exemple dans deux individus, tailleurs de leur état, qui, à mon étonnement, guérirent parfaitement. *Cullen* a remarqué que la péripneumonie et l'hépatite vont souvent ensemble. Comme dans l'hépatite aiguë, le foie peut être affecté ou dans sa partie convexe ou dans sa partie concave : dans le premier cas la douleur sera plus poignante, la respiration plus difficile, et il y aura hocquet; dans l'autre cas, la douleur sera moins aiguë, et le vomissement surviendra facilement à cause de l'inflammation qui s'est déjà communiquée à l'estomac. L'inflammation de la partie concave du foie peut aisément gagner la vésicule du fiel et les conduits biliaires.

(*Note du Traducteur italien.*)

France, pendant lesquels il s'étoit livré aux excès de la table et des femmes; il y éprouva à diverses époques des coliques violentes, et qui avoient été quelquefois précédées de longues constipations, d'une sécheresse considérable à la peau, avec jaunisse plus ou moins intense; quelquefois ces coliques étoient réunies à la diminution et même à une courte suppression d'urine. Le malade avoit ressenti tantôt de la douleur dans la région du foie vers la partie latérale droite de l'épigastre occupée par le lobe horizontal de ce viscère, et quelquefois vers la région rénale gauche. De sorte que, si on y avoit réfléchi, on eût pu voir qu'il y avoit alors dans ce malade deux siéges de maladies : un dans le foie et l'autre dans le rein gauche; mais aucun traitement rationel, comme cela n'arrive que trop souvent, ne fut prescrit. De retour à Paris, vers la fin de l'été dernier, M. *Laurent* continua de se livrer à de nouveaux excès qui exigèrent des remèdes mercuriaux, et qui parurent rétablir le malade.

Un rhume qu'il contracta au commencement de l'hiver, est négligé; à des quintes de toux se joignent des douleurs dans la poitrine du côté droit, et dans l'hypocondre

du même côté ; ces douleurs se propagent souvent dans le bas-ventre et dans la région rénale gauche principalement, commençant tantôt d'un côté et tantôt de l'autre; la respiration devint difficile, mais d'abord seulement pendant quelques instans, et à des intervalles plus ou moins éloignés; des quintes de toux plus ou moins longues et violentes sont quelquefois suivies de l'expectoration d'une matière muqueuse, tenace, d'abord grisâtre, mais flottant dans beaucoup de sérosités limpides, qui termina par être jaunâtre et amère comme de la bile. L'expectoration d'une pareille humeur augmenta considérablement et avec des stries de sang; mais ensuite la matière de l'expectoration prit la couleur d'un jaune rougeâtre.

Ces matières rendues par l'expectoration ont, pendant quelque temps, ressemblé à la lavure des chairs, *loturæ carnium;* la langue du malade étoit couverte sur la face dorsale, d'une couche limoneuse, jaunâtre; mais ses bords et sa pointe étoient rouges, ainsi que le voile du palais et les amygdales; la peau avoit une teinte jaune, elle n'étoit point sèche, les urines étoient fort rouges, épaisses, avec un sédiment briqueté ; le pouls étoit

serré avec quelques inégalités, surtout lorsque les quintes de toux alloient avoir lieu, et pendant qu'elles existoient; quelque temps après, il devenoit plus gros, ondulent, et annonçoit de la moiteur, mais qui duroit peu de temps. Le malade avoit ensuite la peau des mains et des pieds sèche et d'une chaleur un *peu âcre*, comme le disent les médecins; cependant l'expectoration en partie séreuse et d'un jaune rougeâtre, plus ou moins mêlé de matières glaireuses, étoit devenue si abondante, que le malade en rendoit tous les jours plus d'une pinte, lors même qu'il évacuoit par les selles une quantité au moins quatre fois plus grande d'une humeur séreuse et jaunâtre, qu'on disoit être bilieuse.

Tel étoit l'état dans lequel je trouvai M. Laurent lorsque je le vis pour la première fois; ayant cherché à reconnoître par le toucher, l'état des viscères du bas-ventre, je reconnus un léger gonflement du foie dans la portion de ce viscère située dans l'hypocondre droit, près de l'épigastre. Je reconnus aussi qu'il y avoit une renitence considérable dans la région rénale gauche; le malade n'éprouvoit dans la poitrine qu'une espèce de serrement, qui gênoit quelquefois la respiration;

surtout quand les quintes de toux approchoient; d'ailleurs je le fis coucher sur le dos, assez horizontalement et sur les deux côtés, sans qu'il se plaignît d'aucune douleur, ni qu'il éprouvât une difficulté remarquable de respirer. Je portai cependant un pronostic fâcheux sur ce malade; son état me paroissant être un des derniers effets de l'affection catarrhale qui avoit principalement affecté le foie et les poumons, et disposé à quelque engorgement terminant par la suppuration.

Mais d'où pouvoit provenir l'excessive quantité de matière expectorée, que le malade rendoit en une si énorme quantité depuis plusieurs jours? Les poumons seuls pouvoient-ils la fournir et pendant tant de temps, surtout y ayant alors, par les selles, des évacuations si considérables? Je pensai qu'une acrimonie catarrhale affectant les poumons, y déterminoit un influx d'humeurs, comme font les vésicatoires extérieurs, lesquels peuvent, à force d'attirer à eux des humeurs même salutaires, terminer par dessécher le corps et le réduire à l'état de marasme. Je crus que cette même acrimonie catarrhale, en agissant encore sur le foie et sur le canal alimentaire, les irritoit et occasionnoit l'espèce de dévoie-

ment qui existoit; je continuai de prescrire les boissons adoucissantes légèrement incrassantes, quelques potions calmantes dont le malade faisoit déjà usage. Je crus de plus que, pour détourner le foyer de l'irritation, il falloit mettre des vésicatoires sur la poitrine et au bras; ce qui fut fait, mais sans aucun succès; la dureté du pouls, la tension et gonflement de la région du foie et de l'estomac me déterminèrent à conseiller une légère saignée par les sang-sues au fondement. Cependant les matières de l'expectoration parurent moins sanguinolentes; mais toujours jaunes et mêlées de substances glaireuses. Le dévoiement diminua un peu: il sembloit que la maladie prenoit quelque amendement; le pouls étoit moins serré, plus égal; cependant le malade ressentoit des douleurs violentes, qu'il appeloit des coliques, dont il rapportoit le siége tantôt dans l'hypocondre droit, tantôt dans la région épigastrique, quelquefois dans les régions lombaires, souvent dans la gauche seulement, et d'autres fois dans la région hypogastrique, surtout vers la fin de sa maladie; le cours des urines fut alors plusieurs fois troublé, et si elles couloient, c'étoit en petite quantité; elles étoient par fois rouges

et contenant des matières glaireuses ; en même temps qu'il y avoit un grand dévoiement ; ce qui put faire croire que la diminution et l'altération des urines tenoit à cette cause.

Cependant le malade éprouvoit des frissons légers qui étoient suivis de bouffées de chaleur qu'une légère moiteur terminoit; les redoublemens de fièvre parurent avoir quelque périodicité, ce qui me détermina à prescrire le quinquina et à le réunir aux opiatiques pour diminuer les excessives évacuations : en même temps que les boissons adoucissantes, mucilagineuses, et quelquefois acidulées étoient conseillées. Mais vains secours : les redoublemens devinrent et plus fréquens et plus longs; ils étoient annoncés par un refroidissement des extrémités qui étoit considérable; le bout du nez, la face, les mains pâlissoient, devenoient même froids, et la chaleur qui survenoit après ces frissons étoit si peu durable, que de nouveaux frissons la faisoient quelquefois promptement cesser, malgré que le malade se plaignît d'une chaleur interne considérable ; la région épigastrique étoit plus tendue, un peu saillante; le malade éprouvoit de fréquentes nausées et rendoit souvent par le vomissement le bouil-

lon ou autres boissons qu'il venoit d'avaler; il n'a pris pendant plusieurs jours pour nourriture qu'une très-petite quantité de gelée de viande acidulée, et quelques cuillerées à café de gelée de *lychen cynereus islandicus*, de corne de cerf avec du quinquina. Cependant la respiration devint laborieuse, les quintes de toux augmentèrent en intensité, en longueur, en fréquence. Le malade ne peut plus se coucher sur le dos, il est forcé de se tenir assis sur le lit plié un peu sur le côté droit. Ses évacuations pectorales et alvines diminuent; les premières contenant cependant des matières purulentes, encore reconnoissables, n'étoient plus mêlées à autant de sérosités, ni à autant de substances muqueuses. Le malade éprouvoit alors des sueurs excessivement abondantes, colliquatives; jusque-là il n'avoit pas paru maigri en proportion de ses pertes et de son abstinence, peut-être parce qu'il avoit le visage et les extrémités un peu bouffis; mais en denx fois vingt-quatre heures, il fut réduit à un marasme extrême. Enfin, après plus de quarante jours de continuité d'accidens, le pouls s'affoiblit tellement, et devint lent et si foible, qu'on le sentoit à peine: il y eut des synco-

pes, la peau se couvrit d'une transpiration visqueuse, la langue fut très-rouge; les joues devinrent ternes, l'orthopnée augmenta : le malade continuant de se maintenir dans son lit, non assis et ployé sur le côté, comme il le faisoit depuis quelque temps, mais soutenu par des oreillers qui relevoient sa poitrine et encore plus sa tête; cependant les mouvemens de la respiration se ralentissent et sont peu apparens, la raison s'obscurcit, le malade tombe en délire; les foiblesses et les syncopes sont plus intenses, le malade termine par rester couché sur le dos et meurt peu de temps après.

On pense bien que la maladie de M. Laurent ayant présenté des symptômes extraordinaires, et si long-temps, je désirai d'en connoître les causes, par l'ouverture du corps. Je fus secondé par M. *Gerard*, docteur en médecine, qui l'avoit vu avec moi, et même auparavant : il en demanda la permission aux parens; elle fut accordée, et cette ouverture fut faite sous mes yeux, par ce médecin et M. *Hamel* son confrère, tous deux ayant en médecine de grandes connoissances, et étant surtout très-exercés dans la

dissection anatomique : voici quel en fut le résultat.

La cavité droite de la poitrine contenoit environ deux pintes d'un liquide rougeâtre, dans lequel étoient diverses matières gluantes, grisâtres et purulentes.

La partie supérieure du poumon logée dans cette cavité, étoit décolorée, plus blanche que dans l'état naturel; mais sans engorgement : sa texture étoit aussi plus ramollie; il n'en étoit pas de même du reste de ce poumon : une partie du lobe moyen étoit d'une couleur noire, durcie en quelques points, et très-ramollie en d'autres. La partie du lobe inférieur étoit très-adhérente au diaphragme, non seulement sur la portion tendineuse, mais encore sur la portion musculaire de l'aile droite au-delà de l'espace qui correspond au ligament coronaire du foie; on détacha ces adhérences qui étoient intimes, et l'on découvrit un trou au diaphragme de la grandeur d'un écu de six livres, dont le bord étoit frangé, inégal, comme sont les bords des vieux ulcères. Ce trou du diaphragme étoit placé au-delà du ligament coronaire plus à droite; il communiquoit

d'une part avec un abcès du poumon, et d'une autre part avec un autre abcès du foie, ou plutôt avec un seul abcès qui occupoit la partie inférieure du poumon et presque la totalité du foie. Il y avoit en outre une communication entre cet abcès, commun au poumon et au foie, avec la cavité droite de la poitrine, moyennant un défaut d'adhérence en cet endroit du poumon autour du trou contre nature du diaphragme; c'est par cette ouverture qu'une partie de cet énorme abcès s'étoit épanchée dans la cavité pectorale droite, sans doute peu de temps avant la mort.

La substance du lobe inférieur du poumon droit étoit pleine de concrétions dures qui paroissoient stéatomateuses; il y avoit dans son intérieur un grand foyer plein de pus ichoreux.

La substance du foie étoit presque détruite par un abcès énorme dans son grand lobe; le reste de ce viscère paroissoit dans l'état naturel, quant à sa substance; mais il étoit d'un volume un peu plus grand. La vésicule du fiel étoit ample et pleine d'une bile noirâtre.

Le poumon gauche étoit sain, et il n'y avoit

qu'un léger épanchement de sérosité dans la cavité pectorale de ce côté. Le cœur parut dans l'état naturel, ainsi que la rate, l'estomac et les intestins, à l'exception d'une très-légère phlogose de l'estomac et du colon; le rein droit étoit en bon état; il n'en étoit pas de même du rein gauche, qui étoit au moins trois fois plus grand qu'il n'est naturellement : sa substance étoit ramollie en divers endroits, et un peu plus dure en d'autres; blanchâtre, comme stéatomateuse; formant les parois, plus ou moins épaisses, d'une cavité dans laquelle on eût pu mettre le poing, laquelle étoit pleine de matières muqueuses et purifomes, contenant plusieurs pierres, dont une avoit la longueur et la grosseur des deux dernières phalanges du pouce. Les goulots de l'urétère étoient très-dilatés; ainsi que l'urétère même, dans lesquels on eût facilement introduit le pouce; la vessie parut saine.

Tels furent les résultats de l'ouverture du corps de M. Laurent, mort d'une maladie si compliquée. Ils nous ont pleinement instruits sur ses causes et ses divers siéges.

On n'est plus surpris, quand on les connoît,

1° Que ce malade ait éprouvé les symp-

tômes de la phthisie pulmonaire, la toux fréquente, le crachement de pus, les sueurs nocturnes, le dévoiement; le poumon étant le siége d'un énorme abcès.

2° Qu'il eût des douleurs dans la région du foie, une teinte jaune à la peau, les urines rouges, des expectorations biliaires, le foie ayant été trouvé en suppuration (et communiquant avec le poumon comme il a été dit) et les conduits biliaires pleins de bile.

3° Qu'il y ait eu dans cette maladie des variations singulières dans le cours des urines, dans leur qualité, dans leur quantité; de douleurs dans la région rénale gauche, des tiraillemens dans les lombes qui se propageoient vers la vessie et dans les cuisses; le malade ayant le rein gauche désorganisé, en suppuration et plein de grosses pierres.

4° On sait pourquoi le malade, après avoir si long-temps souffert, est promptement péri, après avoir éprouvé les symptômes de la suffocation, puisqu'il avoit un épanchement considérable dans la cavité droite de la poitrine, qui a dû se former peu de temps avant la mort.

Combien l'anatomie est utile, pour connoître la cause de nos maux! Elle détruit les

17.

incertitudes et les conjectures des médecins, soit dans le diagnostic, soit dans le prognostic; enfin, elle nous fait connoître les maladies curables et celles auxquelles l'art ne peut être d'aucun secours : et cette connoissance n'est-elle pas précieuse, quand ce ne seroit que pour ne pas faire de remèdes inutiles, et encore plus de contraires, à de malheureux malades qui ne souffrent que trop de leurs propres maux?

TRAITEMENS HEUREUX.

OBSERVATION (A).

Le fils d'un marchand bijoutier, place de Henri IV, sur le Pont-Neuf, d'une constitution forte et vigoureuse, âgé d'environ vingt-deux ans, éprouva, en 1775, une fluxion de poitrine, avec crachement de sang et beaucoup de violence dans les autres symptômes. Je ne fus appelé que vers le troisième jour de la maladie; l'on n'avoit pas encore recouru à la saignée, quoiqu'elle fût si bien indiquée; je la conseillai, et elle fut même réitérée plusieurs fois. Les boissons relâchantes et les loks adoucissans furent prescrits; le pouls se détendit, la transpiration augmenta, la

toux diminua, les crachats furent seulement rouillés pendant quelques jours; des évacuations par les selles furent provoquées par de doux laxatifs, et enfin le malade paroissoit guéri; il commençoit même à sortir, lorsqu'il lui survint de la gêne dans la respiration, avec une grande difficulté de se coucher sur le côté droit, de la bouffissure au visage, de la toux, qui augmenta bientôt, avec des crachats par fois sanguinolens : le malade éprouvoit tous les soirs une augmentation de fièvre, et il avoit le matin des sueurs considérables; tout annonçoit une phthisie secondaire à la fluxion de poitrine qu'il avoit éprouvée. Comme son pouls étoit plein et fort, je ne craignis pas de le faire saigner; je lui fis ensuite mettre un vésicatoire au bras gauche. Il fit usage des loks avec le jaune d'œuf et la gomme ammoniaque (1); il prit des sucs dépurés de cerfeuil, de bourrache, de cresson de fontaine, avec demi-once d'oxymel scillitique,

(1) Ce malade éprouvoit de la constipation; on lui prescrivit plusieurs fois quelques boissons légèrement laxatives, ou quelques cuillerées d'une mixture relâchante de manne et de miel de Narbonne avec très-peu d'eau, etc.

sur environ huit onces de ces sucs, que le malade prenoit par cuillerées dans le courant de la journée, lorsqu'il y avoit peu de chaleur; et qu'on diminuoit ou qu'on suspendoit encore pendant la nuit, lorsque la fièvre paroissoit plus vive. Par ces remèdes et par d'autres incififs légers, long-temps continués, les symptômes de la maladie diminuèrent, se dissipèrent, et enfin le malade termina par jouir de la meilleure santé.

OBSERVATION (B).

En 1785, M. de Chaponnois, chevalier de Malte, âgé d'environ soixante-dix-huit ans, fut atteint d'une fluxion de poitrine; les symptômes exigèrent de recourir à la saignée du bras trois fois (1), et à d'autres remèdes qui eurent un heureux succès; le malade guérit, et même sortit de chez lui: cependant, quel-

(1) Ces saignées donnèrent lieu dans Paris à beaucoup de propos: saigner un homme de soixante-dix-huit ans, quelle témérité! Des médecins, mauvais confrères, et l'on n'en a toujours que trop, me blâmèrent sans avoir vu le malade; mais il guérit, et tous ces propos cessèrent.

que temps après, nouvelles quintes de toux, difficulté de respirer, crachement de sang de temps en temps, diminution considérable des urines, redoublement de fièvre tous les soirs, et ensuite des sueurs copieuses pendant la nuit. Il étoit bien à craindre que le malade, déjà cassé par l'âge et ayant éprouvé une violente inflammation du poumon, ne terminât bientôt sa carrière par une phthisie consécutive, dont il éprouvoit déjà de trop fâcheux symptômes; un vésicatoire au bras, les sucs des plantes nitreuses avec du kermès minéral, l'oxymel scillitique, en ralentirent la violence; les urines, qui avoient été considérablement diminuées, coulèrent abondamment; l'oppression de la poitrine fut moindre; le pouls fut plus libre, moins fréquent, moins dur; la voix du malade, qui avoit été très-embarrassée, reprit une nouvelle force; je lui prescrivis les remèdes antiscorbutiques, et il termina par se rétablir. M. de Chaponnois est mort, quelque temps après, d'une maladie différente.

OBSERVATION (C).

Dans le mois de janvier 1799, un de mes disciples, nouvellement docteur en médecine,

conduisit chez moi une blanchisseuse âgée de vingt-six ans, qui avoit éprouvé, deux ou trois mois auparavant, une pneumonie des plus violentes. Toux continue, et par fois convulsive; difficulté extrême de respirer, avec tantôt un point de côté, et tantôt une douleur gravative; crachement de sang.

Le traitement se réduisit à une simple saignée, à l'application d'un vésicatoire ample sur la poitrine, à quelques boissons diaphorétiques et doux purgatifs promptement administrés, et cependant la malade parut en bon état, et tellement qu'elle reprit ses fonctions, c'est-à-dire, qu'elle alla à la rivière pour laver le linge. Sa respiration, qui n'avoit pas été entièrement libre, devint plus difficile; il survint de l'enflure aux pieds; les règles diminuèrent à la première époque, et manquèrent totalement à la seconde; la difficulté de respirer augmentoit de plus en plus, surtout quand la malade montoit des marches d'un escalier, ou qu'elle se couchoit horizontalement sans oreiller; elle se plaignoit d'une espèce d'embarras du côté gauche de la poitrine sur lequel elle se couchoit, respirant plus facilement que sur le côté droit; il survint une toux grasse et suivie d'une expecto-

ration de matières muqueuses ; quelquefois avec des stries de sang, un peu de bouffissure au visage et une légère œdématie des pieds ; une fébricule s'établit et elle redoubla le soir, pour terminer après quelques heures, d'abord par une moiteur et ensuite par une sueur abondante, sans pour cela que le pouls fût dans un parfait relâchement ; la malade éprouvoit un commencement de dévoiement. Un tel état annonçoit une phthisie pulmonaire, mais qui pouvoit plutôt se terminer par une hydropisie de poitrine que par une véritable suppuration du poumon. Je conseillai, 1° de mettre un vésicatoire sur le côté gauche de la poitrine, de l'entretenir quelques jours, et de le remplacer ensuite, si la malade guérissoit, par un vésicatoire au bras qu'elle porteroit plus long-temps.

2° Son pouls étant gros et dur, et les règles des mois n'ayant pas eu lieu, je conseillai les sang-sues au fondement.

3° De prendre deux fois dans la matinée deux onces de sucs des feuilles de bourrache, de cresson de fontaine, bien dépurés, avec addition, dans chaque tasse, d'un gros d'oxymel scillitique et demi-once de vin chalibé.

4° Le soir un léger paragorque.

Ce traitement, sur l'efficacité duquel je comptois peu, eut cependant les plus heureux effets. Environ trois mois après, cette jeune femme vint me voir très-bien rétablie.

OBSERVATION (D).

J'ai vu, en 1787, avec M. Louis, un garçon d'imprimerie, allemand, qui éprouva, après une violente fluxion de poitrine, dont on le croyoit guéri, tous les symptômes consécutifs de la phthisie pulmonaire; un vésicatoire au bras établi, les sucs des plantes avec les feuilles de bourrache, de cresson de fontaine, le syrop *d'erysimum:* le malade fit encore usage d'autres remèdes; mais comme ils n'avoient pas un effet aussi prompt qu'on l'eût désiré, nous crûmes qu'un moxa sur la partie inférieure du sternum, seroit d'une plus grande utilité que le vésicatoire. On recourut en effet à ce puissant exutoire, qui fournit plusieurs semaines une copieuse suppuration, et le malade fut entièrement guéri.

Remarques sur la phthisie qui succède à l'inflammation du poumon.

Indépendamment des observations nombreuses qui prouvent que la phthisie pulmo-

naire peut être une suite de l'inflammation du poumon, et que nous avons pu recueillir dans notre propre pratique, nous pourrions en rapporter d'autres, que plusieurs auteurs célèbres ont consignées dans leurs ouvrages, pour prouver que la pleurésie dégénère aussi quelquefois en phthisie pulmonaire, si nous n'étions persuadés qu'ils ont confondu alors la pleurésie avec la pneumonie (1); et que même, si la pleurésie pouvoit exister séparément de la pneumonie, celle-ci lui auroit alors succédé, puisqu'elle seule eût pu occasionner l'affection du poumon, à laquelle la phthisie a succédé. Ainsi, quoi qu'en ait dit Morton, qui admet la phthisie secondaire à la pleurésie, et malgré l'autorité de Théophile Bonet (2), qui rapporte une observa-

(1) On peut voir, à ce sujet, diverses remarques de M. Morgagni, et notre mémoire à l'académie des sciences (1789), dans lequel il est prouvé que la pleurésie n'est pas une maladie essentiellement différente de la pneumonie; ainsi que plusieurs autres observations, citées dans une savante lettre de M. Tissot à M. Pinel, à laquelle a donné lieu un extrait de mon mémoire dans sa Gazette de Santé, 20 décembre 1789.

Note du trad. allemand. Suivant Frank, il n'existe point de vraie différence entre la pleurésie et la péripneumonie. (*Epitome de Curand. Hom. morb.*, t. II.)

(2) Sepulchret anat., t. II, p. 714, obs. LVIII.

tion en preuve de son opinion, mais dont le résultat lui est cependant contraire, nous ne croyons devoir parler ici que de la phthisie qui succède à l'inflammation du poumon ou à la pneumonie.

On peut croire, d'après le résultat des observations, que la plupart des personnes qui avoient déjà quelques dispositions à la phthisie pulmonaire, et auxquelles la pneumonie est survenue, ont été ensuite plus exposées à la phthisie que les autres, leurs poumons restant plus affectés, si elles n'ont pas été surtout traitées convenablement. — Mais quelquefois c'est le contraire, comme nous l'avions dit précédemment (1), par rapport au traitement rigoureux, auquel l'urgence des symptômes oblige de recourir.

Ce ne sont pas les gens qu'on appelle ordinairement foibles, qui sont le plus exposés à la phthisie après avoir éprouvé la pneumonie; mais les personnes fortes et vigoureuses, pléthoriques surtout, *quo in casu enim*, dit Morton, *sanguis et pulmones semel inflammati, et calefacti, ægerrime reducuntur ad temperiem; peripneumoniâ*

(2) Voyez ce qui a été dit précédemment sur ce sujet ci-dessus.

enim et pleuritide, jam evictis, putridus sanguini calor in hecticum, seu habitualem degenerat (1). Mais si cette explication de Morton peut être de quelque valeur, nous croyons qu'il est aussi bien naturel de penser qu'après une inflammation de poumon, il reste souvent, dans ce viscère, quelque congestion qui trouble, qui gêne la circulation du sang et de la lymphe, laquelle peut enfin terminer par donner lieu à quelque suppuration dans cet organe.

Mais cette congestion pulmonaire doit être traitée diversement, suivant sa nature et celle du sujet malade; car elle est dans les uns bien plus disposée à l'inflammation et à ses suites, que dans d'autres : c'est d'après ces considérations que le traitement doit être dirigé. Si le sujet est pléthorique, il faut recourir promptement à la saignée, et détruire ainsi, et encore par des boissons relâchantes, adoucissantes et légèrement rafraîchissantes (2), la

---

(1) *De phthisi à peripneumonia et pleuritide orta, cap. X.*

(2) (*Note du Traducteur italien, M. Fédérigo.*) Les praticiens vulgaires, les empiriques aveugles, qui nous citent sans cesse leur expérience, ne sachant pas en quoi consiste son véritable esprit, sont

disposition inflammatoire. Voyez l'observa-

---

bien éloignés de savoir distinguer les circonstances dans lesquelles les saignées conviennent, ou sont inutiles et même nuisibles au sujet dont parle M. Portal. Le pouls dur, qui est un des signes les plus incertains et trompeurs dans les maladies de poitrine, est pour eux une preuve fondamentale pour répéter les saignées, jusqu'à ce que les malades soient réduits au dernier degré de foiblesse, qui empêche que la nature ne puisse plus déterminer une crise salutaire. J'ai plusieurs fois vu des phthisies par des abcès ou métastases aux poumons; suite de l'abus que certains médecins avoient fait de la saignée. On sait par les observations de de *Haen*, *Sydenham*, *Zimmerman*, *Berlinghieri*, etc., que la coëne du sang qu'on a tiré, mérite de l'attention jusqu'à un certain point; mais que si, par ce seul signe, l'on vouloit employer la saignée, dans beaucoup de cas il conviendroit de saigner jusqu'à l'agonie. Il n'est que trop nécessaire que, dans les maladies aiguës inflammatoires de poitrine, on détruise la trop grande pléthore, l'engorgement sanguin des vaisseaux, etc., par de promptes et copieuses saignées; mais il est très-important aussi d'éviter les excès, et de tâcher de maintenir les forces du malade, afin de ne pas le faire tomber dans une maladie opposée qui seroit l'effet du remède dont on auroit abusé. Le point le plus essentiel, mais aussi le plus difficile, c'est de connoître la vraie nature des forces naturelles et maladives, dont les phénomènes

tion (A) qui en montre un heureux exem-

---

sont obscurs en général ; et il n'y a que l'observation scrupuleuse de ce qui est utile et de ce qui est nuisible, qui puisse nous fournir des lumières dans les cas analogues, afin de nous bien régler sur la quantité des saignées dans les maladies aiguës et inflammatoires, qui varient aussi beaucoup dans leurs degrés. L'observation de l'individu, du genre de vie, de la constitution épidémique, méritent l'attention du praticien. Il résulte des observations de certaines épidémies, faites par de célèbres médecins, que, pour peu qu'on eût excédé les bornes d'une sage modération dans l'usage de la saignée, dans des maladies qui se présentoient sous un aspect très-inflammatoire, les malades avoient une convalescence fort pénible, accompagnée d'une atonie générale, ou ils étoient attaqués de maladies lentes et chroniques. Dans la constitution épidémique de Venise, en 1761, il falloit une grande circonspection dans l'usage de la saignée; il y eut dans l'hiver grand nombre de péripneumonies et de pleurésies bilieuses : on vit même périr beaucoup de malades par la faute de ces médecins qui saignoient copieusement. Cette observation fut faite par un médecin qui jouit de la plus grande réputation par son expérience et son savoir, le docteur *Conegliano*, ainsi que par d'autres habiles médecins. Dans les maladies inflammatoires de la poitrine, il n'y a pas de doute que, pour couper le mal à son origine, il est bien nécessaire de saigner les premiers jours de la maladie ; il ne faut pas attendre ni le quatrième, ni le cinquième

ple (1). D'autres fois les sujets, bien loin d'être pléthoriques, sont dans un état de langueur, d'atonie, tel, que la congestion

---

jour, pour pratiquer plusieurs fois des petites saignées, selon l'usage de quelques médecins, et selon qu'un écrivain le conseille. Je ne me suis jamais repenti de cette méthode généralement suivie des meilleurs praticiens ; je pourrois en citer beaucoup d'observations. Cette année, au mois de janvier, j'ai traité un homme robuste et pléthorique, âgé de quarante ans environ, qui fut atteint d'une vraie pleurésie, accompagnée de symptômes les plus imposans ; avant le troisième jour, il fut saigné copieusement quatre fois ; et avant le septième il n'eut plus de fièvre, de douleur, de difficulté de respirer, etc. Le neuvième jour il se trouva fort bien, abstraction faite de la toux qui se calma successivement, et finit par se dissiper tout à fait.

Réponse de l'auteur. Ce n'est que dans des cas bien particuliers, comme celui déterminé par M. Fédérigo, que l'abus des saignées a pu donner lieu à la phthisie pulmonaire ; elles produisent plus souvent la foiblesse, la syncope, l'hydropisie. Les observations de M. Fédérigo sur les saignées dans la fièvre épidémique, sont précieuses ; mais ne sont-elles pas étrangères à notre sujet ?

(1) La pléthore se manifeste principalement dans les personnes qu'on n'a pas assez saignées dans la pneumonie antécédente ; *cum phlebotomia, dum vigeret occasio, neglecta est.* Lieutaud, cité plus haut, observ. II.

pulmonaire n'est nullement disposée à l'inflammation, et qu'on doit non seulement s'abstenir de la saignée (voyez les observations B, C, D, E), mais qu'il faut au contraire recourir aux remèdes intérieurs, incisifs, divisans, atténuans, toniques, même aux vésicatoires, sétons, et quelquefois au moxa. Quels succès ne peut-on pas avoir en médecine, avec peu de remèdes, quand on sait les administrer à propos (1)!

---

(1) (*Note du traducteur allemand.*) Il reste, sans contredit, un point de vue principal dans le traitement de la phthisie, à la suite de la péripneumonie. En effet, comment connoître positivement s'il existe encore de l'inflammation, cas dans lequel le praticien doit avoir recours aux antiphlogistiques et débilitans? Il est très-important de fixer son attention sur la soi-disante inflammation cachée, à laquelle Portal ne pense point ici; et ce n'est même que depuis peu que les praticiens allemands, d'après *Stoll*, se sont plus particulièrement occupés de cet objet. On trouve là-dessus les idées de *Stoll* dans ses aphor. de febrib. et dans B. J. Reglands med. prackt. Abhandl., v. den verborgenen Entzundungen, 1790. Les excellens traités de l'inflammation cachée que l'on trouve dans le journ. der Erfind. I B., 4 S., et dans le Nachtrag, a. d. Salzb. med. chir. Zeit., im II B., S. T. S. 122, méri-

ARTICLE IV.

De la Phthisie

Qui succède aux fièvres exanthématiques, à d'autres éruptions cutanées, et de celles qui surviennent à des métastases.

On comprend, sous ce titre, 1° les phthisies qui surviennent à la suite des maladies aiguës avec des éruptions à la peau, telles que la petite-vérole, la rougeole, l'érysipèle, les fièvres miliaires, scarlatines, et autres fièvres exanthématiques.

2° Les phthisies qui se succèdent ou qui

tent d'être consultés, auxquels je renvoie, et qui me dispensent de toutes autres remarques.

D'une autre part, il est toujours très-important de différencier les cas, où les symptômes morbifiques ont pour cause principale la débilité qui exige les stimulans et fortifians. Aucun praticien ne niera que dans cette circonstance cela ne puisse avoir lieu. Les écrits de *May*, *Rush* et autres le constatent.

Réponse de l'auteur. Portal ne mérite pas les reproches que lui fait M. *Murhy*. L'ouvrage même qu'il traduit contient des observations qui prouvent qu'il a bien connu la phthisie survenue après des inflammations cachées, ou dont les signes n'étoient pas prononcés. Pourquoi donc renvoyer cette remarque

se joignent aux maladies chroniques cutanées, telles que les dartres, la gale.

3° On y comprend encore les phthisies par des métastases sur les poumons.

OUVERTURES DES CORPS.

OBSERVATION PREMIÈRE.

On porta, en 1771, dans mon amphithéâtre, rue du cimetière St. André-des-Arcs, le cadavre d'un homme d'environ trente ans. Il étoit réduit au dernier degré de marasme; son corps étoit couvert des taches d'une petite-vérole très-abondante, encore rouge, et dont quelques-unes étoient couvertes de croûtes. L'ouverture en fut faite par M. Marchand, mon prevôt, en ma présence : nous trouvâmes les poumons droit et gauche pleins de foyers purulens. Il y avoit beaucoup de pus épanché dans les cavités de la poitrine, surtout dans celles du côté droit, dont le poumon étoit détruit par la majeure partie. L'oreillette et

---

à *Stoll*, à *May*, à *Rusch* et d'autres auteurs allemands, an-
glais, etc., pour la soustraire aux médecins français? Est-ce
que cet esprit national convient aux savans tels que M. *Murhy*,
qui doit être de tous les pays? Qu'il parcoure son histoire de
l'Anatomie et de la Chirurgie, et il jugera de son impartia-
lité à accorder les découvertes aux médecins des nations étran-
gères, souvent pour les refuser aux médecins français! On
peut même dire qu'en général ils ont une propension à donner
aux étrangers des éloges qu'ils devroient quelquefois à leurs
compatriotes, ce qui n'est pas plus juste.

le ventricule droit du cœur étoient remplis d'un sang concret : les autres viscères nous parurent sains, et nous n'y pûmes découvrir aucune trace des boutons varioliques.

Je pourrois citer deux autres observations recueillies dans mon amphithéâtre, et qui ont offert le même résultat, auxquelles je joindrois l'histoire d'une personne morte phthisique après la petite-vérole, et dont le poumon fut également trouvé ulcéré. Mais comme ces observations n'ajouteroient rien à une vérité bien reconnue, il sufit de savoir qu'il se forme souvent des foyers de suppuration pendant, ou à la suite des petites-véroles mal traitées, ou de mauvaise nature; je crois devoir les omettre pour plus grande brièveté.

OBSERVATION II.

Une demoiselle d'environ onze ans, bien portante d'ailleurs, éprouva une toux des plus violentes, avec un grand mal de tête et une fièvre très-vive. La rougeole survint et eut un cours assez régulier ; mais cette jeune personne continua de tousser ; elle maigrit : il se déclara bientôt après une fièvre légère, avec des redoublemens le soir ; il survint des vomissemens fréquens ; le ma-

rasme fut porté au plus haut point, et il s'y joignit un dévoiement colliquatif, qui fut bientôt mortel (1). Je dois faire remarquer qu'il n'y eut ni crachement de sang, ni de matière purulente, et que la toux avoit été toujours sèche. Son corps fut ouvert, et on trouva les glandes du mésentère très-gonflées et très-tuméfiées; quelques-unes étoient pleines d'une humeur blanchâtre, épaisse et semblable à du suif. Le poumon contenoit plusieurs corps ganglioformes, pleins d'une humeur stéatomateuse, et dont quelques-uns étoient atteints d'une vraie suppuration. Le poumon droit étoit détruit dans toute sa partie supérieure, et on remarquoit dans le poumon gauche plusieurs foyers de suppuration.

OBSERVATION III.

Mademoiselle Rose-Albe de Coigny étoit parvenue à l'âge de trois ans dans le meilleur état de santé, lorsqu'il lui survient de la dou-

---

(1) Malgré qu'on ait prescrit la décoction blanche du *Codex* avec addition du syrop de diacode; la conserve de kynorhodon; celle de roses rouges seule, ou dissoute dans l'eau de plantain qu'un empirique conseilla, ainsi que d'autres astringentes qui augmentèrent le dévoiement au lieu de le diminuer.

leur à la tête avec de fréquentes envies de vomir ; ses yeux sont larmoyans, la fièvre s'allume et redouble, le corps est brûlant; on distingue à la fin du second jour, quelques points rouges sur la peau, semblables, en quelque manière, à la morsure de puce; bientôt diverses parties du corps furent couvertes de plaques rouges et violettes; la maladie éruptive de cet enfant me parut une fièvre rougeole.

On voulut consulter un homme célèbre dans le traitement des petites-véroles, plutôt cependant artificielles que naturelles, lequel, croyant que l'enfant étoit atteint de la petite-vérole, voulut qu'on l'exposât à l'air, dans un temps froid et très-humide, ce qui fut fait malgré mes oppositions réitérées; l'éruption rentra, la fièvre parut d'abord diminuer : on crut l'enfant mieux; mais des convulsions étant survenues peu d'heures après, j'annonçai qu'il s'étoit fait un reflux de l'humeur éruptive vers l'origine des nerfs, et qu'il falloit promptement la rappeler à la peau par deux vésicatoires, l'un au bras, l'autre à la jambe du côté opposé, par des boissons théiformes, diaphorétiques, telles que celles des fleurs de tilleul, de bourrache et de coquelicot. L'en-

fant fut remis dans le lit : ce traitement fut suivi ; les convulsions cessèrent, la peau devint rouge en différens endroits, et l'on comptoit déjà sur l'heureux succès du traitement ; mais les espérances furent de courte durée : la fièvre ne diminua point ; la toux qui avoit cessé revint avec plus d'intensité ; elle fut continue, l'enfant ne dormit plus, les vomissemens fréquens revinrent, avec de vives coliques, auxquelles succédèrent quelques évacuations bilieuses ; sur ces entrefaites les parotides se gonflent, il survient aussi deux tumeurs, au-dessus, vers les apophyses mastoïdes qui terminèrent par suppurer ; on les ouvre avec la lancette, elles paroissent atteintes de gangrène ; mais la toux est continue, le dévoiement survient, il y a des sueurs colliquatives, le visage se bouffit, les jambes s'enflent et l'enfant périt après deux mois de maladie.

A l'ouverture du corps on trouva,

1° De la sérosité dans les ventricules du cerveau, les tumeurs qui avoient paru audessous des oreilles étoient desséchées et atteintes de gangrène ; on en suivoit les traces jusque dans les poumons. Les apophyses mastoïdes et les portions postérieures de l'occipi-

tal, ainsi que les os maxillaires étoient singulièrement ramollis; ils étoient aussi mous que de la cire; les extrémités spongieuses des os longs étoient aussi très-ramollies.

Les poumons contenoient divers foyers de suppuration; il y avoit dans la poitrine et dans le péricarde une grande quantité de sérosité, la substance du cœur étoit singulièrement ramollie. Les viscères du bas-ventre étoient sains, à l'exception du mésentère dont les glandes étoient gonflées.

L'ouverture du corps a été faite par M. Thion; j'y ai assisté avec M. le Monnier, premier médecin du roi.

TRAITEMENS HEUREUX.

OBSERVATION (A).

Une fille de madame la princesse de Revel, âgée d'environ six ans, après avoir éprouvé une rougeole qui paroissoit avoir eu un libre cours, continua cependant d'être atteinte d'une toux fréquente avec des quintes si fortes, qu'on craignait qu'elle ne suffocât, et surtout dans la soirée et dans la matinée: elle rendoit, par l'expectoration, après les quintes,

une matière visqueuse, grisâtre et souvent avec des stries de sang; son pouls étoit dur, serré, fréquent; sa gorge étoit rouge et la déglutition un peu gênée. L'enfant maigrit considérablement : on le croyoit atteint d'une véritable phthisie pulmonaire. Cependant, comme il se plaignoit de ressentir de l'irritation au cou, et qu'elle désignait avec sa main la partie de la trachée-artère immédiatement placée au-dessous du larynx, et que la fièvre lente ne paroissoit pas s'établir, j'augurai, plutôt que je n'affirmai, que l'enfant étoit atteint d'une phthisie trachéale, espèce de croup chronique. Je conseillai quatre sangsues autour du cou, un petit vésicatoire dans le lieu où la douleur paroissoit avoir son siége, des boissons adoucissantes et légèrement diaphorétiques. L'enfant fut mis à l'usage du lait d'ânesse.

Et retenu soigneusement dans sa chambre, et long-temps dans son lit, l'enfant rendit, par l'expectoration, quelques matières visqueuses; la toux diminua, le sommeil se rétablit, la déglutition fut plus libre, la maigreur diminua; et après un traitement de plus de trois mois, l'enfant guérit d'une phthisie que j'ai cru avoir son siége dans la trachée-artère.

OBSERVATION (B).

Cette observation m'en rappelle deux autres, rapportées par Morgagni, dont il me paroît utile de donner un extrait, et d'autant plus que les guérisons en ce genre sont rares. Le nommé *Etienne Cheli*, au rapport de Morgagni, qui étoit grand, sec, maigre, très-actif, hypocondriaque, se portoit fort mal depuis long-temps; toussant et rendant des crachats de sang. Les médecins avoient employé les adoucissans, les mucilagineux, les bouillons de tortue, la décoction des bois sudorifiques, les bains, les eaux minérales, les astringens, les martiaux; enfin tous les moyens usités en pareil cas, mais sans succès; au contraire ils n'avoient fait qu'augmenter la maigreur et l'intensité de la maladie. Les astringens avoient supprimé les urines, les bains augmenté le crachement de sang; les eaux minérales n'avoient pu passer, on avoit été obligé de les cesser, l'estomac ne paroissant supporter aucun remède. Le malade, aussi ennuyé de ses médecins que ceux-ci pouvoient l'être de sa maladie, vint me trouver. Je refusai d'abord de le traiter, tant par égard pour mes con-

frères, que parce que je le regardai comme incurable. Enfin, je me rendis aux sollicitations de ses amis et de sa famille. Il étoit maigre, exténué, ayant perdu ses forces, et dormant très-peu et d'un sommeil interrompu.

Cependant la fièvre paroissoit n'être pas continue; les crachats étoient purulens et sanguinolens; il n'y avoit de douleur manifeste que vers la trachée-artère, au-dessous du larynx. Parmi les moyens employés, deux choisis avoient paru le soulager un peu; et ces deux choses ayant été recommandées par *Ætius*, à l'article concernant le traitement des ulcères de la trachée-artère : c'étoit l'usage des trochisques de gomme adragante que le malade laissoit fondre sur sa langue et avaloit insensiblement, et le lait d'ânesse sortant d'être trait, l'animal étant auprès du malade. Ce traitement avoit presque dissipé la sensation de picotemens de la trachée-artère, et rappelé un peu les forces et le sommeil. Je demandai au malade pourquoi il n'avoit pas continué long-temps des remèdes qui paroissoient le soulager. Il me répondit que les tablettes lui faisoient mal à l'estomac; et que quant au lait, le mieux apparent qu'il a cru en éprouver se trouvoit dissipé. Mais ayant

appris qu'il n'avoit pris aucune précaution pour éviter les impressions des vents, ni du soleil, précaution bien recommandée par *Hippocrate*, je ne doutai pas que ces intempéries de l'air ne lui eussent nui. Et quant aux trochisques, je ne m'étonnai pas que des substances douces et mucilagineuses eussent nui à l'estomac d'un hypocondre. Je réglai après cela en moi-même ce que je devois faire et éviter. A la même époque, j'avois occasion de voir Paul *Piella*, médecin célèbre de Bologne, avec lequel je traitois le comte d'Ursi, celui qui dans la suite devint évêque de Césenne; je lui fis part de l'état du malade dont je viens de parler, et de ce que je me proposois de lui faire. Il l'approuva d'abord; mais après avoir examiné les crachats, il me dit: je crains bien que vous ne parveniez pas à guérir cet ulcère, dont le siége est peut-être plus profond que vous ne le croyez, et que je compare à ces dartres de la peau, qui, quoique superficielles, n'en sont pas moins difficiles à guérir. Ce progrès défavorable ne m'empêcha pas d'essayer d'entreprendre cette cure. La saison exigeoit qu'on prît les plus grandes précautions pour mettre le malade à l'abri des influences de l'air, et elle ne me

permettoit pas d'espérer beaucoup du lait des animaux, à cause de la mauvaise nourriture qu'on est forcé de leur donner. Je commençai donc par recommander au malade de s'enfermer dans une chambre chaude, ni trop basse, ni trop petite; de renoncer à toute affaire, et à toute inquiétude; de se dissiper avec ses amis, qui feroient seuls les frais de la conversation, tandis qu'il ne parleroit que très-peu et à voix très-basse. Je lui conseillai tout ce qui pouvoit adoucir la trachée-artère, sans nuire à l'estomac; je le préparai à l'usage du lait, et je lui prescrivis celui de femme à petite dose d'abord; et ensuite, quand je vis qu'il passoit bien, à celle d'environ demi-livre, matin et soir, quatre ou cinq heures avant le dîner et avant le souper : ces deux repas étoient légers, surtout le souper; il s'abstenoit de vin et de tout ce qui pouvoit nuire au lait. A chacun de ces repas il prenoit une bouillie faite avec la farine d'orge, sans sucre, et du lait d'une vache nourrie avec de la paille et de l'orge seulement : cette bouillie étoit souvent son seul souper. Je préparois la farine d'orge, en ajoutant à chaque livre de cette farine une once de racines de squine en poudre, et je faisois torréfier le mélange

à un feu lent, de manière à le calciner presque. Je pris une nourrice saine qui n'usoit que d'alimens choisis, et presque toujours les mêmes, autant que cela étoit du moins possible : précaution essentielle, et faute de laquelle nous ne trouvons point dans le lait de femme un utile remède ; quelque approprié qu'il soit à notre nature, et pouvant être inférieur à celui des autres animaux (1). Ce traitement, continué depuis le mois de novembre jusqu'à la fin de mai, rétablit si bien le malade, qu'il a joui pendant seize ans d'une bonne santé. *Morgagni, de sed. et causis morb.* Epist. 22, art. 27.

OBSERVATION (C).

Un gentilhomme, sujet, ainsi que toute sa famille, à des maux des gencives et des dents, à des tâches et des exulcérations des narines, des éruptions dartreuses à la peau avec excoriation prurigineuse ; après s'être exposé à un air froid de l'automne, s'étant livré aux

(1) *Ut sæpè in medendo*, comme le dit Morgagni, *mulieris lac non præstet lacti cœterarum animantium.*

plaisirs de la chasse, fut atteint d'un rhume grave, avec toux, expectoration sanguinolente: on le saigna à différentes reprises; on lui prescrivit les mucilagineux, le lait de chèvre, qui parurent d'abord calmer la maladie, mais pas pour long-temps. On employa la décoction des bois sudorifiques, les antiscorbutiques, l'antihectique de *Potérius*, etc. Les émulsions de sememce froides, les tisanes de bardanne, le lait de chèvre, le beaume du Pérou, à douze gouttes, pendant près de quarante jours; un cautère au bras fut établi, la toux et l'enrouement persistèrent, et parurent même devenir plus graves; les crachats furent encore plus colorés qu'ils ne l'avoient été: le malade se plaignoit, de plus, d'un resserrement de la poitrine et d'un sentiment de chaleur au sternum; il perdoit ses forces et maigrissoit; les taches dartreuses avoient disparu, et l'humeur morbifique sembloit s'être concentrée à la poitrine; de nombreux remèdes sont encore prescrits, mais sans un succès remarquable; la toux même, au lieu de diminuer, devenoit plus fréquente et plus forte; les crachats étoient plus colorés, et le malade par fois se plaignoit d'un resserrement dans la poitrine, et éprouvoit un sentiment

de chaleur vers le sternum. Ce qui rendoit son état plus inquiétant, c'est que la gorge paroissoit en meilleur état, et que les taches de la peau avoient pâli, et le malade n'y éprouvoit plus aucune démangeaison. La maladie, comme l'observe Morgagni, sembloit s'être portée dans la poitrine; sa voix étoit affoiblie, ainsi que ses forces; il maigrissoit de plus en plus. Tel étoit l'état du malade, pour lors à peine âgé de trente-deux ans, lorqu'il se mit entre les mains de *Morgagni*; plusieurs accidens de cette maladie, dit ce grand médecin, devoient me faire craindre qu'elle ne terminât d'une manière funeste; mais l'absence de quelques autres pouvoient me rassurer. Le malade dormoit facilement pendant la nuit; il se couchoit aisément sur l'un et l'autre côté; son appétit pour les alimens n'étoit pas diminué, et il n'y avoit pas de fréquence remarquable dans le pouls; point de mauvaise odeur dans les crachats; aucune pesanteur dans la poitrine, ni *anhelation* ou grande difficulté de respirer: l'absence de tous ces mauvais signes pouvoit rendre le pronostic beaucoup moins fâcheux. Voici les principaux remèdes qui furent prescrits.

Le malade fit usage tous les matins d'un peu de résine de thérébentine, et il assuroit que sa gorge et sa poitrine en étoient soulagées; il prit, pendant les vingt-deux premiers jours, immédiatement par-dessus, un verre de petit-lait, *aquæ lactis*, dans laquelle on avoit fait infuser de *l'anagallis aquaticus*, de lierre-terrestre, de fleurs de mille-pertuis et un peu d'écorce de sassafras; il prenoit un second verre de ce petit-lait, cinq heures après le dîner. Au bout de vingt jours, on substitua au petit-lait du matin, un bouillon avec les vipères, les grenouilles et les écrevisses. Peu de temps après qu'il eut fait usage de ce bouillon, il y eut un mieux marqué, les taches dartreuses reparurent avec démangeaison, le visage fut meilleur; les forces augmentèrent; la maigreur, la toux, l'enrouement et les matières de l'expectoration diminuèrent; le malade se nourrissoit de bouillon préparé avec un poulet, dont on remplissoit le ventre des mêmes plantes, qu'on faisoit infuser dans le petit-lait; d'une bouillie avec le riz, ou l'avoine et les amandes; la boisson ordinaire étoit une légère infusion de squine et de sassafras. Hors les repas, des eaux minérales de Branduli, qu'il but assez abondam-

ment pendant l'été. Cependant les crachats n'étoient plus sanguinolens, comme auparavant, malgré que la toux, quoique bien diminuée, tourmentât encore le malade soir et matin; elle sembloit provenir de la poitrine, quoiqu'elle fût ample, ce qui n'étoit pas rassurant; et d'autant plus que le malade alloit se trouver dans la saison où la maladie avoit commencé, et qu'il étoit obligé d'aller dans son pays natal, où la terre est toujours couverte de neige. Cependant *Morgagni* concevoit les plus heureuses espérances sur son sort : d'abord parce que sa poitrine n'étoit pas mal conformée; que le malade n'avoit pas cette chaleur hectique qu'ont les phthisiques, aucune fréquence dans le pouls, point de soif, aucune difficulté de respirer, même en montant dans les lieux élevés; et de plus, parce que depuis quelque temps le malade n'avoit plus la voix rauque; malgré cependant qu'avec tous ces bons signes, la maigreur extrême du malade, la toux et les crachats ne fussent pas bien rassurans; c'est pourquoi, après lui avoir bien recommandé d'éviter, avec le plus grand soin, le froid de la saison, il lui fit prendre pendant un mois le lait d'ânesse, qui améliora beaucoup l'expectoration; ensuite le lait

de vache jusqu'à la fin de décembre: les crachats, la toux et tous les symptômes morbifiques disparurent; le malade se rétablit parfaitement, et il jouissoit, depuis vingt-deux ans, d'une bonne santé, quand *Morgagni* inséroit cette observation dans son immortel ouvrage, *de Sed. et Causis Morb., Ep. XXII, art.* 31.

Remarques.

Aux observations que nous venons de rapporter, dont l'une est un résultat de notre clinique, et les deux autres de celle de l'illustre *Morgagni*, nous pourrions en réunir plusieurs autres, extraites des auteurs, et d'autres encore, dont des sujets que nous avons traités feroient l'objet. Ils ont éprouvé la toux la plus vive, ont craché du sang, ont eu de la douleur dans la région du cou, avec difficulté d'avaler plus ou moins grande; de la fièvre qui a duré plus ou moins de temps: symptômes qui ont souvent été pris pour les avant-coureurs d'une phthisie pulmonaire, et qui ont cependant heureusement cédé aux efforts de la nature, plus ou moins aidée du traitement; souvent par des expectorations glaireuses et membraneuses; mais en pareil cas, la respiration n'a jamais été gênée comme elle l'est dans la plupart des phthisiques. La

fièvre n'a pas été non plus de la nature des fièvres lentes, comme elle l'est toujours dans la véritable phthisie pulmonaire ; il n'y a pas eu non plus de douleurs à la poitrine, ni dévoiement, ou ils ont été fugaces ; ni amaigrissement pareil à celui qui a lieu ordinairement dans la phthisie pulmonaire ; et lorsque les malades sont morts de pareils maux, ils ont plutôt péri d'une espèce de strangulation, comme dans les squinancies inflammatoires, ou de foiblesse d'asthme, comme dans les maux de gorge gangréneux, que d'une véritable phthisie pulmonaire.

Si les vrais symptômes de cette maladie ont aussi eu lieu, c'est que les poumons étoient affectés, soit secondairement, soit primitivement, et l'un et l'autre peuvent avoir lieu ; d'où il paroît résulter que la dénomination de phthisie laryngée ou trachéale que l'on emploie pour désigner la maladie dans laquelle les symptômes de la véritable phthisie pulmonaire se trouvent réunis à ceux qui sont l'effet des affections trachéales, est alors très-impropre.

OBSERVATION (D).

M. Dubourg, étudiant en droit, qui avoit joui de la meilleure santé jusqu'à l'âge de

vingt ou vingt-deux ans, eut une rougeole qui fut long-temps suivie d'une toux opiniâtre; il maigrit, cracha du sang; on douta s'il ne venoit pas de la gorge, et si cette excrétion n'avoit pas été l'effet des violentes quintes de toux; mais bientôt les crachemens furent très-abondans; il n'y eut plus de doute que le sang ne vînt des vaisseaux du poumon; le malade fut saigné plusieurs fois, le crachement de sang finit; mais comme il continuoit de tousser, et qu'il avoit de la difficulté de respirer, on crut devoir le saigner tous les mois; ce qui fut fait cinq ou six fois; on me consulta pour me demander si, indépendamment de la saignée, le malade ne pouvoit pas user de quelques astringens, s'il ne devoit pas prendre des remèdes incrassans. Je répondis qu'il ne suffisoit pas de parer aux accidens par les saignées, qu'il falloit les prévenir en détruisant la cause qui les occasionnoit; que cette cause me paroissoit exister dans un engorgement du poumon, d'où résultoit la gêne, la compression des vaisseaux sanguins pulmonaires, occasionnée particulièrement par l'*acrimonie* de l'humeur de la rougeole qui n'étoit peut-être pas encore détruite; et que, d'après ces considérations, je conseillois,

1° De recourir à la saignée toutes les fois qu'il y auroit de vrais signes de pléthore, comme on avoit fait; mais qu'il falloit que les saignées fussent déterminées par un homme aussi habile que prudent; que de petites saignées fréquentes seroient vraisemblablement préférables à des saignées copieuses et rares.

2° Que le malade devoit vivre des alimens les moins nourrissans, tels que de végétaux, surtout des légumes herbacés; je conseillai l'usage du potiron en soupe, en purée, les fruits doux bien mûrs; j'observai que les farineux devoient être pris avec modération, que le malade pouvoit bien user d'un peu de viande blanche, bouillie ou rôtie; et qu'en général il ne devoit prendre que peu d'alimens; seulement pour se substanter; qu'il ne devoit boire ensuite que de l'eau pure, ou avec très-peu de vin.

3°. Qu'il falloit tâcher de détourner du poumon l'humeur de rougeole qui s'y étoit portée, ou toute autre humeur âcre qui pouvoit y exercer son action; et qu'à cet effet, nous désirions que le malade se fît mettre un cautère au bras, en choisissant celui du côté de la poitrine qu'on croyoit le plus af-

fecté; nous préférâmes le cautère au vésicatoire, parce qu'il occasionne moins d'irritation; il eût sans doute produit des effets salutaires, si l'on y eût plus promptement recouru ; mais qu'il valoit encore mieux le faire plus tard que d'en omettre l'usage.

4° Nous conseillâmes au malade de prendre, dans le mois de mars, le lait d'ânesse, soir et matin, en petite quantité, en observant d'ajouter dans chaque prise un quart d'eau sulfureuse de Cauterets.

5° Nous fûmes d'avis qu'il ne devoit se purger que rarement, et toujours avec les purgatifs les plus doux; que s'il étoit constipé, il pouvoit prendre le matin, avant son lait d'ânesse, un demi-gros, ou un gros de magnésie blanche (1).

6° Que pendant tout le temps du traitement, il fît un grand usage de demi-bains tièdes; qu'il montât souvent à cheval; qu'il cherchât tout ce qui pourroit le dissiper, sans l'agiter; qu'on pourroit, s'il ne dormoit pas,

---

(1) On remplaça cette poudre pendant long-temps par la suivante : corail rouge préparé, yeux d'écrevisse, quatre scrupules de chacun; soufre doré d'antimoine, demi-gros, mêlés pour vingt prises.

lui donner dans la nuit quelques verres d'une émulsion avec deux ou trois gros de syrop de diacode ; enfin, qu'il pourroit se rendre à la belle saison aux eaux de Bagnères-Bigorre, pour prendre les bains et pour y boire, avec les précautions nécessaires, quelques verres d'eau de Bonnes ou de Cauterets ; mais que tous ces remèdes ne seroient salutaires qu'autant qu'ils seroient administrés par un homme aussi habile que prudent.

Ce traitement a été suivi exactement, et le malade s'en est parfaitement bien trouvé; il s'est engraissé, et n'a plus éprouvé aucun symptôme de maladie de poitrine.

OBSERVATION (E).

Une religieuse, âgée d'environ vingt-cinq ans, du couvent de la ville d'Eu, en Picardie, d'une constitution assez robuste et bien réglée, fut atteinte d'une rougeole avec une toux des plus cruelles. La rougeole parut se dissiper, plus promptement même qu'il n'est d'usage; la toux subsista, le crachement de sang survint, les règles se supprimèrent, il y eut de l'oppression, la fièvre étoit continue. Je fus consulté, dans le mois de mars 1789. Voici quelle fut

ma réponse. L'état dans lequel se trouve madame la consultante, mérite d'autant plus d'attention, qu'il pourroit devenir plus grave s'il étoit négligé ; sa poitrine est engorgée, il faut prévenir qu'il ne s'y fasse une ultérieure congestion ; il y a apparence que l'humeur de la rougeole, dont l'éruption n'a pas été complète, et dont la résolution, même de la portion qui s'est portée à la peau, n'a paru ni régulière, ni parfaite, affecte les parties internes, et que c'est elle qui occasionne l'irritation et l'excès de sensibilité que la malade éprouve, ainsi que la cessation des règles et la petite toux habituelle ; mais comme la malade est extrêmement maigre, il faut prendre garde de n'employer que les dépuratifs les plus doux et combinés avec les humectans et les adoucissans ; nous conseillons à la malade de commencer son traitement,

1° Par se faire mettre des sang-sues à l'anus, pour extraire, par ce moyen, environ deux palettes de sang ; il faudra même réitérer cette espèce de saignée, pour suppléer, pour ainsi dire, aux règles, et empêcher que le sang ne se porte de plus en plus à la poitrine, en ayant toujours égard à l'état de pléthore.

2° Madame se fera pratiquer un cautère au bras pour procurer une évacuation et une diversion à l'humeur morbifique ; nous recommandons d'avoir le soin d'en entretenir doucement la suppuration.

3° Il faut que madame la consultante fasse un usage très-constant des boissons adoucissantes ; qu'elle prenne tous les matins une chopine de petit-lait bien clarifié, qu'on coupera avec une infusion de feuilles d'oranger, de fleurs de tilleul et de fleurs de bourrache, ou quelque autre léger diaphorétique ; sans négliger de tenir le ventre libre par les moyens convenables ; car la constipation est alors nuisible.

4° Après un usage suivi de cette boisson antispasmodique et diaphorétique, prise le matin à jeûn, madame pourra user de cette infusion dans la soirée, en ajoutant, dans chaque tasse, une cuillerée à café de syrop de mûres, de guimauve, de violette ou autre syrop adoucissant, mais en petite quantité ; nous préférons même l'usage du sucre, pour l'édulcorer, aux syrops qui sont le plus souvent gâtés de vétusté, dans les campagnes surtout.

5° Dans le mois d'avril, madame suspendra,

pour le matin seulement, sa boisson antispasmodique, et elle prendra à jeûn trois onces de suc de pissenlit bien dépuré dans une chopine de petit-lait, d'eau de veau ou d'eau de poulet; et si la toux n'étoit pas trop forte, la malade useroit des sucs des plantes chicoracées, borraginées et antiscorbutiques.

6º Elle fera usage du lait d'ânesse, dans le mois de mai, le matin à jeûn, et à la dose d'un poisson, ou d'un petit verre seulement; en procédant par degrés, on accoutumera insensiblement l'estomac à cet aliment médicamenteux, pour en prendre une plus grande quantité : la malade pourroit prendre, immédiatement après, le lait; s'il ne passoit pas bien, et même plusieurs fois dans la journée, dix ou douze grains de magnésie blanche (1): ce moyen suffit quelquefois pour tenir le ventre libre, si le lait d'ânesse ne produit pas cet effet (2).

---

(1) Ou une des prises de la poudre composée, comme il a été dit dans la note de l'observation précédente.

(2) On sait aussi généralement que l'on ajoute quelquefois utilement au lait d'ânesse deux ou trois cuillerées à bouche d'une eau seconde de chaux, ou d'une eau de chaux très-adoucie avec de l'eau.

7° Pendant l'usage des remèdes ci-dessus, madame doit prendre deux ou trois bains par semaine, en observant qu'ils soient seulement tièdes; elle ne prendroit que des demi-bains, si elle ne pouvoit facilement supporter de grands bains.

8° Pour que ces remèdes aient un heureux effet, il faut que la malade suive le régime le plus sain; elle ne doit jamais faire maigre, ni jeûner, et elle doit vivre des viandes bouillies et rôties; point de ragoûts. Les fruits fondans, les légumes herbacés cuits, lui seront très-convenables; l'usage du potiron sera efficace; jamais du café, ni du vin pur.

9° L'exercice au grand air et beaucoup de dissipation, sont ici de vrais remèdes; il faut surtout que madame s'abstienne, non seulement de chanter, mais même de prononcer l'office. Ce traitement a eu le plus heureux effet.

OBSERVATION (F).

M. ***, âgé de trente ans, d'une constitution robuste, après avoir éprouvé des maladies vénériennes qui n'avoient pas été mé-

thodiquement traitées, mais dont il avoit pendant long-temps eu quelques symptômes, comme des éruptions à la face interne du prépuce, sur le gland, quelquefois avec de petites excroissances fongueuses qui s'étoient fanées, détruites : il contracta une gale, qui non seulement se manifesta dans les plis des articulations, dans les interstices des doigts des mains et des pieds; mais encore il se forma des éruptions constantes sur presque toute l'habitude extérieure du corps, qui s'en détachoient par fois par écailles, ou avec d'esquammation de l'épiderme; il s'écouloit de dessous ces croûtes une humeur séreuse, quelquefois gluante, d'une couleur jaunâtre : tel étoit ce malade lorsqu'il vint me consulter. On le traitoit depuis plus de dix-huit mois. On avoit employé la pommade de soufre mêlée aux pulpes de patience et d'*enula campana;* le malade avoit aussi usé intérieurement du soufre pur bien lavé dans les extraits de ces plantes; il avoit eu plusieurs vésicatoires, qu'on avoit entretenus plus ou moins de temps : ce traitement avoit paru avoir momentanément quelques heureux effets; les éruptions étant diminuées, et même disparoissant parfois,

mais se formant de rechef en diverses parties du corps, et non dans les articulations.

Comme on soupçonnoit encore qu'il n'y eût en lui quelque impression de vice vénérien, je conseillai de recourir à l'usage des mercuriaux réunis aux bains tempérés et aux boissons adoucissantes; il prit très-long-temps le syrop de Cuisinier, à la dose seulement d'une ou deux cuillerées à bouche tous les jours, l'une le matin et l'autre le soir; chacune dans un verre d'infusion légère de sassafras : cette chopine de syrop contenoit six grains de muriate suroxigéné de mercure; en même temps que le malade prenoit tous les matins un verre de lait d'ânesse.

Le malade qui paroissoit entièrement rétabli, du moins sans éprouver aucune incommodité remarquable, passa un hiver sortant beaucoup dans les rues de Paris, souvent à pied, et exposé à l'humidité et même à la pluie; il ressentit, vers le printemps, des douleurs aux extrémités; un rhume opiniâtre survint, quelques éruptions farineuses avec de fortes démangeaisons à la peau, il maigrit; la toux étoit fréquente et sèche, il y eut quelques stries de sang dans les matières expectorées,

qui étoient jaunâtres et visqueuses; une fièvre assez vive se déclara avec plénitude de pouls: état qui me parut indiquer la saignée du bras, et qui fût si heureusement faite, que tous les symptômes diminuèrent, à l'exception de l'éruption cutanée qui augmenta: le printemps étant survenu, on en profita pour prescrire au malade les sucs des plantes borraginées et antiscorbutiques; il se rendit ensuite à Bagnères de Luchon (1), soit pour s'y baigner, soit pour y boire les eaux; et il retira de ce voyage un tel succès, qu'il a ensuite joui de la meilleure santé, n'éprouvant aucune affection de la poitrine, qui pût faire craindre la phthisie pulmonaire dont il avoit été grandement menacé.

Remarques.

On a pu observer par le résultat de l'ouverture des corps, que, dans ceux qui ont succom-

---

(1) Il conste par l'analyse des eaux de Bagnères-Luchon, par M. *Save*, qu'elles contiennent une grande quantité de gaz hydrogène, et non le sulfure de soude, comme *Bayen* l'avoit dit; elles contiennent aussi suivant M. Save du sulfate, du muriate et du carbonate de soude; une matière bitumineuse et non vitrifiable.

bé dans les premiers temps de la petite-vérole, les poumons étoient gonflés et comme injectés dans toute leur substance, d'un sang noirâtre; que l'inflammation a même quelquefois causé une exsudation lymphatique, qui a produit de fortes adhérences des poumons avec la plèvre: on a encore observé dans les personnes mortes dans les premiers temps de la petite-vérole, que non seulement les poumons dont nous venons de parler étoient ainsi affectés, mais que les autres viscères, soit parenchymateux, soit membraneux, étoient plus rouges, plus ou moins gonflés, et d'une texture plus molle; mais jamais je n'ai aperçu en eux, ni tubercules, ni boutons varioliques qui eussent le caractère de ceux qui se forment à la surface externe du corps, ce qui est bien conforme aux belles observations du célèbre M. *Cotunni* (1). On ne peut attribuer cet engorgement sanguin, dont je viens de parler, qu'à un état de pléthore vraie ou fausse des vaisseaux sanguins, surtout de ceux du poumon, ce qui est bien annoncé par la fièvre, la chaleur, la rougeur, l'agitation, les in-

---

(1) *De sedibus et causis variolarum Neapoli*, 1769.

somnies, les délires, les hémorragies; enfin, par une telle difficulté de respirer, que la respiration est entre-coupée, avec des bâillemens, des soupirs : accidens qui ne peuvent provenir que de la grande réplétion des vaisseaux sanguins du poumon. Ce viscère contient presqu'autant de sang que les autres parties du corps ensemble; il est dans un mouvement continuel, et l'on ne peut douter que ce ne soit dans ces vaisseaux que séjourne le sang, qui, par des circonstances particulières, ne peut aborder ailleurs : si sa quantité vient donc à être augmentée réellement, c'est dans le poumon que cet excès doit surtout se faire sentir; et si, à ces considérations, on ajoute celle d'une espèce de raréfaction, ou d'expansibilité de ce liquide qui peut avoir lieu alors, il en résulte une telle pléthore vraie ou fausse, que les vaisseaux sont surchargés, et qu'il y a des dilatations forcées, ou des ruptures, ou enfin des extravasions du sang dans le tissu du poumon, par les extrémités vasculaires, qui s'ouvrent naturellement dans leurs cellules; de-là tous les symptômes inflammatoires qui font quelquefois périr promptement les malades, et c'est alors qu'à l'ouverture du corps on

trouve les poumons rouges, livides, et même enflammés jusqu'à la gangrène (1).

Mais si cette cause n'a pas été assez puissante pour produire la mort, il reste alors dans les poumons une congestion, quelquefois granuleuse ou tuberculeuse, laquelle, en terminant par la suppuration, fait périr les malades d'une

(1) (*Note du traducteur italien.*) M. *Portal* avoit dit plus haut qu'il n'avoit observé, dans les poumons de ceux qui étoient morts de la variole, aucune trace de pustules varioliques. Mais cela ne doit pas faire révoquer en doute les observations de célèbres praticiens anatomistes : le célèbre *Violanté*, entre autres, qui a trouvé la partie moyenne du poumon détruite par les pustules varioliques; il a trouvé les intestins, et particulièrement les gros, pleins de pustules, et déjà gangréneux. *Van-Swieten* l'avoit observé de même, mais cela est contraire à l'avis de *Haller*, *Portal* et *Tissot*, qui assurent n'avoir jamais vu de véritables pustules dans ces parties; faut-il rejeter les observations faites sur les cadavres des varioliques par *Fernelh*, *Thomas Bartholin*, *Hoffman*, *Mead*, *Werlhoff*, *Horstius*, *Ambroise Paré*?

(*Réponse de l'auteur.*) Oui, puisqu'elles ne sont pas exactes, tous ces auteurs étoient bien connus de *Cottunnio*, à qui de bonnes observations ont prouvé que ces écrivains et autres avoient pris les concrétions diverses, trouvées à la suite de la petite-vérole, pour des pustules varioliques.

vraie phthisie. A cette cause, qui n'est que trop réelle, on peut en joindre une autre, qu'il est facile de déduire de la nature même des maladies exanthématiques; indépendamment de la matière variolique il y a, dans les personnes qui viennent d'avoir la petite-vérole, une humeur acrimonieuse (1), qui ne se porte pas seulement à la peau sous la forme de boutons, mais qui exerce encore dans l'intérieur du corps ses effets funestes.

Les médecins savent en effet qu'après la petite-vérole, il survient des boutons, des furoncles, même des anthrax très-malins; ils savent aussi qu'après cette maladie éruptive, les ophtalmies sont très-fréquentes, que les maux de gorge sont très-communs, ainsi que les affections érysipélateuses et les gonflemens, soit des parotides, soit des glandes axillaires, ou inguinales (2); il paroît donc

(1) Voyez les remarques judicieuses du célèbre M. Cottunni dans l'ouvrage cité, et qui est si digne d'éloge.

(2) (*Note du traducteur italien.*) Il est certain que la variole occasionne les maladies les plus graves, ce qui devroit servir de leçon aux ennemis des complications. J'ai observé plusieurs fois des ulcères profonds, sinueux, avec fièvre lente, et qui,

qu'il reste après cette maladie, ou au moins qu'il se développe une humeur acrimonieuse, qui peut se porter encore à la surface du corps ou sur diverses parties internes ; sur des viscères essentiels à la vie, comme le poumon, etc.

Il en est de même des autres fièvres éruptives, telles que la rougeole, les taches scarlatines et pourprées de fièvres malignes, qui

---

finalement, amenoient la phthisie. *Van-Swieten* a observé une ankilose incurable au cubitus, et j'en ai observé une au genou. On a vu aussi un grand nombre d'anthrax survenir après la variole. *Hoffman* a observé des tumeurs douloureuses avec suppuration qui formèrent de profonds sinus. L'humeur variolique est on ne peut plus âcre et délétère. *Van-Swieten* a vu un jeune homme d'une belle conformation, à qui la petite-vérole avoit rongé les ailes du nez, les lèvres, et les paupières qui sont restées chassieuses. Morton a vu des caries se former subitement dans les clavicules, dans les mâchoires et dans les tibia. Paré a observé aussi le sternum, les os des bras et des jambes rongés par la carie à la suite de la variole. *Triller* a vu une belle fille à qui une petite-vérole maligne avoit rongé le nez, la luette, et avoit attaqué l'os palatin, sans qu'il ait été possible de reconnoître aucun vice vénérien.

détruisent l'épiderme et même la peau, en y produisant quelquefois des espèces d'escarres, qui peuvent occasionner des suppurations, et la gangrène de diverses parties. Le sang du poumon doit donc avoir la même qualité délétère, ou doit du moins en participer : aussi les personnes qui ont eu des maladies éruptives dont les suites ont été funestes, ont-elles offert, à l'ouverture de leur corps, des congestions sanguines dans le poumon, comme on l'a vu ci-dessus (1), ou bien des ulcérations (II, III) qui ont terminé par la phthisie.

La nature, en excitant des hémorragies, prévient quelquefois heureusement cette funeste terminaison : aussi voit-on les enfans en éprouver ordinairement de très-considérables par le nez, et les filles même avoir des hémorragies utérines, quoiqu'elles ne soient point nubiles (2). Il n'est pas rare non

---

(1) Voyez ci-dessus, pag. 276 et suiv.

(2) (*Note du traducteur italien.*) Dans les pays chauds, on voit souvent ces hémorragies de l'utérus; les filles y ont le flux menstruel dès onze, douze et treize ans. J'ai même observé à Venise des filles bien plus jeunes sujettes à des hémorragies utérines. Une, entre autres, qui mourut à vingt-trois ans d'une

plus de voir des femmes, qui viennent quelquefois d'être réglées abondamment, éprou-

---

phthisie pulmonaire, avoit depuis l'âge de huit ans un flux sanguin-utérin presque continuel; elle étoit d'un tempérament vif, colère, et avoit le système nerveux très-irritable. Il n'est pas toujours vrai, comme le dit M. Portal, que ces hémorragies doivent être traitées par la saignée; elles peuvent être indépendantes d'un état de pléthore, et provenir d'un relâchement des extrémités des vaisseaux utérins. L'habitude des lieux chauds, l'usage immodéré des boissons relâchantes, une éducation physique et morale trop molle peuvent, dans les jeunes filles maigres et délicates, produire tous les symptômes d'une véritable atonie dans tous les systêmes, et particulièrement dans celui de la génération. Dans ce cas, ne vaut-il pas mieux détruire ou diminuer la cause de ce désordre, que de conseiller des saignées qui pourroient à peine en corriger les effets? J'ai guéri quelques jeunes filles et même des femmes mariées sujettes à des pertes immodérées, en leur conseillant seulement l'exercice et le mouvement.

(*Réponse de l'auteur.*) Nous n'avons pas dit que toutes les hémorragies utérines fussent l'effet de la pléthore, diverses causes pouvant les produire; mais nous avons dit que celles qui survenoient dans les maladies éruptives en provenoient ordinairement, et que la saignée pouvoit leur être utile. Quant à l'hémorragie par relâchement des vaisseaux utérins, elle ne nous est pas bien démontrée.

ver des pertes utérines dans la première invasion de la petite-vérole, ou de la rougeole; cette sorte d'hémorragie leur est même souvent salutaire, comme nous l'avons observé. Les heureux effets de ces hémorragies, ne doivent-ils point être une indication pour le médecin, et la saignée ne doit-elle pas être prescrite en pareil cas, pour y suppléer si elles n'ont pas lieu? La plupart des phthisies qui surviennent après la petite-vérole, ne sont-elles pas la suite d'une pareille négligence?

Il importe donc souvent de recourir à la saignée dès que cette espèce de phthisie s'annonce par ces premiers symptômes. *Neque quidem*, dit *Morton*, *vel præcaveri, vel curari ullo modo potest absque tempestivis et repetitis venæ sectionibus, ut cumque debilis esse videatur ægrotantis status* (1). On peut ajouter à cette autorité celle de Baillou et de plusieurs autres médecins célèbres de Paris, qui ont démontré, par des observations nombreuses, que cette pratique étoit salutaire. Ceux qui se sont déclarés contre la

(1) *De phthis. pulmonar.*, *lib.* 3, *cap.* 12.

saignée, en pareil cas, n'ont pu guère s'étayer que sur l'abus qu'on en a pu faire; et, en effet, elle doit être prescrite à propos comme tous les remèdes efficaces; elle seroit même meurtrière si on la pratiquoit sur des sujets dont les vaisseaux seroient déjà dans une espèce de vacuité, ou lorsque les poumons sont atteints d'une vraie suppuration, ce qui arrive quand la phthisie est déjà avancée.

Parmi les causes nombreuses qui font dégénérer en phthisie les maladies éruptives, on peut compter l'usage barbare des échauffans et des sudorifiques, administrés indistinctement à toutes sortes de sujets et dans tous les cas; quelquefois même, lorsque la chaleur est singulièrement exaltée par la fièvre, ce traitement mal entendu, et fondé seulement sur des opinions populaires et sur les idées d'un prétendu venin qu'il faut chasser au dehors, trouble la marche de l'éruption ou même l'arrête; il augmente l'engorgement du poumon, et occasionne souvent une phthisie incurable. Il faut prévenir une pareille dégénération de la maladie par l'usage des boissons légèrement rafraîchissantes et adoucissantes: si jamais on doit recourir aux diaphorétiques, ce n'est qu'aux plus légers, tels

que l'eau de coquelicot, de bourrache, de tilleul, les sucs dépurés de plantes nitreuses; ce n'est même que lorsque le malade n'est plus dans un état trop fébrile, que ces remèdes peuvent convenir, quelques foibles qu'ils puissent paroître.

Il faut craindre l'usage des remèdes échauffans, parce qu'ils augmentent plutôt la congestion du sang dans les poumons, qu'ils ne sont propres à la détruire. Il y a, dans ces sujets, une telle disposition inflammatoire, qu'on ne sauroit trop s'occuper à la prévenir. *Spiritus enim atque humores in habitu corporis, cum jam diu pabulum, seu nutrimentum à sanguine nimis accenso et calefacto receperunt, difficulter admodum præter naturalem istum calorem deponunt* (1). Il faut donc persister dans l'usage des boissons dont nous venons de parler. Les laitages peuvent aussi produire des effets salutaires, et, en pareil cas, le lait d'ânesse doit être préféré, surtout lorsque le malade a fait un long usage des remèdes légèrement dépuratifs : il est alors souvent nécessaire d'ouvrir un cautère; les vésicatoires sont susceptibles

---

(1) *Morton, de phthis. pulmonar. lib.* 3, *cap.* 12.

encore d'un avantage manifeste ; souvent on n'emploie que ceux appelés volans ou qu'on n'entretient pas ; mais s'il faut obtenir la suppuration, on les panse avec l'onguent exutoire, le plus doux, pour n'exciter que le moins d'irritation possible : si on la voyoit augmenter, on redoubleroit les boissons indiquées, et on y joindroit l'usage des bains légèrement tièdes, soit en se bornant à des pédiluves, soit en baignant tout le corps ; ces bains pourront diminuer la chaleur, et relâcher le tissu du poumon en favorisant la transpiration.

On doit cependant convenir que la phthisie succède plus rarement à la petite-vérole, qu'aux autres fièvres exanthématiques, à moins qu'elle n'ait été troublée dans sa marche par un traitement mal entendu ; il arrive même quelquefois le contraire à l'égard des sujets débiles. J'en ai vu qui avoient toutes les dispositions à devenir phthisiques, et qui, non seulement ne le sont pas devenus après la petite-vérole qu'ils ont essuyée, mais même qui ont joui d'une santé bien meilleure qu'auparavant. Il n'en est pas de même de la rougeole, qui attaque des enfans délicats et menacés de la phthisie. Combien n'en a-t-on

pas vu à qui la rougeole, survenant dans ces tristes dispositions, a occasionné la phthisie pulmonaire (1)!

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) La plupart du temps, l'éruption morbilleuse, comme tout médecin peut l'avoir observé, est précédée de la toux violente et convulsive. Quoique la nature du vice soit inconnue, néanmoins, par les phénomènes morbifiques, on peut conjecturer qu'il est acrimonieux et brûlant, puisqu'il irrite et enflamme les parties qu'il attaque, et en les stimulant violemment, occasionne des sécrétions abondantes. La rougeur, la chaleur des yeux qui ne peuvent supporter la lumière, les larmes, l'enchiffrenement, les éternuemens, le catarrhe, la soif, l'ardeur, le gonflement de la gorge, la difficulté d'avaler, la toux sèche, la voix rauque, la respiration accélérée et difficile, etc., annoncent assez la qualité de ce vice, quoiqu'il puisse être vrai que plusieurs des symptômes ci-dessus dépendent d'une sympathie nerveuse, c'est-à-dire, d'une pure action de communication. *Cullen* et beaucoup d'autres praticiens ont observé qu'elle est suivie d'ophtalmie et de phthisie. La saignée pratiquée, soit avant, soit après l'éruption, si elle est combinée avec une pléthore vraie, peut prévenir les conséquences d'un état inflammatoire. Un médecin, sans préjugés, ne doit pas hésiter sur le choix d'un moyen si important. *Borsieri* donne le traitement à suivre pour prévenir, ou guérir la

Les dartres et la gale (1) sont aussi suivies de la même affection pulmonaire. J'ai vu plusieurs fois la phthisie survenir à la répercussion d'une humeur érysipélateuse : une fille de quinze ans, dont l'évacuation périodique éprouvoit des dérangemens, eut des éruptions érysipélateuses en diverses parties du corps : ses règles se supprimèrent ; il se déclara une petite toux, avec un crachement de sang ; il survint de l'oppression, de l'enflure aux jambes, et cette jeune personne périt phthisique.

---

diathèse inflammatoire du poumon, qui survient après ces éruptions. Cette vérité est assez démontrée par *Selle*, pour qu'il ne soit pas nécessaire de l'étayer du nom de célèbres praticiens. Il dit : *Morbilli facillimè retrocedunt, atque inflammationibus pectoris periculosis ausam præbent.....*

Ubique autem curandum est, ut ullæ in pulmonibus contingant stagnationes inflammatoriæ. Minima indicatione earumdem præsente, missiones sanguinis, atque vessicatoria non sunt negligenda. vid. medicina clinica ; vol. 1, p. 92 et 93, edit. Ticini.

(1) Voyez Lorry, *de morbis cutaneis introduct.*, p. 27. M. Lorry parle d'une phthisie qui survint à un homme à la suite d'une gale mal traitée ; il ajoute que cette sorte de phthisie est lente. *Nec nisi per longam annorum seriem perimere aptam.* Ibid., p. 232.

Mademoiselle de Tournon, madame Dubarry la jeune, l'une des plus jolies personnes de son temps, ayant éprouvé diverses éruptions d'une nature dartreuse sur le visage, les fit dissiper par les topiques répercussifs, tels que l'extrait de Saturne. Elle me consulta peu de temps après pour une légère difficulté de respirer, qui avoit été suivie de la toux, et d'une expectoration de quelques filets de sang, avec suppression de ses règles.

Je lui conseillai de se faire mettre un grand vésicatoire au bras, de se faire saigner du pied; mais elle ne voulut se soumettre à aucun remède. D'autres médecins la traitèrent, et ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'elle consentit à se faire mettre les vésicatoires, lorsqu'elle étoit dans le marasme le plus parfait; ces exutoires furent alors inutiles, et elle périt phthisique peu de jours après.

En 1789, j'ai été appelé en consultation avec MM. Lamotte et Vicq-d'Azir, pour madame de Langeron, atteinte d'une toux violente, avec difficulté dans la respiration, diminution et retard des règles; elle avoit eu pendant long-temps une éruption au visage. Nous conseillâmes la saignée du pied ou les sang-sues à l'anus et à la vulve, un cautère

au bras, des boissons relâchantes et adoucissantes, et dans la suite les eaux de Bonnes. Le médecin ordinaire crut ne point devoir mettre en usage plusieurs des remèdes proposés dans cette consultation, la maladie lui paraissant moins dangereuse que nous ne l'avions jugée; cependant, elle fit des progrès, les symptômes augmentèrent de plus en plus. Je fus appelé pour la seconde fois en 1790, avec MM. Lemonnier, La Mothe et Vicq-d'Azir. On ne voulut pas nous montrer la malade, mais on nous fit voir la matière de l'expectoration, que nous jugeâmes être du vrai pus. La malade mourut peu de temps après, au grand regret de ses parens, dont elle étoit tendrement chérie, et de tous ceux qui l'avoient connue.

Une autre maladie de ce genre que j'ai traitée, a eu un succès plus heureux, et comme elle a présenté des accidens singuliers auxquels il a fallu obvier; je vais en rapporter l'histoire.

Madame Vidal, femme d'un agent de change (en 1773), éprouva, vers l'âge de seize ou dix-sept ans, de fréquentes éruptions, de la nature des érysipélateuses, sur différentes parties du corps, et principalement

sur le visage; elle n'avoit point encore eu d'évacuation menstruelle, lorsque ces éruptions parurent : une toux incommode et de longue durée, qui avoit précédé, tourmentoit beaucoup la malade, et ne diminuoit que lorsque l'éruption commençoit à paroître, ou ne cessoit que lorsque l'éruption étoit finie. Comme cette toux étoit accompagnée de la fièvre et que le pouls étoit dur, on la faisoit saigner, et on lui prescrivoit des boissons adoucissantes; et lorsque la fièvre avoit cessé, on lui donnoit des diaphorétiques légers.

Les règles qui commencèrent à paroître, firent espérer une cessation de cette maladie; et, en effet, les symptômes d'une pulmonie imminente, n'eurent plus lieu pendant l'espace de quelques mois; mais les règles s'étant dérangées encore, les éruptions érysipélateuses revinrent, et furent précédées d'une espèce de fièvre lente, avec des redoublemens le soir; la toux étoit opiniâtre, et duroit sans relâche les jours et les nuits; il y eut des crachemens de sang à différentes reprises : la maladie empiroit chaque jour, et on voyoit tous les symptômes de la phthisie se développer de la manière la plus alarmante; l'éruption

cutanée venant de nouveau à reparoître, tous les symptômes commençoient à diminuer, et finissoient par disparoître lorsqu'elle étoit complète.

Ces éruptions érysipélateuses, toujours précédées d'un état très-inquiétant, n'avoient point d'époques précises ; on les a vues revenir deux fois dans un mois, et elles ont quelquefois disparu pendant trois et même quatre mois de suite ; elles étoient plus fréquentes l'hiver que l'été. L'évacuation menstruelle étoit toujours irrégulière ; cependant on avoit soin de faire saigner la malade lorsque l'état du pouls paroissoit l'exiger, et l'on préféroit la saignée du pied à celle du bras. Je fis établir un cautère au bras, et même, dans les circonstances orageuses, j'étois obligé de faire mettre un et même deux vésicatoires, l'un au bras et l'autre à la cuisse : la malade a fait aussi un long usage des boissons adoucissantes, du lait d'ânesse avec les sucs des plantes légèrement antiscorbutiques, et des bouillons de tortue ; ce qui l'a empêchée de tomber, non seulement dans un plus grand dépérissement, mais ce qui a même contribué à l'engraisser : les règles ont eu un cours régulier ; elles ont été plus abondantes, et en

même temps les éruptions érysipélateuses ont diminué peu à peu, et ont fini par disparoître après plusieurs années de traitement.

On voit, par cette observation, que je pourrois étayer de plusieurs autres (1), combien il importe souvent, pour prévenir la phthisie exanthématique, de ralentir l'effort de la circulation sur les vaisseaux du poumon, et de prévenir l'extravasion du sang dans son tissu, en diminuant avec circonspection sa quantité par des saignées, et *sa raréfaction* par des boissons adoucissantes et rafraîchissantes. Ce premier effet une fois obtenu, on détruit la congestion qui s'est déjà faite dans le poumon, par les vésicatoires aux bras, et les boissons légèrement diaphorétiques et altérantes, telles que les infusions théiformes de tilleul, de sureau, de coquelicot, de sassafras, de squine, qu'on peut aiguiser avec le kermès minéral ou avec l'oxymel scillitique, etc.; on peut aussi y joindre l'usage des eaux minérales de Bonnes, de Cauterets, coupées avec

---

(1) Voyez précédemment à l'article phthisie pléthorique, l'observation intéressante dont madame la comtesse d'Aranda a fait l'objet.

le lait, ou seules, en quantité plus ou moins grande, suivant l'état inflammatoire du sujet: la pléthore et la raréfaction du sang étant toujours un obstacle à l'usage de ces eaux. Enfin, on termine, pour rétablir les forces, par prescrire les laitages qui sont analeptiques et adoucissans, et l'on préfère d'abord les plus légers, tels quelquefois que celui de jument, celui d'ânesse, qui est plus d'usage, pour passer ensuite à celui de vache, coupé avec quelque eau adoucissante, et donnés plusieurs fois le jour si le malade peut les supporter. Qu'on craigne, dans ces circonstances, les remèdes toniques et échauffans, car leur usage peut être funeste : combien de fâcheux exemples n'en pourrois-je pas citer! Ils sont d'autant plus communs aujourd'hui, qu'on les prescrit fréquemment et presque dans toutes sortes de cas, et surtout ces médecins qui ne veulent frapper le vulgaire que par des remèdes qui l'étonnent.

Nous avons vu aussi des phthisies survenir après des gales répercutées (1); et bien loin

(1) Voyez à ce sujet Morton, *phthisiologia exanthematica;* l'ouvrage de Lorry, *de morbis cutaneis.* Voyez aussi l'*hist. anat.* de Lieutaud. Obs. de Welschius, t. I, p. 524.

que les symptômes de cette maladie eussent alors une marche lente, comme Lorry l'a dit, nous les avons vus se succéder très-rapidement, et la phthisie parcourir ses périodes de la manière la plus aiguë. Il convient donc alors de ne pas perdre du temps pour en prévenir les tristes effets (1).

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) J'ai observé moi-même les plus terribles effets de la gale rentrée ou négligée dans son principe. G. H., âgé de 69 ans, contracta une gale qui fut traitée par plusieurs médecins, comme une simple chaleur cutanée. Quelques mois après, il fut attaqué d'une affection nerveuse, lente, accompagnée de métastase dans le poumon, dont il mourut après six mois d'alitement et après avoir tenté les remèdes ordinairement les plus efficaces.

Un homme, de cinquante ans environ, est sujet depuis quelques temps à une maladie chronique de poitrine, avec crachement de sang, pour avoir négligé, pendant quelques mois, de se faire traiter de la gale.

N. N. est attaqué de la gale, son chirurgien la traite comme un effet accidentel de l'effervescence du sang. Quelques mois après, s'étant aperçu de sa méprise, il lui administra des frictions mercurielles sans remèdes intérieurs. Il est guéri de la gale, mais il est attaqué d'affections nerveuses, de palpitations fréquentes, d'un état de foiblesse, d'hypocondracie et d'une toux accompagnée de crachats visqueux et catarrheux.

Une femme de chambre de madame la princesse de Broglie, éprouva une éruption galeuse, qui disparut peu de temps après; la toux survint avec une oppression de poitrine et une difficulté extrême de respirer, avec des quintes de toux convulsives; le visage

---

L'usage de l'éthiops martial, les décoctions de sassafras, de salspareille, du saint-bois, de réglisse avec le lait, ne l'ont point guéri. Son état est pourtant amélioré, mais je ne puis néanmoins me flatter que cette maladie se termine heureusement, parce que le malade est maigre, délicat et assez mal conformé de la poitrine.

Je pourrois citer plusieurs observations de métastases pulmonaires, de convulsions nerveuses, de cachexie produites par la gale rentrée ou négligée. Il n'y a pas de praticien qui n'en voie tous les jours; je m'abstiendrai donc de les rapporter. Dans ces circonstances, j'ai employé avec succès les bains entiers chauds, l'éthiops minéral, les décoctions diaphorétiques coupées avec le lait. La gale négligée peut occasionner les plus grands ravages lorsqu'on emploie les pommades mercurielles. Dans ce cas j'affirme, d'après nombre d'observations, que l'on doit d'abord prescrire les remèdes intérieurs, surtout le soufre et les fortes décoctions. Après quelques jours de traitement, on peut administrer les frictions, sans cependant négliger les remèdes internes. Un onguent, composé de soufre,

se bouffit, ainsi que les extrémités supérieures qui s'enflèrent considérablement. Les règles se supprimèrent, la malade se plaignit d'une vive douleur à la poitrine ; la fièvre s'alluma et continua une trentaine de jours, avec des

---

de sel ammoniac bien pulvérisé, de cendres fines, de graisse de porc, et d'une petite quantité d'essence de cèdre, pour en corriger la mauvaise odeur, m'a beaucoup mieux réussi que tous les autres moyens externes qu'on a coutume d'employer. L'onguent citrin, composé de mercure purifié dans l'esprit de nitre, et incorporé avec la graisse, quoique très-salutaire, a néanmoins presque toujours l'inconvénient d'enflammer la peau et de faire saliver comme toutes les préparations mercurielles. Quelques personnes ont regardé la racine de plombagine ou héliotrope, comme très-avantageuse dans la gale. Voyez l'histoire de la Société de Médecine, tome 3. On prend deux ou trois poignées de cette racine, on la pile, et on verse dessus une chopine d'huile bouillante ; on passe avec une forte expression à travers une étamine, ensuite on oingt deux fois par jour les parties affectées avec cette huile. On prétend que les malades guérissent en trois ou quatre jours. Je ne puis rien dire de cette racine ni de ses effets, ne l'ayant jamais conseillée. Ce traitement ne seroit peut-être pas applicable, dans le cas de gale rentrée et de maladies qui en dériveroient.

redoublemens le soir, qui faisoient craindre pour une phthisie aiguë. Je fus appelé : j'ordonnai de saigner du pied la malade ; je lui fis mettre deux grands vésicatoires aux bras; elle but abondamment des infusions théiformes, légèrement diaphorétiques. A proportion que la fièvre diminua, on insista davantage sur leur usage. Lorsqu'elle fut bien finie, je prescrivis à la malade l'usage intérieur du soufre bien lavé, à la dose de trois grains, quatre fois dans la journée.

La bouffissure diminua ; la peau devint moite ; une éruption cutanée dans les articulations eut lieu ; l'oppression et la difficulté de respirer diminuèrent; l'éruption psorique se renouvela ; la malade continua une quarantaine de jours l'usage du soufre intérieurement ; elle prit le suc des plantes chicoracées; elle porta long-temps les vésicatoires, et elle guérit radicalement. Je remarquerai ici que plusieurs fois j'ai inutilement, pour rappeler la gale à la peau, conseillé de faire porter au malade la chemise d'un galeux ; que d'autres fois la gale est en effet survenue, mais sans aucun amendement dans la phthisie pulmonaire ; peut-être que cela prouveroit

aussi qu'on a recours trop tard à ce moyen; lorsque les poumons sont déjà trop grièvement affectés, ce n'est plus alors la seule cause qu'il faut détruire, mais ses effets, qui sont souvent alors incurables.

Nous venons de rapporter quelques exemples de la phthisie pulmonaire qui a succédé aux éruptions exanthématiques; nous avons aussi rapporté quelques heureux traitemens qui ont prévenu cette triste terminaison.

Cet article eût été infiniment plus long, si nous avions voulu détailler tous les exemples de cette espèce que nous avons pris la peine de recueillir, étant extrêmement fréquens, et qui le sont bien encore davantage depuis les guerres causées par la révolution, ou qui en sont la suite.

Je dirai cependant encore qu'on a vu des abcès dans divers endroits de la surface du corps, tarir, soit naturellement, soit par un mauvais traitement, et donner bientôt lieu à la phthisie pulmonaire. Qu'on prenne donc garde de ne point fermer promptement les cautères, surtout ceux qui fournissent une abondante suppuration et qui sont anciens. Il est aussi très-dangereux de supprimer de grands vésicatoires. La nature succombe plus

ou moins vite si on vient à lui fermer les voies par lesquelles elle se délivre des matières délétères qui la molestent ; bientôt elles affectent le poumon et donnent lieu à la phthisie (1).

Les diarrhées anciennes supprimées ont été suivies de la même maladie : j'en ai vu un exemple fâcheux dans une dame qui éprouvoit, depuis plus de vingt ans, un dévoiement très-copieux presque tous les jours ; elle crut pouvoir le supprimer, et elle s'adressa, à cet effet, à un médecin très-officieux, qui lui fit prendre long-temps de l'eau de rabel à haute dose, dans une décoction de grande consoude et de plantain. Le dévoie-

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) Il ne survient que trop souvent de cette mauvaise pratique des maladies chroniques de poitrine, des cachexies qui doivent se traiter d'abord par l'ouverture des émonctoires qui avoient été supprimés. M. *Portal* reconnoît avec raison l'utilité des cautères dans plusieurs espèces de phthisie. On doit s'étonner que ce moyen efficace, employé pendant long-temps par les plus célèbres médecins, notamment par *Hippocrate* dans les maux de tête rebelles, dans les ophtalmies, dans les gouttes sereines, dans les douleurs opiniâtres, soit si négligé par les médecins de nos jours.

Réponse de l'auteur. On tombe à Paris dans un inconvénient contraire.

ment diminua; il cessa enfin : alors la malade maigrit ; il lui survint de la toux, et dans peu elle eut tous les symptômes de la phthisie pulmonaire dont elle périt (1).

J'ai vu un autre phthisique qui croyoit pouvoir attribuer la cause de sa maladie à la suppression d'une copieuse sueur des aisselles qu'il avoit éprouvée pendant long-temps.

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) On ne peut pas contester l'imprudence du médecin qui conseilla un styptique trop irritant dans une diarrhée très-rebelle. Il devoit commencer par des astringens plus doux, et arriver *gradatìm* aux plus actifs ; mais je ne crois pas, avec M. *Portal*, qui ne cite ce fait que pour appuyer son opinion, qu'on doive les abandonner à la nature. Le cours de ventre, dit *Zimmerman*, l'illustre auteur de l'Expérience en Médecine, tom. III, sect. X, p. 113, peut souvent être utile, *mais il dénote toujours un vice quelconque. Je vois dans des personnes hypocondriaques et histériques des diarrhées très-anciennes, que des médecins regardent comme un bienfait de la nature.... Elles dépouillent le corps de nutrition, consument les forces, et deviennent une nouvelle cause non moins intéressante et non moins rebelle que la maladie dont elles n'étoient d'abord qu'un effet.*

(*Réponse de l'auteur.*) Je ne dis pas que tous les dévoiemens doivent être abandonnés à la seule nature; mais celui dont je donne l'exemple devoit l'être, du moins pendant quelque temps.

Comme cette sueur avoit de la mauvaise odeur, il crut pouvoir la supprimer, en mettant sous ses aisselles de l'alun en poudre, tantôt dans un sachet et tantôt sur la peau même. Il remplit l'objet qu'il s'étoit proposé; mais, trois ou quatre mois après, il eut de l'enflure au bras, il lui survint une toux sèche et fréquente, sa respiration fut difficile, la fièvre s'alluma et fut continue, le malade cracha du sang; et, dans la suite, du pus; les sueurs furent copieuses, surtout le matin, et enfin le dévoiement réduisit le malade au dernier degré de marasme, et à la mort (1).

On trouva à l'ouverture de son corps divers

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) Les effets de la suppression de transpiration sensible et insensible sont assez connus des médecins. La sueur habituelle, quoiqu'elle dénote généralement un état de mauvaise digestion et de mauvaise nutrition, ne doit être supprimée qu'avec prudence. Aux individus qui suent la nuit et qui le matin se trouvent dans un état de foiblesse et de langueur, je leur conseille avec succès une petite dose de quinquina, depuis vingt-quatre jusqu'à quarante-huit grains, infusés dans un demi-verre de vin, à prendre pendant quelque temps en se mettant à table.

abcès dans les lobes du poumon. Cette ouverture fut faite, en 1767, par M. Le Duc, alors mon prevôt d'anatomie (1).

Je pourrois rapporter plusieurs autres exem-

---

(1) C'étoit un excellent anatomiste, et plein de zèle pour les dissections et pour l'instruction des étudians. Il disséqua avec quelques-uns d'eux, pendant un hiver pluvieux, et dans le temps qu'il régnoit une fièvre catarrhale *putride*, le corps d'un homme qui en étoit mort : deux de ses malheureux disciples périrent d'une fièvre putride. M. Le Duc en fut aussi affecté ; sa fièvre étoit continue et avec des redoublemens violens : il resta plusieurs jours dans le délire ; le ventre étoit météorisé. Les boissons antiphlogistiques et relâchantes légèrement émétisées, une saignée du pied, l'application des sang-sues aux tempes, les vésicatoires aux jambes, l'usage du quinquina sur la fin de la maladie et après un dégorgement des viscères abdominaux, parurent rétablir le malade ; cependant il éprouva quelque temps après de l'oppression avec beaucoup de difficulté de respirer ; la toux survint, et les symptômes de la phthisie se déclarèrent. Cet anatomiste partit pour Liège sa patrie, et y périt bientôt après son arrivée, après avoir eu diverses éruptions sur le corps et un abcès sous une des aisselles ; peut-être que si on avoit remplacé les vésicatoires des jambes, par un autre au bras, ou par un cautère, on eût évité cette fâcheuse terminaison.

ples de phthisies qui sont survenues après des excrétions arrêtées (1) ; les loupes même de cause interne peuvent être considérées comme une espèce de dépôt, d'une humeur surabondante et viciée, qui se fait dans le tissu cellulaire, souvent immédiatement sous la peau : des phthisies sont survenues après l'extirpation de ces loupes ; j'en ai vu un exemple dans un ecclésiastique qui s'en fit extirper une ancienne et aussi grosse que le poing, qu'il portoit au-dessous de l'oreille droite, correspondant à l'apophyse mastoïde. L'opération parut heureuse ; mais, trois mois après, le malade maigrit, toussa et termina par mourir phthisique. Lorry a également vu survenir la phthisie après l'extirpation d'une loupe placée sur la tête (2).

---

(1) Plusieurs fois la phthisie pulmonaire a été chez les femmes la suite malheureuse de la suppression des fleurs blanches, ou d'une l'encorrhée de diverse nature ; j'en pourrois rapporter des exemples, et Raulin en a aussi cité, qu'il n'est pas inutile de rapprocher de ceux que j'ai recueillis ; ce praticien dit que des femmes jeunes sont mortes de la phthisie pulmonaire pour avoir supprimé des fleurs blanches, qui ne les incommodoient pas, par des bains alumineux. Raulin, de la phthisie pulmonaire, t. II, p. 250.

(2) *De morbis cutaneis*, p. 627.

On voit, par ces exemples, que la phthisie peut survenir après des excrétions arrêtées, la matière morbifique refluant ailleurs, très souvent sur les poumons. Nous avons alors fait connoître les effets des diverses maladies de la peau qui ont terminé par affecter le poumon; nous ne ferons que rappeler ici ceux qui surviennent après des écoulemens vénériens imprudemment arrêtés, et dont nous parlerons ailleurs (1).

Nous pourrions rapporter d'autres exemples de métastase et plusieurs par suite de contre-coups qui ont été également suivis de la phthisie pulmonaire; mais comme le résultat seroit le même, nous les passerons sous silence pour être plus succincts. Qu'il nous suffise seulement de faire observer que parmi les métastases sur le poumon qui ont été observées, celles du cou, des bras, des aisselles, sur ce viscère, sont le plus fréquentes; et il suffit, pour en connoître la cause, de considérer les communications du tissu cellulaire de ces parties avec celui du poumon; la voie de communication est courte et facile, ce qui fait que la matière de l'enflure ou des tumeurs du cou

---

(1) Voyez l'art. phthisie vénérienne.

et des extrémités supérieures, y reflue facilement, d'où résultent des phthisies par métastase. Nous en avons rapporté des exemples dans cet ouvrage; et si l'on en vouloit trouver d'autres de ce genre qui ne nous paroissent pas moins curieux, on pourroit consulter ce qui a été déjà dit sur ce sujet dans celui de Lieutaud (1). On trouvera encore plus bas un mémoire sur les communications des extrémités supérieures avec le poumon, que nous avons lu à l'Académie des sciences, et que nous croyons nécessaire de réimprimer dans cet ouvrage.

Il est peut-être inutile d'ajouter, d'après ce qui vient d'être dit, que le meilleur des remèdes contre ces phthisies par métastase, est le vésicatoire ou le cautère (2). Le premier est

---

(1) Voyez l'anatomie historique et pratique, que nous avons publiée, t. I, art. du tissu cellulaire, p. 360 et 361.

(2) (*Note du traducteur allemand.*) Les moyens soi-disant dérivans, tels que vésicatoires, frontanelles, moxa et setons, sont extrêmement efficaces dans la phthisie pulmonaire.

Il est seulement dommage qu'on ne soit pas encore parvenu à déterminer les cas où leur emploi est efficace ou nuisible; car il est certain qu'outre le bon

d'abord préférable, parce qu'il agit plus vite; on a ensuite recours au cautère pour laisser une issue libre à l'humeur morbifique; mais les vésicatoires doivent être promptement appliqués pour produire des effets salutaires; car si on attend, pour les mettre, que l'humeur ait reflué sur les poumons et en ait altéré la texture, leur usage devient inutile; il s'est formé alors un cautère intérieur que les exutoires externes ne peuvent tarir : si le malade est réduit à un grand degré de foiblesse et de

---

usage qu'on en fait dans les affections rhumatismales, psoriques, par métastase et par sympathie, on s'en est servi avec beaucoup de succès dans d'autres cas de phthisie pulmonaire, et quelquefois d'une manière empirique. On trouve à cet égard beaucoup d'expériences favorables chez les écrivains. *Pouteau, œuvres posthumes*, 2e vol., recommande surtout les vésicatoires et moxa dans les cas ci-dessus cités. *Lentin* rapporte dans ses excellens (Beytragen zur ausübenden Artzneiwissenschaft), quatre exemples de phthisies pulmonaires dans lesquelles on obtint beaucoup de succès de l'application de frontanelles sur la poitrine. Voyez *Ploucquet*, article *phthisie*.

(*Réponse de l'auteur.*) On a déterminé, et dans cet ouvrage même, un très-grand nombre de cas où les exutoires conviennent, ainsi que ceux où ils ne conviennent pas, ou sont même nuisibles.

maigreur, on accélère sa ruine par les exutoires; ces égoûts, en donnant issue à l'humeur nourricière, nuisent bien plus qu'ils ne sont utiles par le peu d'humeur morbifique qu'ils évacuent.

C'est dans ces cas surtout que le moxa peut être utilement employé : remède véritablement efficace en divers cas, pour détourner au dehors de la poitrine, des foyers de suppuration. J'ai recouru au moxa plusieurs fois avec succès, dans les cas de phthisie déjà annoncée par ses premiers symptômes et entre métastases, sur madame du Cambart. L'opération fut faite par M. *Loustoneau*, premier chirurgien du malheureux Louis XVI. Je pourrois citer d'autres heureuses guérisons par la même méthode.

L'usage des sudorifiques peut être aussi très-salutaire; mais il faut proportionner leur intensité à l'état du malade; il lui seroit contraire s'il avoit une forte fièvre et s'il étoit maigre : on pourroit être assuré, dans ce cas, que les sudorifiques augmenteroient le spasme et l'irritation, et bien loin de procurer l'expulsion d'une humeur morbifique, ils s'y opposeroient en augmentant l'érétisme des solides et l'altération des humeurs; les plus

ARTICLE V.

De la Phthisie catarrhale.

OUVERTURES DES CORPS.

OBSERVATION PREMIÈRE.

J'ai connu une femme d'environ trente ans qui avoit été très-sujette à des rhumes catarrheux; la fièvre finit par s'y joindre avec un crachement de sang et une grande difficulté de respirer. Elle ne voulut jamais consentir à la saignée; ses règles se supprimèrent, et il lui survint une douleur vers le larynx : le son de sa voix fut d'abord aigu et ensuite rauque. La malade ne pouvoit trouver de soulagement dans aucune position; elle respiroit également avec peine, soit qu'elle restât couchée dans son lit, soit qu'elle fût levée; ce n'étoit que lorsqu'elle tenoit sa tête inclinée vers la poitrine que sa respiration étoit un peu moins gênée; son pouls étoit serré et fréquent :

elle mourut vers le sixième mois de sa maladie, sans avoir éprouvé ni sueurs remarquables, ni dévoiement colliquatif.

L'ouverture de son corps à laquelle j'assistai, fit voir que le siége de cette maladie étoit dans le larynx et dans la trachée-artère. La membrane interne de ce conduit étoit rouge et couverte de concrétions qui bouchoient une partie du canal aérien : on en observoit deux dans le larynx qui étoient beaucoup plus grosses. La substance du poumon étoit saine ; ses vaisseaux paroissoient seulement un peu plus remplis de sang qu'ils ne le sont ordinairement. L'oreillette droite du cœur et le ventricule droit contenoient aussi beaucoup de sang.

On pourroit rapporter d'autres exemples qui prouveroient que plusieurs personnes sont mortes d'abcès et d'ulcères formés dans le larynx, sans avoir éprouvé aucun des symptômes de la phthisie pulmonaire ; mais il est fréquent de voir cette maladie succéder aux affections du larynx et de la trachée-artère, parce que les poumons finissent par s'affecter (1).

---

(1) Voyez divers exemples de ce genre. Lieutaud, *Histor. Anat. Med.*, *lib. II.*

doux sont les infusions théiformes de tilleul, de capillaire, de sureau, les sucs des plantes de bourrache; avec le syrop de squine, ou de sassafras, si on veut augmenter leur action; on pourroit encore aider l'effet de ces remèdes, si on les croyoit insuffisans, par les tisanes des bois sudorifiques, par les pillules antimoniales, et par les remèdes vulgairement connus sous le nom de balsamiques, mais improprement; par les bouillons de vipères et d'écrevisses rendus plus ou moins toniques; mais, je le répète, il faut prendre garde de ne pas nuire par de pareils remèdes réunis aux sudorifiques intenses. On peut faire entrer, dans le régime, les boissons adoucissantes, telles que l'eau et les bouillons de grenouilles : ceux de tortue et les laitages, seuls ou coupés avec l'eau seconde de chaux, ou plutôt avec une eau de chaux mêlée à une très-grande quantité d'eau pure, pourroient trouver ici une heureuse application (1).

---

(1) J'ajouterai que, sous prétexte de rappeler à la peau des éruptions qui avoient disparu, ou de dissiper les douleurs rhumatismales, ou goutteuses, dans des sujets qui commençoient à en éprouver à la poitrine, on a conseillé de mettre de tels malades dans un

tonneau qu'on achevoit de remplir avec du son bien chaud, ou avec du sable presque brûlant ; ainsi qu'on dit avoir retiré de tels effets des pareils bains de sable dans des rivages de la mer, ou des rivières, échauffé par les rayons du soleil ; mais bien loin d'avoir retiré de l'avantage de pareils bains, soit de son, ou de sable, les malades en ont été plus incommodés.

Je ne crois pas non plus que *les bains de terre* soient jamais salutaires à quelque température qu'ils soient ; malgré que quelques médecins célèbres en aient expressément recommandé l'usage, tels que *Solano*, *De Lucques*, *Hernandes*, *Fouquet*, dans ces derniers temps : il est vrai que ces médecins vouloient que les malades fissent usage de quelques boissons dont ils ont célébré les heureux effets pendant qu'ils étoient dans ces bains de terre (1). Nous ne nous arrêterons pas plus long-temps sur un pareil sujet. En vérité, c'est bien se repaître de chimères, que de vouloir reconnoître dans ces bains de terre, un remède contre un si grand mal que la phthisie pulmonaire.

---

(1) *Gazette de Santé*, 1775, mois de mars, nos 12, 14, 15.

serve d'hysope et de lierre terrestre, la diète blanche à laquelle on mit le malade, ne produisirent aucun effet salutaire. La maigreur augmenta de jour en jour. Il survint des sueurs nocturnes, que nul remède ne put arrêter, et une diarrhée colliquative emporta le malade en peu temps.

Ayant ouvert la poitrine, on remarqua une adhérence très-intime entre les lobes du poumon droit et la plèvre. On trouva le poumon tellement rongé par le pus, que l'on ne voyoit partout que des sinus considérables; en un

---

neuses; on la recueille en Perse et en Arabie: elle est en larmes ou en masse friable; sa couleur est d'un blanc tirant sur le jaune et le rouge, quelques-unes de ses parties sont d'un blanc lucide; elle a peu d'odeur; sa saveur est généralement douce et insipide, et quelquefois un peu amère ou d'une âcreté désagréable. Aujourd'hui la sarcocole ne se prescrit que très-rarement. Les anciens, et particulièrement *Mesue*, la croyoient très-utile pour diviser la pituite et les autres humeurs du cerveau, des nerfs, des jointures, des poumons. *Scroeder* la croyoit très-bonne dans les fluxions et les taches des yeux, en la faisant dissoudre dans du lait, et en coupant cette dissolution avec de l'eau de roses. *Galien* la regarde comme très-avantageuse pour mondifier et consolider les blessures.

mot, tout le poumon droit n'étoit, à proprement parler, qu'un ulcère sinueux. Le poumon gauche avoit, à la vérité, ses lobes très-distincts; mais il étoit très-adhérent à la plèvre, et le pus l'avoit tellement rongé dans sa partie supérieure, que l'on pouvoit très-facilement enfoncer la main dans le creux qu'il avoit formé. (Hasenorhl., *hist. morb. epid.*, obs. 10).

OBSERVATION IV.

Un chirurgien de la rue des Grands-Augustins, M. Fabas, âgé d'environ cinquante ans, d'une constitution irritable, maigre, avoit éprouvé plusieurs affections catarrhales pendant divers hivers, et continuoit de sortir pour voir ses malades, quel temps qu'il fît. Il fut atteint enfin d'une toux violente et presque continue, son teint devint jaune, ses urines très-rouges et rares, un peu d'enflure aux jambes; forcé de garder sa chambre, il m'appela : la difficulté de respirer et l'oppression qu'il éprouvoit me déterminèrent à lui faire mettre un vésicatoire sur la partie antérieure et inférieure de la poitrine; je lui

OBSERVATION II.

Un homme de cinquante-cinq ans, d'une forte constitution, mais très-souvent exposé aux catarrhes et à l'enrouement, tombe dans une fièvre continue; il tousse fréquemment et sa voix s'éteint presque entièrement. Au commencement de la maladie, les crachats sont abondans, épais et sordides; le quatorzième jour, la fièvre aiguë parut dégénérer en une fièvre tierce. Le malade reste douze jours dans cet état, après lesquels il survint des redoublemens précédés de frissons. Il n'y avoit plus de douleur à la poitrine; sa respiration étoit libre; le malade pouvoit facilement se coucher sur l'un et l'autre côté; la fièvre avoit diminué, et l'on concevoit d'heureuses espérances de guérison, lorsque le malade termina sa carrière par une mort presque subite.

On trouva dans la vésicule du fiel une concrétion pierreuse de la grosseur d'un œuf de pigeon, et il n'y avoit pas une goutte de bile liquide. Le poumon droit étoit squirrheux et rempli de tubercules purulens. (Lieutaud, *hist. anat. med.*, lib. II, sect. 1, obs. 232.)

OBSERVATION III.

Un jeune homme de vingt-un ans, qui n'avoit jamais eu d'autres maladies de poitrine, que quelques rhumes en temps d'hiver, fut attaqué, sur la fin de l'été, d'une toux considérable avec embarras dans la poitrine et grande difficulté de respirer. Les crachats étoient un peu abondans, et la matière expectorée étoit glutineuse. Cette excrétion fut augmentée par l'usage des remèdes légèrement incisifs; le malade se trouvoit déjà un peu soulagé, lorsque son état commença à empirer de jour en jour; les soupçons que l'on avoit eus d'abord sur la formation d'une vomique ne tardèrent pas à être confirmés, car il survint des frissons avec une fièvre hectique, et, bientôt après, une expectoration fréquente et copieuse d'une matière purulente.

Les balsamiques les plus doux dont on fit usage, les détergens que l'on composoit avec l'oliban, la mirrhe, la sarcocole (1), la con-

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) La sarcocole ou la *peucea mucronata foliis cordatis, acuminatis*, Linn., est une gomme combinée avec quelques parties rési-

peine à soutenir une conversation, non seulement parce qu'il éprouvoit de fréquentes quintes de toux, mais encore parce que sa voix devenoit rauque, et enfin qu'elle s'affoiblissoit au point de s'éteindre. Le visage se bouffit, les pieds se tuméfièrent, le malade ne pouvoit rester dans son lit sans être obligé de se lever, ou du moins de s'y tenir assis. La fièvre survint; elle fut continue, et redoubloit tous les soirs : la toux, qui avoit été long-temps sèche et avec des quintes effroyables, surtout pendant le redoublement de la fièvre, fut suivie d'une expectoration, d'abord salivaire, mêlée de sang; elle devint muqueuse, gluante, quelquefois blanchâtre et souvent grisâtre, comme du pus, avec des stries sanguinolentes : cependant la fièvre continuoit et redoubloit; le malade éprouva, à la suite de ces redoublemens, d'abord de la moiteur, et enfin, après d'autres redoublemens, de la sueur. Cet état dura plusieurs semaines : M. de Merle maigrit considérablement; enfin, son état étoit tel, qu'il avoit tous les signes apparens d'une phthisie catarrhale confirmée, et, par conséquent, qu'on devoit avoir peu d'espérance de le voir revenir à la santé.

Le traitement de cette maladie ne laissoit pas que de présenter de la difficulté : d'un côté, je voyois qu'il y avoit une pléthore sanguine bien marquée, le pouls étant très-plein; et de l'autre, que le malade avoit des signes précurseurs d'une hydropisie de poitrine, tels que l'enflure des extrémités, la diminution des urines et l'oppression.

Je pensai que celle-ci étoit une suite de l'engorgement du poumon, en partie sanguin, et qu'il falloit commencer par le diminuer par la saignée du bras. Cette saignée ne suffit pas; je fis mettre des sang-sues à l'anus, pour extraire, par ce moyen, environ deux palettes de sang : l'oppression diminua considérablement, les urines devinrent plus abondantes, il n'y eut plus autant de sang dans les crachats; ils ne furent, dans quelques jours, qu'un peu sanguinolens. Le malade put rester plus long-temps couché horizontalement dans son lit; il dormit quelques heures d'un sommeil plus ou moins entrecoupé; la toux n'étoit plus aussi fréquente; la voix étoit plus forte, moins rauque : cependant, comme, lorsque le malade parloit, il lui survenoit quelquefois des quintes de toux violentes, je lui conseillai de parler le moins possible, ce

prescrivis les sucs dépurés de cerfeuil, de bourrache et de cresson, à la dose de six onces, avec une demi-once d'oxymel scillitique; une once de syrop d'*érysimum*. Ces sucs furent divisés en deux doses que le malade prit à quelques heures de distance, dans la matinée. Il usoit dans la journée d'une boisson adoucissante avec le syrop des cinq racines apéritives. Ce traitement continué environ dix à douze jours, fut suivi d'une grande évacuation d'urine; les jambes n'étoient pas odémateuses, et le malade respiroit beaucoup mieux. Mais pressé de sortir pour aller voir ses malades, et qui l'étoient moins qu'il ne l'étoit lui-même, il retomba bientôt. Il me fit appeler, et je le trouvai plus enflé que jamais: les urines étoient presque supprimées, très-rouges; ses crachats étoient muqueux, avec des stries de sang; le malade éprouvoit des quintes de toux suivies d'une espèce de suffocation. Frappé de sa situation, il se fit percuter plusieurs fois la poitrine, et jusque dans les derniers momens, pour savoir si elle résonnoit bien, ou rendoit un son clair, comme une poitrine réputée saine, ce qu'elle parut faire plusieurs fois, et tranquillisait le malade. Cependant la fièvre lente s'établit,

redoublant tous les soirs ; des sueurs dans la matinée, le dévoiement, et le malade périt de la phthisie pulmonaire.

Son corps fut ouvert, et l'on trouva les poumons extrêmement engorgés, gonflés en divers endroits et pleins de concrétions ; les cavités de la poitrine contenoient beaucoup d'eau limoneuse et rougeâtre. On ne peut croire que les engorgemens des poumons n'existassent depuis long-temps. Mais sans doute que les épanchemens dans les cavités pectorales ne se sont faits qu'en les derniers momens de la vie.

TRAITEMENS HEUREUX.

OBSERVATION (A).

M. le comte de Merle, ancien ambassadeur en Portugal, fut atteint, au commencement de l'hiver de 1785, d'un léger rhume, auquel il fit peu d'attention. Continuant d'aller dans le monde, comme à son ordinaire, il faisoit toutes les semaines des voyages à Versailles. A ce rhume, il se joignit un peu de gêne dans la respiration ; les urines furent moins abondantes et un peu plus rouges : bientôt M. de Merle eut

par les sang-sues à l'anus, et j'en fis réitérer l'application, à quelques distances éloignées; le malade fit usage des eaux sulfureuses de Bonnes, des sucs dépurés des plantes chicoracées, des extraits des mêmes plantes pendant l'hiver, des boissons adoucissantes légèrement diurétiques. Avec ce traitement et un bon régime, il a recouvré la santé la plus parfaite, telle qu'il ne s'est jamais mieux porté.

Je pourrois rapporter plusieurs autres ob-

(*Réponse de l'auteur.*) M. *Fédérigo* attribue la rechute de M. de Merle au défaut de vésicatoire que je n'ai pas fait mettre dans sa première maladie de poitrine, et non à la disposition du malade, et à la mauvaise manière; mais devais-je recourir au vésicatoire quand l'inflammation étoit prononcée et réunie au crachement de sang, et de plus que les urines étoient rares et qu'il y avoit un commencement d'œdénatie aux pieds? Les adoucissans et les diurétiques rafraîchissans ne sont-ils pas mieux indiqués? Enfin, le malade guérit de cette première maladie; il guérit encore de la seconde, mais avec des moyens plus actifs. M. *Fédérigo* eût mieux aimé l'application du vésicatoire sur la poitrine qu'au bras; mais eût-il été plus efficace? J'ai prouvé à la fin de cet ouvrage que la communication des bras avec la poitrine étoit plus directe, etc., etc.

servations sur des maladies semblables, qu'on a combattues avec un traitement presque égal (1), et avec le plus grand succès. J'en ai vu aussi plusieurs autres qui ont malheureusement terminé, et presque toujours ceux qu'on a traités avec les expectorans échauffans et irritans.

OBSERVATION (B).

Le fils de M. Dupré, négociant, rue Saint-Denis, étoit âgé d'environ dix-huit ans; il avoit

---

(1) L'eau de Godron, dont on a tant célébré les heureux effets contre la phthisie pulmonaire, et particulièrement en Angleterre d'après *Berklin*, a été heureusement prescrite dans quelques cas de catarrhe, d'asthme des vieillards, de phthisie scorbutique, psorique; non dans ceux qui ont trop d'action ou d'irritation dans la poitrine; j'en ai vu étrangément abuser dans de pareils sujets, et chez lesquels cependant je voulois faciliter l'expectoration. Un praticien de mes amis, m'a assuré que l'on avoit prescrit avec succès, en pareil cas, quelques cuillerées d'une potion recommandée par M. Huffeland, médecin célèbre de Prusse, dont voici la composition :

Prenez acétite de saturne, un grain; eau distillée, six onces; teinture thébaïque, demi-gros; syrop de guimauve, une once.

Prendre une cuillerée de cette potion toutes les deux heures.

qu'il exécuta si ponctuellement, qu'il resta plusieurs jours sans presque dire un mot, parlant plutôt par signes et par gestes, que verbalement. J'ai vu peu de malades aussi maîtres d'eux-mêmes que l'a été M. de Merle; il a suivi le traitement que je lui ai prescrit, avec un courage et une exactitude bien rares. Pendant les premiers jours de cette maladie, il prenoit pour boisson les tisanes adoucissantes légèrement nitrées. La nuit, il prenoit quelques tasses d'une émulsion très-légère; on lui donnoit pour toute nourriture deux ou trois bouillons de grenouilles, et autant de bouillons de veau bien légers; on lui permit un peu de compote de fruit, une poire crue, quelques grappes de raisin, etc.; il prenoit fréquemment des lavemens émolliens. Lorsqu'il n'y eut plus de signe d'inflammation, le malade prit le matin quatre onces de sucs dépurés de pissenlit, de bourrache et de cerfeuil; il fallut même les couper avec du petit-lait clarifié. Ce traitement fut continué environ un mois. Les accidens de la maladie se dissipèrent, et M. de Merle reprit ses forces. Il revint dans le monde, et continua de jouir d'une bonne santé pendant quelque temps; mais, soit qu'il ne la soignât plus, soit que sa ma-

ladie ne fût pas entièrement détruite, elle reparut six mois après, presque avec autant de violence que la première fois : difficulté de respirer, crachement de sang, diminution des urines, toux fréquente, etc. Le traitement qui avoit si bien réussi, fut réitéré ; il eut le même succès. Je crus, de plus, pour éviter la récidive, devoir faire mettre un vésicatoire au bras (1). Je prescrivis la saignée

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) On ne doit pas s'étonner des rechutes qui arrivent dans les maladies chroniques catarrhales de poitrine, quoique le malade ait paru guéri pendant quelques mois. Dans les tubercules surtout, ces espèces de trève sont très-fréquentes. Quant au cas rapporté par M. *Portal*, n'auroit-il pas mieux valu qu'il en eût, en quelque sorte, prévenu la récidive, en conseillant le vésicatoire sur la partie affectée, et quelques remèdes plus actifs et plus efficaces ? Auroit-il dû supposer que de légers bouillons, d'insipides tisanes guériroient rédicalement la maladie très-grave dont M. de Merle étoit attaqué ? Malgré toute la foi qu'on doit accorder aux efforts de la nature, à la simplicité des remèdes, néanmoins dans cette espèce de maladie dont parle l'auteur, on emploie des moyens plus énergiques, pour en empêcher les progrès, et pour en faciliter, s'il est possible, la cure.

joui jusqu'alors d'une bonne santé : il fut atteint d'un rhume (en 1773) qui parut ordinaire, et fut négligé. Le jeune homme continua de sortir avec un temps pluvieux ; sa voix devint rauque, la fièvre survint ; elle étoit légère pendant le jour, mais elle redoubloit la nuit ; il y eut quelques petits crachemens de sang ; les urines étoient très-rouges, le visage bouffi ; le malade avoit de la peine de rester dans son lit, surtout de s'y coucher horizontalement ; en peu de jours il lui fallut plusieurs oreillers ; il mouchoit continuellement une humeur séreuse, limpide, qu'il disoit être très-âcre (1) ; son nez étoit gonflé, rouge, et la partie de la lèvre supérieure subjacente étoit aussi gonflée et comme excoriée. Un chirurgien, qu'on appela, crut qu'il falloit attaquer ce catarrhe par les expectorans actifs ; il prescrivit le lok blanc avec trois grains de kermès, le suc de bourrache, à la dose de cinq à six onces par jour, avec plus ou moins d'oxymel scillitique ; mais ce traitement ne fit qu'augmenter le mal, et auroit

(1) Voyez quelques observations de Morgagni sur l'acrimonie de l'humeur catarrhale. *De sputo sang.*, *epist.* XXII, n° 21.

bientôt conduit le malade à sa perte. Appelé pour lui donner des soins, je le trouvai avec une forte fièvre ; sa respiration étoit très-embarrassée, et avec des quintes de toux rares, mais très-violentes. Je conseillai de le saigner du bras ; cette saignée fut réitérée trois fois. Le malade but de l'eau de poulet, de l'eau d'orge, du syrop de violette dans une infusion émolliente, et fit usage du lok blanc simple. La fièvre diminua ; on lui mit alors un grand vésicatoire au bras, les boissons et les lavemens antiphlogistiques furent continués, et dans peu, le catarrhe, qui auroit indubitablement terminé, ou par une pneumonie, ou par la phthisie pulmonaire, fut guéri et sans aucune suite fâcheuse.

Je pourrois rapporter l'histoire de divers catarrhes qui ont terminé par devenir inflammatoires par l'abus des échauffans, et d'autres dont on a prévenu cette fâcheuse terminaison, ou dont on a arrêté les progrès par les saignées et par les boissons adoucissantes. Je ne puis m'empêcher de dire qu'il n'y a rien de plus fréquent aujourd'hui que de voir des phthisies occasionnées par les remèdes échauffans : il y a, sans doute, un milieu à tenir ; quand la nature est débile, que les sujets sont flegma-

tiques, le pouls est lent, plutôt vide que plein; il faut exciter les forces et administrer les remèdes qui donnent de l'activité et qui peuvent par-là atténuer l'humeur catarrhale : mais il est bien plus fréquent qu'il faille humecter, relâcher, modérer l'activité du pouls, saigner même, pour prévenir la congestion et l'inflammation du poumon (1).

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) L'observation de M. *Portal*, sur la cure du catarrhe, est on ne peut plus juste et on ne peut plus raisonnable. Malheureusement pour l'humanité, on voit beaucoup de médecins, même en réputation, qui, indistinctement, et sans réfléchir sur l'état du tempérament, sur les causes morbifiques et sur les phénomènes, prescrivent les saignées répétées, les boissons émollientes, ou tombent dans l'inconvénient contraire, en ayant recours aux remèdes les plus stimulans et les plus actifs, tels que le kermès minéral, le camphre, l'opium, l'éther sulfurique, les décoctions fortes de quinquina, de sassafras, de gayac, et ensuite aux vésicatoires. Cette vérité a été bien reconnue, entr'autres par *Salvadori*, lorsqu'il dit que les rhumes ou refroidissemens, quoique semblables entre eux, ne doivent pas néanmoins se confondre, parce qu'ils peuvent dériver de causes opposées, par conséquent, être d'espèce différente et exiger un traitement différent. Voyez Op., p. 119.

Bien plus, quelquefois de pareils traitemens échauffans font dégénérer la maladie catarrhale en pneumonie mortelle. Et combien d'exemples aussi funestes ne pourrions-nous

---

J'ai eu occasion de vérifier plusieurs fois l'observation de M. *Portal*, surtout cette année, dans les mois de décembre et de janvier. Il est certain que les catarrhes exigent un traitement différent, selon que la cause est inflammatoire ou simplement lymphatique. La même observation pourroit s'appliquer à toutes les autres maladies de poitrine, comme on peut s'en convaincre par les rapports très-exacts de MM. *Huxam* et *Stoll*. Il y a beaucoup de préjugés sur les rhumes et les catarrhes. Le plus pernicieux est de croire qu'ils ne peuvent pas avoir de suites funestes. Cette opinion coûte journellement la vie à un grand nombre d'individus. On ne meurt pas à la vérité d'un rhume, tant qu'il est tel, dit *Tissot*, Avis au peuple sur sa santé, t. Ier, ch. 7 ; mais quand il est négligé, il est suivi de maladies de poitrine très-dangereuses. Un autre préjugé, est celui-ci, reprend *Tissot :* qu'un rhume ne veut point de remède, et qu'il dure d'autant plus long-temps qu'on en fait. Cela est vrai, comme l'observe l'auteur lui-même, si l'on considère la mauvaise méthode des traitemens qu'on emploie ; mais le principe est faux, puisque les rhumes ont leurs remèdes comme les autres maladies, et se guérissent plus ou moins facilement, selon qu'ils sont bien

pas citer! Je n'en rapporterai que deux, et très-sommairement, que j'ai présens à la mémoire.

M. de *Malis-Bourg*, envoyé de *Hesse-Cassel*, le dernier de l'ancien régime de cet

---

ou mal traités. Encore un autre préjugé, c'est que les rhumes ne sont point dangereux; mais qui ne sait pas que les rhumes et les catarrhes dénotent toujours un défaut d'équilibre dans les fonctions et une cause de maladie? Ils affoiblissent considérablement la poitrine, et la santé en reste tôt ou tard altérée. Les personnes qui y sont sujettes ne sont jamais robustes, sont souvent attaquées de maladies de langueur; et la facilité avec laquelle elles s'enrhument, est un indice de la facilité avec laquelle la transpiration se supprime et avec laquelle le poumon s'engorge. Le catarrhe, comme l'observe sagement *Cullen*, Élém. de méd., vol. III, liv. V, accélère la phthisie chez ceux qui y sont prédisposés, et cause la mort à ceux qui en sont déjà attaqués. Parmi le nombre des maladies pulmonaires chroniques que j'ai observées, tant chez les jeunes gens que chez les vieillards, j'ai toujours vu qu'elles étoient généralement la suite d'un catarrhe ou d'un rhume négligé dans son principe. Quant à la cure du catarrhe, il est incontestable qu'un traitement mal entendu qui n'est point déterminé par l'examen approfondi de la vraie cause, des circonstances de la maladie, du tempérament du malade, peut occasionner lui-même les conséquences les plus sérieuses.

État, éprouvoit depuis quelques jours un rhume avec de la pesanteur de tête et quelque gêne dans la respiration, fièvre forte et vives douleurs dans la poitrine. Un jeune médecin allemand lui conseilla, sous prétexte qu'il avoit été sujet à quelques douleurs rhumatismales, de boire dans la journée quelques tasses d'une tisane sudorifique; il lui prescrivit aussi quelques loks avec les fleurs diaphorétiques, et le maintint au lit sous de fortes couvertures, avec un très-bon feu pour échauffer la chambre. Un grand vésicatoire avoit été mis sur la poitrine; cependant la difficulté de respirer augmentoit, l'expectoration fut difficile et avec quelques gouttes de sang : ce qui me fit appeler, et assez heureusement pour le malade, comme on va le voir. Je le trouvai avec une forte fièvre, la peau étoit brûlante, il y avoit une douleur obscure à la poitrine, avec une expectoration mousseuse et rougeâtre. Son traitement fut changé : des infusions théiformes des fleurs adoucissantes, un simple lok blanc, des bouillons légers avec du veau et de poulet sont prescrits, une saignée du bras, ensuite les sang-sues au fondement, bien indiquées par la plénitude du pouls, et parce que le ma-

lade avoit été sujet à des hémorroïdes qu'il n'avoit plus. La chaleur et la fièvre diminuèrent; l'expectoration fut plus facile; les matières expectorées ayant plus de consistance et n'étant plus sanguinolentes; la moiteur survint, et se maintint quelques jours; enfin ce malade guérit.

En même temps, notre ancien contrôleur général, M. de Calonne, se trouva à peu près en pareille circonstance que M. de *Malis-Bourg*. Je ne fus appelé que le cinquième jour de sa maladie, qu'on croyoit être un rhumatisme dévié sur la poitrine, et qu'on traitoit aussi par des remèdes échauffans: on avoit encore couvert le malade de vésicatoires, ses crachats étoient aussi teints de sang, et la fièvre la plus violente existoit avec une grande difficulté de respirer. Je ne pus approuver un pareil traitement; mais il n'étoit pas temps d'en prescrire un autre qui peut être efficace, la maladie étant trop avancée, et par son intensité et par sa durée; M. de Calonne mourut deux jours après.

Combien des simples rhumes qu'on fait dégénérer en pneumonie, ou en phthisie pulmonaire, par des traitemens incendiaires!

Je rapporterois cent exemples qui le prou-

veroient, si je donnois les résultats de ma clinique à ce sujet; ils prouveroient également que pareille méthode est funeste dans le traitement des vraies pneumonies, réellement inflammatoires; et que pour quelques cas particuliers aux pneumonies putrides, malignes, où la méthode excitante et antiseptique est la seule utile, on la rend trop générale, souvent par une espèce de mépris qu'on a attaché à ceux qu'on dit avoir une méthode trop douce, comme si on pouvoit donner ce nom à la médecine qui guérit et sans donner lieu à de nouveaux maux. Combien n'est-il pas difficile de savoir varier les traitemens selon les circonstances, et ne pas prendre en trop grande prédilection l'un ou l'autre sans une raison bien déterminante!

OBSERVATION (C).

M. Dugage fut atteint (en 1774) d'une affection catarrhale qui fut d'abord assez légère. Il éprouvoit un embarras dans les cavités nazales qui gênoit la respiration. Bientôt la difficulté de respirer augmenta; la fièvre survint le soir seulement; mais elle termina par être continue et avec des redoublemens considérables et

fort irréguliers; la toux devint violente pendant les redoublemens, d'abord sèche, et ensuite elle fut suivie d'une expectoration muqueuse, quelquefois sanguinolente; il découloit de son nez une quantité de sérosité dont il mouilla plusieurs serviettes. La violence de la fièvre et la plénitude du pouls nous déterminèrent, M. Thiéry de Bussy et moi, à faire saigner le malade deux ou trois fois du bras, et à lui prescrire un usage continu de boissons relâchantes et adoucissantes. La fièvre étant diminuée, et l'oppression de la poitrine continuant encore, nous crûmes devoir lui faire mettre un vésicatoire à une jambe et un autre au bras. On se détermina pour le vésicatoire à la jambe, parce que le malade avoit eu quelqu'accès de goutte, et qu'on pouvoit craindre qu'il ne pût en avoir les dispositions; l'expectoration devint plus gluante et grisâtre, elle eut l'aspect du vrai pus. Le malade en rendit, pendant long-temps, une quantité énorme, quelquefois avec des stries sanguinolentes: on eût pu évaluer à un grand verre la quantité de matière puriforme que le malade crachoit dans la nuit, et presque autant dans le jour. Cette énorme et affreuse expectoration dura une vingtaine de jours, toujours avec fièvre: elle

diminua alors, et cessa d'abord d'être continue, pour ne se faire ressentir que le soir. Elle finit enfin, ainsi que les crachats, qui ne parurent plus de même qualité; seulement l'expectoration salivaire fut encore très-considérable; mais elle diminua par degrés et finit. Le malade fit un fréquent usage des boissons adoucissantes, tant qu'il y eut de la fièvre (1);

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) Dans les phthisies catarrhales, il se fait quelquefois une abondante, on peut dire même une excessive excrétion de crachats concrets. J'en ai vu plusieurs exemples, même dans certains rhumes obstinés qui proviennent presque toujours d'un catarrhe négligé dans son principe.

Il y a deux ans, une certaine Antoinette de Padoue, âgée d'environ 60 ans, fut attaquée d'un rhume catarrhal, avec douleur de poitrine, un peu de fièvre et difficulté de respirer. Je fus appelé : j'observai que les crachats étoient une mucosité visqueuse, que la respiration étoit difficile, que la douleur de poitrine et la fièvre augmentoient sensiblement sur le soir. Je lui prescrivis une saignée, des boissons adoucissantes avec la terre foliée de tartre et l'oxymel simple. Les crachats étoient rares, malgré les boissons, mais un peu cuits. La fièvre étoit aussi diminuée, ainsi que la difficulté de respirer. Après avoir calmé l'état inflam-

il prit ensuite les sucs d'herbes chicoracées et borraginées, et enfin il eut recours aux eaux de Bonnes. Il porta long-temps les vésicatoires au bras, et il termina par recouvrer la meilleure santé.

---

matoire, je passai à l'usage du camphre. Les symptômes étoient moins violens et la fièvre presque éteinte; et cependant elle se plaignoit d'une certaine oppression, c'est-à-dire d'un certain poids fatigant dans la poitrine. Comme les crachats étoient toujours fort rares, je jugeai à propos le neuvième jour de lui appliquer un vésicatoire sur la poitrine. Tout-à-coup elle expectora une quantité considérable de matière qui remplit un moyen vase de nuit : ce à quoi je ne devois pas m'attendre, la malade n'ayant jamais eu de rhume qui pût faire soupçonner un abcès. L'expectoration dura quinze jours avec presque autant d'abondance, sans fièvre, et avec diminution de la douleur de poitrine. Elle finit par se tirer d'affaire (*a*).

M. G. G., étranger, sujet à des rhumes fréquens, me fit demander l'année dernière, pour un catarrhe

(*a*) On ne peut douter que cette expectoration n'eût pas eu lieu, si M. Fédérigo n'eût recouru d'abord à la saignée, s'il n'avoit insisté dans l'usage des boissons adoucissantes, et s'il avoit plutôt mis le vésicatoire qui eût occasionné de l'arétisme, de l'irritation, et surtout s'il eût prescrit des remèdes actifs. C'est aussi au commencement de cette maladie qu'on remarqua de l'irritation.

Il faut bien prendre garde, comme on l'a dit et redisons encore, de ne point employer les remèdes chauds, tant qu'il y a une forte fièvre. Les boissons humectantes, fort légèrement

---

rebelle, accompagné de symptômes d'asthme. Les crachats étoient rares, visqueux et striés de sang. Deux saignées, les huileux, la terre foliée de tartre dans l'oxymel, le camphre, les vésicatoires, ne produisirent point les effets que j'en attendois. Un matin, après avoir été plus tourmenté qu'à l'ordinaire de l'anxiété et de l'oppression à laquelle, dans cette maladie, il étoit plus ou moins sujet, il expectora plein un moyen vase de nuit, des crachats cuits, de mauvaise odeur et de forme irrégulière. Cet événement pouvoit être vraiment regardé comme l'ouverture d'une vomique, d'autant que l'expectoration continua pendant plusieurs jours, de même nature et en même abondance. Son état s'améliora ensuite de plus en plus: il prit des forces et de l'appétit; la difficulté de respirer cessa, et il quitta Venise dans un état de santé qui a toujours duré depuis, comme il m'en a informé lui-même. Peu après que l'expectoration s'étoit établie, il buvoit de bons vins; faisoit un usage modéré des viandes salées et de porc, qui lui stimuloient parfaitement l'appétit. Il quitta les savonneux et les autres remèdes, pour complaire à des bonnes femmes qui étoient scandalisées de cette nouvelle substitution de médicamens.

rafraîchissantes, sont alors les seuls vrais remèdes; ce n'est que lorsque la fièvre est bien diminuée, ou même qu'elle a cessé, que les dépuratifs peuvent convenir.

Je pourrois rapporter l'exemple de plusieus personnes qui ont été traitées de la même manière, et avec le même succès en pareil cas, si tous les médecins, véritablement praticiens, n'en avoient tous les jours de semblables sous les yeux.

OBSERVATION (D).

M. de Beaufort, officier-major de la connétablie, étoit depuis long-temps atteint de rhumes catarrheux, et principalement dans les hivers, surtout dans ceux qui étoient humides; ils étoient tous les ans plus longs et plus violens. En 1786, la fièvre augmenta, la toux fut plus vive, avec des crachemens de sang, de l'oppression. L'hiver de 1787, il fut réduit à un tel état, que la difficulté de respirer fut extrême. Il avoit des quintes de toux suffoquantes; ses yeux étoient larmoyans, son visage gonflé, les veines du cou tuméfiées, le pouls étoit plein; en sorte que le malade paroissoit avoir plutôt une fausse fluxion de

poitrine, qu'un rhume catarrheux : ses crachats devinrent si abondans, qu'il en remplissoit plusieurs crachoirs dans la journée ; ils étoient gluans et quelquefois grisâtres, comme s'ils eussent été purulens. M. de Beaufort crachoit aussi abondamment du sang, et ce sang étoit parfois mêlé, par stries, à la matière des crachats. La douleur à la poitrine, de suffocante et gravative qu'elle étoit, devenoit quelquefois aiguë, poignante; les urines étoient rares et très-rouges. Le médecin ordinaire de M. Beaufort, qui jouissoit alors à Paris de la réputation la mieux méritée, M. Geoffroy s'étoit borné à lui prescrire des boissons théiformes, relâchantes et légèrement diaphorétiques, avec quelques loks et des potions huileuses ; mais les symptômes de la maladie ne diminuèrent pas; ce traitement n'étoit pas suffisant. Un médecin peu connu, qui fut appelé après, considérant la maladie comme un simple catarrhe, et croyant que les remèdes incisifs étoient les meilleurs, sans observer que le malade étoit dans un état d'excandescence et de pléthore, lui conseilla des sucs de cresson, de bourrache, avec le kermès à forte dose; mais bien loin d'être soulagé par un pareil traitement, les symptômes augmentèrent, et le malade étoit dans

un état bien fâcheux, lorsque je le vis pour la première fois. Je crus devoir d'abord diminuer l'état de pléthore par la saignée; et, comme le malade avoit été sujet aux hémorroïdes, je lui fis mettre deux fois les sang-sues à l'anus, à peu de distance: je lui prescrivis en même temps un traitement humectant, relâchant; un vésicatoire fut appliqué sur le point le plus douloureux de la poitrine. La détente opérée, le malade prit des sucs des plantes, avec un peu d'oxymel simple; il fit après usage de quelques dépuratifs et incisifs (1), graduellement plus actifs Je parvins à pouvoir le purger avec de doux laxatifs. M. de Beaufort a repris encore l'usage des sucs des plantes chicoracées et borraginées, quelquefois aiguisées avec deux gros d'oxymel scillitique,

---

(1) Il usa long-temps d'un opiat composé de l'extrait de bécabunga et de chicorée sauvage, d'énula-campana, demi-once de chacun; gomme ammoniaque, demi-gros; ipécacuanha en poudre, un scrupule; syrop de lierre-terrestre, quantité suffisante.

Le malade prenoit un demi-gros de cet opiat, une, deux ou trois fois par jour; j'en ai retiré plusieurs fois un grand avantage dans des engorgemens glutineux des bronches.

seulement dans trois onces de ces sucs bien dépurés; il a pris les eaux de Bonnes : enfin, non seulement il a été guéri, par un pareil traitement, d'un catarrhe inflammatoire, qui alloit dégénérer en phthisie aiguë; mais aussi moyennant l'usage de quelques remèdes apéritifs, au printemps et à l'automne, pendant quelques mois; il a depuis passé plusieurs hivers sans éprouver le catarrhe auquel il étoit depuis long-temps sujet.

Nous pourrions citer beaucoup d'exemples semblables à celui que nous venons de rapporter, soit pour le danger de la maladie, soit pour les succès du traitement; car on pense bien qu'un médecin occupé doit avoir vu beaucoup de maladies de cette espèce, étant si communes, pendant certains hivers, surtout lorsqu'ils sont humides (1).

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) J'ai observé souvent en hiver, et même au printemps, certains catarrhes, rhumes et rhumatismes universels, accompagnés d'une fièvre périodique baissant sensiblement dans la matinée, qui présentoient un état de véritable apiréxie, et ne cédoient que rarement à l'usage du quinquina. On peut même dire avec fran-

Il faut toujours attendre, avant de prescrire les remèdes altérans qui sont nécessaires pour atténuer l'humeur pituiteuse, que le pouls soit dans une certaine détente; autrement, au

---

chise, que très-souvent ces maladies s'exaspèrent, et présentent ensuite plusieurs phénomènes évidens de diathèse pléthorique. Ces fièvres, quoiqu'elles aient des périodes, sont symptomatiques et demandent les antiphlogistiques et les débilitans. J'ai vu beaucoup de médecins qui, en se trompant sur le caractère de ces fièvres, exposoient gravement leurs malades. Leurs erreurs m'ont rendu très-circonspect dans l'administration des fébrifuges en hiver et au printemps. J'avoue avec l'ingénuité qui tient à mon caractère, que j'ai pensé moi-même en commettre : ce qu'on doit surtout blâmer, c'est l'obstination du médecin qui, tenant à un faux système, prétend devoir guérir par le quinquina à forte dose, tandis qu'il auroit pu prévenir ou les progrès, ou la mort du malade, en changeant de traitement. J'en ai guéri, en substituant au quinquina la saignée et les antiphlogistiques.

Une femme de 60 ans, qui n'avoit jamais eu de maladie grave, est attaquée au mois de décembre d'une fièvre, avec frisson sur le soir. Elle se plaignoit de la tête, mais elle n'avoit ni toux, ni difficulté de respirer, ni répugnance pour les alimens; enfin, aucun symptôme gastrique. Cette fièvre annonçoit un bon caractère. Elle avoit des rémissions suivies de

lieu de produire, par ces moyens, l'effet qu'on se propose, on s'y opposeroit; mais lorsque le malade y est parvenu, rien ne réussit mieux que l'usage des expectorans incisifs, qui peu-

---

sueurs et d'urines laiteuses; elle avoit pris quatre onces d'huile de lin qui avoient relâché le ventre: j'ordonnai des boissons théiformes avec le nitre. La fièvre se montra ensuite avec frisson, chaleur et altération, etc.; et le quatrième jour d'alitement, je la jugeai tout à fait apirétique avec sueur et douleurs dans les os : je prescrivis le quinquina; la malade en prit cinq onces, mais il faut remarquer qu'elle n'en avoit pas encore pris trois, qu'elle se plaignoit déjà d'une légère douleur dans la partie droite du thorax, sans toux, ni difficulté de respirer. La fièvre étoit un peu diminuée, mais la douleur subsistoit et la sueur du matin cessa, quand elle eut pris la quatrième once de quinquina. Alors la fièvre prit le caractère de rémittente-continue; la figure s'anima, la douleur augmenta, et il se manifesta une expectoration catarrhale avec stries sanguines. Deux copieuses saignées (le sang s'étant trouvé couenneux et les symptômes morbifiques ayant pris de l'intensité après la première, comme c'est assez l'ordinaire dans les maladies inflammatoires), les boissons adoucissantes avec la terre foliée de tartre et l'oxymel simple, la guérirent parfaitement en peu de jours. Dans les mois de janvier et de février de cette année 1801, il y eut une épidémie de fiè-

vent en même temps exciter de légères envies de vomir, surtout quand l'ipécacuanha est donné à la dose de trois à quatre grains, trois ou quatre fois la journée. Les secousses légères

---

vres catarrhales, lentes et aiguës, ainsi que des péripneumonies lymphatiques et inflammatoires. La majeure partie de ces fièvres se manifestoit avec les caractères les plus évidens de périodicité. Mais devoit-on pour cela les traiter par le quinquina?

Il y a quelques jours, M. S. L., négociant estimé, est atteint d'une fièvre qui avoit tous les caractères d'une double tierce; il n'avoit qu'un léger coryza, et cependant n'étoit pas exempt de mal de tête. Les rémissions étoient suivies de sueurs, et je l'en ai débarrassé avec les antiphlogistiques.

Il y a un mois que je fus appelé par M. V. Z., qui se plaignoit à chaque respiration d'une légère douleur dans le thorax. Le pouls étoit dur, la fièvre rémittente et toujours précédée d'un mal de tête. Il avoit eu des sueurs abondantes que j'attribuai à l'usage du punch qu'il aimoit beaucoup. La veille qu'il m'appela, il eut un violent accès, avec frisson, grande soif, ensuite chaleur; ce qui fut terminé par une sueur abondante, après laquelle il fut soulagé. Je conseillai des boissons adoucissantes avec l'oxymel et la terre foliée de tartre. Le lendemain matin, je trouvai la fièvre bien tombée, mais le pouls tendu. Il se manifestoit de temps en temps une douleur vague dans le thorax, avec une

que ce remède occasionne dans les muscles du bas-ventre et de la poitrine, ne contribuent pas peu à détacher des poumons l'humeur catarrhale qui les invisque. L'ipécacuanha nous paroît préférable alors aux préparations antimoniales. Après avoir excité ainsi des légè-

---

petite toux. J'appris avec étonnement qu'il avoit pris un verre d'infusion de quinquina, d'après l'avis d'un médecin qui l'avoit épouvanté par le nom d'une fièvre qui, certainement, seroit devenue fatale au troisième accès. Je suspendis le fébrifuge, et le soir, la fièvre, la soif, la douleur de tête et la toux ayant augmenté, je le fis saigner. Le lendemain, les crachats commencèrent à paroître, mais je répétai la saignée parce qu'ils venoient difficilement, et parce que les phénomènes morbifiques subsistoient avec la même intensité. Après cette saignée, la peau se ramollit; la sueur critique parut, les symptômes morbifiques furent moins intenses, et il guérit en peu de jours par les antiphlogistiques et les débilitans. En hiver et au printemps, on ne doit conseiller les fébrifuges qu'avec la plus grande circonspection. La diathèse pléthorique et rhumatismale est généralement facile à reconnoître, et pour guérir, le plus *scrupuleux* examen des constitutions endémiques prédominantes, tant recommandé par *Hippocrate, Baillou, Sydenham, Huxam, Stoll*, etc., doit être la boussole du médecin qui veut observer le cours des maladies.

res vomituritions, on donne l'ipécacuanha, pendant long-temps, à très-petite dose, comme altérant, et même réuni aux extraits amers et antiscorbutiques; c'est ainsi qu'on parvient à prévenir les récidives.

Rien n'est aussi plus salutaire que de soumettre les malades à un très-long usage des sucs des plantes chicoracées, aux préparations antimoniales, comme au kermès minéral à très-petite dose, aux tablettes de Kunckel, à l'eau seconde de chaux, même avec les laitages, à l'usage de la scille; du poligala, de la serpentaire de Virginie, donnés l'un ou l'autre graduellement à la dose de quatre ou cinq grains par jour (1), conjointement avec les

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) On emploie *le poligala seneca* en poudre, en infusion dans du vin ou dans de l'eau, et la dernière manière est la plus commode. Ce remède, outre qu'il est purgatif, provoque les urines et excite abondamment la sueur lorsqu'il est pris à juste dose. Cette racine, comme l'observe le célèbre *Angello* (Voy. ses savantes recherches, tom. 6, du traité de la matière médicale par *Cullen*, pag. 313, dernière édition), donnée à petite dose, est très-utile dans les cas d'affections lymphatiques. *Gronovio* la recommande beaucoup contre les rhumatismes et même contre les fièvres lentes et intermit-

infusions théiformes de bourrache, d'hysope, de *camphorata Monspelliensis* (1), à l'usage des demi-bains tièdes; enfin à un cautère du

---

tentes. *Bouvart* affirme en avoir tiré de bons effets diurétiques. Il rapporte quelques guérisons d'anarsaques opérées par cette racine. La poligala seneca fut d'abord introduite comme un spécifique contre la morsure du serpent à sonnettes; et, par une supposition d'analogie singulière, dit *Cullen*, trait. de mat. méd., tom. 6, elle fut proposée contre la pleurésie et la péripneumonie. Elle fut en conséquence, reprend l'auteur, généralement employée pendant quelque temps, d'après les bons témoignages qui nous sont venus d'Amérique, de France et d'autres pays; mais ses effets n'ont pas répondu à sa bonne réputation, et pour moi je n'ai jamais connu aucun cas où elle ait été utile dans ce pays-ci, pour qu'on y ait jamais eu assez de confiance pour l'employer sans auparavant avoir pratiqué la saignée. *Cullen* ne nie pourtant pas en avoir retiré quelques succès dans les rhumatismes et les hydropisies.

(1) J'ai vu des malades, des vieillards surtout, qui, après de violens catarrhes, éprouvoient de temps en temps de la difficulté de respirer, comme des espèces d'asthme, qui ont retiré quelques heureux effets d'une espèce de thé qu'on a aussi appelé *vulnéraire*, thé qu'on faisoit avec les plantes suivantes : prenez, par parties égales, feuilles de pervanche, bugle, lierre-terrestre, millepertuis, fleurs de pas-d'âne, de verge d'or, de mélilot odorant; on les hache grossièrement et on les mêle

bras, quand on soupçonne que la maladie est produite par une humeur âcre, et qu'on peut dévier et évacuer par des exutoires.

OBSERVATION (E).

Une dame de quarante-deux ans, d'une constitution phlegmatique et mère de six enfans, ayant éprouvé des éruptions cutanées d'un caractère dartreux, avoit contracté, depuis quelques années, une fluxion sur la membrane pituitaire et sur les deux oreilles : l'excrétion muqueuse abondante qui se faisoit par le nez étoit jointe avec un suintement habituel par les oreilles. Cette fluxion, disoit-elle, étoit la suite d'un refroidissement qu'elle avoit éprouvé en voyageant une fois de nuit; elle se portoit d'ailleurs bien, éprou-

---

Sur une pincée de ces espèces, on verse une tasse d'eau bouillante ; on laisse infuser en guise de thé ; on passe l'infusion et on l'édulcore avec une cuillerée à café de syrop balsamique. Cette infusion a été célébrée trop généralement contre des phthisies pulmonaires par divers médecins ; il est facile de juger qu'on ne peut les prescrire, lorsqu'il y a la moindre disposition à l'inflammation ou à l'irritation, mais seulement dans le cas où on veut faciliter l'expectoration des matières muqueuses, gluantes.

vant seulement de fréquens retours d'une affection dartreuse à l'une des cuisses, ce qui la faisoit souvent recourir à l'usage de certaines pillules qu'un chirurgien lui faisoit prendre.

Cette dame alla passer quelques jours à la campagne vers la fin d'octobre 1783; et à son retour à la ville, elle fut saisie d'un rhume violent, avec de l'oppression, une toux très-incommode et un sentiment d'ardeur dans la poitrine : l'excrétion muqueuse des narines, qui étoit autrefois si abondante, disparut, ainsi que le suintement des oreilles, et l'expectoration continua d'être écumeuse avec un goût salé, suivant l'expression de la malade. A mesure qu'on avançoit dans l'hiver, la toux continuoit d'être violente, surtout durant les nuits qui étoient très-agitées; mais ce qui tourmentoit encore plus cette dame, c'étoit une espèce de chaleur brûlante qui se faisoit sentir dans la poitrine, et surtout dans la région des reins. Elle ne prenoit que de simples boissons mucilagineuses, et ne vouloit point d'ailleurs user d'autres remèdes; son expectoration devenoit de plus en plus puriforme; en même temps que ses forces diminuoient, et qu'elle tomboit dans une mai-

greur extrême : elle éprouvoit de la chaleur dans la paume des mains, et une fièvre lente, dont les redoublemens étoient très-marqués vers le soir, suivis le matin d'une moiteur, et enfin des sueurs qui rendoient de plus en plus son état alarmant. Son appétit se déprava, et sa foiblesse devint telle, qu'elle ne quittoit plus son lit. On joignit quelques juleps à l'usage des boissons mucilagineuses (1) ; mais tous les symptômes de la maladie devenoient de jour en jour plus inquiétans, à mesure qu'on avançoit vers l'été, et l'on avoit beaucoup à craindre que la malade ne pérît phthisique, lorsqu'il se forma deux phlegmons successifs au côté gauche de la poitrine, un peu au-dessous du creux de l'aisselle.

Ces tumeurs inflammatoires suppurèrent beaucoup pendant près de deux mois, et on vit en même temps diminuer la toux, ainsi

---

(1) Elle fit aussi, pendant long-temps, usage d'un bouillon fait avec un poulet maigre écorché, avec quinquina concassé, tiges de douce amère, de chacun deux gros ; gruau deux cuillerées à bouche, qu'on faisoit bouillir dans trois chopines d'eau, pour réduire à petit feu à une chopine, dont on faisoit trois doses de bouillon pour la journée.

que le sentiment d'ardeur de la poitrine et les autres symptômes ; elle se rendit l'été suivant à Cauterest (1) pour y boire les eaux,

---

(1) Les eaux de *Cauterets* contiennent de gaz hydrogène sulfuré, de sulfure de soude, une substance bitumineuse, des sels, en proportions différentes, des eaux de Barrèges. *Bordeu*, comme le dit Alibert, y avoit reconnu du fer. Le village de Cauterets est à sept lieues de Barèges ; il y a plusieurs sources dont les eaux sont plus ou moins altérées. Les eaux de *Bonnes*, à sept lieues de Pau, contiennent à peu près les mêmes principes que celles de Barrèges et Cauterets : elles sont réputées moins actives, aussi les préfère-t-on lorsqu'on craint d'exciter trop d'irritation par les autres eaux ; leur température est inférieure. Les eaux de *St.-Sauveur*, à peu près de même nature, ont encore moins d'action, et surtout pour les bains ; mais comme elles sont situées dans un lieu dont le séjour est agréable, on y a égard autant que cela est possible, et cela n'est pas quelquefois indifférent pour le succès d'un traitement. D'ailleurs, les eaux sulfureuses, au bas des Pyrénées, quoiqu'ayant des rapports fort grands, relativement aux principes, que la chimie y découvre, ont cependant des effets quelquefois assez différens, pour les prendre en considération dans le traitement des maladies ; et il n'y a guère que les médecins, voisins des contrées où ces eaux sont situées, qui en connoissent et jugent bien les effets.

et elle fut parfaitement guérie. Il faut remarquer que l'excrétion muqueuse des narines étoit tarie pendant toute la maladie, que les narines s'humectèrent peu à peu, à mesure que la malade avança vers son rétablissement et que la sécrétion du mucus se rétablit, quoiqu'avec moins d'abondance qu'avant la maladie. La dame jouit depuis ce temps-là de la meilleure santé (1).

Remarque sur la Phthisie catarrhale.

Une des causes les plus ordinaires de la phthisie catarrhale, est une suite de rhumes, que contractent ordinairement (Observ. I, II et III), pendant l'hiver, des personnes délicates et d'une constitution phlegmatique : cet afflux d'humeurs vers les poumons, tournant de plus en plus en habitude, altère par de-

---

(1) (*Note du traducteur allem.*) Cette observation sera toujours fort remarquable, de quelque manière qu'on s'y prête pour expliquer la manière d'agir de la métastase ; elle doit engager le praticien de favoriser, dans pareil cas, les heureux effets de la nature.

grés le tissu de ce viscère, jusqu'à ce qu'enfin il se forme un engorgement, qui ne peut plus être surmonté par les seules forces de la nature : ces humeurs deviennent d'autant plus âcres, et propres à porter atteinte aux organes de la respiration, qu'elles sont altérées par un vice dartreux (Obs. A, B, C,) ou de toute autre nature, ce qui rend la marche de la maladie bien plus rapide, et ses progrès plus alarmans. On voit alors que les diaphorétiques seuls ne font qu'échauffer de plus en plus le malade, et que le moyen le plus prompt et le plus efficace, est de produire une détente modérée, quelquefois par les saignées (Obs. A, B, C,), par des boissons humectantes, par un régime doux, pour pouvoir opérer l'évacuation ou la déviation de l'humeur morbifique, d'abord par l'application d'un ou de plusieurs vésicatoires (voyez les mêmes Observations A, B, C, D, et surtout l'Observation E,) ensuite par le cautère, quand les accidens aigus sont détruits.

Les hivers très-rigoureux, en rendant les affections catarrhales plus fréquentes et plus opiniâtres, produisent aussi plus souvent cette sorte de rhumes qui traînent en longueur, et

qui, soit par un mauvais régime, soit par une foiblesse originaire des organes de la poitrine, finissent par une phthisie catarrhale. On en voit des exemples fréquens dans les hivers pluvieux : on a aussi remarqué, soit dans les asiles de charité, soit dans les maisons particulières, que les phthisiques, qui n'étoient qu'au premier degré, passoient avec rapidité, par l'effet des rigueurs de l'hiver, aux derniers périodes de la maladie, et y succomboient dans peu de temps ; quelquefois avec les symptômes de la fièvre putride, qui s'étoient joints à ceux de la phthisie pulmonaire. Il n'est pas douteux qu'avec des circonstances plus favorables, ils eussent pu encore prolonger leur vie (1).

---

(1) (*Note du traducteur allemand.*) Voyez *Frank*, épitome de *Curaud.*, hom. morb., liv. 5, p. t. *Catarrhus*.

(*Note du traducteur italien.*) Il est assez connu que le froid continuel et aigu empêche la transpiration cutanée, contracte violemment la fibre, et s'oppose à ce que les humeurs se portent à la superficie, roidit la peau, rend la fibre musculaire languissante, en altérant le mouvement des articulations, en enlevant au corps sa souplesse, son agilité, et en arrêtant son développement. Nous voyons que les

habitans de la Laponie et du Groenland sont beaucoup plus petits que ceux des autres pays : cependant l'habitude fait que, dans ces climats, les individus jouissent d'une agilité et d'une vitesse surprenantes à la course, pour laquelle ils sont élevés, parce que la peau et l'épiderme roidis par le froid, deviennent pour eux un vêtement naturel qui défend l'organe nerveux du contact de l'air ; mais l'homme accoutumé à une température plus douce et dont la peau est plus délicate, éprouve, dans un froid excessif, une immobilité, une roideur dont il ne peut se garantir ni par les vêtemens, ni par l'exercice. On peut dire que le froid agit en raison composée de l'âge, de la force et du genre de vie. *Gaubius* dit très-bien que par le froid : *robustis ac motu animali valido utentibus mutuam inter solida ac fluida actionem, attritum, increscere, calorem internum augeri, circuitum, coctionem, attenuationem, dissipationem et reparandæ per alimenta ingesta jacturæ necessitatem intendi, hinc appetentiam acui, hincque nisi mature satisfiat, accedere debilitatem, animi diliquium et vel mortem ex fame subitanea. Debilibus contra et quiescentibus, ob constricta vasa ac spissos humores, circulationis vigorem imminui, nativum calorem, vim vitalem decrescere, omnium functionum torporem induci, suppressis evacuationibus, non dœfecari humores, hinc acre, mucum, aquam augeri, scorbutum, morbos articulares, leucophgmatiam, hydropes nasci; obrui prætereà nimia humorum copia partes interiores, cum ad superficiem corporis aeri expositam resistentiæ ob frigus ultra mo-*

dum crescunt ; hinc cordis , pulmonum , ac encephali functiones præcipuè impediri ; penetrante autem introrsum gelu insuperabili , omnem suspendi motum , et vel sanguine in pulmonibus coacto , intercepta respiratione , subitam inferi mortem , aut encephalo congelascente invincibilem nasci somnum, quo vita demum extinguatur. Institut. patholog. médicin., pag. 5 et suiv., tom. Ier.

Dans les extrémités qui ne sont pas défendues du froid , reprend le même auteur, il arrive que les vaisseaux se contractent , que les humeurs s'épaississent, que les pores étant fermés, et par conséquent la transpiration supprimée, l'acrimonie s'établit, d'où naissent les taches livides, les rougeurs , les tumeurs , le prurit, les ulcères ; et quoique tout cela soit l'effet d'un froid glacial qui détruit le sentiment et le mouvement, les échauffans imprudemment employés, amènent la gangrène , les sfacelles , etc. Les fosses nazales , la gorge , la trachée-artère , y sont également exposées ; de-là , le catarrhe , la coryza , l'angine , l'enrouement. De même, le poumon se contractant , transpire moins ; la pituite s'y accumule ; il s'obstrue , prend de la rigidité , puis s'enflamme. Tels sont les maux auxquels sont exposés les individus, comme l'observe *Gaubius*, chez lesquels il y a généralement ou partiellement moins de vitalité , d'irritabilité, avec langueur dans la circulation, diminution de chaleur vitale et de mouvement , trop de mobilité ou de rigidité dans la fibre, rareté d'humeurs ou inertie dans celles aqueuses , froi-

Les affections morbifiques se bornent quel-

---

des et vapides, etc. C'est dans les vieillards surtout que l'on observe mieux les effets du froid ou du chaud excessif. Les maladies de poitrine auxquelles ils sont sujets, le dépérissement sensible qu'ils éprouvent lorsqu'ils sont atteints de maladies chroniques, sont une preuve de l'influence que ces contrastes ontsur eux. En lisant les auteurs qui, depuis *Hippocrate* jusqu'à *Stoll*, ont écrit sur les constitutions épidémiques de l'atmosphère, on se convaincra que c'est en hiver surtout, lorsque les vents du nord dominent, que les maladies aiguës de poitrine sont plus communes; l'expérience journalière le confirme de plus en plus. Depuis la naissance du système Brownien, on agite les questions les plus extravagantes sur les effets du froid et du chaud. Brown et ses partisans le regardoient comme débilitant, et les anti-Browniens comme tonique et comme stimulant; il seroit difficile de concilier dans une note deux partis féroces qui allégueroient alternativement l'un et l'autre les argumens les plus ingénieux, et les sophismes les plus ridicules: cependant les ayant examinés avec impartialité, je crois pouvoir dire qu'ils se sont également éloignés de la vérité, pour n'avoir pas considéré l'état du chaud et du froid dans un sens relatif, pour n'avoir pas distingué l'excès de défaut de l'un ou de l'autre; pour n'avoir pas examiné assez rigoureusement l'effet des mutations; enfin, pour avoir mal calculé certains effets accidentels.

quefois au larynx ou (1) à la trachée-artère; cependant alors les malades périssent après avoir éprouvé plusieurs des symptômes de la phthisie, entre autres l'expectoration puriforme.

Les apparences de la phthisie pulmonaire peuvent quelquefois encore provenir d'une autre cause qui a été remarquée par M. Lieutaud. Un homme, qui avoit éprouvé un violent catarrhe, cracha pendant long-temps du vrai pus; il fut fort tourmenté par la toux, tomba dans le marasme, et éprouva d'autres symptômes de la phthisie pulmonaire. On se convainquit, après sa mort, que ses poumons étoient sains, et que le siége de la maladie résidoit dans la membrane pituitaire des sinus frontaux. (*Hist. anat. med.* lib. 4, sect. 1.)

L'engorgement des glandes du larynx, des bronches et celui du tissu du poumon, peuvent avoir lieu séparément, ou en même temps (N° VII) ; mais si on cherche à déterminer quelles altérations particulières éprouve

---

(1) Voyez l'observ. Ire de cet article, et d'autres rapportées ailleurs dans cet ouvrage. Voyez aussi l'ouvrage sur la phthisie de M. Raulin.

le poumon lui-même, il paroît, d'après l'ouverture des corps des personnes qui ont parcouru tous les périodes de la phthisie catarrhale, qu'elles sont, en général, les mêmes que dans les autres genres de phthisie, c'est-à-dire, des tubercules purulens, un état squirrheux, des vomiques ou d'autres abscès. Les corps glanduleux bronchiques (Observat. B, C, D,) ne sont-ils pas les premiers affectés? et peut-être que, dans le premier degré de phthisie catarrhale, il n'y a que ces corps glanduleux dont les fonctions sont altérées; mais par les progrès de la maladie, le désordre s'étend aux autres glandes lymphatiques du poumon, ce qui produit des ulcérations squirrheuses ou des abcès plus ou moins considérables. Il peut cependant arriver que le poumon éprouve une espèce de fonte, ou plutôt qu'il devienne un égoût, par lequel toutes les humeurs muqueuses s'écoulent après avoir pris la forme purulente, sans cependant que cet organe soit affecté de la moindre ulcération. *De Haen* parle d'un phthisique qui succomba après avoir rendu, pendant long-temps, des crachats purulens; cependant, à l'ouverture de son corps, on trouva le poumon absolument

sain. Les auteurs nous ont transmis des faits semblables. Bennet, *Tabid. theat.*, assure avoir vu plusieurs phthisiques réduits au dernier degré de marasme, et qui avoient rendu, pendant très-long-temps, des crachats purulens, sans que, cependant, après leur mort, on ait apperçu aucun signe d'érosion dans les poumons (1).

Nous pourrions ajouter, aux observations de ces médecins célèbres, deux ou trois faits qui prouveroient également que des personnes atteintes d'un catarrhe opiniâtre, et qu'on croyoit avoir craché du pus, et copieu-

(1) (*Note du traducteur allemand.*) L'auteur parle ici de la phthisie muqueuse qui, la plupart du temps, tire son origine de causes catarrhales; il la confond cependant avec le catarrhe proprement dit, et avec la phthisie tuberculeuse. *Murray* est, comme on le sait, le premier qui a fixé l'attention à cet égard. Voyez *phthisis pituitosa*, 1776.

(*Réponse de l'auteur.*) On ne peut former une espèce de phthisie pulmonaire muqueuse, l'expectoration des mucosités ayant lieu très-abondamment dans plusieurs phthisies, particulièrement dans la catarrhale, la scorbutique, la vénérienne, l'exanthématique, etc.

sement, avoient cependant les poumons intacts, sans ulcération ; mais alors ne s'est-on pas trompé ? N'a-t-on pas pris pour du pus une excrétion muqueuse, glaireuse, ou de toute autre nature ? Quelques malades, dont on a donné l'histoire précédemment (A, B, C, D, même article, et ailleurs), avoient rendu, par les crachats, des matières qui avoient le même aspect ; mais pourroit-on garantir que ce fût du vrai pus, puisqu'ils ont si facilement guéri ?

On trouve dans les Transactions philosophiques (tome 50, année 1759), plusieurs exemples de phthisies catarrhales les mieux caractérisées, qui ont cédé à une ou plusieurs applications de vésicatoires entre les épaules. On y prouve de plus, par une suite de faits, que l'effet de ces vésicatoires a été toujours de diminuer la fréquence du pouls, au lieu de l'accélérer. Je crois devoir joindre ici une de ces observations.

Mistriss ***, âgée d'environ quarante ans, qui avoit été sujette plusieurs années à tousser et à cracher beaucoup pendant l'hiver, éprouva la même indisposition en 1750, mais à un degré beaucoup plus considérable que de cou-

tume. M. Balfour, chirurgien-apothicaire à Bath, la saigna, et lui fit prendre quelques remèdes atténuans et béchiques.

Je fus appelé près d'elle le 11 novembre, dit M. With, auteur de cette observation. Elle étoit malade depuis plusieurs semaines; elle avoit une toux violente et fréquente, une vive douleur de poitrine et une voix enrouée; ses poumons paroissoient intérieurement remplis de flegme, dont elle crachoit une grande quantité tous les jours, et qui sembloit être, au moins en partie, vraiment purulent. Quand elle étoit assise sur une chaise, son pouls battoit environ cent trente fois par minute; elle avoit une soif considérable, et sa langue étoit d'un rouge foncé, couverte en quelques endroits d'une croûte d'aphtes. Elle étoit si abattue, et elle avoit le pouls si foible, qu'on ne pouvoit plus la saigner. On lui appliqua, le 12 novembre, les vésicatoires aux lombes; la vitesse du pouls diminua, ainsi que la difficulté de respirer, et la quantité de flegme qui sortoit des poumons par l'expectoration.

Le 16 novembre, on lui appliqua un second vésicatoire au côté; il lui procura un soulagement encore plus sensible que le premier,

et réduisit le pouls à ne battre que cent quatorze fois par minute.

Le 25 novembre, on lui appliqua un troisième vésicatoire aux lombes; la toux et l'enrouement en furent considérablement diminués; le flegme qu'elle crachoit perdit son apparence de purulence; il devint plus clair, plus écumeux et beaucoup moins abondant; son pouls ne battoit plus que cent quatre fois par minute.

D'après cela, la toux et le crachement augmentant encore, on lui appliqua aux lombes un quatrième vésicatoire semblable au premier, et qui fut fort efficace. Son estomac étoit extrêmement délicat: je ne lui ordonnai, dit M. With, presque aucun médicament pendant tout ce temps, à l'exception d'un julep cordial, avec l'esprit volatil huileux, de la teinture de rhubarbe, comme purgative, et d'un julep composé d'eau de roses, de vin blanc et de syrop balsamique. Elle prenoit de ce dernier deux cuillerées de table, trois ou quatre fois le jour, dans le quart d'une pinte de décoction de graine de lin. Après le quatrième vésicatoire, elle prit plusieurs fois deux verres d'infusion amère dans le jour: elle continua de se rétablir peu à peu; et quoique le

reste de l'hiver elle eût encore beaucoup toussé, comme à son ordinaire, au printemps suivant, elle fut entièrement débarrassée de la toux, et jouit d'une bonne santé.

Les enfans et les personnes flegmatiques sont surtout fort souvent affectés de rhumes catarrheux pendant les hivers humides. La membrane pituitaire filtre alors une grande quantité de matière pituiteuse; et si cette excrétion vient à être interceptée, il en résulte un engorgement des glandes et des cryptes, qui se propage souvent jusque dans la trachée-artère du larynx et dans les bronches : de là proviennent des coqueluches, des catarrhes, des rhumes (1), qui se terminent quelquefois par de vraies phthisies, si on ne les traite convenablement; mais quelquefois aussi ces enfans périssent-ils très-promptement d'un vrai *croup*.

---

(1) *Maxime verò contingit magnam partem pulmonum in his regionibus vitiatam apparere, quod etiam à pueritiâ magna in thorace acervetur phlegmatis copia. Videmus enim omnes fere nostros tussiculosos esse, raucos et anhelosos, cum tamen nihil extussiant. Sic colligitur pituita, quæ non ejecta amplius à natura pulmones corrumpit. Ballonius annot. ad consil. XXII, lib. I, consil med.* t. II, p. 53, vol. I. édit. de Genève, 1762.

On voit chaque année des exemples de phthisie pulmonaire qui succède aux affections catarrhales ; et ceux qui ont suivi la pratique des hôpitaux, en ont vu un grand nombre de semblables; ils ont été bien fréquens après l'hiver rigoureux que l'on éprouva en 1776 (1). Rien n'est plus favorable, en pareil cas, que de donner aux malades, de quelque âge qu'ils soient, des quantités proportionnées d'ipécacuanha

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) C'est à Venise particulièrement que j'ai observé ces toux convulsives, ces rhumes catarrheux, rebelles; lorsque, comme il est assez ordinaire en décembre et en janvier, les neiges, après s'être fondues, reviennent encore, alors la transpiration insensible interceptée produit, dans les sujets pléthoriques, une diathèse inflammatoire; chez les personnes foibles et délicates, chez les vieillards et chez ceux attaqués de congestions lentes, une atonie de tous les solides. Pendant deux mois de suite on n'y voit que des rhumes catarrheux rebelles, des toux convulsives, des angines, ou lymphatiques ou inflammatoires, ainsi que des péripneumonies. La petite-vérole alors est en général maligne, et les éruptions cutanées les plus simples ne sont pas non plus exemptes de danger dans cette constitution épidémique de l'athmosphère.

pour exciter de légères évacuations glaireuses par de doux vomissemens (1). Que de catarrhes n'a-t-on pas empêché de cette manière de dégénérer en de vraies phthisiés ! Mais plus l'usage de ce remède est salutaire, plus il seroit fâcheux d'exciter de vomissemens dans des sujets menacés d'hémoptysie : aussi ne pouvons-nous être de l'avis de Thomas Reid sur l'usage général de ces remèdes. Au commencement des phthisies (2), après les évacuations générales, dit ce médecin, le remède dont j'ai retiré le plus d'avantage, dans toutes les espèces de toux, et dans toutes les périodes de la phthisie, est la poudre d'ipécacuanha, donnée à une dose telle qu'elle n'excite qu'un vomissement ou deux chaque jour, matin et soir, autant que les malades peuvent le supporter. Mais bien loin d'adopter cette méthode d'une manière aussi générale,

---

(1) J'ai souvent fait usage d'un opiat composé avec les extraits de bécabunga, de bourrache, de chicorée sauvage, un gros de chacun; poudre d'ipécacuanha, deux scrupules; syrop d'absynthe, quantité suffisante pour un opiat, dont on donnoit un scrupule trois ou quatre fois par jour, pendant plus ou moins de temps.

(2) Sur la phthisie pulmonaire, chap. VII, p. 175.

nous la regarderons, dans une multitude de cas, comme la plus funeste.

Le mal se borne quelquefois au larynx et à la trachée-artère, et alors les enfans meurent à la suite des catarrhes, sans que les poumons se ressentent d'aucune altération (1): c'est une espèce d'esquinancie, qui consiste dans un enrouement considérable (2), et dans un tel changement de la voix, que les malades qui en sont atteints, rendent un son très-aigu, comme une espèce de sifflement (3). La partie antérieure du cou n'est pas toujours enflée, mais elle est toujours douloureuse. La toux est fréquente et sèche, excepté vers la fin de la maladie, que les jeunes malades crachent une matière puriforme, chargée de petites membranes ou de concrétions membraneuses. La respiration est très-gênée, le

---

(1) (*Note du traducteur allemand.*) L'esquinancie membraneuse, dont Portal parle ici en passant, est pourtant, dans presque tous les cas, une maladie purement inflammatoire, et très-différente de la phthisie muqueuse.

(2) *Michaëlis de anginâ polyposâ seu membranacea; Argentorati*, 1778.

(3) Ce qui forme une espèce de *croup* chronique.

pouls est toujours fréquent; et souvent, malgré tous les symptômes qui indiquent et qui finissent par la suffocation, on ne voit dans la gorge du malade ni gonflement, ni rougeur.

A l'ouverture du corps de ces enfans, on trouve une concrétion membraneuse qui recouvre la surface interne du larynx, même de la glotte, et quelquefois de la trachée-artère, d'une manière plus ou moins complète. Cette fausse membrane adhère fortement à ces parties, et on a peine à la détacher : elle est sans doute produite par la mucosité qui s'est épaissie, comme cela arrive dans les inflammations (1) : la formation de ces concrétions

(1) (*Note du traducteur allemand.*) Non point par la mucosité, mais par la lymphe qui transude au travers des vaisseaux enflammés.

(*Réponse de l'auteur.*) M. Muhry eût pu dire l'albumine, partie de la lymphe qui se concrète le plus par l'inflammation; mais il n'est pas prouvé qu'elle transude à travers les parois des vaisseaux sanguins, il est plus probable qu'elle s'en écoule par leurs extrémités capillaires, qui s'ouvrent dans le tissu cellulaire des poumons, dans les glandes, les cryptes, lacunes, etc., de la paroi de la membrane muqueuse des bronches.

peut être encore favorisée par le passage continuel de l'air, qui dessèche et fait coaguler la mucosité, laquelle transude de la surface interne des organes de la voix. Si cette fausse membrane n'est point expectorée, les enfans périssent étouffés (1) : je dis les enfans, parce que cette affection est ordinaire dans l'âge tendre, quoiqu'elle puisse survenir aussi dans un âge plus ou moins avancé. En pareil cas, rien ne peut produire de plus salutaires effets que l'ipécacuanha, donné comme vomitif, le plus tôt possible, mais toujours lorsque l'inflammation n'existe pas ; car si on l'administre alors, on l'augmente et l'on précipite plus tôt le jeune malade au tombeau. Malgré cela, j'ai quelquefois recouru au vomitif, dans des cas où le pouls étoit assez plein, et lorsqu'il y

---

(1) On remarque quelquefois le même phénomène à la suite de la petite-vérole, comme M. Cotunni l'a observé. *Tracheæ autem apertio*, dit ce célèbre médecin, *interiorem totam ejus faciem inflammatam exhibuit, quam omnem crusta quædam nova integebat, tegminis instar, membranosa densa, et subalbida facile separabilis, nihil dissimilis à spuriis membranis illis quæ superficiem inflammatarum partium occupat. De variolâ, art. XXIII.*

avoit des symptômes apparens d'une inflammation commençante : présumant qu'elle cesseroit dès que l'*infarctus* des voies aériennes seroit détruit, j'ai préféré d'exciter le vomissement à la saignée (1), ce qui m'a parfaitement réussi, et même m'a engagé à réitérer l'administration du même remède, jusqu'à trois fois. J'avoue aussi que j'ai trouvé, dans quelques autres jeunes personnes, les symptômes de l'inflammation si prononcés, que je les ai fait saigner, malgré le préjugé contraire, pour les faire vomir après : le succès a couronné cette pratique (2).

Ce que je dis à l'égard des enfans, peut aussi trouver son application aux adultes. Ce premier effet opéré, il faut ensuite prescrire au malade, pendant long-temps, des remèdes altérans, tels que l'ipécacuanha à petites doses, sous forme de pillules, de tablettes, le

---

(1) Voyez le traitement que j'ai heureusement prescrit aux enfans dans le *croup*, tom. III. de mes Mémoires, pag. 65.

(2) (*Note du traducteur allemand.*) Outre l'ouvrage déjà cité de *Michaelis*, il faut citer ceux de *Vogel* : Handbuch der practis. Arzneiwissenschaft, 4 b., et *Lentins*, Beitrage zur ausübenden Arzneiwissenschaft, 1 b.

syrop de kermès minéral, les poudres de scille, d'arum, les tablettes antimoniales de Kunckel, les sucs dépurés des plantes chicoracées, le syrop des cinq racines, le syrop antiscorbutique (1). On atténue, on divise ainsi l'humeur catarrhale, et on purge le malade de loin en loin avec les plus doux purgatifs : on joint encore à l'usage de ces remèdes, celui des eaux minérales sulfureuses, pour terminer, s'il est possible, par le lait d'ânesse (2).

---

(1) On verra aussi, en lisant mon Mémoire sur les concrétions membraneuses en général, tom. III, p. 22, que j'ai fait un usage heureux de l'eau de chaux, très-affoiblie avec de l'eau pure, contre les congestions membraneuses. Je ne doute pas que ce remède ne dût être plus souvent employé dans la pratique qu'il ne l'est.

(2) (*Note du traducteur italien.*) Cette espèce d'angine ne s'observe, en général, que dans les pays froids; aussi est-elle très-commune en Ecosse; elle y attaque même les adultes. Plusieurs auteurs la rangent dans l'espèce dite gangréneuse maligne; d'autres l'appellent *suffocatio stridula*, d'autres encore *cynanche stridula*, *angina suffocatoria* et *morbus strangulatorius*. Michaelis, avec plus de raison, lui donne le nom d'*angina poliposa*, ou *mambranacea*.

Presque toujours cette maladie est épidémique et

Une des affections qui caractérisent le catarrhe, est un engorgement de la membrane pituitaire et de ses glandes, lequel se transmet

---

quelquefois sporadique. Les enfans qui commencent à en être affectés sont mélancoliques, et éprouvent une chaleur plus grande que de coutume. Leur langue est blanche et quelquefois sale; ils se plaignent d'une douleur dans la trachée, souvent sourde ou obtuse, et quelquefois vive. Fréquemment la partie antérieure du cou, qui correspond à la partie malade de la trachée, paroît gonflée, et en la comprimant ils se plaignent d'une sensation un peu aiguë. Le visage se gonfle et se colore; la soif est grande; ils sont enclins au sommeil, et ont mal à la tête. La fièvre vient ensuite; le pouls s'accélère, et devient de plus en plus dur. L'enrouement commence alors, puis la toux qui est d'abord sèche, et souvent accompagnée de saignement de nez; et enfin tous les autres symptômes du catarrhe : la difficulté de respirer se montre plus tôt ou plus tard, d'abord foible, ensuite très-forte, avec danger de suffocation.

En examinant le gosier, on n'y découvre rien d'extraordinaire, si ce n'est qu'il paroît luisant, ou recouvert d'un mucus tenace. Il se manifeste un certain son auquel on ne peut pas donner de nom, mais qui est très-connu des praticiens : il pourroit être comparé à celui d'un jeune coq. Chez quelques malades ce son accompagne chaque inspiration; chez d'autres, il ne s'entend que

souvent à celle qui tapisse l'intérieur du larynx, et même à celle des bronches, qui en est une continuation : cet engorgement se termine

---

lorsqu'ils font un effort de voix, ou qu'ils toussent. Outre cette difficulté de respirer, les envies de vomir surviennent quelquefois; et si le vomissement a lieu, il procure l'évacuation de matières très-tenaces. Chez un grand nombre, les pieds et les mains se gonflent, les amygdales à peine, ou au moins très-peu. Tous ces phénomènes augmentent avec tant de célérité et de violence, que la maladie qui, quelques heures avant, paroissoit bénigne, résiste à tous les remèdes. L'anxiété, la difficulté de respirer est devenue telle, qu'à chaque moment on attend la suffocation. Cependant, la déglutition reste pleine, ou au moins trop peu altérée pour que le malade s'en plaigne. L'urine qui étoit d'abord limpide et aqueuse, dépose alors un sédiment blanc, et le pouls qui étoit vif et dur, devient foible, mou et intermittent. Au milieu de ces phénomènes, il n'est pas rare qu'à l'aide de la toux et des forces de la nature, il se sépare des matières blanches et tenaces, semblables à du fromage, et quelquefois des concrétions creuses comme de petits tuyaux, d'une membrane qui ressemble à celle de la trachée-artère ou des bronches; alors l'état du malade s'améliore. Si toute cette matière glutineuse, ou cette enveloppe membraneuse se sépare en totalité, ou au moins en grande partie, le malade guérit toujours; mais s'il en reste

quelquefois par une vraie suppuration; et, dans ce cas, la phthisie en est la suite. J'en ai vu des exemples; et l'ouverture du corps

intérieurement une grande quantité, ou si, lorsqu'elle a été évacuée elle se régénère, les symptômes augmentent, et le malade périt. Il n'est pas rare non plus qu'il éprouve du mieux, quoique l'évacuation des matières obstruantes n'ait pas eu lieu, que sa respiration devienne plus libre, même naturelle, et que les enfans puissent aisément se lever et marcher; mais c'est un mieux perfide, auquel succèdent de nouveaux symptômes morbifiques, souvent si graves, qu'après avoir mangé de bon appétit, ou joué avec leurs camarades, ils meurent subitement. D'autres malades meurent plus lentement, l'anxiété et la difficulté de respirer ne venant que progressivement. Les sens sont généralement dans l'état naturel. La maladie n'a pas une durée déterminée; beaucoup de malades meurent le troisième et le quatrième jour, quelquefois le second. Après ce nombre de jours, la maladie n'en est pas pour cela moins dangereuse, puisque *Haen* rapporte un exemple d'un malade qui a vécu jusqu'au quatorzième jour : elle fut bien terrible cette angine maligne épidémique qu'observa *Martin Ghisi* à Crémone, en 1747 et 1748. *Borsieri* en fait l'histoire avec sa précision ordinaire; voy. vol. 6, part. 2, de morbis capit. Il est inutile de rapporter les lésions des organes de la respiration et de quelques autres parties

m'a confirmé, dans certains cas, ce que j'avois présagé.

Il est vrai qu'il est difficile de décider alors si la même cause, qui a produit l'engorgement

---

découvertes par l'ouverture des victimes de cette cruelle maladie; *Ghisi* et *Michaelis* suffisent pour nous éclairer. De l'histoire des phénomènes qui furent observés par l'examen des cadavres, on peut conclure que le siége de la maladie est dans la trachée-artère, et l'on peut l'appeler angine trachéale, ou *cynanche*; tantôt phlegmoneuse, tantôt, et plus souvent, érysipélateuse, ou seulement catarrhale. Les phénomènes qui accompagnent cette espèce d'angine doivent assez la distinguer de celle dite angine gangréneuse maligne, dans laquelle paroissent les indices de la putridité, puisque les malades exhalent une odeur très-fétide, sont sujets aux nausées, aux vomissemens, que leurs déjections intestinales et leurs sueurs sont également très-fétides, puisque la gorge est toujours couverte de pustules blanches, muqueuses, cendrées, et de quelques taches livides qui occupent toutes les amygdales, qui se gonflent et forment des escarres; ceux-ci, en s'exfoliant, laissent des ulcères de mauvaise nature.

On doit réfléchir, en outre, que dans l'angine maligne gangréneuse, la déglutition est plus gênée que la respiration, que la trachée n'est point douloureuse, que le son de la voix est assez net, que souvent le délire survient, qu'il ne se sépare point de ces mem-

des glandes du larynx, de la trachée-artère et des bronches, n'a pas également occasionné celui des glandes du poumon. Ce qu'il y a de certain, c'est que la phthisie pulmonaire n'a que trop souvent succédé au catarrhe, ce

---

branes tubulées, et qu'enfin, si des portions de membrane sont expectorées dans l'angine gangréneuse et cancéreuse, elles n'ont point la forme de tube. La cure de l'angine, dont nous avons parlé, s'opère par les saignées promptement faites, par l'application des sang-sues au cou. *Ghisi*, dans l'épidémie de Crémone, employa avec succès les ventouses scarifiées sur le larynx, sans négliger les pédiluves. Plusieurs praticiens célèbres ont employé avec un égal succès l'opium, le camphre, l'esprit de *mindererus*, l'émétique à petite dose, l'oxymel scillitique. Les vésicatoires appliqués au cou ont aussi produit les meilleurs effets. Quant à l'émétique, on ne doit le prescrire qu'avec la plus grande circonspection, parce qu'il faut redouter la suffocation. Il est beaucoup plus sage d'avoir recours à une petite dose d'ipécacuanha, répétée deux ou trois fois par jour, de manière à produire des nausées ou une simple disposition au vomissement, par laquelle, comme l'observe sagement M. *Portal*, on pourroit rétablir l'énergie ralentie de la fibre, et diviser la lymphe trop épaissie. Dans l'extrême danger de la suffocation, la seule trachéotomie peut être avantageuse, tous les autres remèdes étant inutiles.

qui a fait croire qu'elle pouvoit être produite par l'une de ces deux causes, séparément, ou par leur concours; c'est qu'il y a eu des sujets qui ont eu une ulcération dans le larynx, dans la trachée-artère et dans les bronches même, sans qu'ils soient devenus phthisiques pulmonaires : les ouvertures des corps ont confirmé que le siége de ces altérations étoit borné au conduit de l'air; le poumon se trouvant entièrement sain et intact.

Morgagni avertit de ne point confondre des ulcères de la trachée-artère avec la phthisie pulmonaire; il atteste avoir ouï dire à Valsava, qu'il n'avoit jamais trouvé de poumons plus beaux que ceux d'un évêque qu'on avoit cru mort de la phthisie pulmonaire (1), et dans combien d'autres sujets n'a-t-on pas reconnu ces organes dans l'état le plus naturel, et

---

(1) Morgagni, *de sed. et causis morb.*, *epist. XXII*, *de sputo sang. et puris.*

La phthisie catarrhale est souvent compliquée de la leucophlegmatie générale, ou partielle, de l'hydropisie de poitrine, avec, ou sans celle du péricarde; quelquefois de l'ascite, et même de l'hydrocéphale; souvent ces malades périssent avant d'avoir éprouvé les

qu'on avoit cependant crû être très-affectés ? Voyez l'*historia anatomico-medica* de Lieutaud, et notre Anatomie médicale, qui en contiennent plusieurs exemples.

---

derniers symptômes de la phthisie pulmonaire, qui seroient survenus selon leur ordre et leur marche ordinaire, s'ils n'avoient péri auparavant de telle ou telle espèce d'hydropisie. Combien de faits bien constatés par l'ouverture des corps ne pourrions-nous pas rapporter, qui montreroient la réalité de cette assertion ?

ARTICLE VI.

De la Phthisie qui succède à l'asthme (1).

OUVERTURES DES CORPS.

OBSERVATION PREMIÈRE.

Un homme d'environ cinquante ans, imprimeur, éprouvoit depuis long-temps plus ou moins de difficulté de respirer, et parfois sa

(1) Il n'y a pas de maladie moins connue que l'asthme; on y comprend souvent toutes les espèces de dyspnées et d'ortopnées, longues, et qui reprennent à divers intervalles: *Sauvages* cependant et autres pathologistes, n'ont donné le nom d'asthme qu'à la difficulté de respirer; ou à des espèces de dyspnées, ayant des périodes à-peu-près réglées. Nous nous bornerons ici à faire remarquer que la plupart des maladies dans lesquelles il y a de la difficulté de respirer, peuvent terminer par la phthisie pulmonaire; si elles ne finissent par l'hydropisie de poitrine, ce qui est plus fréquent, et surtout dans les vieilles personnes, et après des catarrhes particulièrement.

respiration devenoit si difficile, qu'on craignoit qu'il fût suffoqué ; il paroissoit que ces extrêmes oppressions avoient un certain période ; elles terminoient par une excrétion salivaire très-abondante. Cependant il lui survenoit de temps en temps quelques légers mouvemens de fièvre ; il maigrit considérablement ; il eut de la difficulté de se coucher sur le côté droit ; la toux étoit presque sans interruption, d'abord sèche ; elle fut suivie d'une expectoration sanguinolente, puriforme ; la fièvre devint continue, et redoubloit considérablement tous les soirs ; le malade cracha pendant long-temps des matières visqueuses, gluantes. On lui prescrivit divers remèdes inutiles, entr'autres, l'opiat du célèbre de Marquet (1), médecin de Nancy, dont M. *Buchos* avoit dit des merveilles au malade. Le dévoiement eut lieu,

---

(1) Opiat de *Marquet. Balsami leucatelli butyri de cacao ana unciam unam, sanguinis hirci, oculorum cancrorum, mandibulæ lucii piscis, diatraganthi frigidi, antimonii diaphoretici ana drachmam unam, syrupi diacodii q. s., fiat opiata mollis consistentiæ.*

On donne tous les jours deux ou trois prises d'un demi-gros chacune de ce singulier opiat, aujourd'hui justement tombé en désuétude.

les jambes s'enflèrent, et ce malade mourut après avoir éprouvé tous les symptômes de la phthisie pulmonaire.

L'ouverture du corps fut faite par M. Leduc, mon prevôt. Il trouva les poumons pleins de concrétions olivaires plus ou moins dures; plusieurs étoient en parfaite suppuration, surtout dans le poumon droit qui contenoit divers foyers purulens : il y avoit beaucoup d'adhérences des poumons droit et gauche avec la plèvre.

OBSERVATION II.

Un homme étoit atteint d'un athsme depuis long-temps; il avoit peine à se coucher, principalement sur le côté gauche; enfin il mourut subitement.

On trouva quinze livres d'eau dans la cavité droite de la poitrine, dont le poumon étoit tellement détruit, qu'il ne restoit pas la plus petite partie de sa substance; il y avoit en même temps une vomique grosse comme un œuf de poule : le poumon gauche étoit très-sain, le péricarde étoit plein d'eau, ce qui avoit rendu le pouls fourmillant. (Lieutaud, *Hist. Anat. Médic., lib. II, pag.* 551, *obs.* 370.)

OBSERVATION III.

Un homme de trente ans éprouvoit, depuis deux ans, une douleur obtuse et très-fâcheuse à la tête, avec un asthme, accompagné de sterteur, et d'un sentiment de pesanteur à la poitrine; le visage étoit pâle, œdémateux, et couvert de divers tubercules; enfin le malade mourut subitement.

Les vaisseaux du cerveau étoient extraordinairement gorgés; le ventricule droit contenoit un corps fibreux, gros comme un œuf de poule; les deux ventricules regorgeoient d'eau; le poumon droit étoit entièrement détruit; la cavité de la poitrine contenoit une matière sordide et sanieuse, laquelle, faisant saillie extérieurement, à cause de la carie des côtes et du sternum, avoit produit une tumeur que l'on apercevoit au bas de la poitrine. (Poncelet, Lieutaud, *Hist. anat. med.*, *lib. II, pag.* 530, *obs.* 367.)

Remarques.

La phthisie pulmonaire qui succède à l'asthme, n'est pas aussi commune qu'on pourroit le croire, si l'on ne s'en rapportoit qu'au

témoignage de quelques écrivains; c'est l'hydropisie de poitrine qui en est la suite la plus fréquente.

Les auteurs l'ont dit, et nous l'avons observé dans notre pratique plusieurs fois, et même nous nous en sommes convaincus par l'ouverture des corps. C'est sur de pareils malades et sur d'autres atteints de diverses maladies de poitrine, que nous avons souvent recouru à la percussion de la poitrine, et sans en retirer de grandes lumières pour le diagnostic (1).

---

(1) La poitrine de ceux qui ont de l'eau dans cette cavité, rend, quand on la percute avec le bout des doigts, rapprochés en forme de cône, un son bien moins clair que dans l'état naturel. On peut tirer parti de cette connoissance, dans cette circonstance et dans quelques autres; mais ces cas sont moins nombreux qu'on pourroit le croire. Souvent même pourroit-on être induit en erreur par le résultat de cette percussion, si on s'y confioit uniquement. Il est certain que dans quelques hommes jouissant d'une bonne santé du côté de la poitrine, qui ne sont pas très-gras, cette cavité résonne, rend un son clair quand on la frappe fort, sur le sternum ou sur les côtes avec la pointe des doigts rapprochés; et que ce son est obscur, sourd, grave dans ceux dont la

Dans l'asthme, les vaisseaux aériens, et quelquefois le tissu du poumon, sont remplis d'une substance muqueuse qui tourne moins

---

cavité de la poitrine est remplie de quelque liquide, ou dont les poumons sont engorgés de quelques congestions plus ou moins considérables de pus, etc. : on a aussi remarqué que la partie inférieure de la cavité gauche de la poitrine, qui contient le cœur, ne rendoit qu'un son très-sourd lorsque le cœur étoit très-dilaté, ou que le péricarde contenoit quelque liquide. Ces notions peuvent conduire à des résultats utiles pour déterminer par des percussions sur la poitrine, s'il y a des épanchemens dans ses cavités ou non, si les poumons sont engorgés, ou si le cœur et les gros vaisseaux sont dilatés, etc.

Mais il ne faut pas qu'il y ait des adhérences des poumons avec la plèvre costale; car, si ces adhérences ont lieu, alors la poitrine ne résonne plus, quoiqu'il n'y ait aucun épanchement, ni dans ses cavités, ni dans les poumons. Or, comme dans un très-grand nombre de sujets, ces adhérences existent, selon *Lieutaud* et la plupart des anatomistes modernes, et nos propres observations; il en résulte qu'alors cette percussion ne peut rien apprendre. On n'en retire non plus aucun avantage dans les personnes très-grasses; parce qu'on ne peut jamais les frapper assez fort, même sur le sternum, pour que la poitrine rende un son clair, fut-elle la mieux disposée de la part de la structure

à la suppuration que les autres matières, dont la stagnation et l'altération produisent des espèces différentes de phthisie pulmonaire.

---

des organes qu'elle renferme. Ces personnes grasses, la plupart du moins, sans être malades de la poitrine, ont une certaine collection de graisse dans le médiastin qui empêche la poitrine de rendre un son clair par la percussion.

Parmi divers faits que je pourrois rapporter, qui prouveroient que la poitrine, quoique saine, ne rend pas un son clair chez des personnes grasses, je ne citerai qu'une observation, celle de M. de Fenouil, homme énormément gras, dans la cavité de la poitrine duquel on ne trouva aucune trace de poumons, et qui étoit absolument vide; ayant éprouvé dans les derniers temps de sa vie une enflure des extrémités; et de la difficulté de respirer. On accusa tantôt une maladie du foie, et tantôt une congestion dans la poitrine: on ne resta pas que de la frapper, et du côté droit, et sur le sternum; mais on ne retira de cette percussion aucun son assez clair, pour en conclure que cette cavité étoit vide; ce qui fut cependant démontré par l'étonnant résultat de cette ouverture de corps; on pourroit croire que le foie, dans cet individu, devoit remonter plus haut dans la cavité droite pectorale, ce qui en diminuoit la vacuité; mais les deux tiers au moins de la partie supérieure n'étoient cependant pas remplis, et la poitrine n'avoit pas rendu

Sans examiner la nature de l'engorgement du poumon, on a cru que parce qu'il étoit engorgé dans l'asthme, il devoit terminer

---

un son clair. Celui de cette espèce, que la poitrine, rend, n'est pas toujours un signe de bon augure. Un phthisique, par exemple, chez lequel la poitrine ne rendoit qu'un son très-obtus au commencement de la maladie, vient-il à expectorer une grande quantité de pus, en même temps qu'une partie de la substance du poumon est détruite; sa poitrine étant alors percutée rend un son clair, souvent quand il est près des portes de la mort : ainsi, ce son clair de la poitrine n'est pas toujours un signe consolant pour le malade ni pour le médecin, qui le traite.

On voit par ce qui vient d'être dit, que l'avantage de percuter la poitrine est bien restreint : voilà peut-être pourquoi cette méthode n'avoit pas été adoptée. Cependant, M. *Rozier de la Chassaigne*, docteur de la faculté de médecine de Montpellier, et l'un de mes premiers auditeurs dans mes cours, publia, en 1770, une traduction de l'ouvrage d'*Avembrugger*, où cette méthode est exposée; cependant, elle a été peu mise en usage; peut-être qu'une nouvelle édition de cet ouvrage, publiée en dernier lieu par M. Corvisart, avec des observations et remarques cliniques, la répandra davantage, et mettra les praticiens en état d'en retirer quelque utilité.

par être atteint de suppuration; mais c'étoit d'après l'observation seule qu'il falloit déduire une pareille conséquence, et non d'après une fausse analogie; elle eût alors appris que rarement la phthisie pulmonaire est la suite de l'asthme.

Ce qui a pu induire en erreur, c'est qu'on a souvent confondu avec l'asthme, la difficulté de respirer plus ou moins permanente qui précède ordinairement la phthisie pulmonaire; et comme il y a des sujets chez lesquels la respiration a été long-temps gênée avant qu'ils eussent aucun des autres symptômes de la phthisie pulmonaire, et que cette difficulté de respirer a augmenté ou diminué à diverses époques, par diverses circonstances, on a cru que la phthisie pulmonaire avoit plus souvent succédé au véritable asthme qu'elle ne l'avoit réellement fait.

Je ne disconviens pas que cela ne soit arrivé quelquefois, mais bien moins souvent qu'on le pense.

Diverses causes peuvent produire l'asthme ou l'affection morbifique qu'on connoît sous ce nom, et elles ont leur siége dans différentes parties du poumon, ou dans celles qui forment les parois des cavités de la poitrine qui les

logent, le médiastin principalement; c'est le résultat général des ouvertures des corps.

Il faut avouer cependant que l'on a souvent confondu l'asthme avec d'autres maladies de la poitrine; M. Lieutaud l'a remarqué, et avec raison; *et illuc*, dit-il, *res rediit ut è decem ægrotantibus, qui pro asthmaticis moriuntur, vix unus occurrat qui vero hoc morbo laboret* (1). Il est fâcheux que M. Lieutaud, qui a fait cette remarque, n'en ait pas profité lui-même, soit pour indiquer, autant que cela est possible, les vrais signes de cette maladie, soit pour en prescrire le traitement.

Chez les phthisiques, on trouve après leur mort un engorgement des glandes lymphatiques du poumon, ou leur suppuration, ou celle de la substance de ce viscère, ordinairement l'un et l'autre.

Les engorgemens lymphatiques des phthisiques sont de nature à suppurer plus ou moins vite; mais les engorgemens muqueux ou albumineux des asthmatiques prennent rarement cette tournure; semblables, à quelques égards, à certaines loupes qui ne parviennent

---

(1) *Synopsis universæ medicinæ Praxeos, lib. I., sec. VI.*

jamais à suppuration, ou bien s'y forme-t-il des concrétions membraneuses plus ou moins compactes, adhérentes au parois des bronches, qui les obstruent plus ou moins.

Suivant M. de Sauvages, cette espèce de phthisie se distingue des autres, en ce que, pendant tout le cours de la maladie, la respiration est difficile, et qu'elle rend un son comme si les malades siffloient, à cause, ajoute ce savant médecin, de la mucosité visqueuse qui découle des nœuds ou des tubercules du poumon *è nodis seu tuberculis pulmonum extillantem*, et qui adhère fortement à la trachée-artère. Cette phthisie, dit encore ce médecin, est chronique et incurable; elle est commune chez les vieillards, et elle diffère de l'asthme par la fièvre et par la maigreur qui existent dans cette espèce de phthisie.

Mais cette définition, quelque méthodique qu'elle paroisse, ne suffit pas pour faire distinguer cette espèce de phthisie des autres; car d'abord la difficulté de respirer est continue dans plusieurs espèces de phthisie, et même ordinairement dans toutes, lorsque la maladie est avancée; et quant à l'espèce de sifflement que fait la respiration dans les asth-

matiques, il peut avoir lieu dans toutes les espèces de phthisie pulmonaire (1); on ne

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) Tout ce qui peut léser l'*inspiration* et l'*expiration*, peut devenir cause de l'affection asthmatique. Quant à l'inspiration, elle peut être lésée par un air trop rare et léger, infecté d'exhalaisons méphitiques, etc.; par le larynx, la trachée-artère, et les bronches devenus durs, inflexibles et contractés spasmodiquement, ou obstrués par le mucus, la lymphe, le pus; par quelques tumeurs, des abcès, des excroissances polypeuses; par des vers ou autres corps étrangers; par les vésicules du poumon obstruées et comprimées par différentes causes, telles que la pituite, le sang, des concrétions pierreuses, des squirrhes, des tubercules, des vomiques, des abcès, des œdèmes, des corps étrangers. L'inspiration peut en outre être lésée considérablement et grièvement, par une hydropisie de poitrine, par une hydropisie du péricarde, par un empyème, par un emphysème, par des hydatides, par des tumeurs au médiastin et à la plèvre, par les dilatations du cœur, des oreillettes et de l'aorte. Ajoutez à toutes ces causes les vaisseaux pulmonaires gonflés et obstrués par une humeur visqueuse, par du sang épais et coagulé; les muscles intercostaux et autres, qui élèvent et dilatent la poitrine, peuvent être affectés de paralysie ou de quelques autres maladies, et ne pouvoir exécuter de mouvement; encore à cause d'une inflammation: les nerfs qui se rendent aux muscles, peu-

peut donc le regarder comme un signe caractéristique de l'asthme.

Les matières muqueuses ne découlent pas

---

veut aussi éprouver quelque altération ; le diaphragme peut être presque paralytique; les viscères abdominaux refoulés en haut contre le diaphragme, et même dans la cavité de la poitrine; l'estomac rempli de flatuosités, ou l'abdomen plein d'eau, qui empêche que le diaphragme ne descende ; enfin, l'air qui est entré ou qui s'est développé dans la cavité de la poitrine, ou quelque grande tumeur qui s'oppose à la dilatation des poumons, comme on peut le voir dans les observations de M. *Meckel*.

L'*expiration* peut être lésée ou détruite par un air trop élastique, entré dans le poumon ; par une trop grande atonie de cet organe, par la rigidité des bronches ossifiées, par une contraction spasmodique et involontaire trop continuée des muscles intercostaux, et des autres qui élèvent la poitrine, par un spasme immodéré du diaphragme; par une paralysie, etc., des muscles sterno-costaux, par la foiblesse des muscles abdominaux. L'expiration peut encore être gênée par le diaphragme qui est tiré en bas à cause d'un accroissement de la masse du foie ou de la rate, masse qui est quelquefois si grande, qu'elle occupe non seulement les hypocondres, mais aussi l'hypogastre, etc.

D'où il résulte que l'asthme ne dépend pas seulement d'une matière lente et visqueuse, qui remplit les poumons, comme quelques médecins l'ont cru,

dans la trachée-artère, comme Sauvages le dit des nœuds et des tubercules; car, dans la phthisie asthmatique, on ne trouve pas davan-

---

mais d'un grand nombre d'autres causes, auxquelles on doit ajouter la difficulté que le sang peut éprouver pour passer du cœur dans les artères; ce terrible effet reconnoît, pour principales causes, la foiblesse des ventricules du cœur, la dureté des valvules de l'aorte, un resserrement ou constriction excessive de l'aorte même, des concrétions polypeuses, des tumeurs, etc. La difficulté de respirer, selon qu'elle dépend de vices du poumon, du thorax, etc., est essentielle, *idiopatique* ou *sympathique;* et par rapport à l'origine, elle est *primitive* ou *secondaire,* ou symptomatique. On distingue l'asthme, par rapport à la cause, en humoral, en sec ou convulsif. Les causes éloignées de l'asthme sont, l'air humide et froid, les vapeurs métalliques, sulfuriques, arsénicales; l'humeur arthritique, goutteuse, psorique, la matière variolique, celle de l'herpès, des ulcères qui se jettent sur la poitrine; la suppression du flux hémorroïdal, des règles, des crudités acides dans les premières voies, particulièrement chez les hypocondriques et les enfans; l'empoisonnement par les champignons, la ciguë, et autres plantes vénimeuses; par des médicamens préparés avec du plomb; les maladies hystériques et hypocondriaques; enfin, les effets pernicieux de certains métiers, tels que ceux de meunier, de tailleur de pierres, de cardeur, de ceux qui mettent le tabac en poudre, etc.

tage de ces nœuds ou concrétions dans les corps bronchiques, que dans les autres phthisies ; ils sont alors souvent plongés dans le parenchyme du poumon, et, par conséquent, plus éloignés des bronches que jamais.

C'est par la compression qu'éprouvent alors les vaisseaux sanguins, qu'il se fait un reflux dans le tissu cellulaire, et enfin dans les bronches, de la matière muqueuse qui les engoue, laquelle peut être rendue par l'expectoration ; et dans le cas où il y a des tubercules immédiatement sur les bronches, comme dans les phthisies scrofuleuses, ou par d'autres causes d'origine, les mucosités parviennent dans la cavité des bronches, par le même mécanisme ; car alors même on ne découvre aucune espèce de communication entre ces glandes et la cavité des bronches; si cela a lieu, c'est très-rare (1).

Suivant Morton, dans cette espèce de phthisie, les poumons se resserrent spasmodiquement ; et par cette contraction fréquente, la matière gélatineuse épanchée dans le paren-

---

(1) On peut voir à ce sujet ce que nous avons dit dans notre mémoire à l'Académie des Sciences, sur les corps bronchiques. Vol. de l'année 1781, ainsi que notre Anat. Med., t. V.

chyme, est exprimée dans les bronches auxquelles elle-même adhère fortement (1).

Voici une autre explication, mais qui suppose que les poumons sont irritables, et qu'ils sont capables de se contracter. *Accidit*, dit Morton, *pulmones spasmodice constringi*. Mais pour que cet effet eût lieu, il faudroit que les poumons fussent pourvus de fibres musculaires, qu'ils fussent irritables, ce qui n'est pas prouvé; au surplus, l'inspection anatomique, et les expériences faites sur les animaux vivans, ont démontré le contraire (2);

---

(1) *De phthisi asthmaticâ, lib. 3., cap, 4, p.* 90.

(2) (*Note du traducteur allem.*) Il n'est pas permis au physiologiste d'admettre l'existence de fibres musculaires dans tous les endroits du corps où il se manifeste des phénomènes spasmodiques. L'iris, les urétères et la matrice nous en donnent des exemples. On peut donc, par analogie, dire des poumons, surtout de la trachée-artère et de ses ramifications, qu'ils se trouvent dans un état spasmodique. L'irritabilité, non point dans le sens de Haller, comme le prend ici Portal, mais d'après les principes des nouveaux physiologistes, peut d'après cela, d'autant moins être refusée aux poumons.

(*Réponse de l'auteur.*) Nous ne sommes pas encore persuadés qu'il y ait de vraies contractions dans les parties, si elles sont absolument dépourvues de fibres

elles détruisent entièrement l'opinion de *Thruston* et *Hérissant*, qui ont accordé au poumon la faculté de pouvoir se contracter (1).

Ce n'est pas dans la phthisie asthmatique seulement que cette transudation des mucosités dans les bronches a lieu; elle survient toutes les fois qu'il y a dans le poumon des obstacles considérables qui gênent la circulation du sang; son mouvement est-il arrêté ou même ralenti par la pression des vaisseaux, il en résulte une stagnation, les parties aqueuses en sont exprimées, s'épanchent dans le tissu cellulaire des poumons, d'où elles découlent

---

musculaires. M. Murhy rapproche ici les urétères de la matrice sans aucune raison; car la matrice est pourvue de fibres musculaires, et on n'en reconnoît pas dans les urétères, dans lesquels la contractibilité, ou si l'on veut le resserrement spasmodique n'est pas reconnu, malgré quelques raisons, plutôt que des faits pathologiques qu'on allègue pour l'admettre.

(1) (*Note du traducteur italien.*) Pour connoître quelles sont les parties irritables et insensibles, voyez les expériences exactes et lumineuses de MM. Haller, Zimmerman, Tissot, Zinn, Bonioli, Caldani, Fontana, et autres. Voyez aussi nos expériences, cours de physiologie expérimentale, 1771.

dans la cavité de la poitrine, et donnent lieu à l'hydropisie (1). Quelquefois ce n'est qu'une matière albumineuse ou une matière gélatineuse ou muqueuse, ou une substance composée des trois différentes, en proportions diverses, qui s'accumule dans les bronches; elle peut s'y épaissir au point d'y acquérir la densité et la ténacité de la colle, ou des membranes.

Les phthisiques rendent quelquefois des concrétions de cette espèce; on en a vu, et j'en ai vu aussi qui ressembloient à des ramifications vasculaires, communiquant ensemble et formant des rameaux qui aboutissoient à un tronc; elles étoient creusées, comme sont les vaisseaux; leur surface interne étoit polie et unie, et l'externe étoit inégale : on y remarquoit des impressions circulaires qui paroissoient correspondre aux inégalités des bronches.

Mais ce n'est pas seulement dans la phthisie qui succède à l'asthme, qu'il se forme de pareilles concrétions dans les poumons, et que les malades en rendent par l'expectoration, quelquefois en une étonnante quantité; elles

---

(1) Voyez les deux observations rapportées ci-dessus, obs. II et III.

ont également lieu dans la plupart des autres phthisies : je crois cependant qu'elles sont plus communes dans celle-ci, soit par rapport à sa nature, soit parce qu'elle attaque plus fréquemment des personnes âgées, dont l'humeur bronchiale est plus épaisse, et dont les poumons sont plus tenaces, ce qui mérite de la considération pour le traitement : *Cujus rei causa*, dit Morton, *mihi videtur esse petenda à lentore et visciditate humoris ;* et plus bas ce médecin ajoute : *Præ nimiâ ætate quum parenchymatis pulmonum fibrillæ, jam flaccescentes subsidere soleant* (1).

On voit par-là combien il importe, dans cette espèce de phthisie, d'éviter les remèdes incrassans, tels que l'usage trop fréquent des farineux et des laitages, et combien, au contraire, il est utile de conseiller celui des humectans, des lubrifians et des adoucissans, qu'on rend incisifs suivant les circonstances.

En général on peut, dans cette espèce de phthisie, employer les vomiturítions, les vomissemens même, les remèdes appelés fondans et les apéritifs les plus puissans ; tels que l'oxy-

(1) Voyez l'article, résultat des ouvertures des corps.

mel scillitique, les sucs de cresson, de bourrache, avec les cloportes et à haute dose, les extraits de polygala, d'arum, d'arnica, et en général des plantes amères; celui de ciguë; la poudre ou les poudres de ces mêmes plantes à petite dose, avec la gomme ammoniaque (1) pourront être aussi utilement

---

(1) (*Note du traduct. allem.*) Les remarques que l'auteur fait ici, sont en grande partie conformes à celles faites par les nouveaux pathologistes, sous le nom de *phthisie pituiteuse* (*phthisis pituitosa*), variété de la phthisie pulmonaire, qu'on observe dans un asthme préexistant. Portal donne ici, ainsi que dans la section de la phthisie catarrhale, la description exacte de ses symptômes, sans connoître les nouvelles recherches pathologiques sur cette maladie; les auteurs suivans méritent d'être cités ici. Murray (*de phthisi pituitosa*, 1776); Wichelhausen (*de phth. pituitosa*, 1783.); Stoll (*rat. med.*, *t. II*, *pag.* 98.); Phalmers (*Account of the Weather and diseases of south Carolina*, 1776, *vol. II*, *pag.* 121); Duncan (*medical. cases*, *p.* 64), et autres.

Réponse. Nous avons lu quelques-uns de ces nouveaux ouvrages, plus ou moins intéressans, et nous croyons que ce qu'on peut en extraire d'utile, se réduit à ce que nous venons de dire, et d'après nos propres observations.

prescrites. J'ai quelquefois conseillé les pillules béchiques diverses (1).

Cependant, quoique ce soit l'une des espèces de phthisie pulmonaire, où l'on puisse user le plus de cette classe de remèdes incisifs, il ne faut jamais oublier que, s'il est utile de diviser, d'atténuer l'humeur stagnante dans le poumon, pour la prévenir, on peut aussi l'exciter par les mêmes moyens, et occasionner un certain mouvement en elle, ou décomposition de cette même matière, d'où résulte l'inflammation et enfin la suppuration du poumon.

Je pourrois rapporter à l'appui de cette opinion, une suite de faits qui seroient peut-être d'autant plus instructifs, qu'ils feroient reconnoître les abus de la méthode excitante qu'on veut aujourd'hui opiniâtrément substituer à l'antiphlogistique adoucissante relâchante; les abus de l'une ou de l'autre sont

---

(1) Fréquemment les pillules suivantes. P. baume blanc du Pérou, blanc de baleine, extrait de quinquina, ana un gros; pillules balsamiques de Morton, de styrax, ana demi-gros; poudre d'ipécacuanha, vingt grains; syrop d'althéa q. s. pour former des pillules de six grains, et dont on donne quatre à cinq par jour.

à éviter ; mais tous les remèdes actifs sont ordinairement le plus promptement funestes.

On doit toujours se diriger sur l'état du pouls, s'il est souple, égal, mollet ; s'il n'y a point de chaleur à la peau, ni crachement de sang, ni douleur à la poitrine, il faut employer les apéritifs et les toniques; mais s'il y a de la plénitude et dureté de pouls, surtout avec crachement de sang, non seulement il faut les éviter, mais bien plus, il faut faire saigner le malade, et lui prescrire toutes les boissons adoucissantes, relâchantes, légèrement rafraîchissantes, dont nous avons déjà parlé, en s'accommodant, autant qu'on pourra, à l'état du malade. *Morton* faisoit un si grand cas de la saignée dans la phthisie asthmatique, qu'il l'a conseillée dans tous les paroxismes un peu violens. *Quo in casu necesse est venam aperire, ut cumque emaciatus fuerit æger* (1). Il faut cependant observer de ne pas tomber dans une extrémité condamnable ; on doit, nous ne cessons de le dire, toujours avoir égard à l'état du pouls et aux forces du malade (2).

---

(1) De la phthisie asthmatique, lib. III, cap. 3.

(2) Morton, lui-même, dit plus bas : *sanguis tamen manu parcâ ægri viribus educendus*, Ibid ...

J'ai été quelquefois assez heureux de pouvoir prescrire dans les intervalles des paroxismes, des doux vomitifs, et à plusieurs reprises.

Les vésicatoires peuvent être très-efficaces dans cette espèce de phthisie; on doit les mettre à la partie interne des bras, ou sur la partie latérale de la poitrine qui leur correspond, et en entretenir long-temps la suppuration avec un onguent exutoire; mais il faut toujours observer de n'y recourir que lorsque les vaisseaux sont médiocrement désemplis, et qu'il n'y a pas un excès d'irritation; ils pourroient autrement donner lieu à des crachemens de sang et à la fièvre. Voyez ce qui a été dit précédemment sur l'usage et sur les inconvéniens de ce remède, dans divers articles de cet ouvrage (1).

Je pourrois rapporter ici l'histoire de plusieurs malades que j'ai très-heureusement traités par la méthode dont je viens de rendre compte, et que j'ai pour ainsi dire rappelés

---

(1) Ainsi que nos remarques sur l'application des vésicatoires sur la poitrine même. Voyez à la fin de l'ouvrage nos observations sur les rapports de la poitrine avec les extrémités supérieures.

des portes de la mort ; à l'exception quelquefois d'une légère difficulté de respirer périodique, qu'ils ont continué d'éprouver, ils ont été radicalement guéris (1).

Mais si l'on n'obtient pas toujours des résultats heureux par ce traitement méthodique ; s'il est insuffisant, soit parce qu'il est administré trop tard, ou parce que la maladie a trop d'intensité, il faut savoir qu'en général, de toutes les espèces de phthisie, celle qui succède à l'asthme, parcourt ses périodes le plus lentement. J'ai donné des soins à de pareils malades pendant plus de dix ans ; souvent même ces malades ne terminent mal, que parce qu'ils s'impatientent du traitement et du régime qu'on leur prescrit ; ils tombent dans des erreurs qui leur sont préjudiciables, et finissent par se livrer à des empiriques qui leur pro-

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) J'ai plus d'une fois, dans ces cas, reconnu l'utilité du savon de Venise, combiné avec la gomme ammoniaque, employé en assez grande quantité, et le miel pris à cuillerées le matin. L'éthyops minéral est aussi un remède très-indiqué, lorsqu'il est question de fondre les engorgemens d'un viscère affecté d'atonie et d'une humeur lente catarrhale : on doit continuer long-temps ces remèdes.

mettent une guérison radicale, et finissent par les tuer. Quand prendra-t-on, dans ce gouvernement, de sages mesures pour extirper cette race criminelle, qui outrage à la fois la nature et les lois (1)!

---

(1) Depuis le nouveau régime il y a moins de charlatans, ou du moins on les poursuit avec plus de sévérité; mais les mauvaises doctrines enseignées par des médecins non praticiens, ne sont-elles pas encore bien dangereuses?

ARTICLE VII.

De la Phthisie arthritique, et de la Phthisie rhumatismale.

OUVERTURES DES CORPS.

OBSERVATION PREMIÈRE.

M. le maréchal de Croï étoit depuis long-temps sujet à des douleurs dans les membres, et principalement aux articulations; ces douleurs n'avoient point de siége fixe, plusieurs fois elles se firent ressentir sur la poitrine, et furent long-temps suivies d'une toux sèche et fort opiniâtre, avec une légère oppression de la poitrine; quelquefois une partie de l'humeur qui les occasionnoit, paroissoit se porter sur la membrane pituitaire, au point que M. le maréchal croyoit qu'elle lui rétrécissoit les voies nazales en se gonflant; il éprouva de la difficulté d'avaler, de respirer; le malade étoit sourd, depuis plusieurs années, de l'oreille

droite, et il le devint entièrement de l'autre : depuis long-temps il avoit le ventre très-resserré ; il étoit parfois jaune, avec une légère enflure aux jambes ; enfin il maigrit, et rendit, par l'expectoration, des matières puriformes ; la difficulté de respirer fut extrême, la fièvre devint continue avec des redoublemens irréguliers, des sueurs très-copieuses, l'enflure des pieds, le dévoiement et la mort.

Voici le résultat de l'ouverture du corps.

1° La surface extérieure du corps étoit couverte de phlyctènes ou vésicules gangréneuses.

2° Le bas-ventre très-tuméfié et bleuâtre, dont il est sorti une vapeur très-fétide.

Ces altérations sont la suite de la putréfaction qui s'est faite très-promptement après la mort.

3° A l'examen des viscères du bas-ventre, nous avons trouvé l'estomac très-ample et en bon état pour ce qui concerne sa texture.

Le pylore étoit très-rétréci, à peine pouvoit-on y introduire le petit doigt; le contour étoit très-gonflé, ayant la solidité d'un ligament.

4° Le canal intestinal en bon état.

5° Le foie étoit entièrement changé de nature, soit par sa consistance, étant dans une

espèce de putrilage, soit par sa couleur qui étoit d'un livide très-foncé; sa substance étoit infiltrée d'une sérosité noirâtre; la vésicule du fiel étoit pleine d'une bile très-noire et épaisse; elle paroissoit retenue par un rétrécissement de son cou qui étoit presqu'oblitéré.

6° Les reins, la vessie, étoient dans l'état le plus naturel.

7° Nous n'avons trouvé aucune espèce d'altération dans le pancréas.

8° Nous avons examiné avec soin les viscères contenus dans la poitrine, et nous les avons trouvés dans l'état suivant:

Les poumons étoient adhérens en divers endroits de la plèvre; le lobe droit supérieur étoit plein d'une matière stéatomateuse, dans laquelle on a remarqué quelques points de suppuration.

Les trois lobes du poumon gauche étoient remplis de la même substance, et l'on y a aussi trouvé divers petits foyers d'une suppuration bien caractérisée.

Il y avoit au côté droit du larynx un corps de la grosseur d'une noix, qui étoit plein d'une substance semblable à celle qu'on trouve dans les loupes et qu'on appelle des meliceris.

9° Le cerveau, le cervelet et la moëlle alongée étoient dans l'état le plus naturel.

Paris, le premier Avril, à huit heures du matin, 1784. *Signé* PORTAL, MILLIARDS, EHRHART, GARRE, PETIT.

OBSERVATION II.

M. Balthasard, demeurant rue du Cimetière-Saint-André-des-Arcs, éprouvoit, depuis quelques années, à des époques différentes et pendant un temps plus ou moins long, des douleurs aux articulations, souvent avec enflure et rougeur. Ces douleurs se faisoient ordinairement sentir aux extrémités supérieures, et surtout aux épaules. Impatient de souffrir si long-temps, et des douleurs aussi vives, il eut recours à un empirique; et par ses perfides conseils, il fit recouvrir la partie souffrante d'un cataplasme dans lequel entroit le suc de joubarbe et le vinaigre. Les douleurs se calmèrent en effet; mais dans peu de temps, il eut de la difficulté de respirer, de la toux, des crachemens de sang, des sueurs nocturnes, enfin tous les symptômes de la phthisie pulmonaire, qui eut bientôt une terminaison funeste.

J'ai vu la même maladie survenir à une dame qui éprouvoit des douleurs rhumatismales, qu'on voulut calmer par l'usage intérieur et extérieur de l'opium. Il se fit une métastase sur le poumon qui la fit périr phthisique (1); mais quelquefois, et cela est très-rare, la goutte et le rhumatisme terminent par la phthisie, sans que la personne ait à se reprocher aucune imprudence, et sans que le médecin qui la traite ait commis aucune erreur. La matière arthritique trop abondante ne se portant pas suffisamment aux extrémités, s'accumule dans le poumon; quelquefois aussi la goutte, ainsi que le rhumatisme, ont une marche si irrégulière, que la matière qui les forme, abandonnant les articulations, reflue dans la poi-

---

(1) Depuis la publication de cet ouvrage, nous avons noté plusieurs faits du même genre. Je crois même pouvoir ajouter ici que depuis quelque temps on commet de fréquens abus des topiques calmans, et qu'on les prescrit aussi intérieurement trop souvent; sans considérer assez, que si on diminue les douleurs, si on les calme même, on suspend souvent le travail de la nature, et on facilite quelques métastases dans l'intérieur, surtout dans les poumons; ce n'est que l'excès de l'irritation qui peut les faire prescrire, et le grand art du médecin est de bien juger.

trine, altère le poumon et produit une phthisie souvent incurable (1).

OBSERVATION III.

M.*** est chargé d'une expédition militaire fort importante : il essuie une pluie abon-

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) Rien n'est plus imprudent que de conseiller l'application d'emplâtres résolutifs et trop stimulans sur les parties affectées par la goutte, ou par des douleurs rhumatismales et arthritiques. Les fomentations tièdes, les frictions sèches, faites avec des linges chauds sur les parties que le rhumatisme ou la goutte rend douloureuses, sont les moyens les plus innocens et les plus utiles. On peut prescrire, avec raison, les ventouses non scarifiées, comme M. *Quarin* le remarque, *animadvers. prat. in div. mor.* Je les ai employées avec succès. Dès que les douleurs rhumatismales ou athritiques se sont dissipées ; on peut, avec plus de raison, employer les frictions corroborantes, spiritueuses, aromatiques, parce qu'il est question de donner du ton aux parties affectées. On doit prendre les mêmes précautions pour la goutte, dans l'application des remèdes externes. Les mauvais effets, les métastases dangereuses qui arrivent dans un viscère, en conséquence d'une imprudente application d'onguents spiritueux ou de bains aromatiques, etc., ne sont que trop connus ; on peut,

dante et ne peut changer d'habit; il est obligé, en outre, de camper sur un sol très-humide. Il éprouve, bientôt après, des douleurs rhumatismales en différentes parties du corps, qui terminèrent par une sciatique assez régulière, que le malade éprouva pendant plusieurs années. Cependant les douleurs diminuèrent

---

à ce sujet, lire l'excellent traité sur la goutte de l'Hippocrate anglais. Le célèbre M. Quarin, dit aussi fort bien : « *Optime panno laneo pars affecta tegitur. A topicis repellentibus, et anodinis applicotis metastases thales : ab acribus inunctis rigor, immobilitas, aut inflammatio partium ; ab emollientibus nimia relaxatio producitur* ». Il est étonnant que l'immortel Boerhave, après avoir rapporté en grand maître, dans l'aphorisme 1273, *de cognoscendis et curandis morbis*, tous les maux qui peuvent dériver de la goutte et de l'usage externe des narcotiques, des réfrigérans, etc., conseille après, dans l'aphorisme 1278, les émolliens externes, les anodins, le beaume de soufre, de térébenthine. On sait combien Cullen craignoit l'usage des remèdes externes; voyez élém. de médec. prat., etc., vol. II. Une saignée locale, par exemple, les sangsues appliquées au pied, près la partie enflammée, peut, comme je l'ai observé dans *quelques cas*, calmer la violence des paroxysmes, et les rendre plus courts.

et cessèrent par degrés; mais la poitrine se ressentit bientôt de ce changement; la toux survint, avec beaucoup de difficulté de respirer, et des crachats de mauvaise qualité, souvent même sanguinolens; enfin, on vit tous les symptômes de la phthisie survenir, et l'on ne put en arrêter les progrès, ni au moyen des vésicatoires, ni par d'autres remèdes qui furent sans succès.

A l'ouverture du corps, on trouva les poumons entièrement en suppuration, en plusieurs endroits; les autres viscères étoient sains.

OBSERVATION IV.

M. de Fenouil étoit gros et gras; il éprouvoit depuis plusieurs années des accès de goutte violens, qui n'avoient pas toujours un siége bien régulier. Parvenu vers la cinquante-cinquième année de son âge, il eut une attaque de goutte, à la suite de laquelle il lui survint de la toux et de la difficulté de respirer; il cracha du sang à diverses reprises : cependant il se rétablit au point qu'il parut mieux se porter que jamais. Quatre ans après, il eut un autre accès de goutte qui fut vague, et qui termina par se porter aux pieds; des

hémorroïdes, auxquelles il étoit sujet, cessèrent de fluer. Cependant M. de Fenouil parut se remettre et revint dans le monde; mais il avoit une petite toux, il maigrissoit; ses yeux étoient un peu jaunes, il montoit avec peine les escaliers, et il avoit aussi des palpitations de cœur, symptômes qui augmentèrent au point, qu'il ne put plus sortir de sa chambre ni de son lit; ses urines s'étoient aussi considérablement diminuées, et les extrémités inférieures s'étoient enflées. Le malade avoit le pouls très-plein, et d'uneint ermittence extrême.

Ayant été appelé en consultation avec d'autres habiles médecins, notre avis fut qu'il y avoit un embarras qui gênoit les mouvemens du cœur, soit que cet embarras eût son siége dans ce viscère, soit qu'il résidât dan les gros vaisseaux, ou dans le foie, qui paroissoit obstrué au tact. Nous lui conseillâmes les remèdes diurétiques et l'application des vésicatoires aux jambes; mais ces remèdes, ainsi que tous ceux qui furent administrés, n'eurent aucun succès: la maladie se prolongea, sans diminution des palpitations du cœur, ni de l'intermittence du pouls; ses crachats furent quelquefois teints d'un sang noirâtre; il y eut quelques évacuations bilieuses-putrides par les selles,

et la langue se chargea, ce qui donna lieu à un médecin, nouvellement consulté, d'avancer que la maladie avoit son siége dans le foie; mais la mort étant bientôt survenue, nous reconnûmes, par l'ouverture du corps, le vrai siége de la maladie.

Nous trouvâmes les viscères du bas-ventre dans le meilleur état; le cœur étoit extraordinairement dilaté; mais ce qui nous surprit le plus, ce fut de trouver le poumon droit tellement détruit, qu'il n'y en avoit plus de trace. Les gros vaisseaux sanguins qui y aboutissent et la bronche droite étoient oblitérés par une espèce de callosité; il n'y avoit aucun épanchement dans la poitrine.

Des exemples d'une pareille altération dans les poumons sont bien rares. Je sais bien que les auteurs rapportent aussi des cas de destruction, consomption, annihilation, soit partielle, soit presque totale de la substance des poumons; mais il est difficile d'en avoir vu une aussi complète que celle dont nous venons de parler (1). Ce qu'il y eut surtout d'extraordi-

(1) Voyez plus bas, dans le résultat des ouvertures des phthisiques, ce qui est dit sur la destruction des poumons; voyez aussi ce que nous avons dit à ce sujet dans l'article sur la durée de la phthisie pulmonaire.

naire, c'est qu'on ne trouva aucun épanchement dans la cavité droite de la poitrine (1). Ne pourroit-on pas croire que cette destruction du poumon droit étoit ancienne? Le poumon gauche étoit en très-bon état.

OBSERVATION V.

Le fils du secrétaire de feu M. de Chaulnes, d'une haute stature, plutôt gras que maigre, et doué, en apparence, de la constitution la plus robuste, avoit joui, jusque vers l'âge de vingt-six ans, de la meilleure santé, quoiqu'il se fût livré, dans sa jeunesse, à tous les plaisirs de son âge avec peu de modération; mais à l'époque dont je viens de parler (au mois de février 1772), il éprouva des douleurs vagues dans les articulations, qui se dissipèrent cependant dans peu de temps. Une année après, le pied droit se gonfla et devint douloureux, avec de la rougeur; mais le malade, peu accoutumé à soigner sa santé, n'y fit aucune attention: la douleur n'étant pas assez forte pour

(1) La percussion de la poitrine n'avoit donné aucunes lumières pour le diagnostic; il est vrai que M. de *Fenouil* étoit énormément gras.

le retenir chez lui, il continua à faire de l'exercice et à remplir ses devoirs ordinaires. Quelques mois après, il éprouva des légères douleurs au genou droit, et, de temps en temps, de pareilles douleurs à d'autres articulations; enfin, il lui survint une enflure œdémateuse au pied droit, à laquelle se joignit une légère jaunisse, avec des nausées fréquentes, et une inappétence extrême.

C'est dans ces circonstances que je fus appelé pour lui donner du secours. Je lui conseillai les bains de pieds avec deux poignées de sel marin et un quarteron de savon; ce qui réussit assez bien, puisque ce remède détermina une enflure douloureuse des deux pieds; la jaunisse et les nausées cessèrent (1); le malade revint dans le meilleur état: mais comme il continua son train de vie ordinaire, sans aucun soin pour sa santé, les mains et les pieds

---

(1) (*Note du traducteur allemand.*) Seulement par l'effet des pédiluves?

Réponse de l'auteur. Ironie de M. *Murhy*; comme si de tels pédiluves ne pouvoient pas être efficaces dans le cas déterminé; bien plus que ne l'eussent alors été les sinapismes qui eussent été nuisibles.

s'enflèrent de nouveau ; les vomissemens se renouvelèrent, et il s'y joignit une difficulté de respirer, qui augmenta de plus en plus. La toux se déclara; les urines devinrent rouges et peu abondontes; mais elles se rétablirent dans leur premier état, par le moyen des sucs dépurés des plantes, et des sang-sues aux veines hémorroïdales qui étoient très-gonflées.

Le malade paroissoit dans le meilleur état, lorsqu'il lui survint un crachement de sang considérable; son pied éprouva en même temps une nouvelle enflure douloureuse, avec rougeur, ce qui me détermina de le faire saigner du pied ; cette saignée fut même répétée une seconde fois, à peu de distance de la première. Le crachement de sang diminua; les vésicatoires qu'on appliqua aux jambes n'eurent point un effet salutaire; le malade eut une toux fréquente; ses crachats furent rouillés. Il y eut de la fièvre qui augmenta tous les soirs : la matière de l'expectoration devint puriforme, pendant que, d'un autre côté, la douleur des pieds, ainsi que l'enflure, disparurent pour quelque temps, pour revenir ensuite de nouveau. Les sueurs nocturnes furent copieuses et colliquatives; la matière de l'expectoration continua d'être puriforme ; le

dévoiement survint, et le malade périt dans le dernier degré de marasme.

On se convainquit, à l'ouverture du corps, que tous les viscères étoient sains, à l'exception des poumons, dont le droit étoit presqu'entièrement rongé, et détruit par un ulcère; la cavité droite de la poitrine contenoit beaucoup de sérosité ichoreuse: le poumon gauche étoit plein de concrétions, dont les unes étoient blanches et dures; d'autres étoient plus molles, mais blanches, comme gypseuses; quelques-unes étoient molles et ressembloient à de la cire jaune: enfin, on en voyoit qui contenoient une substance grisâtre et puriforme.

OBSERVATION VI.

M. de Chalabre, colonel du régiment de Limosin, avoit éprouvé, dans sa jeunesse, diverses éruptions à la peau et en plusieurs endroits du corps, contre lesquelles il avoit fait un long usage des sucs des plantes chicoracées et antiscorbutiques; les vésicatoires, les bains et les purgatifs furent réitérés de temps en temps. Cette humeur paroissoit détruite, ou du moins elle ne donnoit plus de signes de sa

présence depuis quelques années. M. de Chalabre jouissoit de la meilleure santé, et remplissoit ses devoirs militaires avec la plus grande exactitude. Il étoit près de sa quarantième année, lorsqu'il commença à éprouver des douleurs vagues dans les membres; elles se faisoient surtout sentir aux extrémités inférieures; on les crut rhumatismales, et on lui conseilla, à cet effet, divers remèdes, dont il fit un long usage. Cependant ces douleurs changèrent de place: tantôt elles se portèrent sur les régions lombaires; et tantôt sur celle de l'épigastre. Les digestions en furent souvent dérangées, et le malade éprouva de fréquentes coliques, qu'il appeloit des coliques d'estomac : à ces symptômes se joignirent de légères atteintes de jaunisse, qui firent recourir à l'usage des eaux de Vichy, en boisson, et celles de Plombières pour les bains, mais sans succès. Le malade fut obligé d'aller à son régiment en Corse, et il y fut atteint d'une fièvre continue, avec des redoublemens fort irréguliers; cette fievre devint intermittente, et cessa par le changement de climat. Ce fut alors que, fixant sa résidence en Languedoc, sa patrie, il parut se mieux porter. Cependant un médecin qu'il consulta,

lui ayant reconnu un engorgement dans le foie, crut devoir lui conseiller l'usage de quelques eaux apéritives ; celles d'Ussat lui furent salutaires; mais ce bon effet fut bientôt détruit, le malade s'étant mis à l'usage du lait d'ânesse soir et matin ; et ayant encore pris ensuite d'autres laitages. La fièvre revint, lorsqu'on le crut en meilleur état ; et cette fièvre fut continue, avec des redoublemens fort irréguliers. C'est dans cet état qu'il retourna à Paris : son visage étoit jaune et sa respiration courte ; sa voix rauque et souvent éteinte, surtout le soir; les urines diminuèrent, et furent même comme interrompues pendant deux ou trois jours; les extrémités inférieures s'enflèrent, le visage se bouffit, et le pouls étoit d'une irrégularité extrême, avec des intermissions fréquentes. Le malade ne pouvoit plus respirer, couché dans une situation horizontale; enfin, on avoit tout à craindre qu'il ne pérît, lorsque les urines ayant repris un cours abondant, à la suite de l'usage des diurétiques; tels que le suc de cerfeuil, avec les cloportes et l'oxymel scillitique, la respiration devint alors plus libre, et les forces se rétablirent.

Cependant une douleur aiguë de courte

durée, que le malade ressentoit fréquemment sur le côté droit, quelques intermittences foibles et rares qu'on observoit dans le pouls, et une légère enflure des jambes, me firent douter du véritable rétablissement. Je fis appliquer un vésicatoire sur le côté, et ce fut avec succès, puisque le malade parut encore aller de mieux en mieux. Il commença à sortir et à paroître dans le monde; il se livra, et peut-être un peu trop, à son appétit. La fièvre se ralluma; elle fut continue, avec des redoublemens irréguliers : il survint de la toux; les intermittences du pouls augmentèrent; la respiration devint plus difficile; le malade expectora du pus, et il mourut le vingtième jour de cette espèce de rechute.

J'assistai à l'ouverture du corps, qui fut faite par M. Martin, en présence de MM. Bacher, Marignié, Dufouard, etc. Voici quel en fut le résultat.

1° A l'ouverture du bas-ventre, nous avons trouvé l'estomac, les intestins, la rate, les reins, la vessie dans l'état naturel; le foie étoit beaucoup plus gros et plus dur qu'il ne l'est ordinairement; il étoit même squirrheux vers la vésicule du fiel, et adherent, dans toute son étendue, au diaphragme et à toutes les

parties voisines; son endurcissement paroissoit, en quelques endroits, provenir d'une matière répandue dans son parenchyme, qui étoit dure, mais friable comme gypseuse, ressemblant à celle des articulations de quelques goutteux.

2° A l'ouverture de la poitrine, nous trouvâmes la cavité droite entièrement pleine d'eau; le poumon du même côté totalement détruit, et converti en une espèce de bouillie purulente; les lobes gauches du poumon étoient dans un bon état, et le cœur étoit sain.

3° Le cerveau, la moëlle épinière et le cervelet, étoient dans l'état naturel. Paris, hôtel de Rome, rue de l'Université, le 5 mars 1785.

OBSERVATION VII.

M. de Broglie, évêque de Noyon, avoit joui d'une assez bonne santé jusqu'à l'âge de trente-cinq ou de trente-six ans; il étoit bien conformé, sans être robuste; sa sensibilité étoit extrême; il étoit très-vif, et menoit une vie fort agitée, sans cesse partagée entre les devoirs de son état et les agrémens de la bonne société dans laquelle il vivoit. Il lui survint quel-

ques douleurs dans les membres, qu'on attribua, tantôt à une humeur rhumatismale, et tantôt à la goutte. Il consulta successivement plusieurs médecins, qui prescrivirent des traitemens différens, suivant leurs opinions bien diverses.

L'un, qui ne vit dans cette maladie que les effets du spasme et de la crispation des nerfs, lui fit prendre, pendant plusieurs mois, des bains tous les jours, de trois ou quatre heures; il lui conseilla de boire trois ou quatre pintes d'eau de poulet par jour, ou d'eau de veau. Un autre médecin, rapportant tout à un principe goutteux, lui fit donner des sucs des plantes très-actifs, des bouillons de vipère, des bols avec du kermès, etc.

Un troisième médecin, attribuant à des calculs dans les reins, la douleur que le prélat ressentoit dans les lombes et dans les extrémités inférieures, lui conseilla l'usage des apéritifs ou des lithontriptiques les plus forts. Un quatrième médecin crut entrevoir dans le malade une disposition rachitique; et c'est ainsi que, chacun dirigeant le traitement d'après son opinion, il en résulta que M. de Broglie fit des remèdes multipliés et de toute espèce. Un cinquème médecin ne craignit pas de con-

seiller les sels mercuriels les plus corrosifs, et le malade eut, encore cette fois, la fatale docilité de suivre ce traitement, plus violent que les autres.

Sa constitution ayant été ainsi détériorée, la toux survint, et bientôt après le crachement de sang. On disputa encore sur l'origine de ce sang : venoit-il de l'intérieur de la gorge, des amygdales ou de la poitrine ? On lui conseilla des gargarismes et des boissons styptiques, de l'eau de Rabel dans les tisanes. La fièvre s'alluma et devint bientôt continue avec des redoublemens. Je fus appelé à cette époque pour voir ce malade. On pense bien que je suspendis tous les remèdes qui pouvoient exciter quelque irritation. Les délayans, les relâchans et les rafraîchissans furent mis en usage. La toux diminua, la fièvre parut s'éteindre, et une petite saignée du bras produisit encore un changement heureux; le soulagement étoit visible, et le pouls étoit revenu dans l'état naturel, ainsi que le sommeil; le malade se promenoit à pied, et montoit aussi tous les jours en voiture, paroissant reprendre des forces, lorsqu'il éprouva des douleurs dans les extrémités inférieures; le genou gauche devint rouge et douloureux

avec enflure, ce qui confirma les soupçons qu'on avoit déjà formés sur la principale cause de la maladie, c'est-à-dire qu'on la regarda comme la suite d'un rhumatisme goutteux. L'enflure du genou disparut dans trois jours, sans que la poitrine en fût soulagée; les crachemens de sang se renouvelèrent, et furent réitérés de plus en plus.

C'est dans cet état qu'il se disposa à partir de Paris pour Montpellier. Durant ce voyage, il ne cracha point du tout de sang; mais à peine y fut-il arrivé, que ce symptôme se renouvela, et qu'il devint très-considérable et très-fréquent. On l'établit dans une étable à vaches, et on lui administra beaucoup de quinquina; son état devint pire, en sorte qu'il prit le parti de revenir dans son diocèse: ce voyage, de près de deux cents lieues, fut assez heureux; mais à peine fut-il arrivé à Carlepont, près Noyon, qu'il se plaignit d'une douleur non seulement vers les reins et vers la région ombilicale, comme il l'avoit précédemment ressentie, mais encore d'une douleur cruelle vers la partie supérieure de la poitrine, du côté droit; la fièvre redoubla, la toux fut continue, avec crachement de sang et de pus; le malade eut une extrême difficulté de respirer,

avec une enflure douloureuse au genou gauche, et bientôt après un dévoiement très-opiniâtre; ses jambes s'enflèrent, et enfin il mourut, après avoir éprouvé tous les symptômes de la phthisie pulmonaire.

Voici ce qu'on trouva à l'ouverture du corps, qui fut faite par M. Polony, en présence de M. Rivière, médecin ordinaire du malade, lesquels ont bien voulu m'en communiquer le résultat.

Après avoir enlevé le sternum, on remarqua que le poumon droit étoit fortement adhérent, dans toute l'étendue de sa surface, à la plèvre, vers les côtes sur les vertèbres et sur le diaphragme; en sorte qu'il n'y avoit aucun point de sa surface qui n'eût contracté une adhérence très-forte avec toutes les parties voisines. Après avoir détruit toutes ces adhérences, et avoir mis ce viscère à découvert, sa partie supérieure offrit plusieurs excavations ulcérées et pleines de pus, semblables aux ulcères sordides et chancreux; en suivant ces excavations, on voyoit qu'elles se propageoient dans la substance intérieure du poumon, et qu'elles y avoient formé des sinus ou clapiers pleins de pus: tout le parenchyme pulmonaire, ouvert ensuite en différens sens et dans toute son

étendue, ne présentoit qu'une masse livide, molle et friable, infiltrée de pus qui sortoit de tous les points de sa substance. Les bronches et la trachée-artère en étoient pleins; les vaisseaux sanguins étoient ouverts ou variqueux; enfin l'organisation entière de ce viscère étoit totalement détruite. On examina ensuite le poumon du côté gauche, et on ne le trouva point adhérent, mais il étoit flasque et livide en divers endroits de sa surface, le pus en découloit de tous côtés; mais on n'y trouva point les mêmes excavations fistuleuses, ni sinus, ni clapiers, comme dans le poumon droit; le cœur parut dans l'état naturel, les viscères du bas-ventre étoient sains; on remarqua seulement que les intestins gros et les grêlés, ainsi que l'estomac, étoient d'un volume beaucoup plus considérable qu'ils ne le sont ordinairement.

OBSERVATION VIII.

M. Joseph Saint-Criq, commissaire des guerres de l'armée d'Italie, âgé de vingt-six ans, d'un tempérament sanguin, d'une haute stature et très-bien proportionné, ressentit à Rome, il y a six à sept mois, une légère dou-

leur vers la région lombaire, et vers la partie postérieure de la cuisse gauche dans la direction du nerf sciatique. Cette douleur augmenta rapidement et devint très-vive. Quelques saignées, des bains, un vésicatoire, enfin un moxa en diminuèrent bientôt l'intensité, et le malade partit de cette ville pour se rendre en France. Arrivé à Livourne il éprouva un crachement de sang très-considérable avec une toux assez forte. On calma ces symptômes par l'emploi des remèdes indiqués en pareil cas. Mais la douleur de cuisse se manifesta de nouveau, et depuis cette époque cette alternative de crachemens de sang, ou de sciatique s'est fait remarquer à plusieurs reprises.

Arrivé à Paris, il y a environ deux mois, il me fit appeler. Je le trouvai avec une fièvre continue, bien légère pendant la journée; mais qui redoubloit tous les soirs considérablement pendant quelques jours, mais la douleur changea de place et se porta vers la face interne de la cuisse où je fis appliquer un vésicatoire. Les crachemens de sang devinrent plus fréquens et étoient en même temps accompagnés de la douleur de cuisse: douleur lancinante qui se manifesta sur le côté droit de la poitrine, se dissipa par l'ap-

plication d'un vésicatoire sur le siége douloureux. On en mit bientôt un autre sur le bras du même côté pour détourner l'irritation qui menaçoit de plus en plus la poitrine. Ces vésicatoires bien entretenus fournirent une quantité considérable de suppuration: l'appétit se soutenoit et le malade ne maigrissoit pas beaucoup, malgré qu'il commençât à cracher du pus, et à éprouver tous les soirs un redoublement qui terminoit par des sueurs nocturnes très-considérables. Cependant cet état empira et ne laissa point d'espérance, quoiqu'on ne crût pas encore la mort du malade prochaine, lorsqu'elle survint après une agonie très-longue, avec d'horribles convulsions.

L'ouverture du corps à laquelle j'assistai, fut faite par M. La Croix, habile chirurgien, et M. Cornac, présenta ce qui suit.

1° Le corps très-peu émacié.

2° Il s'écoula une grande quantité de sang, du crâne, quand on en fit l'ouverture.

3° Le cerveau, le cervelet, la moëlle alongée, ainsi que les membranes, étoient dans le meilleur état.

4° La cavité droite de la poitrine contenoit environ une pinte d'eau épanchée.

Le poumon du même côté étoit plein de concrétions stéatomateuses, dont plusieurs étoient dans une pleine suppuration. Les bronches de ce même poumon contenoient une grande quantité de cette humeur purulente. Il y avoit aussi des excavations dans ce viscère qui contenoient du pus.

Il n'y avoit point d'épanchement dans la cavité gauche de la poitrine, et le poumon de ce côté étoit sain.

5° Le péricarde étoit plein d'eau; le cœur sain.

6° Les viscères du bas-ventre dans l'état le plus naturel.

Paris, le 6 Avril 1803. 18 Germinal an 11.

L'hydropisie de la cavité gauche de la poitrine a sans doute été la cause de la mort du malade, qui autrement auroit péri plus tard, et après avoir éprouvé les sueurs nocturnes, le dévoiement et l'évacuation qui précèdent la mort des phthisiques lorsqu'ils parviennent à leurs derniers périodes.

OBSERVATION IX.

Un homme, d'environ trente à trente-un ans, d'une forte constitution, qui avoit jusqu'à cet âge joui d'une très-bonne santé,

obligé pendant la révolution de faire la patrouille de Paris pendant un séjour très-pluvieux, éprouva des douleurs vagues en diverses parties du corps; il consulta l'officier de santé de son quartier, quai des Miramiones.

C'est sous ce même nom qu'on désignoit les plus habiles gens et les plus grands ignorans de l'art de guérir si difficile, et en même temps si précieux; celui qui fut consulté fut, comme on le verra, plutôt l'officier de la mort que de la santé; il conseilla l'usage d'une tisane de bardane pendant le jour; et toutes les nuits pour appaiser les douleurs, un très-fort calmant; il se fit une petite éruption à la peau, de petits boutons rouges. Le pouls étoit serré et dur; on crut pouvoir rappeler l'éruption en faisant frotter le corps avec une eau, dite de *Mettenberg*, du nom de son vendeur. Ces frictions furent faites plusieurs fois. Les boutons à la peau disparurent; mais il survint un emphysème général avec crépitation de la peau, quand on la comprimoit légèrement avec le bout du doigt; la difficulté de respirer devint extrême, le malade cracha copieusement de sang, les urines devinrent rouges et rares. Appelé auprès de

ce malade, je crus devoir lui faire mettre des vésicatoires aux jambes et un à sa poitrine. Le malade usa des boissons adoucissantes et légèrement diaphorétiques et diurétiques. La peau devint moite, les urines furent plus abondantes, plus claires, la respiration plus facile, moins de sang dans les crachats. Le malade vécut encore quelque temps, mais sans qu'on pût espérer rien d'heureux, étant atteint de la fièvre lente; il finit par cracher du pus, et éprouva des sueurs nocturnes et le dévoiement colliquatif. Il mourut enfin de la phthisie pulmonaire, victime des plus mauvais traitemens.

Remarques.

L'expérience a attesté de tout temps l'extrême mobilité de l'humeur arthritique et de l'humeur rhumatismale qui se ressemblent si fort; elle a fait connoître la rapidité avec laquelle elle se porte d'une partie à une autre, surtout vers l'intérieur (1); aussi les empiri-

---

(1) (*Note du traducteur allemand.*) Les opinions de l'auteur, sur la goutte et le rhumatisme, étant fondées sur des principes de la pathologie humorale,

ques, qui n'ont aucune connoissance de ces lois de l'économie animale, font souvent des maux irréparables, par l'application aveugle de leurs remèdes externes (nº. II). Les malades ne sont pas seulement exposés à ces erreurs de l'ignorance présomptueuse et hardie, ils éprouvent quelquefois, par des causes inconnues, une rétropulsion de la matière de la goutte ou du rhumatisme, qui se porte sur les poumons, et qu'on est quelquefois assez heureux de rappeler au dehors par des

---

exigeroient quelques éclaircissemens que je ne donnerai cependant pas ici, étant trop borné, et ne trouvant d'ailleurs pas nécessaire pour ceux des lecteurs allemands qui connoissent la nouvelle littérature. La présence d'une matière propre à engendrer la goutte, et qui se promène d'une partie à l'autre, est très-hypothétique, et son admission ne favorise en aucune façon l'éclaircissement des phénomènes qui se manifestent dans cette maladie, et n'offre, pour son traitement, que peu ou point de moyens. Voyez Sprengle (*Handbuch der Pathologie*).

Jusqu'à quel degré la goutte et le rhumatisme se trouvent différens entre eux, est une question extrêmement importante, autant pour les pathologistes que pour les praticiens, et la distinction de ces deux maladies est également difficile pour tous deux. Portal

épipastiques; mais ces remèdes, quelques puissans qu'ils soient en divers cas, sont infructueux lorsqu'on y a recours trop tard, comme cela est arrivé à la personne dont il est fait mention (n° III). Les observations attestent encore l'extrême activité, ou plutôt la qualité destructive de cette matière, qui peut produire une espèce de phthisie, dont la marche est beaucoup plus rapide et les progrès peut-être plus difficiles à arrêter que dans toute autre espèce de phthisie; jamais on n'en vit un exemple plus frappant que celui qui fait

---

cherche à se tirer de cet embarras dans les cas difficultueux, en employant l'expression de *goutte rhumatismale*, et tâche, par cette acception pathologique, de se mettre à l'abri de recherches ultérieures. La lecture de l'excellent mémoire : *Ueber den Unterschied zwischen Rheumatism Gicht von Lentin* (*in dessen Beitrage*, 2 *b. p.* 161), qui appuie fortement l'opinion de l'existence d'une différence entre ces maladies, mérite d'être recommandée.

(*Réponse de l'auteur.*) Nous avons en effet besoin de nouvelles lumières pour bien distinguer le principe du rhumatisme de celui de la goutte, car ces deux maladies sont souvent réunies, et leurs effets sur les organes si ressemblans qu'on ne peut les différencier. D'ailleurs, les procédés curatifs sont presque toujours les mêmes.

l'objet du n° IV. Il est difficile de concevoir comment toute la substance du poumon droit a été entièrement consumée, sans qu'on en ait trouvé aucune trace (1). Il est encore plus inconcevable que la destruction des vaisseaux sanguins de ce viscère, n'ait pas produit une hémorragie mortelle, à moins qu'on ne suppose que cette destruction s'est graduellement opérée, et que la substance du poumon s'est réduite à une espèce de putrilage ou d'humeur sanieuse, qui a été, ou rejetée par l'expectoration, ou en partie portée dans le cours de la circulation du sang, pendant que la partie la plus liquide a, peut-être, été d'abord repompée par les vaisseaux absorbans, et par suite de toutes les parties solides elles-mêmes.

On voit, par l'observation du n° V, que la phthisie goutteuse a quelquefois une marche très-incertaine; que les douleurs et l'enflure des articulations diminuent, certaines fois, l'affection de la poitrine, pendant que d'autres fois les symptômes de la phthisie ont lieu en

---

(1) Voyez sur ces absorptions, notre Mémoire sur la guérison de la cataracte, par l'*annihilation* du crystallin; Annales du Muséum d'Histoire Naturelle, et le troisième volume de nos Mémoires, page 267.

même temps, et paroissent marcher avec la même violence; mais il n'en est pas moins vrai que la principale ressource de l'art de guérir, est d'attirer l'humeur arthritique vers les extrémités; quoiqu'à mesure que la constitution se détériore, il semble que les viscères de la poitrine, ne puissent plus se débarrasser de l'humeur qui les obsède, par rapport à l'affaissement des forces.

On peut juger des qualités de cette humeur rhumatismale par la nature du mal qu'elle a produit dans le poumon, puisqu'elle a pu y occasionner un ulcère (nº V), et que, dans l'observation qui fait le sujet du nº VI, il en est résulté, comme dans le nº III, une érosion, ou plutôt une destruction entière du poumon droit : on doit remarquer aussi, relativement au nº VI, que la destruction du poumon droit fut assez constamment accompagnée d'une douleur au même côté, avec quelques intermittences foibles et rares dans le pouls, et une légère enflure des jambes.

L'observation du nº VII n'en est pas moins instructive, soit pour les circonstances particulières qui peuvent précéder ou accompagner la phthisie goutteuse, soit par les dangereux effets d'un traitement plein de vacillations, et

dirigé par des médecins qui prenoient moins la nature pour guide, que leurs opinions particulières. Il y a lieu de présumer que l'abus des médicamens a produit des effets très-funestes sur un sujet très-irritable, comme les lithontriptiques, les sels mercuriels les plus corrosifs, les styptiques, l'abus du quinquina, etc. L'usage des délayans et des rafraîchissans produisit d'abord des effets heureux; mais ces remèdes ne pouvoient être curatifs d'une aussi cruelle maladie.

L'état dans lequel se trouvoit le poumon droit (n° VII) annonçoit que long-temps avant la mort, la maladie avoit été au-dessus de toutes les ressources de l'art, puisque le parenchyme de ce viscère étoit plein d'excavations et de sinuosités fistuleuses, et qu'il étoit imbibé, dans le reste de sa substance, d'une matière purulente.

Je pourrois citer d'autres exemples, qui prouveroient de plus en plus combien il est fréquent de voir la phthisie pulmonaire succéder aux affections goutteuses; c'est ce que les praticiens n'ignorent point: mais on n'avoit recueilli jusqu'ici que très-peu d'ouvertures de corps sur cet objet, et il m'a paru intéressant de rapporter les précédentes.

Cette espèce de phthisie a quelquefois une marche très-rapide ; j'ai vu plusieurs personnes en périr en peu de temps, malgré le traitement le plus soigneusement administré.

Les observations qui viennent d'être rapportées, et dont il auroit été facile de grossir le nombre, prouvent encore, ainsi que l'ont fait celles rapportées par divers auteurs, que la phthisie pulmonaire est souvent la suite du rhumatisme et de la goutte, séparément, ou de l'un et de l'autre réunis, c'est-à-dire, du rhumatisme goutteux. Je crois qu'on pourroit avancer qu'il n'y a point de phthisie après la scrofuleuse, soit originaire, soit accidentelle, qui soit plus fréquente; la phthisie originaire attaque ordinairement avant la quarantième année (1), tandis que la goutteuse et

---

(1) On ne peut cependant point établir une règle absolue sur cet objet, puisqu'on voit quelquefois des enfans atteints de la phthisie rhumatismale et même goutteuse, et que l'on a déjà vu précédemment que la phthisie scrofuleuse avoit enlevé des personnes du dernier âge ; mais cela est rare : de sorte qu'on peut avancer en général, que si la phthisie de naissance et la phthisie scrofuleuse sont plus communes dans la jeunesse, la goutteuse et la rhumatismale sont plus fréquentes dans l'âge avancé.

la rhumatismale peuvent survenir et surviennent ordinairement à un âge plus avancé. On sait que l'humeur qui forme la goutte, et celle du rhumatisme, qui ont un si grand caractère de ressemblance, peuvent se transporter sur toutes les parties internes du corps; mais il n'est aucun viscère qu'elles affectent plus souvent que les poumons. Les observations prouvent que ce transport se fait quelquefois d'une manière si vive, que le malade y succombe promptement, et que d'autres fois son action sur les poumons est plus longue. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'ordinairement la phthisie aiguë parcourt, avec une célérité extrême, la première période, celle pendant laquelle on pourroit traiter le malade avec succès, et qu'ensuite ses dernières périodes incurables sont plus longues. *Morton* dit avoir vu des phthisies succéder au premier accès de goutte ou de rhumatisme; cela est rare: mais ce qui ne l'est pas, c'est de la voir survenir à des personnes sujettes à la goutte ou à un rhumatisme fréquent et vague, surtout quand ces maladies ne sont pas régulières, relativement aux parties qu'elles attaquent; qu'elles se font surtout ressentir aux extrémités supérieures, aux épaules principalement; ce qui doit paroître peu éton-

nant, d'après la communication libre qu'il y a du poumon aux extrémités supérieures (1).

J'ai vu périr de la phthisie pulmonaire une dame : elle jouissoit d'une forte santé, lorsqu'elle eut, à l'âge de cinquante-cinq ans, une invasion arthritique des plus violentes, presque dans toutes les articulations à la fois;

---

(1) Voyez plus bas mon mémoire lu à l'Académie des Sciences (1791); on y trouvera des exemples frappans des dangereux effets du froid sur le corps en général, et sur les extrémités supérieures en particulier : on peut y ajouter ceux que la respiration d'un air trop froid, et même des boissons froides, doivent produire, soit en arrêtant l'excrétion pulmonaire, soit en déterminant, de plus en plus, le sang dans les poumons, des vaisseaux voisins; plus ou moins resserrés par le froid.

Thomas Rheid prétend « que l'impression du froid » modifie les vaisseaux exhalans, de telle manière » que le fluide contenu dans leurs cavités, de clair » et transparent qu'il étoit, reçoit un caractère de vis- » cosité qui rend nulles pour lui les forces absorbantes » des vaisseaux lymphatiques (*a*) ». Ce médecin déduit de cette explication tous les phénomènes des phthisies décidées. On peut voir, dans son ouvrage, ce qu'il a dit à ce sujet, qui me paroît bien plus ingénieux que prouvé.

(*a*) Note cinquième de M. Dumas, page 386.

elles étoient gonflées, surtout les genoux et les pieds. Cependant la respiration devint difficile; elle cracha du sang : en peu de jours, elle eut des sueurs copieuses après un redoublement de fièvre tous les soirs. Les crachats devinrent puriformes, le dévoiement survint, la difficulté de respirer augmenta, la maigreur fut extrême en peu de jours, et la malade périt d'une véritable phthisie arthritique, qui n'eut qu'une trentaine de jours de durée.

Il paroît quelquefois que la phthisie aiguë survient, parce que l'humeur arthritique ne s'est pas suffisamment déposée dans les articulations; mais on a vu aussi des personnes éprouver tous les symptômes de la phthisie en même temps qu'elles éprouvoient tous les accidens de la goutte ou du rhumatisme, comme je viens d'en rapporter un exemple. Il semble alors que la phthisie est produite par une portion de l'humeur, qui n'a pu se déposer sur les articulations, ou dans les muscles, et qui s'est fixée dans les poumons ; mais plus fréquemment aussi, elle succède au rhumatisme ou à la goutte anomale, qui ont promptement disparu, et alors on pourroit croire que la phthise est produite par un reflux de la matière arthritique sur le poumon. Quoi qu'il en soit,

il paroît qu'elle exerce sur ce viscère des effets différens dans divers cas, puisqu'on trouve quelquefois le poumon des personnes qui ont péri de pareilles phthisies, plein d'une matière épaisse, blanchâtre, plâtreuse, et que d'autres fois on les trouve détruits (n°s IV et VI) ou rongés, avec des épanchemens plus ou moins considérables.

Heureusement que toutes les phthisies pulmonaires, qui succèdent à la goutte ou au rhumatisme, ne sont pas aussi fâcheuses; souvent la nature en prévient les suites funestes, en détournant, par d'heureuses métastases, l'humeur morbifique dans les parties, où elle doit naturellement s'épuiser par un séjour plus ou moins long. Combien de fois, en effet, n'a-t-on pas vu des malades près de suffoquer, par la difficulté extrême de respirer, avec de la toux, des crachemens de sang et de la fièvre, revenir presqu'à la vie, par le retour du rhumatisme ou de la goutte? alors l'espérance de guérison est d'autant plus certaine, que ces maladies sont mieux exprimées par leurs symptômes; qu'il y a de la douleur, de l'enflure.

L'art est quelquefois obligé d'imiter la nature; on fait appliquer des vésicatoires avec

succès sur les parties où l'on désire d'appeler l'humeur morbifique ; quelquefois même c'est au synapisme, sur le cou-du-pied qu'il convient de donner la préférence ; il produit des effets et plus prompts et plus certains ; mais avant que d'y recourir, il faut consulter l'état du pouls : la métastase se fait bien plus aisément quand les vaisseaux sont médiocrement désemplis, que lorsqu'ils sont trop pleins de sang : d'ailleurs, par les saignées, on vide les vaisseaux du poumon, et rien n'est alors plus favorable, pour faciliter la respiration, que de le délivrer, par la saignée, de l'oppression qu'il éprouve. *In morbis pulmonum*, disoit autrefois Riolan (1), *non est parcendum venæ sectioni.* Cela est surtout vrai dans le cas dont il s'agit.

Ce grand maître avoit puisé cette doctrine dans la pratique des médecins célèbres de Paris, qui l'ont suivie avec succès, et qui l'ont rendue recommandable par leur autorité : elle doit être surtout adoptée dans les maladies du poumon occasionnées par l'humeur arthritique ou rhumatismale ; mais il faut

---

(1) *Anthropographia, lib. III.*

y recourir le plus tôt possible; alors les saignées du pied sont préférables aux autres : l'irritation, que les vésicatoires occasionnent, n'étant plus à redouter, on n'a qu'à attendre d'heureux effets de leur application (1).

Cependant ces moyens curatifs ne sont pas les seuls qu'on puisse employer ; on prescrit encore avec succès les boissons adoucissantes, qu'on rend légèrement diaphorétiques, lorsque la chaleur et la fièvre sont bien dimi-

---

(1) M. Duboscage eut (en 1777), après une goutte irrégulière aux pieds, de la difficulté de respirer; ses crachats furent teints de sang, pendant sept ou huit jours ; ils parurent ensuite puriformes ; il éprouva une douleur gravative à la poitrine; je lui conseillai de se faire mettre des sang-sues à l'anus, à cause des hémorroïdes qu'il avoit eues et qui ne fluoient point ; il parut soulagé, mais le pouls étoit encore plein ; une copieuse saignée du pied lui fit un très-grand bien : je lui fis mettre deux vésicatoires aux jambes, qui fournirent plusieurs jours une bonne suppuration ; la poitrine se dégagea; le malade fit un long usage des sucs apéritifs des herbes chicoracées, des pillules savonneuses, enfin des eaux de Bonnes; c'est ainsi qu'il a été rétabli dans le meilleur état. Je pourrois citer bien des faits analogues, si les praticiens n'en observoient tous les jours de semblables.

nuées : quelquefois, en pareille circonstance, j'ai donné, à diverses reprises, de l'ipécacuanha à la dose de huit ou dix grains, pour exciter quelques nausées ou de légers vomissemens; il en résultoit un effort salutaire qui déterminoit des mouvemens dans la poitrine, et l'expulsion de la matière morbifique hors des poumons. *Morton* avoit déjà conseillé cette pratique, et elle a été souvent employée en Angleterre avec succès. Cependant, pour prévenir de nouvelles irruptions de l'humeur arthritique et rhumatismale dans les poumons, il convient de pratiquer un cautère, ou du moins de mettre un vésicatoire, dont on entretient soigneusement la suppuration.

On fera prendre au malade, pendant longtemps, deux ou trois fois par jour, trois ou quatre pillules savonneuses, de trois ou quatre grains chacune, avec les extraits amers de gentiane, d'énula-campana, qu'on rend quelquefois purgatives avec l'extrait de rhubarbe.

Quelques médecins ont donné la gomme de gayac et le savon avec succès; mais, en général, il faut bien observer qu'avant de joindre aux savonneux les apéritifs irritans, il faut être assuré qu'il n'y ait plus d'érétisme ni excès de sensibilité, et que les vaisseaux

sanguins soient suffisamment désemplis; car autrement, on augmenteroit le mal au lieu de le diminuer; ce que j'ai vu arriver à des malades qu'on vouloit guérir trop vite par ces remèdes, administrés à forte dose : l'on augmente alors la congestion du poumon au lieu de la diminuer, et l'on excite l'inflammation, lors même qu'on croit travailler à la détruire (1).

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) Si, comme il résulte de l'expérience journalière, les remèdes stimulans et trop actifs, employés à l'extérieur et à l'intérieur en pillules, en décoctions, etc., produisent souvent de funestes effets dans la goutte, dans le rhumatisme, etc., avec quelle hardiesse un praticien judicieux pourra-t-il se servir de la méthode de Brown, dans le traitement de la goutte, dans laquelle cet auteur conseille de recourir au musc, à l'alcali volatil, au camphre, à l'éther à forte dose, et dans laquelle il défend tout ce qui est acide, ce qui est en état de fermentation, ainsi que tout ce qui est froid, quoique cela soit, comme il dit, du genre stimulant? C'est ainsi qu'il pense relativement à la goutte des *personnes foibles*. (Voyez élém. de médec. prat., traduit de l'anglais, vol. III, pag. 6 et suiv.) Comment pourra-t-on suivre le conseil du même Brown qui, en parlant de la goutte des *personnes robustes*, croit que l'abstinence

Les sucs des plantes chicoracées et boraginées, sont d'excellens savonneux, et rarement ils occasionnent de l'irritation quand

---

et la nourriture végétale sont bien nuisibles, et que les alimens nourrissans, pris en abondance, sont très-utiles? Cette méthode hardie et dangereuse, que l'auteur appuie sur le principe trop vague, général et non prouvé, d'une *foiblesse indirecte*, uniquement dépendante, comme il dit, de causes *débilitantes*, tue des centaines de goutteux; et bien que le nouvel oracle de l'Ecosse avoue avoir retiré lui-même des succès d'un copieux repas, lorsqu'il étoit tourmenté par les accès de la goutte, cela ne prouve qu'un de ces avantages éphémères, qu'on observe dans beaucoup de maladies, après avoir pratiqué un remède hasardé. Combien de fois une saignée, contrindiquée dans une maladie, n'apporte pas de soulagement pour quelques momens, et cause après les plus terribles effets? On peut dire la même chose du quinquina, dans beaucoup de cas où il ne convient point. Quant aux remèdes toniques et stimulans, que les chauds partisans de Brown ont conseillés avec tant d'enthousiasme dans le traitement de la goutte, voyons la sage opinion de Cullen sur un remède composé de plantes amères, nommé en Angleterre, poudre de *Portland*.

« Ce n'est point un médicament nouveau; Galien » en fait mention, et depuis ce temps-là, presque » dans chaque âge, on y a fait quelques légers chan-

on les donne seuls ; mais, par l'addition des cloportes en grand nombre, ou du kermès minéral, les extraits de polygala, de serpenter de Virgine, etc., on les rend plus incisifs; ce qu'on peut faire quelquefois avec avantage. J'ai aussi recouru à l'oxymel scillitique avec succès, surtout lorsque le cours des urines étoit ralenti, et qu'il y avoit quelque léger commencement d'enflure, effet qui peut provenir alors d'un amas glaireux dans les reins, qui bouche et obstrue les canaux de l'urine. J'ai prescrit aussi, avec un succès assez marqué, l'usage de l'extrait d'aconit, à la dose d'un quart de grain, une, deux et même trois

---

» gemens dans sa composition : il a été un certain » temps à la mode, ensuite on l'a négligé, et je pense » que c'est parce qu'on l'a trouvé nuisible dans plu- » sieurs cas. J'ai vu des malades en user pendant tout » le temps prescrit; ils étoient délivrés de toute affec- » tion inflammatoire des articulations après son usage, » mais il leur restoit plusieurs symptômes de goutte » *atonique*, et tous ces malades, après avoir fini l'u- » sage de ce médicament, ont été attaqués d'apoplexie, » d'asthme, ou d'hydropisie qui sont devenues fu- » nestes ». *Cullen*, inst. de médec. prat., tom. I, pag. 253, § 556.

fois par jour (1) : ce remède nous a paru de quelque utilité quand les douleurs rhumatismales proviennent d'un engorgement glaireux; et sans doute que les extraits de la pulsatille, de la digitale, etc., pourroient être prescrits à des doses éprouvées; mais tous ces remèdes ne se ressemblent-ils pas par leurs effets? La difficulté est de savoir les prescrire dans les circonstances requises, et à leurs doses respectives, soit relativement à leur action, soit relativement au malade et à sa maladie.

---

(1) (*Note du traducteur ital.*) Cette plante, comme on le sait, est un puissant poison, dans laquelle cependant *Storck* trouva un remède nouveau et actif pour certaines maladies. Storck prescrit d'exprimer le suc des feuilles, et que par une chaleur douce on le réduise à la consistance d'extrait. Il veut qu'on mêle quatre grains de cet extrait avec quatre drachmes de sucre raffiné, et qu'on les broye dans un mortier de verre, tellement, que ces deux substances soient parfaitement mêlées ensemble et réduites en poudre très-fine. Pour l'ordinaire, il commençoit par faire prendre dix grains de cette poudre le matin, et autant le soir; il augmentoit ensuite la dose jusqu'à une demi-drachme, trois fois par jour, et il la continuoit long temps. D'autres praticiens ont prescrit cet extrait sous une autre forme, et à plus forte dose. *Collin* alla

Les eaux minérales peuvent aussi produire des effets salutaires; celles de Barèges, de Bonnes, de Cauterets, sont recommandables : plusieurs malades, à qui nous les avons conseillées en pareil cas, s'en sont parfaitement bien trouvés; mais il ſaut les redouter dans les sujets pléthoriques; car alors on ne peut les donner avec succès qu'en les coupant avec des adoucissans, avec le lait, etc.

On ſacilite aussi l'expectoration avec les infusions de bourrache, d'hysope, de *cam-*

---

jusqu'à en donner une demi-drachme par jour. *Bergio* nous assure qu'il a essayé utilement l'extrait d'aconit dans les rhumatismes, dans les fièvres intermittentes accompagnées d'un état de cachexie, dans les sciatiques, dans les hémorragies chroniques de la matrice, en commençant par un grain, jusqu'à un demi-scrupule, deux ou plusieurs fois la journée. Storck essaya aussi l'aconit dans les affections goutteuses, dans les obstructions, dans les squirrhes, dans divers ulcères, dans la cataracte, dans la céphalalgie très-opiniâtre. L'aconit combiné avec la ciguë a été quelquefois plus efficace pour guérir des obstructions, des tumeurs opiniâtres et des ulcères de mauvaise nature; d'autres fois, combiné avec le mercure, il a facilité l'action de ce minéral dans la vérole, comme il résulte des observations de quelques praticiens.

phorata Monspelliensis, auxquelles on ajoute, si l'on veut, du syrop d'érysimum, d'ipécacuanha. L'usage du lait coupé, avec une seconde eau de chaux, et même avec les sucs antiscorbutiques (1), peut être infiniment utile : la diette blanche convient aussi beaucoup, et à ceux qui éprouvent les fâcheux symptômes de la phthisie arthritique ou rhumatismale, lorsque le dégorgement du poumon a été convenablement opéré, ainsi qu'il a été dit. Les demi-bains tièdes, pris fréquemment, les bains de pieds dans de l'eau avec du savon et du sel, peuvent aussi être efficaces, avec de la moutarde, ou plus actifs s'il est nécessaire, etc. Mais il n'y a aucun remède qui ait de plus heureux effets, surtout pour prévenir les accidens, que le moxa, ou au moins qu'un cautère qui fournisse une bonne suppuration.

---

(1) On trouvera dans notre Mémoire sur les fausses concrétions membraneuses, le résultat de quelques heureux traitemens par l'eau de chaux très-adoucie avec de l'eau pure.

ARTICLE VII.

Sur des concrétions de diverse nature, trouvées dans les voies aériennes; et sur la Phthisie calculeuse (1).

OUVERTURES DES CORPS.

OBSERVATION PREMIÈRE.

Une femme atteinte d'une petite gale, et réduite au dernier degré de marasme, éprouvoit de temps en temps une petite toux qui

(1) (*Note du traducteur italien.*) Les observations médicales nous offrent beaucoup de cas de concrétions calculeuses, trouvées dans presque toutes les parties du corps humain, telles que la langue, les narines, les oreilles, la rate, le cœur, les artères, les veines, et notamment la veine-porte, les glandes conglobées. *Roering*, dans les mémoires de l'académie de Stockolm, année 1783, rapporte qu'ayant examiné des concrétions que des vieillards avoient rendues par

n'étoit suivie d'aucuns crachats épais; elle avoit continuellement de la difficulté de respirer, qui n'augmentoit ni ne diminuoit, quelque position qu'elle prît, excepté lorsqu'elle avoit la tête élevée; mais alors elle respiroit avec plus de difficulté; elle éprouvoit un sentiment de pesanteur, comme celui d'un corps grave

---

l'expectoration, après une toux longue et fatigante, lesquels avoient été auparavant sujets à la goutte, il avoit reconnu qu'elles étoient de la même nature que la matière qui forme la base des os, c'est-à-dire du phosphate calcaire. *Watson* a démontré la différence du calcul urinaire avec les concrétions arthritiques, par une expérience, par laquelle il fit voir que ces dernières concrétions sont dissoutes par la synoire, et se mêlent aisément avec l'huile et l'eau, tandis que cela n'arrive pas dans les calculs urinaires. *Bertholet* a observé que les urines des goutteux contiennent moins d'acide lithique, notamment dans le temps du paroxysme, que celles des personnes en parfaite santé, et qu'au déclin et à la fin du paroxysme cet acide y est en plus grande quantité; d'où il conclut que l'acide phosphorique constitue la matière de la goutte. Beaucoup d'écrivains en médecine ont regardé la matière du calcul urinaire comme étant la même que celle qui, dans la goutte, est déposée en diverses parties du corps, sous la forme de concrétions sem-

qui, de la gorge, descendoit dans la poitrine, et en rétrécissoit la cavité. *Malpighi* soupçonna que cette femme avoit les poumons tartarisés, *tartarisatos*, pour me servir de son expression; en effet, on se convainquit, par l'ouverture du corps, qu'elle avoit les poumons tellement engorgés de concrétions calculeuses,

---

blables à du tuf. Ce qui a fait naître cette opinion, c'est que ces matières sont étrangères à l'économie animale, c'est qu'il y a quelque ressemblance dans leur forme et leur consistance, et qu'on a cru trouver dans les trois espèces de maladie, la goutte, l'*arthritis* et la néphrésie calculeuse, une certaine affinité en vertu de laquelle l'une prend à leur place souvent de l'autre, ou s'y réunit, étant mainte fois arrivé que des sujets sont devenus calculeux, en conséquence de la goutte dont ils avoient été menacés dans une époque précédente de leur vie, et que d'autres, nés de parens goutteux, ont été sujets à des calculs urinaires, et *vice verca*. Il est possible, dit l'illustre M. della *Decima*, que les matières qui constituent les principes immédiats de ces concrétions, se transforment les unes dans les autres, mais il est bien démontré que dans l'homme ces principes sont bien différens dans les concrétions susdites. Voyez ses savans éclaircissemens au traité de matière médicale de Cullen, tom. II, pag. 233.

comme l'avoit très-bien prévu Malpighi, qu'en les disséquant, on eût dit que l'on promenoit le scalpel à travers un monceau de sable (Morgagni, tom. I, lib. II, pag. 17, *de Morbis thoracis*).

OBSERVATION II.

Un jeune homme atteint de phthisie pulmonaire, souffroit de la poitrine et tomboit dans le marasme. La plupart des médecins conseilloient l'usage du lait. Albert Fabricius, qui seul devinoit la cause du mal, fut d'un avis contraire, prétendant que l'usage du lait ne feroit qu'augmenter les concrétions du poumon, fondé sur l'opinion de Morton, lequel veut que l'on ne permette le lait dans la phthisie calculeuse, que dans une nécessité pressante. Ce jeune homme, dont Fabricius croyoit les poumons remplis de calculs, désiroit du lait avec tant de passion, qu'il en buvoit en place d'eau et de bière. L'événement justifia le jugement de Fabricius; car l'usage du lait augmenta la douleur et hâta la mort; tandis qu'un autre jeune homme, atteint des mêmes symptômes, ayant été traité par Fabricius avec l'huile d'amandes douces, et d'autres remèdes

analogues, rendit un calcul dans un accès de toux : la douleur se calma peu à peu, et le malade recouvra une santé parfaite. Benevenius nous a laissé l'observation d'un homme atteint d'une toux sèche et de douleur à la poitrine, lequel, par l'usage des linimens sur la poitrine, et des émolliens sur la trachée-artère, rendit un calcul et guérit. (Morgagni, *de Morbis thoracis, tom. I, lib. III.*)

Remarques.

Cette espèce de phthisie a tantôt tiré son nom des matières pétriformes que les malades ont rendues par l'expectoration, et tantôt de celles qu'on a trouvées, après leur mort, dans diverses parties du poumon.

Il n'y a que la première dénomination qui puisse être exacte, celle que Morton et Sauvages ont adoptée. C'est par la différence seule des symptômes, ou par celle des causes extérieures bien connues qu'on peut différencier les espèces de maladies, et non par celles des causes qui nous sont cachées, ou qui ne nous sont souvent connues qu'après la mort : d'ailleurs, on peut trouver des concrétions en divers endroits du poumon, d'une espèce diverse, et qui peuvent occasionner des acci-

dens différens de ceux qu'on a dit survenir dans la phthisie calculeuse.

En effet, une concrétion dans les voies aériennes du poumon, occasionnera des symptômes bien différens de ceux qui surviendroient, si cette pierre étoit réellement formée dans la substance du poumon; et celle-ci ne devra-t-elle pas produire des accidens divers, selon le lieu de ce viscère où elle sera placée? Est-ce qu'elle ne sera pas moins fâcheuse, si elle est près de la surface externe, loin des gros nerfs et des gros vaisseaux, que si elle a son siége dans l'intérieur, près des gros troncs vasculaires ou des nerfs pulmonaires, etc.? Si elle est située dans les vaisseaux sanguins même (1), n'y a-t-il pas des accidens particuliers qui surviendront? Les ouvertures des corps le confirment. On a souvent trouvé de grandes indurations dans le parenchyme du poumon et près de leur enveloppe externe, dans des sujets qui n'avoient éprouvé aucune affection morbifique.

---

(1) Voyez une belle observation de Mauro Cordato, sur une pierre trouvée dans les veines pulmonaires. Hist. de l'anatomie, article Mauro Cordato, t. III, page 235.

On comprend encore que les accidens doivent varier suivant le volume, la figure, la dureté de ces concrétions, soit qu'elles soient pierreuses, ou qu'elles ne le soient pas. N'est-il donc pas étonnant que les auteurs aient parlé de cette matière d'une manière si vague? Le grand Morgagni ne l'a point épuisée, quoiqu'il en ait traité fort au long.

Nous ne parlerons ici que des concrétions qui se forment dans les voies aériennes du poumon (1), lesquelles ont quelquefois la consistance de la pierre. Plusieurs personnes en ont rendu pendant long-temps par l'expectoration, sans avoir éprouvé aucun symptôme de la phthisie pulmonaire. *Pierre Borel*, de Castres, *Morton* et d'autres médecins en ont rapporté des exemples. Bien plus, *Pechlin* nous assure qu'une personne, depuis long-temps atteinte d'un asthme, fut guérie de sa maladie après qu'elle eut rendu trois calculs par l'expectoration.

Benevenius, cité par Morgagni, nous a laissé

---

(1) Voyez plus bas, article résultat des ouvertures des corps, des observations sur les concrétions pulmonaires, et notre Mémoire à l'Institut, 1808.

l'observation d'un homme atteint d'une toux sèche et d'une vive douleur à la poitrine, lequel, après l'usage des linimens sur la poitrine et des onctions huileuses sur la trachée-artère, rendit un calcul et guérit (1).

Aretée et Galien (2) disent avoir vu des personnes qui ont rendu pendant long-temps des concrétions pierreuses graniformes, sans éprouver d'accidens fâcheux. Divers auteurs ont cité d'autres exemples de cette nature; ils ne sont pas rares; j'en pourrois rapporter deux autres que j'ai notés.

On connoît l'histoire de M. Vaillant, qui rendit plus de cinq cents calculs par l'expectoration; ceux qui furent expulsés les premiers n'étoient pas plus gros qu'un grain de petit millet; les autres furent successivement plus gros: il en rendit qui avoient le volume d'une lentille, d'un pois (3).

---

(1) *De sedibus et causis morb. t. II, epist. XV, p.* 15, *de morbis thoracis.*

(2) Voyez Morgagni, *de sed. et causis morb. t. II, et* ibid.

(3) Quelquefois ces pierres sont des fragmens d'une plus grande concrétion. Voyez le résultat des ouvertures des corps.

Cependant l'expectoration des concrétions pierreuses peut être suivie d'accidens très-graves, surtout du crachement de sang (1). Dodonnée en rapporte un exemple dont Morgagni a fait mention, et Lieutaud en cite aussi d'autres du même genre.

On a vu des personnes qui ont éprouvé des quintes de toux effroyables, et qui n'ont cessé qu'après qu'elles ont rendu des pierres par l'expectoration. Les calculs peuvent aussi être si gros, qu'ils ne puissent sortir par cette voie, ce qui occasionne (au rapport de Benevenius) la suffocation. Cet auteur dit avoir trouvé, dans le poumon d'un homme qui avoit péri de la sorte, des calculs de la grosseur d'une noix; elles étoient dans les voies aériennes. On en a aussi trouvé dans des personnes qui étoient mortes d'une hypropisie de poitrine, et dans d'autres qui avoient péri des pal-

---

(1) Quelques auteurs ont prétendu que cet accident avoit surtout lieu, lorsque les calculs pulmonaires étoient pointus, inégaux, raboteux; mais cela n'est pas toujours nécessaire. Voyez cette discussion dans les ouvrages de Morgagni, *t. I, lib. II, pag. 14, de morb. th.*

pitations du cœur. *Voyez sur-tout les ouvrages de Morgagni.*

Mais il est souvent arrivé que l'expectoration de pareilles concrétions a été suivie de la phthisie ; c'est pourquoi on doit craindre cette fâcheuse terminaison, lorsque les personnes qui sont dans cette circonstance, continuent d'éprouver de la toux (1), de la difficulté de respirer, et souvent de la douleur plus ou moins profonde et plus ou moins aiguë. J'ai vu un homme de soixante à soixante-cinq ans, qui avoit souvent éprouvé des accès de goutte, et très-violens; il recourut plusieurs fois, pour calmer ses douleurs, aux immersions de la partie douloureuse dans de l'eau très-froide; sa goutte diminua; et enfin disparut au point, qu'il avoit passé quatre ou cinq ans sans en ressentir aucun accès; il avoit seulement expectoré, en divers temps, quelques petites concrétions pierreuses. Il éprouva des douleurs vagues dans les membres, qui ne l'empêchoient pas

---

(1) Une toux chronique et toujours sèche, dit Morgagni, à moins qu'il n'y ait crachement de sang ou phthisie. *De sed. et caus. morb.*, *t. II*, *epist. XV*, *art.* 20, *p.* 14 *de morbis thoracis.*

de sortir tous les jours; il eut de la difficulté de respirer, surtout lorsqu'il montoit un escalier un peu rude : la toux survint, elle étoit d'abord légère : elle augmenta dans l'espace de quelques mois avec de fréquentes quintes, qui étoient souvent calmées par l'expectoration de quelques concrétions pierreuses; cette excrétion se ralentit, elle n'eut plus lieu, le malade maigrit, la difficulté de respirer augmenta, la fièvre devint continue, avec des exacerbations tous les soirs; le dévoiement colliquatif se joignit à tous ces symptômes, et le malade périt de la phthisie pulmonaire. Je n'ai pas pu faire l'ouverture de son corps.

On voit, par cette observation, que l'excrétion des calculs pneumoniques, dans les personnes qui paroissent le moins disposées à la phthisie, peut être suivie de cette maladie, même sans qu'aucun crachement de sang ait précédé.

Mais si l'expectoration de cette espèce de pierres peut être l'avant-coureur de la phthisie, elle peut aussi n'avoir lieu que lorsque la phthisie est caractérisée; je ne dis pas par ses premiers symptômes, mais même lorsque le malade est dans le dernier degré de cette maladie: on en a des exemples qu'il est inutile de rap-

porter. Bien plus, il est des phthisiques dans les poumons desquels on a trouvé des concrétions ayant la consistance des pierres, quoiqu'ils n'en eussent expectoré aucune, ou du moins qu'on n'en eût point aperçu dans leurs crachats.

Les concrétions que les malades rendent quelquefois par l'expectoration, ont un singulier rapport, par leur couleur et par leur consistance, à celle qu'on trouve dans les articulations des goutteux. « Elles sont, au rapport
» de Morgagni, friables, légères comme de
» la pierre-ponce.... Quelquefois aussi, ajoute
» ce grand anatomiste, les calculs ont la dureté
» du marbre : on en a vu qui pesoient vingt
» grains (1) ». Les calculs arthritiques sont principalement formés de la synovie, qui oint et qui lubrifie les surfaces des cartilages, des membranes et des ligamens articulaires, et les calculs pneumoniques sont principalement produits par l'humeur qui lubrifie la surface externe des canaux aériens, et qui peut également acquérir tant de densité et de dureté (2).

---

(1) Voyez plus bas, l'article du résultat des ouvertures des corps sur les concrétions pulmonaires.

(2) On pourroit raisonnablement croire que ces

M. Morgagni croyoit « que ces concrétions
» pouvoient aussi se former dans les cellules
» du poumon, composées des dernières rami-
» fications bronchiques : il ajoute que les rami-
» fications bronchiques sont souvent obs-
» truées d'une matière susceptible d'indura-
» tion, et on conçoit comment, par une cause
» pareille, les poumons acquièrent une con-
» sistance pierreuse, semblable au tophus ou
» à du plâtre ».

C'est des voies aériennes, plus ou moins profondes, que proviennent les calculs qu'on peut rendre par l'expectoration ; et comme ils peuvent adhérer, d'une manière plus ou moins intime, à la substance du poumon, auquel aboutissent les dernières ramifications bronchiques, il peut en résulter des solutions de continuité, à proportion qu'ils s'en détachent ; ce qui donne lieu d'abord à des hémorragies plus ou moins considérables, et enfin à des suppurations, qui font des progrès dans l'intérieur du poumon plus ou moins ma-

---

concrétions sont formées des substances naturelles, gélatineuses, muqueuses, albumineuses, réunies à des matières phosphatiques.

lade, ce qui termine par donner lieu à une phthisie pulmonaire incurable.

« Le plus grand nombre, dit Morgagni (1), » de ceux qui expectorent des calculs, pé- » rissent, soit parce que tous ces calculs ne » sont point rejetés, soit parce qu'il s'en en- » gendre d'autres, ou que le tissu pulmonaire » est considérablement ravagé. Les efforts » même des poumons, pour rejeter les calculs, » détruisent leurs forces, de sorte que les » malades périssent de la phthisie ou du cra- » chement de sang. Cependant, ajoute Mor- » gagni, nous ne manquons pas d'exemples » qui prouvent que des personnes non seu- » lement ont vécu long-temps après avoir « rejeté des calculs, mais encore qu'il y en » a qui se sont ainsi délivrées de diverses in- » commodités. Nous avons rapporté précé- » demment le résultat de quelques observa- » tions qui le prouvent ».

Mais ces heureuses terminaisons sont trop rares pour qu'on puisse y compter; il faut, au contraire, craindre toujours les suites d'une

---

(1) *De sed. et caus. morborum*, *t. II*, *epist. XV*, *p. 15*, *de morbis thoracis.*

pareille excrétion pneumonique : celle qui est produite par quelque cause externe, est moins fâcheuse que celle qui provient d'une cause intérieure, quoique la première ne soit pas encore sans beaucoup de danger.

On doit compter parmi les causes externes qui peuvent donner lieu à ces concrétions pierreuses, l'introduction de quelque corps étranger dans les voies aériennes, et il en est plusieurs qui peuvent s'y insinuer; par exemple, la poussière, que l'on respire dans un voyage de long cours. Les artisans, tels que les perruquiers (1), ceux qui vannent ou qui criblent

---

(1) J'ai vu à Paris plusieurs jeunes élèves en chirurgie qui suivoient mes leçons, lesquels, par défaut de fortune, étoient obligés d'exercer l'état de perruquier, atteints des premiers symptômes de la phthisie, rendant aussi des concrétions pétriformes, et qui ne se sont guéris qu'en s'éloignant de l'atmosphère poudreuse qui causoit leur mal. J'en ai vu deux qui en sont morts, et l'un d'eux ayant été ouvert, on trouva dans les bronches des concrétions pierreuses, isolées et graniformes, et d'autres qui adhéroient aux parois des bronches, comme autant d'incrustations; elles avoient moins de solidité, s'écrasant facilement sous les doigts.

les grains, les plâtriers, les cardeurs de laine, de chanvre, ceux dont l'exercice continuel est de mettre en poudre les drogues des apothicaires et des épiciers, ceux-là, dis-je, sont très-sujets aux concrétions calculeuses des voies aériennes; les corps pulvérulens qui s'y introduisent se mêlent avec l'humeur glutineuse qui les lubrifie; ils y séjournent, s'y accumulent: d'où il résulte des concrétions plus ou moins solides et plus ou moins volumineuses (1) (2).

---

(1) M. des Genettes, docteur en médecine d'université de Montpellier, distingué par ses connoissances anatomiques, et par son zèle pour l'avancement de cette science, croit, d'après la dissection d'un plâtrier qu'il a faite à Rome, que la poussière pulvérulente la plus tenue, l'alkool, qui a pénétré les bronches, peut être absorbée, ou du moins qu'elle pénètre les vaisseaux lymphatiques du poumon. L'observation de M. des Genettes est curieuse, et elle mérite d'être bien vérifiée. Depuis la première édition de cet ouvrage, M. des Genettes s'est rendu illustre par divers écrits, et par ses services éclatans dans nos armées.

(2) (*Note du traducteur allemand.*) Des concrétions effectivement terreuses, mais non osseuses, furent trouvées par *Soemmerring*, non seulement dans les glandes mamaires, mais encore dans les poumons de dlusieurs maçons; voyez Baillie, (Anatomie des

Comme il faut, pour l'exercice de la respiration, que les conduits de l'air soient libres, il s'ensuit que, dès qu'ils sont plus ou moins obstrués, la respiration est plus ou moins gênée, ce qui occasionne les symptômes dont nous avons déjà parlé. Mais, dans cet état, il peut arriver que, par quelque resserrement de la trachée-artère et peut-être des bronches, et par l'air qui sort des poumons pendant l'expiration, les concrétions calculeuses soient expulsées, et que les parties de ce viscère restant encore saines, le sujet ne soit plus incommodé (1).

---

krankhaften Baues von einigen der wichtigsten Theilen des menschlichen Korpers, 1791 et 1744, an der note) : Coschwitz (Diss. de spadone Hippocratis lapidicidarum seebergensium haemoptoen ; et phthisin procæde te Hal. 1121); Mem. de Dijon II, Hist., p. 60.) De Pré. Diss. de phthisi pulmonali Sarmiatorum vulgo von der Schleifferkrankheit, Erf. 1719.)

(1) C'est ce que j'ai observé dans deux perruquiers qui avoient plusieurs fois expectoré des concrétions dures comme de pierres, et de la grosseur d'un petit pois, et même plus grosses. L'un d'eux avoit aussi craché le sang, après des quintes de toux violentes, avoit considérablement maigri, et il y avoit en lui une fébricule; tout annonçoit la phthisie commençante. Cepen-

Le résultat est plus fâcheux lorsque les pierres sont l'effet de quelque cause intérieure : si elle existe dans une disposition inflammatoire des voies aériennes, l'expectoration de quelques-unes n'empêche pas la formation des autres : cette cause doit être assez fréquente. N'a-t-on pas vu, pendant ou après des ophtalmies, des concrétions pierreuses sortir des paupières ? n'en a-t-on pas trouvé dans le conduit de l'oreille après des inflammations ? Et les calculs des reins, du foie, ne proviennent-ils pas souvent de cette même cause, ou du moins n'en sont-ils pas les suites funestes (1) ?

---

dant, après avoir expectoré plusieurs concrétions pierreuses, et ayant quitté l'exercice de sa profession, il guérit ; plutôt peut-être par cette raison, que par les remèdes que je lui avois prescrits. Sans doute que les concrétions pierreuses qu'il avoit expectorées ne provenoient que des voies bronchiques, et non de la substance pulmonaire qui étoit saine, puisque sa santé s'est si bien réparée après que la cause externe de la maladie n'a plus eu lieu.

(1) (*Note du traducteur allemand.*) Les concrétions qui se forment dans le corps humain, par des causes internes, sont cependant de nature différente de celles qui y entrent de l'extérieur ; c'est de ces dernières que

Or, alors il ne suffit pas que ces calculs soient expulsés pour la guérison des malades, il faut détruire entièrement la cause, celle-là ou autre, qui les a formés et qui peut en former d'autres, sans cela il s'en engendrera toujours de nouveaux, et ceux qui existent prendront de nouveaux accroissemens, soit en volume, soit en densité, ou même des deux manières.

N'y a-t-il pas encore une humeur hétérogène, ou qui s'est formée ou développée dans le corps, et qu'il est bien difficile de déterminer,

---

l'auteur vient de parler. Elles ne sont point de vrais calculs comme celles-ci, mais paroissent par rapport à leur consistance être des substances pierreuses; elles tirent leur origine, par des lois chimiques, des sucs des corps organiques, et peuvent se former dans tous les fluides et dans toutes les cavités du corps, par la combinaison intime de l'oxygène avec l'albumine; toutes ces concrétions ont par-là à peu près les mêmes principes.

Outre ceux rapportés par Portal, on trouve encore des exemples d'accumulations de semblables concrétions dans les poumons, chez *Baillie* et Soemmerring, etc., où l'on rencontre aussi quelques cas d'ossification à cet organe. Roering, in den neuen schwedischen Abhandl. IV B. S. 262, der deutsche Uebers. — Ephemer Nat. Curios Dec. III, Ann. IV, Obs. 109.) *Veirac*, in auserles. Abhandl. f. pr. Aertze V B. S. 514.)

qui donne à celle des voies aériennes la consistance qu'elle y prend? On pourroit peut-être l'admettre sans manquer à la vérité, ainsi qu'on l'a reconnu à l'égard des calculs biliaires, urinaires, arthritiques.

On peut, de toutes ces considérations, déduire quelques indications curatives. Y a-t-il de la douleur, de la chaleur dans la région du larynx, de la trachée-artère et dans les poumons : il faut prescrire au malade les humectans, les rafraîchissans, les relâchans et les adoucissans, soit en boissons, soit en lavemens ou en bains. J'ai vu une dame d'environ trente ans, d'une constitution forte, qui éprouvoit de temps en temps des enrouemens opiniâtres, avec une toux sèche; elle avoit de la chaleur à la gorge, beaucoup de rougeur au palais, la langue étoit aussi très-rouge et très-sèche, elle expectoroit des concrétions dures et jaunâtres, semblables à ces gommes qui suintent de certains arbres; elle en rendoit presque tous les jours, mais de grosseur inégale; il y en avoit qui n'étoient pas plus grosses qu'une petite tête d'épingle, et d'autres d'un petit pois; plusieurs se sont fondues dans de l'eau bouillante, mais d'autres ne s'y sont pas fondues, ni même dans l'esprit-de-vin. Il y en

avoit qui étoient transparentes comme les grains de gomme avec lesquels nous les avons comparées ; d'autres étoient plus opaques et plus dures.

Je conseillai à cette dame les boissons adoucissantes, telles que le petit-lait, l'eau de veau ou l'eau de poulet à la dose de deux ou trois verres le matin à jeun, et qu'elle varioit à son gré. Je la fis baigner deux ou trois fois la semaine, et je lui prescrivis un régime adoucissant et rafraîchissant ; son enrouement diminua. Cependant, comme il existoit toujours une certaine tension avec plus ou moins de douleur vers la région du larynx et de la trachée-artère, quelquefois un peu de fièvre, je lui fis appliquer deux ou trois fois les sangsues, tantôt, le plus près possible, du lieu affecté, et une ou deux fois aux parties extérieures de la génération, cette dame étant mal réglée. Elle fit aussi un long usage des potions huileuses et des bols de camphre avec le beurre de cacao. Le traitement finit par l'usage des laitages et des bouillons de grenouilles, etc.

Cette dame ne fut plus enrouée, sa toux sèche et fréquente disparut, et elle ne rendit plus, par l'expectoration, de concrétions pierreuses. Il y a grande apparence qu'elle auroit

terminé par périr phthisique, si l'on n'avoit détruit en elle cette affection inflammatoire ou phlogistique, comme on le disoit il y a peu d'années après Stahl, qui portoit ses effets de plus en plus sur les voies aériennes.

Lorsque cette disposition à l'inflammation n'existe pas, il faut insister sur l'usage des remèdes apéritifs, fondans, tels que la scille, l'ipécacuanha, le polygala, la serpentaire de Virginie, l'arnica, la digitale, la terre foliée de tartre, la poudre des cloportes à haute dose. Les préparations d'arum, de pulsatille, ont été données avec apparence de succès; on peut comme on l'a déjà dit insister sur l'usage de ces remèdes, tant qu'il n'y a pas trop d'irritation, et surtout aucune disposition à l'inflammation. Car, pour produire quelque effet sur ces concrétions, quel stimulus peut-on employer d'assez efficace, soit qu'on prétende agir d'abord sur les solides des parties ambiantes pour les triturer, ou atténuer; soit qu'on s'imagine agir seulement sur les concrétions? Mais ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il faudroit une grande action pour opérer quelqu'effet utile sur les concrétions, et qu'il en faudroit beaucoup moins sur les parties sensibles et irritables pour faire un mal très-

grave. Aussi suis-je porté à croire qu'on doit, lorsqu'on croit que ces concrétions exsistent, s'occuper à les faire expectorer par des relâchans, lubrifians, calmans, que par des excitans. S'il est des circonstances où l'on pourroit recourir aux préparations mercurielles, c'est lorsque les concrétions pulmonaires sont réunies au vice vénérien.

On m'a assuré qu'on avoit fait rendre des pierres pulmonaires par les vomitifs; mais ce remède peut avoir des suites trop fâcheuses pour que j'ose le conseiller. On pourroit bien, au lieu de l'expectoration des pierres, donner lieu à quelque hémorragie, dont les suites seroient funestes.

Sans doute que quelques succès obtenus des vomitifs dans certains asthmatiques, dans les enfans atteins du *croup* par exemple, ont pu donner lieu à l'idée de faire également vomir ceux qui avoient des concrétions pierreuses dans les poumons; mais il n'y a pas de parité, lorsque ces concrétions sont dans le tissu des poumons même, et non dans les voies bronchiques. Et quand bien même elles y seroient, ne faudroit-il pas considérer, comme on le fait remarquer à l'égard du *croup*, si le sujet ne seroit pas pléthorique

ou disposé à l'inflammation ; et si alors les saignées, les relâchans, les adoucissans ne seroient pas plus propres à faciliter l'expectoration que les vomitifs ? ou, si on pouvoit espérer quelques heureux effets de ceux-ci, s'il ne faudroit pas au préalable faire précéder les autres moyens, adoucissans, relâchans, les saignées principalement, et même les sang-sues sur le cou, par préférence, si les concrétions avoient leur siége dans le larynx ou dans la trachée-artère ?

L'usage des boissons adoucissantes et relâchantes, un peu mucilagineuses, comme l'eau de mauve, de graine de lin, les potions huileuses (1), les loks peuvent être de quelque utilité dans les quintes de toux, occasionnées par la présence de quelques pierres dans les voies aériennes; mais nous nous dispenserons d'entrer dans de plus longs détails sur cet objet.

---

(1) Voyez l'observation II de Morgagni, rapportée ci-dessus, page 481.

ARTICLE IX.

De la Phthisie scorbutique.

OUVERTURES DES CORPS.

OBSERVATION PREMIÈRE.

En 1774, je fus appelé à l'hôtel de la Chine, rue de Richelieu, pour y voir M. de Lesquirot, qui arrivoit de Saint-Domingue; il avoit environ trente ans, sa santé s'étoit soutenue jusque vers l'âge de vingt-huit ans: il éprouva alors un gonflement des gencives, avec un suintement sanguinolent; la langue se tuméfia, et laissa également suinter une humeur sanguinolente; le voile du palais devint violet, et la luette et les amygdales furent très-enflées; les jambes étoient couvertes de taches, d'abord jaunâtres, et ensuite d'une couleur noire qui devint très-foncée. Le malade éprouva un gonflement considérable dans l'hypocondre gauche, ses digestions se dérangèrent, il eut de la difficulté de respirer, des crachemens de

sang. Tel étoit son état lorsqu'il arriva à Paris pour changer d'air et pour y chercher les secours de la médecine. Persuadé que cette phthisie étoit scorbutique, je conseillai au malade les sucs antiscorbutiques les mieux éprouvés. Le malade usa aussi beaucoup de végétaux pour nourriture. On lui mit des sang-sues aux veines hémorroïdales qui étoient très-gonflées ; ce malade paroissoit éprouver quelque adoucissement dans ses maux, lorsqu'il périt tout d'un coup d'une hémoptysie affreuse.

A l'ouverture du corps, la bouche, la langue, le pharynx et la partie supérieure de l'œsophage étoient sanguinolens, tuméfiés et couverts de veines variqueuses. La face intérieure de la trachée-artère étoit aussi très-gonflée et enflammée; les glandes du poumon étoient fort grosses sans être dures ; la substance de ce viscère paroissoit, dans toute son étendue, imbibée d'une sérosité sanguinolente. Les fibres du cœur étoient très-flasques ; la rate étoit aussi grosse qu'un petit melon, et pleine d'un sang dissous et fétide.

Remarques.

J'ai ouvert dans mon amphithéâtre le corps de

plusieurs phthisiques pulmonaires, dont les gencives étoient très-sanguinolentes ; la langue étoit gonflée et tuméfiée ; les amygdales et le voile du palais enflés, et quelquefois leurs corps étoient couverts de taches jaunâtres ou violettes, nullement dépendantes de la putréfaction ; ils avoient le tissu du poumon imbibé, comme une éponge, d'une sérosité sanguinolente, et dans l'intérieur duquel on trouva des clapiers pleins d'un pus rougeâtre, fétide et dissous. Dans ces sujets, presque tous les viscères avoient perdu leur consistance naturelle, surtout les viscères parenchymateux. La rate est ordinairement alors très-gonflée, et pleine d'un sang dissous et noir.

TRAITEMENS HEUREUX.

OBSERVATION (A).

M Bravo, Espagnol, étoit atteint de diverses douleurs dans les membres, principalement dans le bras droit. Il avoit les gencives sanguinolentes, et étoit réduit à un dégré de maigreur excessif, lorsqu'il s'est confié à mes soins dans le mois d'août 1774. Je lui ai conseillé l'usage des antiscorbutiques qui ont opéré de

bons effets; les douleurs ont cessé, et l'embonpoint est revenu. M. Bravo paroissoit jouir de la meilleure santé, lorsqu'il a éprouvé quelques douleurs à la poitrine, qu'il a commencé à respirer avec plus de difficulté, et qu'il a maigri; la fièvre s'est allumée; son visage s'est bouffi, et ses jambes ont été atteintes d'un léger œdème. A ces symptômes s'est joint un crachement d'une humeur puriforme très-abondant, qui avoit été précédé immédiatement du crachement de sang.

Le malade avoit déjà eu, environ un an auparavant, quelques crachemens sanguinolens, mais sans autres suites. Son pouls étoit très-plein, et il éprouvoit de violentes palpitations de cœur. J'ai cru devoir lui faire faire une petite saignée du bras; un cautère a été établi au bras. Les bouillons adoucissans de grenouilles, avec les feuilles de mauve, de poirée, de laitue et d'oseille en plus grande quantité, ont été pris pendant environ six semaines. Le malade a pris, après ces bouillons, du petit-lait clarifié, pendant quinze ou vingt jours, avec un gros de terre foliée de tartre.

Ces remèdes ont été soutenus par un régime modéré. M. Bravo s'est interdit les alimens de la classe des animaux; il a usé des plantes chi-

coracées, du concombre, du melon, des pêches et autres fruits. Avant chaque repas, il prenoit une once de syrop antiscorbutique dans deux ou trois cuillerées d'eau; ses forces se sont un peu réparées. Je lui ai conseillé de monter à cheval, ce qu'il a fait, et de plus en plus, à proportion qu'il le pouvoit, sans trop se fatiguer. Je l'ai soumis à l'usage du lait d'ânesse dans le mois d'octobre, en même temps qu'il prenoit les sucs dépurés des plantes légèrement antiscorbutiques, à la dose de trois onces, une heure après le lait, le matin à jeûn.

Ce traitement a été suivi pendant un mois; et comme il avoit parfaitement réussi, la saison le permettant, je fis prendre à ce malade les sucs antiscorbutiques, le matin, avec le lait d'ânesse, qu il prenoit encore le soir une seconde fois, mais sans sucs antiscorbutiques, en se couchant. Le malade dormoit à merveille; il digéroit parfaitement bien, et reprenoit ses forces à vue d'œil. Cependant ses crachats étoient encore puriformes; mais ils ont pris un meilleur caractère; enfin, ils ont été naturels. La respiration, la voix sont devenues faciles et bonnes. Le malade a été plus gai et plus vigoureux qu'il n'avoit jamais été. Nous avons cru

que, pour se maintenir dans cet état merveilleux de santé, il devoit avoir soin d'entretenir le cautère ouvert; qu'il devoit préférer pendant long-temps les végétaux aux alimens gras, sans les lui interdire entièrement, éviter les ragoûts trop épicés, boire très-peu de vin, point de café; nous lui avons permis l'usage du chocolat, avec très-peu de vanille, le matin pour son déjeûné.

M. Bravo a repris, au printemps et à l'automne suivante, le lait d'ânesse, avec les sucs légèrement antiscorbutiques, et il a terminé par quitter le service de la marine pour entrer dans les troupes de terre, ce qui lui a parfaitement réussi (1).

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) Le scorbut est une maladie très-commune pour les habitans de la mer Septentrionale; les Anglais, les Hollandais, les Suédois, les Danois, les Norwégiens, etc., y sont très-sujets. Les longs voyages sur mer sont une des causes principales du scorbut, parce que les marins mangent presque toujours des viandes salées, fumées, du biscuit; qu'ils boivent une eau malsaine, et parce qu'ils s'exposent à un air humide et froid. La vie sédentaire contribue à affoiblir les forces musculaire et nerveuse, et fait développer dans les humeurs ce degré de corruption qui

OBSERVATION (B).

Madame du Saillant, chanoinesse de Metz, vint à Paris pour me consulter: elle étoit alors âgée d'environ vingt-deux ans; son visage, ses pieds et ses mains étoient enflés; elle ne pouvoit respirer dans son lit, que lorsqu'elle y étoit assise et fléchie sur ses genoux; ses règles etoient un peu dérangées, soit pour leur époque, soit pour leur quantité. Elle avoit une toux continuelle, avec une expectoration

---

est bien connue par les symptômes du scorbut. C'est très-fâcheux que l'état de marin, qui est si important pour le bien de la société, soit en même temps le plus funeste pour l'espèce humaine. Cependant nous sommes bien redevables aux expériences du fameux capitaine Cook, qui a su garantir du scorbut des milliers de marins dans les voyages sur mer les plus longs et les plus désastrueux. Il est suffisamment prouvé que le scorbut, comme le pense M. *Milman* (*Recherches sur l'origine et le siége du scorbut, etc.*, ouvrage traduit de l'anglais par M. Vigarons de Montagnt), n'est pas une maladie inévitable et nécessairement propre à la condition des gens de mer; mais qu'elle provient de la négligence et du mauvais regime. Cet auteur qui a supérieurement traité ce sujet, et qui en a développé

très-abondante, muqueuse et quelquefois parsemée de stries sanguinolentes ; la fièvre étoit continue, avec des redoublemens tous les soirs, qui finissoient les matins par des sueurs copieuses ; ses gencives et ses lèvres étoient très-enflées et très-pâles. Cet état me parut désespéré : cependant, comme il valoit mieux tenter un remède, même incertain, que de ne lui en faire aucun, je crus devoir lui prescrire les extraits amers, sous forme de pillules, avec les sucs dépurés des plantes antiscorbutiques ; ce qui fut fait pendant long-temps ;

---

les causes et indiqué les vrais remèdes appuyés sur l'expérience la plus constante, a rendu un grand bienfait à l'humanité ; son ouvrage intéresse avec raison tous les gouvernemens qui, à cause de la position locale, doivent faire fleurir le commerce maritime. Le scorbut ne règne pas seulement dans les pays mentionnés : il n'y a pas seulement les gens qui entreprennent de longs voyages sur mer qui y soient sujets, mais encore ceux qui habitent des lieux près de la mer, presque submergés, environnés de marais, d'étangs, d'un terrain bas et humide ; il attaque les personnes oisives qui mènent une vie très-sédentaire, qui font abus de poissons salés, etc., de farineux non fermentés, de fromage salé, pourri, et qui sont sujettes aux affections hypocondriaques.

on joignit ensuite à ces remèdes l'usage des martiaux, et avec un tel succès, que la malade fut en état de partir pour sa province, d'où elle revint à Paris, environ un an après, dans la meilleure santé.

Nous passons sous silence plusieurs observations du même genre, pour éviter les répétitions, déjà, peut-être, trop fréquentes dans cet ouvrage.

Remarques sur la phthisie scorbutique.

On observe souvent cette espèce de phthisie, dans les pays humides et marécageux (1). Les

(1) (*Note du traducteur italien.*) La cause la plus fréquente, celle qui dispose le plus au scorbut, dépend du froid et de l'humidité. L'histoire nous en fournit beaucoup d'exemples. On a observé que les maisons humides et froides, influent considérablement sur le développement du scorbut. Lorsque le scorbut fit des ravages sur l'escadre de l'amiral *Anson*, au moment où il doubloit le cap de Horn, il survint une grande tempête. Les vaisseaux étoient de temps en temps couverts d'eau. Des vents très-froids, la pluie et la neige avoient roidi les membres des marins. Au siége d'Azof, où l'armée russe fut tant maltraitée par le scorbut, les soldats étoient exposés à un froid très-rigoureux,

personnes qui ont fait de longs voyages sur mer y sont sujettes: elle survient aussi souvent à ceux qui sont détenus dans les lieux humides, dans les prisons, dans les hôpitaux, et aux personnes qui ont éprouvé des maladies chroniques (1), comme les fièvres inter-

---

à la pluie et à la neige. C'est par ces mêmes causes que, dans le nord et dans les endroits humides et marécageux, cette maladie est souvent endémique. Plusieurs médecins célèbres ont affirmé que le scorbut a été non seulement connu, mais encore décrit par les anciens; pour cela il suffit de lire les ouvrages d'Hippocrate, de Paul d'Egine, d'Avicenne, etc. Strabon nous apprend que l'armée romaine, envoyée en Arabie sous les ordres d'Aulus Gallus, sous le règne d'Auguste, ayant beaucoup souffert des fatigues excessives faites dans des lieux marécageux, et d'un long voyage sur mer, fut attaquée d'un vrai scorbut.

(1) (*Note du traducteur italien.*) Boerhave, aph. de cognos. et cur. morb. 1150, pense que ceux qui ont été affectés de mélancolie, de manie, d'hystérisme, de maux lents, et ceux qui ont abusé du quinquina, sont sujets au scorbut. Bien que l'illustre M. *Thouvenel* ait grande raison de déclamer contre l'abus qu'on fait généralement en Italie du quinquina, en le prescrivant à forte dose dans des cas où il ne convient en aucune manière, je ne vois pas comment ce remède puisse causer le scorbut, d'autant plus qu'il n'y a pas

mittentes, et autres maladies longues qui oc-

---

d'observations exactes et solides pour appuyer cette assertion. Voyez son ouvrage *sur le climat de l'Italie, considéré sous ses rapports physiques, météorologiques et médicinaux*, tom. I, part. I, pag. 295. La tristesse et les maladies de l'ame développent rapidement les dispositions au scorbut. C'est là la raison pour laquelle les marins qui sont contraints par la force au service, et les habitans d'une ville assiégée, y sont ordinairement beaucoup sujets. L'auteur du voyage de l'amiral Anson remarqua que, lorsqu'un accident sinistre décourageoit les marins et diminuoit l'espérance d'arriver sains et saufs dans leur pays, ils étoient frappés d'une langueur et d'une foiblesse extrêmes, qui hâtoient la mort de ceux qui étoient malades. C'est à l'épuisement des forces de ses équipages, par le travail continuel des pompes, et à l'épouvante que leur dut causer la terrible perspective d'un voyage qu'ils devoient faire sur des vaisseaux qui étoient dans un mauvais état, et qui faisoient eau de toute part, qu'est due leur rechute dans le scorbut, dans le climat tempéré des côtes du Mexique, où les équipages étoient abondamment pourvus d'eau et d'alimens frais. M. *Vandermye* nous a donné des observations curieuses autant que variées sur l'effet des passions dans le scorbut, au fameux siége de Breda. Les mauvaises nouvelles augmentoient prodigieusement le nombre des victimes de cette maladie, mais au contraire les relations favorables en arrêtoient les progrès. Nous savons quelle

casionnent une dégénérescence dans les humeurs (1).

Ordinairement, avant que cette espèce de phthisie s'annonce par des signes caractéristiques, on a reconnu, dans le sujet malade, l'affection scorbutique par des taches échimosées en diverses parties du corps, et principalement aux jambes, par le gonflement des gencives, de la langue, du voile du palais, etc., d'où s'écoule souvent du sang, que les malades rendent avec la salive par l'expuition.

La bouffissure, même aux extrémités et au visage, précède ordinairement les symptômes de cette espèce de phthisie pulmonaire. Ces personnes éprouvent aussi des lassitudes extrêmes avant d'avoir sensiblement maigri; les-

---

influence constante ont les affections de l'ame sur le progrès et le développement du plus terrible des maux, la peste. Beaucoup d'écrivains qui en ont traité, nous le prouvent suffisamment, sans expliquer théoriquement la manière et l'action de l'influence des passions sur l'état physique, et surtout sur le système nerveux et musculaire.

(1) Voyez le Traité de Lind sur le scorbut, où il est question de la phthisie scorbutique. M *Murrhy* en recommande la lecture avec raison.

quelles ne surviennent pas d'une manière si marquée dans celles qui éprouvent d'autres phthisies, lors même qu'elles sont dans le plus affreux marasme.

La toux est aussi moins violente et n'est pas continue, quoiqu'elle soit très-fréquente et par quintes; mais les malades éprouvent ordinairement une oppression et une difficulté de respirer si considérables, qu'ils ne peuvent rester dans leur lit sans se relever plusieurs fois, et même en sursaut: s'ils crachent le sang, c'est sans effort et sans des quintes de toux qui en précèdent l'expectoration: le sang est ordinairement fluide; et comme alors les malades ont souvent les amygdales, les gencives, la langue très-enflées, et que le sang en suinte quelquefois visiblement, ils aiment à croire qu'il provient de ces parties, lors même qu'il vient aussi du poumon; ils induiroient le médecin en erreur, s'il s'en rapportoit à ce qu'ils lui disent.

En même temps les malades rendent, par l'expectoration, une grande quantité de matière muqueuse, d'un gris plus ou moins obscur, plus ou moins liquide, parsemé quelquefois de stries sanguinolentes; leur pouls est en général plus foible, moins inflammatoire, ce

qui ralentit peut-être la marche de cette espèce de phthisie, l'une de celles qui durent le plus long-temps (1).

Sans doute que cette espèce de phthisie peut survenir à diverses personnes, si elles vivent de la même manière, ou dans le même lieu; mais elle ne se propage pas dans les familles, comme celle qui est scrofuleuse; on devroit même croire que, lorsque cela a eu lieu, la phthisie pulmonaire étoit de cette nature, plutôt que de toute autre. Morton dit avoir vu quatre personnes d'une même famille, le père et trois fils, périr d'une phtihsie scorbutique; mais il observe que le père avoit d'abord éprouvé une affection catarrhale et asthmatique, et même une légère péripneumonie, ce qui peut faire croire que la phthisie qui est survenue en lui n'étoit point scorbutique; et quant aux fils, Morton observe qu'ils ont abusé de liqueurs spiritueuses, et qu'ils sont morts d'une phthisie aiguë, par cooséquent point scorbutique, mais plutôt scrofuleuse, celle qui se propage ordinairement dans les familles.

---

(1) Voyez plus bas nos observations sur la durée de plusieurs espèces de phthisie pulmonaire.

On trouve ordinairement dans la poitrine de ceux qui sont morts de la phthisie scorbutique, de l'eau épanchée en plus ou moins grande quantité; elle est aussi souvent compliquée de l'hydropisie du péricarde. Le poumon est gonflé, mollasse, et imbu d'une sérosité sanguinolente; et s'il est atteint d'érosion, il ne l'est pas d'une manière si complète que dans la plupart des autres phthisies; on y découvre plutôt une humeur sanguine qui découle de sa substance, quand on l'incise ou quand on la comprime (1), que de véritables

(1) (*Note du traducteur italien.*) Plusieurs auteurs ont cru que le sang des scorbutiques n'est pas capable de se coaguler; mais, comme l'observe *Milman*, dans l'ouvrage cité pag. 47 et suiv., on a trouvé dans ceux qui sont morts du scorbut au dernier degré, les oreillettes du cœur gonflées, dilatées et remplies d'un sang épaissi. *Poupart* rapporte, dit-il, beaucoup de cas de cette nature, dans lesquels la coagulation étoit si remarquable, que le sang extravasé dans le tissu cellulaire des muscles, les avoit rendus aussi durs que du bois. Le docteur *Lind* a saigné ou fait saigner en divers temps cent scorbutiques, et il a trouvé que la partie séreuse du sang étoit bien séparée de la masse rouge coagulée. Celle-ci, au dernier période de la maladie, étoit figée et compacte. Le docteur *Roupe* confirme

foyers de suppuration ; on n'y trouve pas non plus des indurations scrofuleuses, comme dans les phthisies de naissance.

Les muscles des diverses parties du corps ont une texture lâche, et le cœur surtout est ramolli : la substance du cerveau est ordinairement imbibée de sérosité ; souvent les os du palais et la mâchoire inférieure sont extrêmement mous, et l'on en extrait les dents avec une facilité extrême, si elles ne sont déjà tom-

---

cette observation, et ajoute que le coagulum est plus tenace au dernier degré de cette maladie qu'à son développement. Je suis donc porté à soutenir, dit Milman, d'après ce caractère distinctif du coagulum, adopté par Haller, que le sang des scorbutiques n'est pas en état de putridité. Le docteur Lind, toujours appuyé sur l'expérience, nous assure que le sang des scorbutiques, gardé à la même température, ne se corrompt pas plus vite que celui des personnes en bonne santé. Il résulte des observations que le sang des scorbutiques n'a aucune qualité particulière et définissable, par laquelle on puisse distinguer la propre nature de cette maladie. Il semble suffisamment prouvé que l'épanchement sanguin, le changement de couleur, les taches, etc., dépendent d'une mollesse remarquable de la fibre, suite inévitable de la diminution de l'énergie vitale. La foiblesse de la fibre musculaire

bées pendant la maladie: elles sont noires, gonflées, raboteuses; ce qui n'a pas lieu dans la phthisie scrofuleuse, dans laquelle les dents deviennent souvent blanches et comme transparentes.

Ces observations sont le résultat de plusieurs ouvertures de corps que nous avons faites. Voyez-en, d'ailleurs, les preuves ci-dessus, dans quelques-unes de nos observations sur la phthisie d'origine.

---

est telle dans chaque partie du corps, qu'en la touchant avec un peu de force, on y occasionne une rupture, et une solution de continuité qui laisse échapper le fluide. Le seul poids du fluide suffit quelquefois pour produire ce phénomène; c'est de là que dépendent ces hémorragies fréquentes qui sont fatales dans un degré plus avancé de la maladie. Cette mollesse et cette diminution de cohésion entre les parties des fibres, se manifestent particulièrement aux gencives, dont la texture devient lâche, leur adhérence aux dents se détruit, et les dents restent déchaussées. M. Milman a prouvé par de fortes raisons et des faits solides, que les idées de l'immortel Boerhaave sur les qualités du sang dans le scorbut, sont absolument sans fondement. Boerhaave imagina sur ce sujet des hypothèses pour expliquer les douleurs, les érosions, etc., en faisant toujours valoir son système favori des acrimonies.

Le premier des remèdes dans la phthisie scorbutique, est le changement d'air : il faut que le malade quitte le climat humide, pour passer dans un lieu sec. J'ai vu des personnes qui éprouvoient les premiers symptômes de la phthisie scorbutique, après de longs voyages sur mer, se rétablir bientôt après leur arrivée en France. J'ai vu des Anglais, des Hollandais, et des malades d'autres contrées húmides, se trouver parfaitement bien d'un voyage dans nos provinces méridionales, ou en Italie.

Il n'en est pas de même de ceux qui sont affectés des premiers symptômes de la phthisie scrofuleuse : ils se trouvent beaucoup mieux de l'air maritime que les autres ; et même retirent-ils presque toujours un grand avantage des voyages sur mer, comme nous l'avons prouvé précédemment (1). On voit par-là que tous les phthisiques ne se trouvent pas également bien des voyages ni du même air, et qu'il est par conséquent essentiel de leur conseiller celui qui leur est convenable ; et

---

(1) *In mari gestatio fieri : poterit atque ibi vitam deget, cum ulceribus enim quiddam siccum marina sulsugo communicat.* ARETAEUS CAPP. *de causis et signis diuturn. morb. de curatione phthisis, lib. I, cap. VIII*, pag. 126, édit. *Boerhaave, cum comm. petri petit.*

certainement c'est-là le point le plus utile de leur traitement ; l'air naturel qu'on respire constamment n'est-il pas préférable aux airs factices qu'on ne respire que quelques instans? et encore n'est-il pas prouvé que ces airs soient jamais, je ne dis pas plus, mais même aussi efficaces que le meilleur air de l'atmosphère, dans un climat tempéré, et dans un lieu bien exposé?

Dans cette espèce de phthisie, les remèdes antiscorbutiques sont très-indiqués ; mais il faut les administrer avec les précautions convenables : les malades doivent en user long-temps ; et il ne leur faut donner d'abord que les plus doux, pour parvenir ensuite à de plus actifs. Je me suis fort bien trouvé des extraits amers des plantes, tels que ceux d'énula campana, de fumeterre, de trèfle d'eau (trifolii fibrini), avec la terre foliée de tartre : on prenoit un gros ou un gros et demi de chacun de ces ingrédiens qu'on mêloit ensemble, et qu'on divisoit ensuite en trois parties. Le malade prenoit la première prise le matin à jeûn, la seconde vers une heure, et la troisième le soir en se couchant. Sur chacune de ces prises, le malade prenoit encore deux onces de sucs dépurés, extraits par parties

égales, du trèfle d'eau, du cresson de fontaine et du cerfeuil de becabunga, s'il n'y avoit pas trop d'irritation. S'il survenoit dans le pouls un peu trop d'activité, on diminuoit les sucs de moitié, ou on supprimoit le bécabungua, ou on faisoit entièrement cesser leur usage.

Quelquefois on suppléoit aux sucs antiscorbutiques, par l'usage du vin, ou du syrop antiscorbutique, qui est plus doux; car quelquefois il faut éviter les remèdes, même ceux qui paroissent indiqués, s'ils sont trop actifs: relativement à l'état du malade, il ne faut jamais le perdre de vue dans la prescription des remèdes, quelques célèbres qu'ils aient été dans une maladie en général. Il faut surtout s'enquérir pour les prescrire si le cas où ils ont réussi, est réellement le même où se trouve le sujet que l'on traite.

C'est contre cette espèce de phthisie, qu'on donne quelquefois avec succès les infusions de bourgeons de sapin de Russie, et celle des plantes diaphorétiques, avec un peu d'hydromel et d'oxymel.

Le régime végétal réussit souvent aussi parfaitement. J'ai souvent opposé aux crachemens et expuitions de sang, les boissons légèrement acidulées avec l'acide vitriolique dulcifié, ou

avec les acides végétaux, de vinaigre, de limon, qu'on peut aussi prescrire dans l'intervalle de ces boissons acidulées d'oseille; dans ces circonstances, les acides très-mitigés conviennent à merveille, tandis que les loks et les gargarismes émolliens, adoucissent, rafraîchissent la bouche et l'arrière-bouche.

Les préparations martiales, dont Morton, Sauvages et d'autres ont célébré l'efficacité dans la phthisie en général, ne nous ont pas paru aussi recommandables dans celle qui dépend, ou qui est compliquée avec le vice scorbutique : cependant il est des cas où l'on sort, pour ainsi dire, des règles. J'ai donné avec succès la limaille de fer bien porphyrisée; les eaux minérales martiales ont été très-efficaces à des femmes qui avoient des dispositions à la phthisie scorbutique, et dont les règles étoient supprimées; mais il faut bien prendre garde de ne point conseiller de pareils remèdes aux phthisiques chez lesquels il y a une trop grande pléthore dans les vaisseaux sanguins du poumon; ils sont alors funestes (1).

Dans la phthisie scorbutique, les vésicatoires ne conviennent pas ordinairement. L'application continue des cantharides sur la peau, dont

(1) Voyez l'article de la phthisie pléthorique.

le sel volatil pénètre dans la masse des humeurs, produit en elles une dissolution ultérieure ; alors, s'il est absolument nécessaire d'un exutoire, il faut recourir à un cautère (1).

On ne doit compter sur l'efficacité des remèdes, que lorsqu'ils sont administrés dès que la maladie s'annonce par ses premiers symptômes ; mais lorsque la phthisie est avancée, ils sont alors, non seulement sans efficacité, mais même dangereux ; ils accélèrent la marche de la maladie en donnant de l'activité aux humeurs, et en augmentant la sensibilité des nerfs (2) : ce ne sont plus que des adou-

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) On peut lire à ce sujet l'ouvrage de M. Milman ; l'auteur y traite à merveille de cette dissolution humorale dans les scorbutiques ; dissolution qui a été adoptée, ou crainte par quelques médecins sans être fondés sur des observations solides, ou sur un principe fondamental de pathologie.

(2) (*Note du traducteur allemand.*) Cette explication pourroit ne plus contenter aujourd'hui les pathologistes modernes.

(*Réponse de l'auteur.*) Si cette explication ne satisfait pas ces nouveaux pathologistes, le résultat de ma pratique est conforme à celle des bons praticiens. Or, la vraie pathologie pour les médecins n'est jamais que celle qui conduit à une bonne pratique ; bien plus, celle-ci étant connue, il faut, à son tour, y accommoder la pathologie elle-même ; tout autre plan seroit nécessairement vicieux.

cissans, des calmans, des restaurans ou des remèdes prophilactiques qui peuvent être employés (1).

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) Les fruits et les légumes sont très-avantageux dans la cure du scorbut. Quant aux fruits, le citron et l'orange sont très-efficaces. Il y a quelque temps, que je guéris parfaitement une jeune femme, attaquée de tous les symptômes d'un scorbut avancé, en lui faisant prendre copieusement du suc d'orange, et en lui faisant manger de l'oseille cuite; elle suivit plusieurs mois ce régime. On ne peut assez recommander l'usage des végétaux et des vins légèrement acides; j'en ai vu plusieurs fois de bons effets. Le célèbre Lind prescrivoit à ses malades les sucs d'orange et de citron, mêlés à du vin et du sucre, dans la proportion de quatre onces des premiers, sur une pinte de vin et deux onces de sucre. Il trouva que ce mélange étoit diurétique et sudorifique. Le cochlearia et le cresson de fontaine sont aussi quelquefois très-efficaces. On a encore vanté le quinquina comme un excellent remède, quoique *Cullen* semble peu estimer son activité. Je l'ai employé dans plusieurs cas, et particulièrement en décoction mêlée avec du lait, chez une femme âgée de trente-cinq ans, laquelle avoit depuis long-temps des taches scorbutiques aux pieds, des saignemens des lèvres par suite de la plus légère compression, et des douleurs universelles accompagnées d'une foiblesse générale et d'une fièvre lente; et je puis assurer qu'elle se rétablit. Il est bien probable, dit Cullen, que toute espèce de lait peut guérir cette

maladie. Le célèbre *Hoffman* vante les eaux minérales comme un excellent remède dans quelques cas, entre autres les eaux de Caroline et de Seltzer ; mais il pense que les eaux minérales sont plus efficaces, lorsqu'elles contiennent un principe ferrugineux comme celles de la source de Lanchstatd, près Hall. Nous avons les eaux acidulées de Recovaro, qui, seules unies avec du lait, peuvent satisfaire notre attente. M. Milman suppose que les bons effets des plantes alkalines et aromatiques, dans la cure du scorbut, ne dépendent pas de leurs propriétés antiseptiques (elles ne contiennent qu'une très-petite quantité de principe acide), mais de leurs qualités pénétrantes et échauffantes, qui excitent la transpiration à la superficie du corps ; et de leurs vertus diurétiques qui déterminent un flux abondant d'urine. C'est précisément par ces propriétés, comme il l'observe, qu'une gousse d'ail prise le matin, est un excellent préservatif contre le scorbut. Ces substances pénétrantes, échauffantes, possèdent, dit-il, par leur stimulus une qualité tonique; ainsi que le quinquina, elles font en quelque manière contracter les fibres, et renforcent les vaisseaux, d'où l'on voit que les moyens employés pour la guérison du scorbut, confirment la doctrine que cet auteur établit sur cette maladie. Tous ces moyens sont, ajoute-t-il, page 165, ou des substances qui agissent seulement sur les solides, comme nutritives, ou des remèdes dont l'effet porte sur les fibres motrices, et de sorte que ces remèdes agissent comme diurétiques, sudorifiques, stimulans ou toniques.

ARTICLE X.

De la Phthisie vénérienne.

OUVERTURES DES CORPS.

OBSERVATION PREMIÈRE.

Un jeune homme de dix-huit ans, qui étoit infecté de la vérole, tomba dans la fièvre lente avec une toux opiniâtre. Après avoir subi le traitement des frictions, il maigrit, et il éprouvoit déjà un commencement de marasme, lorsqu'il eut une oppression considérable de poitrine, avec une extrême difficulté de respirer; les sueurs colliquatives furent les avant coureurs de la mort.

Les poumons étoient obstrués, tuberculeux, et plongés dans une liqueur fétide, dont les cavités de la poitrine étoient remplies. Le thymus étoit affecté de putréfaction, ainsi que les parties voisines, et principalement l'œso-

phage. (*Lieutaud, anat. médic.*, lib. II, sect. V, obs. 766.)

Cet auteur rapporte encore l'histoire d'un phthisique, dans lequel il trouva les mêmes altérations dans le thymus, dans les parties voisines et dans les poumons (*Ibïdem*, obs. 767).

On trouvera dans le même ouvrage beaucoup d'autres exemples de suppuration du poumon à la suite de la vérole, que nous passons sous silence.

OBSERVATION II.

M. Schmiedel, Hollandais, âgé d'environ trente ans, logé rue du Mail, paroissoit jouir de la meilleure santé, lorsqu'il lui survint une tumeur dans la région iliaque droite, près de l'épine antérieure et supérieure des os ileum. Cette tumeur grossit en peu de temps, et devint très-douleureuse ; la fièvre s'alluma et fut très-vive pendant cinq jours ; il n'y avoit chez ce malade aucun gonflement dans les glandes inguinales ; ni aucune marque aux parties de la génération, de virus vénérien.

Le malade assuroit n'avoir couru aucun risque pour le contracter, bien plus qu'il n'avoit jamais eu commerce avec aucune femme.

Cependant on le fit baigner deux fois par jour; on lui couvrit, dans l'intervalle des bains, la tumeur avec un cataplasme de farines émollientes. On le saigna deux fois du bras; il fit un grand usage de boissons adoucissantes et légèrement rafraîchissantes; la tumeur se ramollit, elle suppura, et elle fournit un pus verdâtre très-abondant : le malade parut revenir à la santé. Cependant, me défiant toujours qu'il existoit en lui un virus vénérien, je lui conseillai de recourir aux frictions mercurielles, à quoi il ne voulut jamais consentir; et par un entêtement inconcevable, il assura toujours ne pouvoir avoir en lui aucun vice vénérien. Deux mois après, il lui survint un gonflement à la glande maxillaire droite, un autre gonflement aux glandes axillaires du même côté; ces glandes se tuméfièrent de plus en plus; le malade fut pansé par M. Côme d'Angerville, pour lors gagnant maîtrise à l'Hôtel-Dieu. Ces glandes suppurèrent, mais la fièvre devint continue, et prit le caractère de la fièvre lente; le malade maigrit, la toux s'y joignit et devint très-violente; il eut des sueurs nocturnes, avec le dévoiement colliquatif, les pieds et les mains s'enflèrent : enfin le malade étoit prêt à rendre le dernier soupir,

lorsqu'il nous avoua qu'il avoit eu une gonorrhée, qu'il avoit arrêtée par une injection que lui avoit conseillée un charlatan (1).

J'assistai à l'ouverture du corps, qui fut faite par M. Côme d'Angerville ; toutes les glandes du mésentère étoient très-gonflées et dures, les axillaires engorgées ; celles du poumon étoient aussi affectées, plusieurs même étoient en suppuration ; il y avoit un épanchement considérable dans la cavité droite de la poitrine : on découvrit deux petites exostoses au tibia droit, et une autre au sternum ; deux vertèbres dorsales étoient très-ramollies (2).

---

(1) (*Note du traducteur allemand.*) Nonobstant cet aveu, et les tuméfactions des glandes qui ont eu lieu, il est néanmoins encore très douteux si cette phthisie pulmonaire tiroit son origine de cause vénérienne ou non.

(*Réponse de l'auteur.*) Les exostoses au tibia droit et au sternum, réunies aux congestions lymphatiques, des glandes maxillaires et axillaires après la suppression d'une gonorrhée, n'étoient-elles pas vénériennes?... M. Murhy est bien peu disposé à adopter nos opinions.

(2) (*Note du trad. ital.*) On ne peut nier que la honte qu'ont quelques malades, d'avouer qu'ils ont une maladie vénérienne, ne soit souvent une des principales causes qui font que plusieurs sont victimes

OBSERVATION III.

J'ai ouvert le corps de deux enfans nés de parens infectés de virus vénérien, et qui sont morts après avoir éprouvé tous les symptômes de la phthisie pulmonaire. L'un de ces enfans,

---

de cette maladie. On ne peut nier que la vérole attaque quelquefois certains individus, quoiqu'elle n'ait pas été précédée des symptômes primitifs ordinaires; c'est-à-dire, de chancres, de gonorrhée, etc. M. Fabre, Traité des maladies vénériennes, le prouve par des faits. « La plupart des praticiens ont toujours nié, dit-il, la » possibilité du phénomène; mais *Petit* s'est toujours » prononcé pour l'affirmative ». En effet, les exemples qu'il rapporte de Petit, et ses propres observations, ne nous laissent aucun doute sur l'existence de la vérole, qu'on appelle d'*emblée*. J'ai vu entre autres un homme robuste, qui n'avoit jamais été sujet aux symptômes vénériens primitifs, lequel eut une exostose au sternum, dont il fut heureusement guéri par les frictions mercurielles. Cela est aussi confirmé par l'autorité de *Van-Swieten*, qui dit: *Miasma venereum fervidissima verbi gratia venere, actuosum redditum posse comunicari corpori absque ulla laesione sensibili partium genitalium, per quas lues contrahitur.* Cette assertion, fondée sur l'expérience, infirme l'opinion contraire de Boerhaave et de quelques autres. J'ai connu un jeune

mort à l'âge de cinq ans, n'avoit eu aucun symptôme apparent de vice vénérien. On trouva divers corps glanduleux dans ses poumons, qui étoient rongés et détruits par la suppuration ; les glandes du mésentère étoient à peu près dans l'état naturel.

---

homme très-porté aux plaisirs vénériens, qui couchoit avec des femmes publiques les plus infectées, sans jamais avoir eu de chancres, de gonorrhées, ou autres symptômes de cette maladie. Les femmes, avec lesquelles il avoit eu commerce, infectèrent horriblement tous ses amis. Ce jeune homme fut attaqué d'une éruption pustuleuse universelle, qui paroissoit tous les ans au printemps et à l'automne, laquelle résista aux remèdes ordinaires, et ne céda qu'à l'usage des décoctions de salsepareille, de gayac, des bains et des frictions mercurielles. J'ai vu, il n'y a pas long-temps, un cas semblable. Le jugement de M. *Portal* fut bien juste dans le cas rapporté plus haut, en caractérisant pour une maladie vénérienne celle dont ce M. hollandais étoit affecté, malgré qu'il l'eût nié jusqu'aux derniers momens de sa vie. Ce n'est pas étonnant qu'ayant arrêté une gonorrhée, il ait eu des tumeurs, des engorgemens aux glandes, et qu'enfin il ait succombé. Les effets des gonorrhées arrêtées imprudemment sont bien connus, et il n'y a pas de praticien qui n'en voie tous les jours.

Dans le corps de l'autre enfant, mort vers l'âge de trois ans, on découvrit extérieurement de véritables pustules vénériennes. Les glandes du cou étoient gonflées; celles du mésentère, des aines et des aisselles étoient obstruées et pleines d'une humeur blanchâtre, et de la consistance de la bouillie : le poumon droit étoit presque entièrement détruit par la suppuration : il y avoit quelques abcès dans le lobe supérieur du poumon gauche, et le reste de la substance des deux lobes inférieurs étoit dure, et endurcie comme du cuir racorni : l'artère pulmonaire et les cavités du cœur droites étoient très-dilatées, et la substance musculaire des ventricules étoit singulièrement ramollie.

Quelques traitemens heureux, et remarques sur la phthisie vénérienne.

Morton dit (1) qu'il est moins surpris que la phthisie survienne à la maladie vénérienne, qu'il ne l'est de voir cette maladie exister long-temps sans phthisie (2); tant il est persuadé

---

(1) *De phthisi à lue venerea*, *lib.* 3, *cap. VII.*

(2) (*Note du traducteur italien.*) Les effets du virus vénérien doivent être considérés dans les enfans qui

que les poumons sont susceptibles d'être altérés par le vice vénérien. En effet, le tissu de

---

en sont infectés dans le sein de leur mère. Lorsque le père et la mère ont la vérole, il arrive quelquefois que les enfans en sont infectés au moment qu'ils meurent dans la matrice, ou il arrive qu'ils viennent au monde couverts d'ulcères. Dans quelques-uns la maladie se développe peu de temps après la naissance; dans d'autres, elle se manifeste à la première dentition, ou lorsqu'on les sèvre, et quelquefois plus tard. Enfin la maladie, dans les enfans, ou se présente dès le commencement avec les symptômes qui lui sont propres, ou elle dégénère en une autre maladie, comme les écrouelles, les rachitis, le scorbut, etc.

On a agité la question de savoir, si une personne ayant apporté la vérole en naissant, le germe de cette maladie peut rester caché pendant toute sa jeunesse, et se déclarer après par elle-même et avec son caractère, dans un âge plus avancé; et si cette personne peut communiquer par contagion la maladie à une autre personne, sans qu'elle l'ait contractée après sa naissance. Il y a des écrivains qui ont soutenu l'affirmative, mais la plupart des praticiens ont toujours été d'une opinion contraire : et vraiment, il est bien rare que le virus conserve son propre caractère, lorsqu'il passe du père et de la mère aux enfans. Cela n'arrive que dans le cas où une mère est attaquée, dans sa grossesse, par les symptômes vénériens récens, bien marqués et violens, comme les ulcères de mau-

ce viscère est pourvu de tant de vaisseaux et d'un si grand nombre de glandes lymphatiques,

---

vaise nature, les pustules, les chancres, les exostoses, etc.; alors le virus qui est extrêmement exalté, fait une impression si vive sur le fœtus, qu'il meurt dans la matrice, ou il vient au monde avec les symptômes manifestes de la vérole; mais dans les autres cas, l'enfant naît sain en apparence, comme je l'ai vu, il y a quelque temps, dans deux enfans dont les mères étoient affectées de gonorrhée. Si le germe de la maladie, que les enfans apportent en naissant, se développe après et se manifeste, cela n'arrive qu'avec des symptômes étrangers à la vérole, comme l'observe fort bien M. *Fabre*; et en supposant que ces enfans évitent, dans leur jeunesse, ces maladies, et qu'ils en soient affectés vers la fin de leur vie, l'expérience prouve qu'ils ne communiquent jamais la vérole. On observe seulement que leur individu a dégénéré, et que de génération en génération leurs descendans sont de plus en plus foibles et délicats : c'est pour cette raison, dit M. Fabre, que dans les familles, dans les villes, et même dans les nations entières, chez lesquelles la vérole est commune et héréditaire, on observe une dégradation sensible de l'espèce humaine (*a*).

(*a*) On pourra, à l'appui de cette opinion, consulter le Mémoire sur les maladies héréditaires, lu à l'Institut par l'auteur de cet ouvrage.

qu'il paroît étonnant que la lymphe puisse être long-temps altérée par le vice vénérien, dans les glandes inguinales, et dans celles des parties de la génération, sans que l'altération se communique au poumon; c'est cependant ce que l'expérience journalière confirme. La maladie vénérienne est d'abord locale : il est des sujets qui en sont très-long-temps infectés, sans que leur poitrine s'en ressente (1); mais aussi il y en a d'autres chez lesquels le vice vénérien affecte bientôt la poitrine, et il paroît que c'est dans ceux qui ont quelque disposition à la phthisie, comme Fernel et d'autres célèbres médecins l'ont déjà remarqué. J'en ai vu qui ont toussé peu de jours après avoir contracté la maladie vénérienne; bientôt la toux a augmenté, ils ont maigri, et ils ont éprouvé successivement les divers symptômes de la phthisie confirmée, dont ils sont morts (2).

---

(1) *Certe ad luem illam non rarò phthisim tandem se adjungere, tum medicinam, tum anatomen exercentes non ignorant. Morgagni, epis.* XXII, *art.* II.

(2) (*Note du traducteur ital.*) J'en ai vu des exemples bien terribles. Un jeune homme de vingt-deux ans eut un chancre qu'il négligea; peu de temps après

J'ai observé cette fâcheuse terminaison dans deux hommes maigres de constitution, dont l'un étoit âgé d'environ trente ans, et l'autre d'environ cinquante; chez eux la maladie vénérienne ne s'étoit déclarée que par des chancres assez légers autour du gland; ils en

---

il fut attaqué d'une goutte vénérienne, accompagnée d'une fièvre lente; les frictions mercurielles, les décoctions antivénériennes, les bains furent tout à fait inutiles, et il termina par une phthisie pulmonaire. Il étoit d'une constitution délicate. Une gonorrhée arrêtée, ou un bubon négligé ou mal guéri, ou un chancre, etc., peut occasionner une consomption, non seulement chez les personnes d'un tempérament délicat et prédisposé à la consomption, mais encore dans les plus robustes. En 1792, G. D. P., âgé de vingt-sept ans, d'un tempérament robuste, et ayant la poitrine bien conformée, eut un bubon vénérien qu'il négligea pendant quelque temps. Celui-ci s'ouvrit de lui-même, et peu après il fut affecté d'une maladie de poitrine avec des douleurs nocturnes dans les os; tous les remèdes furent sans effet; le malade mourut dans l'espace d'environ deux mois. Il est inutile de citer d'autres observations, qui sont très-communes dans la pratique. On ne peut nier que les effets des chancres ne soient ordinairement beaucoup plus terribles que ceux de la gonorrhée et du bubon.

négligèrent le traitement environ un mois, et ils devinrent phthisiques, avant d'avoir encore pris aucun remède antivénérien. J'ai aussi vu une jeune femme d'une constitution assez forte, qui devint phthisique, après avoir long-temps éprouvé un très-grand mal de gorge, mais sans affection vénérienne apparente aux parties génitales. Elle avoit même vécu avec un homme qui n'avoit point contracté le vice vénérien : cependant le voile du palais s'ulcère, les os palatins furent atteints de carie, et rongés, au point qu'il y eut une ouverture de communication entre la bouche et les narines : on arrêta les progrès de ce mal par frictions mercurielles, mais la malade continua de tousser : elle maigrit de plus en plus ; l'expectoration devint abondante, muqueuse d'abord, ensuite puriforme et avec des stries de sang : la fièvre devint continue, redoublant tous les soirs ; les sueurs nocturnes furent abondantes, la diarrhée survint, et elle périt (1).

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) Pour être convaincu des effets pernicieux que les chancres occasionnent bien des fois, il suffit de réfléchir que leur

Cette phthisie étoit sans doute vénérienne, quoique le vice ne se fût pas démontré aux parties de la génération. L'effet du mercure, qui avoit arrêté l'ulcération des parties molles et la carie des os de la bouche, le prouveroit, si d'ailleurs on n'avoit tant d'autres exemples qui prouvent que la maladie vénérienne peut occasionner diverses altérations dans le corps, sans

---

virus est si subtil et pénétrant, qu'il détermine, non seulement un escarre gangréneux au gland et au prépuce, mais encore la mortification à l'intérieur de la verge, qui se putréfie et se détache du corps cinq ou six jours après quelquefois qu'elle a été couverte d'un de ces chancres, qui ne sont pas comparables à ceux que les chirurgiens appellent benins. Les benins, comme on le sait, sont superficiels, petits, peu douloureux, et, étant bien traités, ils guérissent en peu de temps. Quoique le virus qui cause les chancres ne soit pas divers de celui de la gonorrhée, comme *Hunter* particulièrement l'a prouvé, *Traité des Maladies Vénériennes*, traduit de l'Anglais, par M. *Audiberti*, Paris, 1787, pag. 16 et suiv.; cependant à cause de la disposition de l'individu, ou de la partie affectée, ou de la suppuration différente des deux maladies, il arrive que la vérole succède presque toujours aux chancres, tandis qu'elle est rarement la suite d'une gonorrhée. Dans celle-ci, le virus est fixé dans les

se montrer par ses signes ordinaires dans les parties de la génération (1) ; mais de tous les maux vénériens de ce genre, ceux qui ont leur siége dans la gorge sont les plus communs, et la phthisie pulmonaire peut bien en être la suite.

D'une autre part, le vice vénérien, soit qu'il affecte les parties génitales et les glandes in-

---

parties glanduleuses, où il n'a presque pas de communication avec les autres humeurs qui circulent dans le corps; au lieu que dans les chancres, la communication est plus facile par les vaisseaux ouverts à leur superficie, lesquels peuvent facilement transmettre le virus à la masse du sang. Dans la gonorrhée, la suppuration abondante et non-interrompue retient le virus au dehors; tandis que, dans les chancres, la suppuration est trop peu considérable, et d'un caractère trop mauvais, pour espérer que le malade soit garanti de l'infection de la masse humorale. Je conviendrai toujours, d'après mes propres observations, avec MM. *Fabre* et *Hunter*, que les chancres vénériens, lorsqu'ils sont opiniâtres et d'une nature maligne, doivent se traiter par les mercuriaux pris intérieurement ou par les frictions, afin de prévenir les terribles effets qui peuvent en résulter.

(1) On en trouvera des preuves dans nos considérations sur les maladies héréditaires ou de famille.

guinales, soit qu'il ne les affecte pas, agit si fréquemment sur les glandes lymphatiques du mésentère, sur celles de la bouche, du cou, des aisselles, qu'il ne doit pas paroître extraordinaire qu'il agisse aussi sur les glandes lymphatiques du poumon, et qu'il termine par donner lieu à la phthisie pulmonaire.

On n'est point surpris de voir cette maladie succéder à la vérole, lorsque celle-ci s'est manifestée par ses symptômes; mais ne peut-il pas arriver que ce vice se porte quelquefois uniquement sur les glandes du poumon, sans affecter les autres glandes lymphatiques? Il paroît qu'on peut le croire d'après le résultat des observations consignées dans les auteurs (1).

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) Il y a quelques années qu'un homme, âgé de quarante ans, robuste, accoutumé à mener une vie très-exercée dans les études de littérature, eut, à l'âge de trente-cinq ans, une gonorrhée et un chancre, auxquels il fit peu d'attention. Il jouit pendant long-temps de la plus parfaite santé; mais quand il s'y attendoit le moins, il fut attaqué d'une douleur vive à la poitrine, d'un enrouement opiniâtre, d'une grande difficulté de respirer, et d'une fièvre lente avec des redoublemens vers le soir. Plusieurs jours avant l'apparition de ces symptômes,

Plusieurs des phthisies, que l'on a guéries par le mercure, dans des personnes qu'on ne croyoit nullement atteintes de maladie vénérienne, en étoient-elles réellement exemptes? On sait que M. Dessault, médecin de Bordeaux, l'a préconisé contre cette maladie; et ne peut-on pas croire, avec quelques probabilités, que les phthisiques qui ont été guéris par lusage du mercure, avoient quelqu'affection vérolique (1)?

---

la voix étoit rauque, et les glandes du cou un peu engorgées. Tandis que deux médecins de cette ville n'étoient pas d'accord entre eux, puisque l'un étoit d'opinion d'employer le quinquina, et l'autre deux saignées, un troisième médecin, n'approuvant ni l'un ni l'autre remède, prescrivit de copieuses boissons d'oxymel avec la terre foliée de tartre, etc., et ensuite les frictions mercurielles sur la poitrine, et de là sur les autres parties. Ce traitement fut suivi, et le malade guérit parfaitement, d'autant plus que ce traitement fut pratiqué dans une bonne saison.

(1) (*Note du traducteur allemand.*) Je n'ose pas faire observer le premier que les idées de Portal, rapportées dans cette section, sur la manière d'agir du vice vénérien et du mercure, sont susceptibles de beaucoup d'éclaircissement que je dois, faute d'occasion, laisser faire au lecteur lui-même.

Que le vice vénérien peut être compris parmi les

causes éloignées de la phthisie pulmonaire, c'est une chose indubitable, mais infiniment moins fréquemment que ne le croit Portal. Nos meilleurs auteurs modernes sur la maladie vénérienne, et entre autres *Girtanner*, soutiennent que la phthisie pulmonaire est très-rarement, même presque jamais produite par le vice syphilitique, mais qu'elle est au contraire un effet presque constant d'un mauvais traitement mercuriel.

Les exemples cités par Portal, ne sont point assez convaincans, parce qu'on peut douter avec beaucoup de raison de l'origine vénérienne de plusieurs des cas rapportés; d'ailleurs le raisonnement par lequel ces faits sont appuyés, ne seroit-il pas fondé plus particulièrement sur la théorie obscure d'une maladie aussi masquée que l'est le vice vénérien? Cette théorie a éprouvé beaucoup de bons changemens dans ces derniers temps.

(*Rép. de l'aut.*) Je ne puis répondre à cette note, qu'en renvoyant à l'observation de tous les praticiens qui ont souvent vu des phthisies succéder ou se réunir même à des véroles négligées, ou mal traitées, souvent sans qu'on ait prescrit aucune préparation mercurielle; mais sans doute que le mercure, mal administré, a donné lieu à des phthisies pulmonaires. Quant à la transmission de la phthisie pulmonaire aux enfans par des pères atteints de la vérole, quand ils leur ont donné le jour, on n'en a que trop souvent sous les yeux des preuves convaincantes.

par des injections stiptiques dans l'urètre, a plus d'une fois donné lieu à la phthisie pulmonaire : on en a vu trop d'exemples pour qu'il soit utile d'en rapporter. (Obs. II, p. 319.) Je citerai cependant encore ici celui d'un jeune homme qui s'étoit injecté de l'eau de M. de Milly, pour arrêter l'écoulement d'une gonorrhée ; il y réussit en effet, mais environ trois mois après il maigrit, toussa, cracha du sang, et eut de vives douleurs à la poitrine. Quelqu'un lui conseilla de boire des eaux de Passy, ce qu'il fit pendant plusieurs jours ; l'écoulement revint, et dans peu la toux et la douleur de poitrine cessèrent. Il fut traité de sa gonorrhée. Il prit ensuite le lait d'ânesse, et il termina par recouvrer une bonne santé (1).

---

(1) (*Note du traducteur allemand.*) Cette histoire est racontée trop superficiellement, pour valoir comme expérience, et pour prouver ce qui peut être nié par des raisons mieux fondées.

(*Réponse de l'auteur.*) Si l'on ne rapporte que cet exemple, c'est parce que la pratique en offre continuellement de semblables.

(1) (*Note du trad. ital.*) La gonorrhée supprimée n'occasionne pas toujours la vérole. Si l'écoulement n'a été arrêté que pour peu de temps, et qu'il se

Les matières expectorées ont quelquefois une telle ressemblance avec du pus, qu'il n'est pas toujours facile d'en connoître la nature; surtout quand elles sont grisâtres ou jaunâtres, de pareilles matières peuvent bien n'être que celles qui sont secrétées par la membrane

---

rétablisse après, et continue jusqu'à ce que les humeurs soient entièrement corrigées, la maladie n'a pas alors en général de mauvaises conséquences. Si la matière de l'écoulement se porte sur une autre partie plus ou moins éloignée, et qu'elle trouve une issue convenable pour s'évacuer entièrement, le malade est encore exempt du danger de la vérole; mais si l'écoulement, qui a été arrêté, ne revient pas de lui-même, tôt ou tard le virus pénètre dans la masse du sang, et produit la corruption générale des humeurs. La gonorrhée peut être arrêtée par diverses causes qui rendent le danger plus ou moins grave. Si elle s'arrête sans cause manifeste, les progrès du virus, comme je l'ai plusieurs fois observé, sont lents et à peine remarquables. Lorqu'une gonorrhée, dont l'écoulement est abondant, vient tout-à-coup à être arrêtée par une cause violente, les progrès du virus sont plus rapides que dans le cas précédent. La gonorrhée habituelle est, pour l'ordinaire, moins à craindre par rapport à la vérole, parce que l'écoulement donne une issue au virus, et l'empêche de s'introduire dans la masse du sang. L'empressement qu'on a de faire passer

muqueuse ; et ce sont sans doute de telles phthisies pulmonaires que des médecins disent avoir guéries quelquefois, quoiqu'il ne soit pas démontré que de vraies phthisies avec expectoration de pus, fièvre continue, redoublement dans la soirée et la nuit, sueurs dans la matinée, avoient été guéries. Nous

---

la gonorrhée, est souvent la cause des accidens qui en résultent. Aussitôt que la douleur vive est calmée, beaucoup de praticiens se hâtent d'arrêter l'écoulement avec des purgatifs réitérés, avec des astringens donnés intérieurement ou par injection ; mais cette pratique est dangereuse, puisque l'irritation, que ces remèdes occasionnent, renouvelle souvent l'inflammation ; ou bien, en arrêtant l'écoulement, ils renferment dans le corps le germe de la vérole, qui tôt ou tard se développe. Il est à remarquer que le plus souvent il y a d'autant moins à craindre qu'une gonorrhée donne la vérole, que l'écoulement est plus considérable ; d'où l'on conçoit le danger qu'on court, en voulant abréger le temps de l'écoulement. En général, on ne doit pas tenter de l'arrêter, non seulement lorsque les symptômes qui indiquoient l'inflammation, ou qui pouvoient faire craindre son retour, se sont dissipés, mais encore lorsque la matière de la gonorrhée ayant coulé sans interruption pendant très-long-temps, est sensiblement diminuée, et que de verte ou jaune qu'elle étoit, elle est devenue blanche et ayant acquis de la consistance.

avons eu sous les yeux d'autres exemples qui pourroient bien nous le faire croire : mais dans ces cas, les malades ont non seulement rendu des matières puriformes, par l'expectoration, avec des fragmens membraneux, ou des concrétions, qui ressembloient à des fausses membranes; non seulement par l'expectoration, mais aussi par la voie des selles et même par les urines : ce qui nous a paru prouver qu'alors c'étoit la seule membrane muqueuse qui avoit été affectée, et que le siége de la phthisie n'avoit pas eu lieu dans la propre substance du poumon. Quelle différence, en effet, ne doit-il pas y avoir alors pour le danger de la maladie, et aussi pour la nature du traitement? En vérité, il y a des cas extrêmement embarrassans pour le diagnostique. Je vois dans le moment où je rédige cet ouvrage, un malade qui m'en offre un exemple : un seigneur étranger, d'une constitution forte et vigoureuse, âgé d'environ trente-trois ans, arrivé à Paris il y a peu de mois; forcé de recourir à des traitemens antivénériens, s'est confié à des charlatans qui lui ont administré des remèdes violens et inconnus. Des nausées, des vomissemens, des ardeurs d'urine, de la difficulté même d'uriner, sont

survenus avec des foiblesses, une fièvre continue, des expectorations copieuses, jaunâtres, gluantes et de sang. Réuni à un de mes estimables confrères, M. *Double*, nous lui avons fait dégorger les veines hémorroïdales par les sang-sues deux fois ; des vésicatoires sur la poitrine et au bras ont été mis; des boissons adoucissantes et relâchantes ont été prescrites, le soir un doux parégorique. Cependant la fièvre continua, et avec des redoublemens qui ont paru périodiques ; le quinquina seul, ou avec le *lichen islandicus* a été prescrit; mais des quintes fréquentes de toux sont survenues, le malade a rendu pendant plus de deux mois des matières jaunâtres, visqueuses, souvent semblables à du pus, par l'expectoration, par les selles, par les urines; et parfois ces matières, surtout celles qui étoient expectorées, contenoient de petites concrétions membraneuses et du sang; des sueurs avoient lieu tous les matins, et elles étoient assez copieuses pour mouiller plusieurs chemises : le lait d'ânesse a été prescrit, et il a bien passé ; des saignemens du nez très-copieux sont survenus. Mais comme la maladie se prolongeoit, et qu'elle étoit d'une nature très-inquiétante, pouvant annoncer

une phthisie pulmonaire, aiguë, malgré qu'en ce moment elle parût éprouver quelque amendement, MM. Corvisart, Jean Roi, Bourdois, ont été appelés; et d'après le résultat de la consultation, les laitages ont été augmentés en quantité. Le quinquina a été continué, ainsi que le reste du traitement. Le mieux s'est non seulement soutenu (1), mais bien plus ce malade, fait pour nous inspirer le plus grand intérêt, s'est rétabli, en très-peu de temps, dans la plus parfaite santé.

Ce n'est pas seulement dans la phthisie catarrhale que les malades rendent par l'expectoration une abondante quantité de matière muqueuse; ils en rendent aussi dans d'autres espèces, par exemple dans la vénérienne, dans l'exanthématique, etc., etc. Il paroît que cette excrétion provient tantôt de la gorge, tantôt du larynx, du poumon, et de la trachée-artère, et quelquefois elles peuvent venir de tous les endroits à la fois.

Les amygdales, le voile du palais, et les autres parties de la gorge, sont ordinairement gonflés, rouges, quelquefois enflammés; on les a vus ulcérés.

---

(1) Voyez plus bas l'article sur la durée de la phthisie pulmonaire, seconde partie, art. 11.

Les matières visqueuses que les malades rendent par une continuelle expectoration, sont souvent mêlées avec le pus.

Une excrétion à peu près pareille peut seulement provenir des poumons ; alors la maladie est tellement dangereuse, qu'elle peut être réputée incurable. Aussi quelques médecins ont-ils pensé que les phthisies, avec crachement de pus, qu'on croyoit avoir guéries, n'avoient pas leur siége dans les poumons. Sauvages (1) le décide ainsi, et il est dans l'opinion qu'on n'en a jamais guéri de semblables dans ces climats. Cependant il n'est pas rigoureusement démontré qu'il n'y ait des exceptions.

Lorsque la matière expectorée provient des poumons, il y a ordinairement plus ou moins de toux, surtout avant l'expectoration. Le malade éprouve plus de difficulté de respirer ; il y a plus de gêne dans le pouls, et plus de continuité dans la fièvre que lorsque la gorge fournit la matière des crachats, quand bien même ils seroient purulens.

Dans une maladie de cette espèce, que j'ai vue, on ne trouvoit presque point de fièvre :

---

(1) Nosol. de Sauvages, t. II, p. 457.

le malade rendoit du pus mêlé avec les crachats visqueux et gluans, qui étoient fort abondans; on reconnut plusieurs fois du pus dans les selles; sa bouche étoit enflammée, et on distinguoit une ulcération au fond du gosier. Cependant la toux étant survenue, et le malade ayant considérablement maigri, on le crut phthisique au troisième degré. Plusieurs médecins furent consultés; il y eut divers avis : quelques-uns le jugeant incurable, se bornèrent à conseiller des remèdes prophylactiques, etc., etc. D'autres médecins crurent que le mercure étant le seul remède qui pût le guérir, il falloit promptement y recourir, sans cependant oser concevoir de grandes espérances du traitement : ils conseillèrent les frictions mercurielles à petites doses, qu'on augmenteroit ou qu'on rapprocheroit à proportion, si les forces du malade le permettoient. Cet avis fut suivi : le malade reçut d'abord une friction de demi-gros, tous les deux jours, d'onguent mercuriel fait par moitié : bientôt on put lui en donner une d'un gros, et enfin de deux gros tous les deux ou trois jours; il étoit en même temps à la diète blanche : on lui donnoit quelquefois le soir trois ou quatre grains de pillules de

cynoglosse, d'un grain chacune ; et avec ce traitement, le malade, qui avoit été réputé phthisique au dernier degré, fut radicalement guéri.

On a sans doute heureusement traité d'autres phthisies vénériennes ; mais on peut douter que le siége de cette maladie ait alors résidé dans le poumon. Nous croyons que celle dont nous venons de parler avoit le sien dans l'arrière-bouche.

Mais voici un exemple d'une phthisie survenue à la suite d'une maladie vénérienne, dont il faut que je dise deux mots. Un jeune homme, M**, âgé de dix-huit à dix-neuf ans, est atteint d'une maladie vénérienne, qui est négligée, ou traitée par des charlatans ; la peau du malade se couvre de pustules et chancres, en une telle étendue, qu'elle en étoit presque toute couverte ; on eût cru qu'en quelques endroits la peau étoit écorchée ; cependant la maigreur étoit extrême : il y avoit une toux des plus violentes, avec expectoration copieuse de matières muqueuses, jaunâtres, et des stries de sang ; une fébricule constante et redoublant le soir : le malade fut mis à l'usage du lait d'ânesse soir et matin, et le reste de la journée au lait de vache, avec une cuillerée d'une légère infusion de quinquina

trois fois par jour, et un doux parégorique le soir ; le malade parut se réparer un peu : on lui prescrivit des frictions d'un demi-gros d'onguent mercuriel, par moitié, tous les trois jours ; après quelques frictions, l'expectoration puriforme diminua, ainsi que les chancres vénériens. Les frictions furent continuées jusqu'à consommation d'environ quatre onces de pommade mercurielle, et par conséquent le traitement fut très-long. Le malade termina par se réparer complètement. Il s'est marié et a eu des enfans ; le traitement de cette maladie a été surveillé par M. Salmade.

Un autre exemple de phthisie vénérienne guérie radicalement, que j'ai vu, mérite d'être rapporté. Un enfant, héritier présomptif d'un royaume, fut infecté du virus vénérien par sa nourrice ; il étoit alors âgé de dix-neuf mois. Huit jours après que cet enfant eut teté cette femme, on s'aperçut qu'il dépérissoit ; sa peau devint plus jaune, ses yeux se cavèrent, ils devinrent fixes et comme éteints ; les tempes s'enfoncèrent, toute la tête représentoit *celle d'un mort* (1), et l'on vit paroître en plusieurs endroits du corps des *ébullitions* sur la peau. On remarqua de

(1) Ce sont les expressions du mémoire à consulter.

l'engorgement dans quelques glandes de la bouche et du menton : sa tête grossit, et les os parurent se gonfler aux articulations. Cependant la toux survint ; elle étoit comme intermittente. Cet enfant éprouvoit quelquefois des chaleurs brûlantes ; il maigrit de jour en jour, au point qu'on craignoit de le voir tomber dans le marasme ; et ce qui faisoit encore plus craindre pour son état, c'est qu'il commençoit à éprouver de la diarrhée : tout annonçoit en lui une phthisie vénérienne.

Ses parens crurent devoir consulter les médecins de Paris et de Montpellier : le mémoire me fut adressé : je consultai, à Paris, avec MM. Bouvart, Borie et Guenet. Notre avis fut que le vice étoit vénérien, qu'il falloit le combattre par le spécifique reconnu, par le mercure ; et que la meilleure manière de le transmettre à l'enfant étoit de l'administrer à la nourrice ; en conséquence, nous conseillâmes de conserver à cet effet celle qu'il avoit, à moins qu'il ne fût dégoûté de son lait, et qu'alors on devoit lui en donner une autre, qu'on soumettroit aux frictions mercurielles, de la même manière que si elle avoit elle-même la maladie vénérienne.

Toute préparation nous parut inutile, à

l'exception d'un seul purgatif qui devoit être prescrit à la nourrice la veille de sa première friction. Nous ordonnâmes que les frictions seroient d'abord d'un gros d'onguent mercuriel fait par moitié, et qu'elles seroient données tous les deux jours, à moins qu'il ne survînt une légère salivation, ou même un gonflement de glandes salivaires, auquel cas on les éloigneroit. Nous prescrivîmes de continuer ces frictions sur les diverses parties du corps, comme il est d'usage, jusqu'à ce qu'on eût employé environ quatre onces d'onguent mercuriel.

Les médecins de Montpellier, MM. Chaptal, Lamure, Farjon, Fouquet et Tendon, prescrivirent à peu près le même traitement pour la nourrice : ils conseillèrent de plus quelques légères frictions mercurielles pour l'enfant; mais le traitement de la nourrice ayant opéré son rétablissement, on ne crut pas lui devoir faire aucun autre remède. Sa toux diminua après que la nourrice eut reçu trois ou quatre frictions : les démangeaisons cessèrent, les pustules de la peau diminuèrent par degrés et disparurent : enfin, sa maigreur extrême, ou plutôt l'atrophie, fut dissipée, et l'enfant s'engraissa : ses membres se développèrent et

prirent de la régularité ; il grandit, se fortifia, et il a terminé par se bien porter (1).

J'ai vu d'autres enfans rappelés des portes de la mort par un traitement antivenérien fait à leur nourrice ; mais j'en ai vu aussi qui sont morts faute de ce traitement, ou parce qu'on l'avoit administré trop tard.

J'en ai ouvert deux, dans lesquels j'ai trouvé les poumons très-gonflés et pleins de concrétions tuberculeuses, quelques-unes étoient stéatomateuses ; plusieurs étoient atteintes de suppuration : la trachée-artère, les bronches et l'arrière-bouche étoient pleines d'une humeur visqueuse et puriforme, verdâtre ; toutes les autres parties étoient saines, du moins il n'y avoit en elles aucune altération bien remarquable (2).

(1) (*Note du traducteur allemand.*) C'étoit l'enfant de la reine de Naples qui étoit en même temps rachitique, comme Portal le dit dans l'histoire de la maladie de cet enfant, dans son ouvrage sur le rachitisme. 1798, p. 17.)

(*Réponse de l'auteur.*) C'étoit en effet l'enfant de la reine de Naples, lequel est mort quelques années après, d'une maladie entièrement différente. Des enfans atteints du vice vénérien, en ont été guéris par le lait d'une chèvre, dont on frottoit la peau avec l'onguent mercuriel.

(2) (*Note du traducteur italien.*) Le lait et le sucre

Une autre espèce de phthisie pulmonaire, dont nous devons parler ici, c'est celle qui survient à ceux qui ont fait un trop grand usage du mercure, quelque succès qu'il ait eu d'ailleurs contre le virus vénérien. Le plus efficace et le moins dangereux des remèdes antivénériens, lorsqu'il est prudemment administré, porté trop loin, occasionne une maigreur excessive avec un ptyalisme, souvent

---

mercuriels peuvent être utiles aux enfans infectés de la maladie vénérienne. En voici les ordonnances :

Lac hydrargyratum.

R. *Hydrargyri purif., drachmam unam ; Gummi arab., p. unciam semis ; Mixta terantur in mortar. non metall., sensim addendo syrup. papav. alb., q. s. ; donec hydrargyr. perfecte disparuerit ; deinde sensim affund. lact. vacc. bullient., uncias octo.*

Trochisci ex saccharo hydrargyrato.

R. *Hydrargyr. purif., unciam unam ; Sacchar. cand. uncias duas ; tritur. donec hydrargyr. perfecte disparuerit : tunc ex mass. leg. art. f. trochisc. pond. drachma semis.*

Voyez la pharmacopée syphilitique de M. Swediaur. tom. II de ses observations pratiques sur les maladies vénériennes.

suivi de la toux, de la difficulté de respirer, et enfin des symptômes d'une vraie phthisie.

J'ai vu en 1788, à l'hôtel de Bretagne, rue Coq-Héron, un jeune homme auquel on avoit administré les frictions mercurielles, sans même qu'il eût de vrais signes de vérole. Il eut une hémoptysie considérable pendant le traitement qu'il ne discontinua pas; ce jeune homme est mort phthisique peu de temps après.

Un autre jeune homme d'environ trente ans, fut traité, par les frictions, de la maladie vénérienne trois fois sans interruption; il reçut ainsi environ quatorze onces d'onguent mercuriel fait par moitié. Tous les symptômes de la vérole, qui avoient résisté aux premiers traitemens, furent dissipés par le troisième; mais le malade ne put reprendre ses forces, ses jambes s'enflèrent, il lui survint des sueurs nocturnes considérables; sa voix devint rauque; il y eut de la toux avec une expectoration très-abondante de matières muqueuses, sanguinolentes; enfin le malade périt.

J'ai fait l'ouverture de son corps, et j'ai trouvé le poumon adhérent à divers endroits de la plèvre; il étoit plein de concrétions de différens volumes: les unes n'étoient pas plus

grosses qu'un petit pois, et il y en avoit de la grosseur d'une noisette; elles étoient pleines d'une humeur visqueuse, épaisse, blanchâtre, semblable aux stéatomes. Les vaisseaux du poumon étoient gorgés de sang, ainsi que ceux du cerveau; les bronches et la trachée-artère étoient pleines d'une humeur rougeâtre, et les glandes du larynx étoient très-gonflées.

Le mercure n'agit-il pas sur elles ainsi que sur les glandes bronchiques, comme sur les glandes salivaires? et quand elles sont engorgées, ne peut-il pas en résulter des congestions dans le poumon qui peuvent donner lieu à la phthisie? Le mercure ne produit-il point encore le ramollissement des parties molles, et celui du poumon en particulier? n'atténue-t-il pas les humeurs, la lymphe principalement? ne peut-il pas exciter même une espèce de pléthore? et de ces causes réunies, ne s'ensuit-il pas que les poumons peuvent devenir le réceptacle des humeurs extravasées, ce qui termine par donner lieu à la phthisie pulmonaire (1)?

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) On connoît assez les fameuses disputes entre les chimistes et les mé-

Ceux qui ont pris trop de mercure tombent dans une espèce de cachexie scorbutique; on la connoît aux enflures des extrémités, au gonflement des gencives, qui saignent quelquefois, ou qui sont souvent très-pâles. Ils ont aussi des lassitudes extrêmes; et de tous les remèdes, il n'en est pas qui leur soit plus favorable que les légers sudorifiques, et que les sucs des plantes antiscorbutiques, extraits de la chicorée amère, du trèfle d'eau, du cresson de fontaine, etc., par parties égales, et à la dose de huit ou dix onces, qu'on divise en deux ou trois doses pour la journée, et

---

caniciens, relativement à l'action du mercure dans les maladies vénériennes. *Hunter* dit que le mercure pourroit agir de trois manières différentes : 1° se combiner chimiquement avec le virus, le décomposer, et, par ce moyen, détruire ses propriétés irritantes; 2° il peut le faire sortir du corps par une évacuation; 3° il peut produire dans la constitution animale une irritation qui s'oppose à l'irritation vénérienne, et qui la détruit. Cependant cet auteur suppose que cette dernière manière d'agir est la plus raisonnable. Voyez son ouvrage. Il est inutile d'analyser les raisons données sur ce sujet par cet auteur qui, pour se montrer plus original, essaya l'action du mercure sur lui-même.

qu'on continue long-temps. On nourrit les malades avec les alimens les plus doux ; mais avec peu de viande, en leur permettant un peu de vin. On les met ensuite à l'usage des laitages, du lait d'ânesse, surtout; et dans la journée, on leur fait encore prendre quelques infusions théiformes des plantes légèrement sudorifiques : le lait coupé avec l'infusion de sassafras m'a très-bien réussi, surtout lorsqu'il étoit pris après des remèdes mercuriaux (1).

---

(1) (*Note du traducteur italien.*) Quelques praticiens ne confondent que trop les effets du mercure avec ceux du virus vénérien. Combien de fois ne s'obstinent-ils pas à augmenter ou à répéter les frictions mercurielles, par exemple, dans les douleurs qui restent après l'usage de ee remède, et qui sont, au contraire, l'effet d'un état général d'atonie nerveuse et musculaire? *Astruc* et tant d'autres écrivains célèbres, nous ont laissé des connoissances importantes sur ce sujet. Il n'y a pas de doute qu'il y a certaines incommodités ou maladies, qui résistent à l'action du mercure, qui même deviennent plus opiniâtres, et qu'on surmonte, au contraire, avec les toniques, les antiscorbutiques. L'engorgement de quelques glandes, des ulcères, des écoulemens vénériens invétérés, céderont plus aisément à l'usage

On prescrivoit, si le mal étoit plus intense, les antiscorbutiques, tels que les sucs de bécabunga, de cochléaria, de raifort sauvage, les vins antiscorbutiques du *Codex*, etc. J'ai vu des affections scorbutiques après un vice

---

des eaux minérales, des remèdes ferrugineux, du quinquina, ou d'autres remèdes corroborans. On pourroit dire la même chose de la grande foiblesse, à la suite d'une cure mercurielle, du défaut d'appétit, des sueurs fréquentes qui menacent d'une fièvre éthique. Les eaux acidules de Recovaro, l'air pur de la campagne, les alimens nourrissans, etc., réussissent à merveille, comme je l'ai plusieurs fois observé. Malgré qu'on ait de grandes raisons pour décider qu'un malade s'est parfaitement rétabli après un bon traitement mercuriel, il arrive quelquefois que, s'il avoit eu auparavant un rhumatisme ou une goutte vénérienne, il souffre des douleurs vagues dans le changement de l'air qui devient un peu froid et variable. Il ne se croit pas entièrement guéri de la maladie vénérienne; j'en ai moi-même entendu plusieurs s'en plaindre; dans ce cas, c'est l'extrême sensibilité de la peau et des nerfs, augmentée par la maladie soufferte et par l'action d'un remède puissant, qui en est la cause principale. Aussi est-il vrai que si le froid ou le vent cesse, si l'air devient plus chaud et le malade transpire, il se trouve dans un état beaucoup meilleur, et finit par recouvrer sa santé.

vénérien, qu'on avoit combattu par une très-grande dose de mercure administré, tant sous forme de frictions, que prise intérieurement de diverses manières, contre lesquels il a fallu ordonner les antiscorbutiques les plus puissans, et pas toujours avec un succès complet. Un épicier, de la rue de Richelieu, aujourd'hui de la Loi, après avoir été affecté d'une maladie vénérienne avec l'apparence la plus grande du succès, par des frictions mercurielles nombreuses, et par le syrop mercuriel de Cuisinié pendant long-temps; tous les symptômes vénériens ayant disparu, il resta avec une disposition à l'œdématie des pieds, des mains, du visage. Les gencives étoient pâles et fongueuses; le malade crachoit le sang quelquefois; il avoit de la gêne dans la respiration, et se plaignoit d'une douleur obscure au sternum: on y distingua une dureté avec un peu d'élévation; la carie s'y établit, une grande portion du sternum fut détruite; on apercevoit par l'ouverture les mouvemens du cœur qui soulevoit le péricarde. Cet homme est mort de fievre lente.

J'ai vu à Bicêtre, avec M. *Faquier*, premier chirurgien de cet hôpital, plusieurs malades atteints de carie, et en divers en-

droits, survenues après de longs traitemens antivénériens par une très-grande quantité de mercure ; mais n'est-ce pas qu'alors la carie étoit survenue par suite du mal vénérien non détruit, plutôt que par le mercure qu'on vouloit inculper ? il pouvoit n'avoir pas guéri le mal, sans nuire lui-même ; car quelle est la maladie, comme le dit Tissot, qui n'ait pas ses cas incurables?

Mais il faut, dans la phthisie vénérienne, comme dans toutes les autres, ne point attendre, pour administrer les secours, et surtout le traitement par les frictions mercurielles, que le malade soit tombé dans le dernier degré de la phthisie ; car alors toute espèce de traitement ne peut la guérir ; et celui-ci ne pourroit qu'en accélérer les progrès : il faut même avoir l'attention de les cesser, lorsque le malade maigrit trop, et surtout lorsqu'il éprouve de la fièvre, quelque légère qu'elle soit.

Mais si les frictions peuvent, lorsqu'elles sont portées à une trop forte dose, occasionner des altérations dans le poumon, dont la phthisie est la triste suite, les autres préparations mercurielles, telles que le sublimé corrosif et les divers précipités, peuvent bien

plus fréquemment les produire (1). On peut répondre de l'effet de ces remèdes. Les personnes de la plus forte constitution en ont eté souvent maltraitées par de bien petites quantités : on peut dire que les accidens qui leur sont souvent survenus, étoient attachés à la nature du remède ; au lieu que les frictions ne sont dangereuses que par des accidens étrangers, pour ainsi dire, à elles-mêmes, lorsqu'elles sont mal administrées, et à quelques personnes nullement susceptibles de les recevoir (2).

---

(1) (*Note du traducteur allemand.*) Consultez Weikards med. Fragmente und Erinnerungen, 1791), où l'abus du sublimé est indiqué comme cause fréquente du marasme qui affecte les jeunes gens.

(2) (*Note du traducteur italien.*) Quoique l'usage du sublimé corrosif, dans le traitement de la maladie vénérienne, ait eu l'approbation de tant de praticiens célèbres, tels que *Boheraave*, *Van-Swieten*, *Locher*, *Haen*, *Presle*, Dalla *Bona*, *Calvi* de Crémone, *Duparc*, *Plenck*, *Sanchez*, *Stoll*, *Cullen*, *Buchan*, de *Horne*, *Cirillo*, *Terras*, etc., cependant on ne peut refuser de croire qu'un praticien doit beaucoup réfléchir sur le choix d'un tel remède. On peut tout au plus administrer le sublimé dans quelques sujets d'un fort tempérament, lesquels ont des engorgemens durs et opiniâtres dans les glandes, des ulcères sordides ou

Plusieurs auteurs célèbres, qui ont blâmé dans leurs écrits l'usage intérieur du sublimé corrosif, ont fondé leur opinion sur des résultats fâcheux de ce remède bien constatés. MM. Pibrac et Duplessis, chirurgiens de Paris, ont surtout prouvé qu'il donnoit souvent

---

ozènes, des rhumatismes chroniques, etc., qui ont résisté aux frictions mercurielles. Les tempéramens délicats, ceux qui sont prédisposés à la phthisie, et ceux qui sont doués d'un système nerveux très-sensible, et d'une irritabilité musculaire très-vive, ne doivent certainement pas être traités avec ce remède. Je dois avouer pourtant avoir quelquefois observé des bons effets du sublimé corrosif pris d'après la méthode de *Van-Swieten*, ou appliqué extérieurement sous la forme de pommade, d'après la méthode de *Cirillo*. Je pourrois en citer des observations faites il y a 12 ou 13 ans, dans notre hôpital des incurables de Venise, lorsque j'assistois au traitement des vénériens, dont le premier médecin étoit M. *Calvi*. Je l'ai ensuite essayé avec un bon succès dans quelques cas; mais le peu d'observations faites par moi particulièrement sur l'usage de ce remède, ne suffisent pas pour me faire porter un jugement absolu et assuré sur sa vraie utilité. N'ayant pas eu le courage de hasarder dans d'autres cas de vérole, un remède qui exige la plus grande prudence et circonspection, j'ai eu recours avec plus de tranquillité d'esprit à l'usage plus sûr des frictions, ou du mercure gommeux de Plenck. Mais

lieu à des fluxions de poitrine (1), lesquelles ont encore été observées par divers médecins praticiens.

Nous pourrions ajouter que nous avons vu

---

si l'on veut employer le sublimé corrosif, le choix d'un apothicaire qui connoisse la vraie méthode de le préparer, est très-nécessaire. Celle qui est indiquée par le célèbre M. *Chaptal* dans ses élémens de chimie, tom. III, page 169, me paroît très-raisonnée et exacte.

(*Réponse de l'auteur.*) On fait aujourd'hui un usage très-commun du sublimé corrosif, non seulement dans les hommes robustes atteints de maladies vénériennes, mais encore dans les seules affections morbifiques qui paroissent tenir de la nature vénérienne; sur les femmes grosses, les nourrices, les enfans, les femmes délicates; et l'on est parvenu à une si bonne méthode d'administrer ce remède à des doses convenables selon la nature des sujets et du mal, qu'on en obtient les plus heureux effets et sans accidens. La méthode des frictions même est aujourd'hui peu employée, cependant il est des cas où elle peut être réunie à l'usage intérieur du sublimé; d'autres dans lesquels elle seule peut être administrée; enfin on trouve quelquefois des sujets qu'il est plus aisé de traiter par le traitement interne du mercure, que par les frictions. Toutes ces méthodes peuvent donc quelquefois trouver une bonne application.

(1) Mémoire de l'académie de chirurgie, tome IV, page 153.

deux personnes périr phthisiques, après l'usage de ce remède. Mais comme cette maladie ne survient que long-temps après, il arrive souvent qu'on n'en reconnoît pas la cause, quoiqu'elle soit très-commune.

Les accidens que le sublimé corrosif occasionne, varient à beaucoup d'égards, mais relativement à la quantité que le malade en a prise. Est-elle très-considérable, il éprouve des cardialgies, des coliques affreuses, des vomissemens et des hémorragies par la bouche, par l'anus; il meurt, et l'on trouve dans l'estomac et dans les intestins des taches gangréneuses, des escarres. La quantité prise de sublimé est-elle médiocre, les accidens en sont plus lents; et alors c'est la difficulté de respirer qui survient avec oppression, le crachement de sang; enfin le malade périt de la fluxion de poitrine.

On a vu plusieurs de ces malades terminer par périr dans l'assoupissement, et même mourir apoplectiques. Alors on trouve les poumons engorgés et en supuration, les vaisseaux du cerveau pleins de sang raréfié.

Mais si les malades n'ont pris qu'une quantité de sublimé inférieure, ils peuvent maigrir, éprouver des douleurs dans les membres, tous-

ser, enfin périr phthisiques par la suite du temps, et il n'y en a qu'un trop grand nombre d'exemples.

Cette espèce de phthisie doit être traitée par les humectans et adoucissans qu'on varie de toutes les manières; ce sont des bouillons de grenouilles, de l'eau de poulet, de l'eau de veau, des émulsions, du petit-lait, de l'eau chargée de quelques gommes; les bains tièdes sont aussi très-efficaces. On nourrit les malades avec des crêmes de riz, d'orge, de purées légères végétales; des fruits bien mûrs cruds, des laitages; le lait d'ânesse, surtout, peut être très-efficace. L'on évite soigneusement tous les remèdes et tous les alimens qui peuvent augmenter l'activité du sang, la sensibilité des nerfs, l'irritabilité des muscles; point de ragoûts épicés, presque point de vin, et toujours coupé avec beaucoup d'eau. Le café, les liqueurs, et autres boissons échauffantes seroient funestes (1).

---

(1) (*Note du traducteur allemand.*) Il n'est pas possible de deviner pourquoi l'auteur conseille dans un corps épuisé par l'abus du traitement mercuriel, des calmans et des humectans, ni de savoir ce qu'il entend ici par augmentation de l'impulsion du sang, de la

C'est par ce traitement qu'on a détruit les premiers symptômes de la phthisie pulmonaire, occasionnés par un trop long usage du

---

sensibilité nerveuse, et de l'irritabilité des muscles. Au reste, on est déjà habitué de trouver dans les auteurs français de semblables points de vue, et manières d'explication. Sans doute le lecteur aura été entretenu jusqu'à satiété dans l'article précédent sur les *adoucissans*, *les délayans*, *les humectans*, *les fondans et calmans*. Et il se sera aussi étonné de voir obtenir par Portal de si grandes cures simplement avec de *l'eau de tilleul, des sucs d'herbes et bouillons de grenouilles*.

Je n'ai point voulu blâmer chaque fois cette méthode enfantée par des idées humorales obscures, et par le défaut de connoissance de moyens plus actifs ; d'ailleurs nous nous sommes déjà expliqués dans l'avant-propos sur cette partie de l'ouvrage qui ne mérite pas d'être imitée; j'ai aussi dit que je m'étendrai davantage à cet égard dans le supplément au second volume, qui est le plus intéressant.

Les analeptiques, les fortifians, ainsi que l'opium ont été employés, en attendant, avec beaucoup d'efficacité dans l'espèce de phthisie décrite ici par les praticiens allemands et anglais.

(*Réponse de l'auteur.*) Quelle incursion contre moi et contre les médecins français pour avoir prescrit les délayans, les relâchans, les adoucissans dans la phthisie pulmonaire par le sublimé corrosif ! L'auteur eût

sublimé corrosif. J'en ai retiré deux fois un succès manifeste. Cependant j'ai été obligé de recourir à la saignée du bras dans un sujet (1) auquel tous les remèdes dont nous venons de parler ne pouvoient diminuer la fièvre, ni calmer la toux continuelle qu'il éprouvoit; mais après cette saignée, il y eut une heureuse détente, dont la moiteur générale fut l'effet; on continua l'usage des bains, des boissons et des alimens adoucissans, rafraîchissans et relâchans, et le malade recouvra la santé la plus parfaite.

Cet exemple, et d'autres qu'on pourroit citer, prouve que les saignées sont quelquefois nécessaires dans le traitement des personnes qui ont pris du sublimé : leur pouls est gros; elles ont le visage rouge et les yeux enflammés avec une extrême chaleur, quelquefois avec de la somnolence; leur corps est souvent couvert d'échymoses : on trouve, à

---

pu ajouter le lait d'ânesse, les farineux, les analeptiques que j'ai recommandés. Je lui répondrai que ce traitement a souvent réussi, et que tout autre eût été nuisible. Au reste, la théorie est en défaut, quand l'observation prouve le contraire.

(1) Voyez, sur cet objet, notre traité sur les poisons, 1788, *in*-8°.

l'ouverture de leur corps, du sang dans leurs vaisseaux, et souvent même des sérosités rougeâtres dans leurs diverses cavités, surtout dans celles du péricarde et de la poitrine.

Nous terminerons cependant par faire remarquer que toutes les observations que nous venons de faire sur le sublimé corrosif, concernent plutôt leur abus que leur usage bien conduit. On est parvenu à le prescrire si efficacement et sans nul danger contre les maladies vénériennes les plus intenses et les plus invétérées dans les tempéramens bien débiles; mais réuni à l'usage des laitages ou autres bons alimens, aux bains, aux remèdes mucilagineux et dans des liquides aqueux, on les administre journellement si utilement, que presque toutes les maladies vénériennes sont ainsi traitées, qu'on ne recourt presque plus aux frictions. Cependant je crois qu'il y a des circonstances où elles peuvent être préférées, et qu'il en est d'autres où on peut combiner les frictions mercurielles à l'usage interne du sublimé corrosif ou du muriate de mercure oxygéné.

FIN DU PREMIER VOLUME.

[illegible] de leur corps, du sang dans leurs [illegible], et souvent même des tumeurs [illegible] dans leurs [illegible] [illegible], surtout dans celles du [illegible] de la poitrine.

Nous [illegible] cependant par faire [illegible] que toutes les observations que nous venons de faire sur le sublimé corrosif, conviennent plutôt [illegible] que leur usage bien [illegible]. On est parvenu à le prescrire [illegible] et sans nul danger contre les maladies vénériennes les plus intenses et les plus invétérées dans les tempéramens [illegible] les [illegible] pour à l'aspect des [illegible] aux [illegible], aux bains, aux remèdes [illegible], et dans des liquides [illegible] on les administre journellement si utilement, que presque toutes les maladies vénériennes sont ainsi traitées, qu'on ne recourt presque plus aux frictions. Cependant je crois qu'il y a des circonstances où elles peuvent être préférées, et qu'il en est d'autres où on peut combiner les frictions mercurielles à l'usage intérieur du sublimé corrosif ou du muriate de mercure oxygéné.

FIN DU SECOND VOLUME.

l'espérance est décidément bien fondée, si elle est douteuse, ou comment elle pourroit être mal fondée. Montesquieu demandoit aux médecins, dans sa derniere maladie, en quelle raison étoient l'espérance & le danger : ils auroient pu répondre à la Chinoise, un dixieme va à la vie, & neuf dixiemes à la mort.

On se perfectionne dans l'art du pronostic, en apportant aux changemens que l'on appelle *crises*, l'œil le plus attentif, & la réflexion la plus discrette. On entend par crise, l'expulsion de la matiere morbifique, laquelle excrétion est ordinairement suivie d'un changement sensible, soit pour la guérison, soit pour la mort. Quand à ces crises, les médecins distinguent, 1°. le temps où la matiere offensive reste sans aucune amélioration dans l'estomac, les intestins, les vaisseaux quelconques, ou dans quelque autre partie ; temps, pendant lequel les excrétions quelconques du corps different le plus de ce qu'elles

nœuvre, dès le second jour ils changent de ton ; ils osent pronostiquer une mort certaine, vu la mal-adresse du premier médecin. Que le malade se rétablisse, le public dit avec eux, que ces médecins l'ont guéri malgré tous les inconvéniens précédens, par le moindre remède. Mais, s'il meurt, c'est le premier médecin qui l'a fait mourir : & ces prétendus médecins savoient dès le premier jour qu'il n'en reviendroit pas ; mais ils n'ont voulu allarmer ni le malade, ni sa famille...... Voilà comme grand nombre de charlatans pronostiquent tous les jours.

Ce n'est que le plus petit nombre des maladies qui se présentent avec des signes auxquels on peut reconnoître que c'est telle maladie & non une autre. On auroit de tels signes au premier instant, si dès-lors on pouvoit reconnoître les causes prochaines des maladies. Mais ce n'est non plus que le moindre nombre des maladies qui